FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XII

40-c-29

Palchetto 18

Num.° d' ordine 12

B. Pur
XIX
100

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.
TOME X.

647687

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

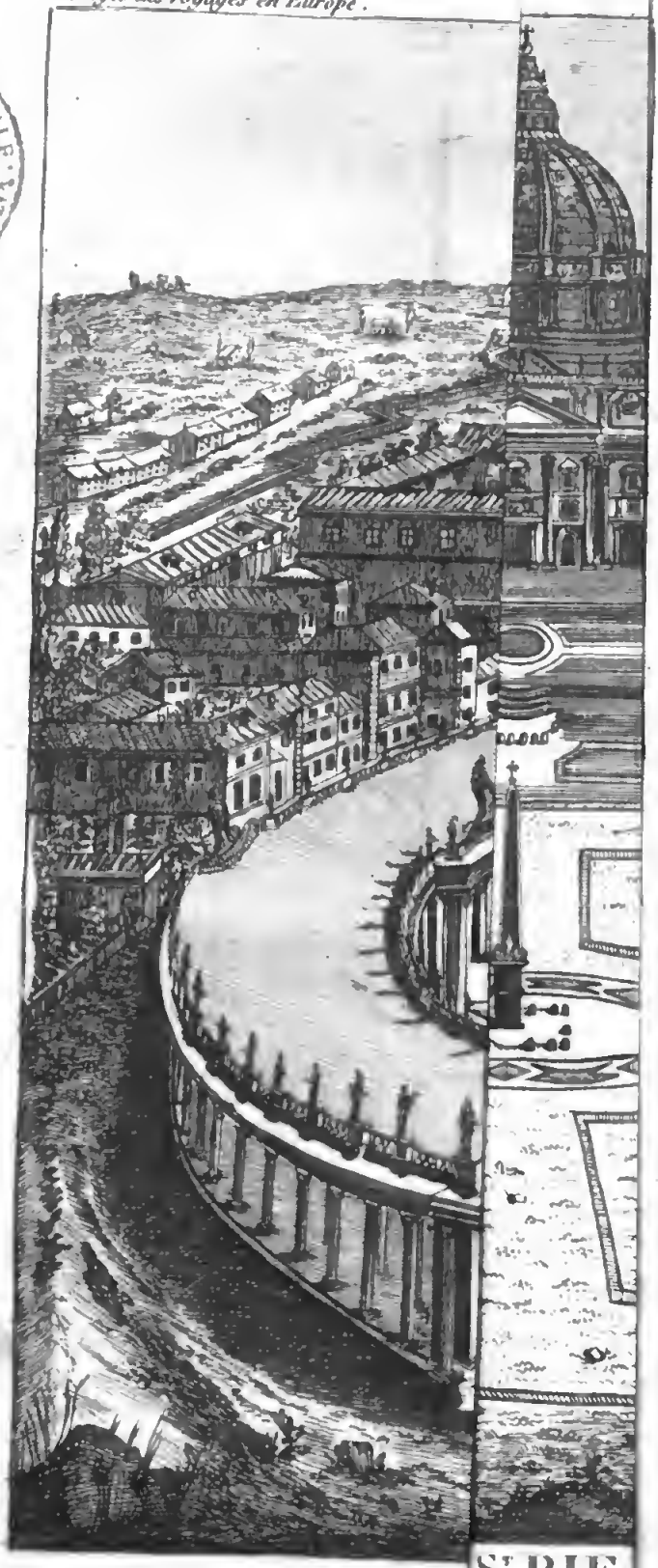
TOME DIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 28.

AN XIII. — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III ROMA



S.t PIE

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

SUITE DES VOYAGES
AU MIDI DE L'EUROPE.

SUITE DU VOYAGE EN PORTUGAL.

CHAPITRE IV.

Mœurs et coutumes des Portugais.

Portugal. Le Portugais est naturellement fier, superbe et courageux, et déteste en général toute autre nation; il croit sincèrement qu'il n'y en a pas dans l'Univers de plus éclairée et de plus accomplie que la sienne.

Portugal.

Sa haine contre l'Espagnol est inexprimable: il a même de l'aversion pour les Anglais, qu'il regarde comme ses plus redoutables ennemis. Je ne sais si c'est prévention nationale, mais j'ai cru m'apercevoir à Lisbonne, qu'on n'y voyait pas les Français d'un mauvais œil. Ses habitans nous considèrent comme intrépides; ils estiment notre militaire, dont ils ont la plus haute idée; d'ailleurs, notre vivacité sympathise avec la leur; ils sont, ce qu'on se persuade difficilement ailleurs, enclins à la gaîté, et ils s'y livrent quand ils sont à leur aise. Il est, je pense, peu de peuple plus laid que celui de Portugal. Il est petit, basané, mal conformé; l'intérieur répond en général assez à cette repoussante enveloppe, surtout à Lisbonne, où les hommes paraissent réunir tous les vices de l'ame et du corps. Il y a, au reste, entre la capitale et le nord de ce royaume, une différence marquée sous ces deux rapports. Dans les provinces septentrionales, les hommes sont moins noirs et moins laids, plus francs, plus lians dans la société, bien plus braves et plus laborieux; mais encore plus asservis, s'il est possible, aux préjugés. Cette différence existe également pour les femmes: elles

sont beaucoup plus blanches que celles du sud. Portugal.

Après avoir parlé des défauts que j'ai cru apercevoir dans les Portugais, je serais injuste si je me taisais sur leurs bonnes qualités. Ils sont attachés à leur patrie; amis généreux, fidèles, sobres, charitables; ils seraient bons chrétiens, si le fanatisme ne les aveuglait pas : ils sont si accoutumés aux pratiques de la religion, qu'ils sont plus superstitieux que dévots: les *Fidalgos* ou les grands de Portugal, sont très-bornés dans leur éducation; orgueilleux et insolens, vivant dans la plus grande ignorance, ils ne sortent jamais de leur pays pour aller voir les autres peuples.

A l'égard des Portugaises, on peut, sans exagération, vanter beaucoup leurs charmes. Il n'y a pas d'Européennes qui aient une plus belle carnation; elles ont les dents blanches, des cheveux très-beaux, très-fournis, qui, ordinairement, leur descendent jusqu'aux talons : elles en ont beaucoup de soin, et les relèvent en *catogans* énormes, souvent plus larges que leurs têtes; elles y ajoutent des fleurs et des diamans qu'elles placent avec beaucoup de coquetterie et d'art : elles ont toutes de

Portugal. beaux yeux noirs fort expressifs; et comme en Portugal, ainsi qu'en Turquie, avoir ou paraître du moins avoir beaucoup de gorge, est un agrément principal dans une femme; elles recourent à toutes les ressources de l'art pour en augmenter le volume, quand la nature les a traitées à cet égard avec parcimonie ; et ce genre de coquetterie manque tout à fait son but : les Portugaises, en général, s'habillent d'une manière peu favorable. Si elles avaient de grandes culottes, leur habillement ressemblerait à celui des femmes turques ; elles portent le jupon court, sont mal chaussées, leur démarche est lente et sans grâce; leurs jambes vilaines et leurs pieds larges : cependant, avec une taille un peu plus avantageuse, les Portugaises pourraient, en général, passer pour de belles femmes : elles ont beaucoup d'esprit et peut-être encore plus de vivacité que les Françaises. Quant à la galanterie, elles l'emportent sur toutes les femmes de l'Europe; elles ont dans l'expression cette tendresse séduisante qui appelle et promet le plaisir ; mais s'il est facile, il est encore dangereux de l'obtenir auprès d'elles, et ce danger est de plus d'un genre. Un tête à tête conduit presqu'infaillible-

ment au succès, mais on ne l'obtient pas sans peine ce tête à tête; comme les maris et les parens connaissent l'extrême faiblesse de leurs femmes et de leurs filles, ils viennent à leur secours par une surveillance continuelle; ils ne les abandonnent jamais à elles-mêmes; ils espionnent ceux qui rôdent autour de la maison, et s'il y entre où s'il en sort quelqu'un qui éveille leur soupçon, ils lui plongent dans le cœur un couteau dont ils sont toujours munis. Portugal.

Les femmes d'un certain rang s'habillent à la française, à l'exception de leur tête qu'elles arrangent à la mode de leur pays. Les femmes sont ordinairement assises sur leurs talons, comme les Turcs; elles ont une natte de jonc étendue par terre, sur laquelle elles s'accroupissent. Un jour que j'étais chez l'ambassadeur de France, la femme d'un des grands du royaume vint lui faire visite; on lui proposa de s'asseoir sur un canapé. La Portugaise, en s'y plaçant, comme un garçon tailleur sur une table, fit un mouvement qui ne laissa pas d'égayer les assistans, sans toutefois réveiller en eux des idées voluptueuses; elle avait depuis long-temps passé l'âge de la séduction.

Portugal.

Les hommes sont vêtus à la française, ou du moins à l'européenne : ils ont un manteau dans lequel ils s'enveloppent, et portent une épée d'une longueur excessive; ils sont tous d'une grande malpropreté, qui contraste ridiculement avec la couleur tendre de leurs habits, et les riches galons dont ils les chargent, ainsi que leurs chapeaux.

Ces Portugais sont d'une jalousie extrême; aussi les femmes ont-elles tout l'extérieur de l'austérité; elles ne sortent jamais sans une vieille négresse qui leur sert de gouvernante, et les suit aux églises, aux spectacles, aux promenades. C'est à ces duègnes qu'on s'adresse quand on veut suivre une intrigue; sans elles on ne peut parvenir à rien; mais l'argent, dont elles sont avides, applanit les difficultés : malheur cependant à celui qui est soupçonné par le mari ou l'amant ! Rarement leur jalousie pardonne, et tôt ou tard on court risque de tomber sous leur poignard. Comme ils savent que c'est aux églises que se donnent les rendez-vous, il y a fort peu de maisons qui n'aient leur chapelle, pour ôter aux femmes l'occasion de sortir : de là, est venu le proverbe qui dit que les femmes portugaises ne vont

que trois fois aux églises, pour y être baptisées, mariées et enterrées. On les laisse néanmoins aller aux spectacles, parce qu'elles sont séparées des hommes et surtout des étrangers. Portugal.

La nation portugaise, affamée de dissipations, aime la musique, la danse, les spectacles, les combats de taureaux, en un mot, tout ce qui peut lui retracer les plaisirs des sens et même la religion; sous l'influence d'un climat brûlant, elle poursuit la volupté et veut l'atteindre à tout prix.

Le péché que les Portugais reconnaissent pour le plus grand est celui de la chair; et c'est précisément celui auquel ils se livrent avec le plus d'emportement. Leur dévotion, leurs saints, l'enfer, rien n'est capable de les arrêter; aussi tout se ressent de ce désordre, leurs mœurs, leurs habitudes et surtout leur santé. Si l'on en excepte les Espagnols, il n'y a pas de peuple qui soit aussi maltraité de la maladie vénérienne, que les Portugais : elle a même pour eux des effets inconnus partout ailleurs. On a vu des femmes prostituées donner, dans quelques minutes, la mort à tous ceux qui les approchaient : le venin est si subtil, qu'on peut le comparer à la plus violente

Portugal.

peste. Le Portugais ignore les moyens de se guérir ; une fois que son sang est gâté, c'est pour toujours ; il vit avec ce fléau, comme on vit avec la goutte. Il est vrai que les chaleurs excessives et les transpirations continuelles, en atténuent les résultats.

Les chansons des Portugais sont très-licencieuses ; ils s'accompagnent d'une guitare qu'ils font résonner avec assez de grâce : leur musique est gaie, vive, et n'est pas sans attraits : mais ce qui surprend tous les étrangers qui viennent en Portugal, c'est la danse nationale qu'on nomme la *foffa* : on la danse, non-seulement dans les rues et dans les campagnes, mais encore sur le théâtre de la nation, où elle est exécutée avec autant de lubricité que partout ailleurs ; et ces grossiers excès, les Portugais savent les concilier avec leur prétendue dévotion. En voici un exemple, entre plusieurs autres : les nègres, qui sont très-nombreux en Portugal, portent des reliques ou des petites images de Jésus, qu'ils promènent et cherchent à vendre dans toute la ville ; ils sont ordinairement accompagnés de tambours, de violons, de trompettes, et souvent on voit l'un d'eux danser la *foffa* devant ces objets de la véné-

ration publique ; contraste révoltant dont le scrupule ne paraît pas s'offenser. Portugal.

Les spectacles sont, en Portugal, au-dessous de la critique : ils manquent également de pièces et d'acteurs ; c'est toujours une intrigue amoureuse accompagnée d'un bouffon, comme en Espagne, appelé *gracioso*, qui cherche à égayer l'auditoire par ses niaiseries et ses propos dégoûtans. A côté de lui paraît souvent une femme qu'on nomme *graciosa*, et qui est mise avec beaucoup d'élégance. Ce genre national, absolument inconnu en France, paraîtrait sans doute trop peu décent pour réussir sur notre théâtre. Les acteurs Portugais, au reste, chantent et dansent avec beaucoup de grâce ; leurs petites pièces connues sous le nom d'intermèdes sont assez bonnes : la musique en est même excellente et pleine de goût, mais les acteurs sont mauvais. Les Portugais ont traduit plusieurs de nos pièces et de nos opéra comiques, qu'ils jouent rarement. Ils ont traduit un petit nombre de pièces anglaises : ils représentent, par-dessus tout, beaucoup de drames espagnols.

Un des plus grands divertissemens de la nation, c'est le *combat des taureaux*, spectacle barbare et fécond en accidens.

Portugal.

Quant à la frénésie avec laquelle on y court, à l'attrait qu'y trouvent les femmes surtout, et aux dangers qui résultent de cet attrait, pour l'innocence et la fidélité conjugale, les Portugais peuvent être entièrement assimilés aux Espagnols.

Avant le tremblement de terre, les combats de taureaux se faisaient dans la grande place, en face du palais, avec un appareil qui ne subsiste plus aujourd'hui. Depuis, on a construit près de la ville un amphithéâtre de forme octogone, qui peut contenir environ quinze mille ames : tout le monde y est placé sur les gradins et dans les loges. L'arène peut avoir cent pieds de diamètre ; le terrain est bien applani. Avant que le combat commence, les *torreadores* à pied et à cheval viennent d'abord saluer le roi ou les princes et princesses, si la famille royale est présente, et en son absence, le gouverneur ou homme de justice qui la représente, et qui doit toujours y assister : ils demandent la permission de combattre, et l'ayant obtenue, chacun va prendre sa place. Le premier cavalier combattant se met près de l'amphithéâtre, à la gauche de la porte par laquelle le taureau doit sortir ; le second se place derrière le premier, à

trente ou quarante pas, et le troisième et les autres à la même distance. On sonne la trompette. Le cavalier met sa lance en arrêt; on ouvre la porte à l'animal, et l'homme qui la lui ouvre, se cache en repliant la porte sur lui-même. Cet animal furieux tombe sur le premier objet qu'il rencontre, et c'est ordinairement l'un des combattans à cheval. L'adresse de cet homme consiste à arrêter le taureau, en lui plaçant le fer de sa lance entre les deux épaules; il ne lui est pas permis de le toucher autre part; le taureau mugissant fond sur le second qui le reçoit de la même manière, et souvent sur le troisième. L'animal est réputé *bon*, lorsqu'après avoir reçu la première lance, il recharge sur le même cavalier jusqu'à deux ou trois fois; alors le danger est imminent : il faut une grande dextérité de la part du cavalier, et une grande agilité dans le cheval, pour éviter la poursuite de l'animal en fureur. Il est vrai que les taureaux portugais ne sont pas, à beaucoup près, aussi dangereux que ceux d'Espagne; ils sont plus petits, moins féroces; ils ont une boule à chaque corne, et néanmoins, il arrive souvent des accidens. Je vis à Lisbonne un taureau qui tua un homme et

Portugal.

sept chevaux en moins d'un quart d'heure.

Portugal. Le comte d'Arcos s'étant hasardé à combattre un de ces animaux qui avait les cornes brûlées, comme ils les ont tous en ce pays, fut tué sur la place avec son cheval; lorsque l'animal a épuisé sa fureur sur les cavaliers, il court sur les fantassins. L'agilité de ceux-ci est inexprimable. Il y a, le long de la barrière qui forme l'arène, des ouvertures de distance en distance, assez larges pour qu'un homme effacé puisse y trouver un passage; en sorte que, lorsqu'il est serré de trop près par l'animal, il l'évite en sortant de l'arène, ou en mettant un pied sur une planche qui dépasse de très-peu la barrière, et il s'élance ainsi dans l'amphithéâtre. Ces hommes sont si adroits que lorsque le taureau vient pour les frapper, ils l'attendent et l'évitent en effacant seulement le corps. Ce n'est que lorsqu'on sonne la trompette pour la seconde fois, que les attaques des cavaliers cessent, et que celles des fantassins commencent. Ceux-ci vont placer avec une extrême agilité, entre les cornes de l'animal déjà furieux, de petits dards, dont bientôt ses épaules sont couvertes. Sa fureur est alors à son comble. Il mugit, il écume, ses flancs battent, il

cherche partout une victime, pour se venger des tourmens qu'on lui fait endurer; mais la trompette se fait entendre une troisième fois, c'est le signal de la mort du taureau. Alors le *matador*, ou l'homme qui le combat à pied se présente; il tient de sa main gauche un manteau de soie jaune ou rouge, et de l'autre une épée tranchante; il va attaquer l'animal, le taureau s'avance contre ce manteau de couleur qui lui blesse la vue; le matador saisit cet instant pour lui plonger son épée entre les deux épaules. L'animal tombe ordinairement du premier coup, et des applaudissemens universels célèbrent ce triomphe : ensuite quatre chevaux traînent le taureau hors de l'enceinte. Chaque cavalier va prendre sa place et un autre combat commence. On tue quelquefois ainsi quinze taureaux dans une après-dînée. Ceux qui combattent le taureau à cheval sont quelquefois de la classe des nobles : ceux-ci ont la permission de se présenter masqués. Portugal.

Ce spectacle plaît singulièrement aux Portugais de tous les ordres, et surtout aux femmes. Il n'annonce pas beaucoup d'humanité dans les mœurs. On prétend cependant qu'il a de grands avantages, parce

Portugal.

qu'il accoutume les hommes à affronter le danger, à le voir sans effroi, et à payer hardiment de leur personne dans les occasions périlleuses. Mais on paraît s'étourdir sur les effets funestes qui en résultent; c'est que partout où il y a des combats de taureaux, les assassins sont plus adroits que dans les autres pays; ils vont à ces combats pour prendre des leçons, et s'accoutument à voir couler le sang; ce qui le prouve, c'est que tous les malheureux qu'on trouve assassinés sont égorgés de la même manière que les taureaux. Les petits enfans font de ce genre de combat, un de leurs jeux favoris. Un d'eux joue le rôle du taureau et les autres le tourmentent : aussi est-ce une grande fête pour eux que de voir ce spectacle en réalité. On les y mène dès l'âge le plus tendre.

Les processions de la Fête-Dieu et celles de la Semaine-Sainte, sont le véritable carnaval des Portugais, et surtout celui de Lisbonne. Pendant cette dernière époque, le prétexte de visiter les églises, favorise d'autant plus les aventures galantes, que ces pieuses visites se font de nuit. Aussi a-t-on calculé que c'était l'époque de l'année, à

dater de laquelle on pouvait compter sur le plus de baptêmes. Portugal.

Lorsque l'on sonne la prière du soir, chaque famille se met sur le pas de sa porte, et prie Dieu. Le père ou le plus ancien de la famille entonne. C'est l'heure où on entend dans toutes les rues un bruit sourd et général, auquel les ouvriers concourent en continuant leur travail : c'est aussi l'heure à laquelle il faut le plus prendre garde à soi; car dès que la nuit approche, les immondices se jettent par les fenêtres, et les voleurs commencent à rôder. Ceux-ci sont un peu plus dangereux que les ordures. Ils sont en grand nombre à Lisbonne et dans les environs, même partout le royaume. Il n'y a point de maréchaussée pour les surveiller. La punition la plus forte qu'on leur inflige, est la chaîne. Le peuple est pauvre et fainéant, le vol devient donc une de ses ressources pour avoir du pain. Ajoutez à cela plus de quinze mille Nègres ou Métis qui sont répandus dans Lisbonne et qui l'infestent. L'insuffisance et le sommeil des lois exposent bien des gens à tomber pendant la nuit sous le fer d'un assassin : les meurtres se commettent même en plein jour, ce qui ne doit pas étonner, puisqu'il n'y a dans

Portugal.

Lisbonne ni garde, ni police, et que les assassins y trouvent, ainsi qu'en Italie, des asiles dans les églises ou les maisons privilégiées.

Les soldats eux-mêmes viennent la nuit vous arrêter et vous demander l'aumône, et si vous ne la donnez pas de bonne volonté, ils vous la prennent de force. Les ruines occasionnées par le tremblement de terre, les souterrains immenses, les caves, sont les endroits où ces malheureux se sauvent et cachent ce qu'ils volent. Je fus arrêté plusieurs fois par des soldats, en rentrant de nuit chez moi, quoique j'eusse toujours un flambeau : je les contentais souvent avec une douzaine de sous. Je fus très-choqué un jour qu'une sentinelle devant qui je passais, après m'avoir présenté les armes, m'appela pour me demander la charité.

Les voitures dont on se sert à Lisbonne sont des cabriolets à deux roues, traînés par deux mules. Si l'on veut parcourir la ville et voir la bonne compagnie, il est presque indispensable d'en avoir une : mais elles coûtent très-cher et roulent avec une extrême lenteur. Il n'y a que les personnes de la cour, les ambassadeurs, les ministres étrangers qui aient des chevaux. Toute

autre

autre personne ne peut avoir que deux mules à sa voiture, et chaque femme de condition, qui sort dans la sienne, a un écuyer à cheval qui la précède. Il n'est pas rare de voir ces écuyers décorés de l'ordre du Christ et servant leurs maîtres. J'ai vu plusieurs fois, en mangeant chez des seigneurs portugais, des militaires revêtus de leurs uniformes, et même ayant rang d'officiers, faire les fonctions de domestiques. Lorsqu'au mois de juillet 1777, je fus passer avec M. de Pombal trois ou quatre jours dans sa retraite, nous étions toujours servis par des chevaliers de l'ordre du Christ, qui mettaient les plats sur la table et les retiraient. Cet usage avilissant, a tellement passé en usage, qu'actuellement ceux qui auraient de la répugnance à avoir de semblables domestiques, y sont pour ainsi dire obligés, sinon pour eux, du moins pour la représentation de leurs femmes. Portugal.

En Portugal, les femmes partagent avec Dieu le culte qui lui est rendu par les hommes. Lorsqu'un homme entre chez une femme de Fidalgo, il se prosterne à ses genoux et ne se relève que lorsqu'il a fini son compliment. Une de ces femmes appelle-t-elle un homme, il va se mettre à ses ge-

Portugal.

noux pour recevoir ses ordres ; il en fait autant lorsqu'il lui présente quelque chose, ainsi que dans toutes les autres occasions où il y a quelque service à lui rendre.

Les Portugais vivent avec beaucoup de simplicité et de frugalité ; ils sont sobres, mais mal-propres, et en général, peu délicats : souvent, en les surprenant à table, on les trouve mangeant avec leurs valets, qui, assez souvent, jouent et dansent avec leurs maîtres. Ceux-ci ne donnent presque jamais à manger. Un de leurs grands plaisirs, c'est de boire à la glace pendant les fortes chaleurs ; mais il est très-difficile de se procurer de la glace, surtout à Lisbonne : il faut y amener de douze lieues le peu de neige que l'on peut conserver au pied de la montagne d'Estrella, en la couvrant de feuilles et de terre, pour la garantir du soleil. On la transporte pendant la nuit jusqu'aux rives du Tage, et on l'embarque pour Lisbonne, où souvent elle arrive à moitié fondue. On la vend dix-huit à vingt sols la livre. On a essayé de faire de la glace auprès de *Cintræ*, sur le haut d'une montagne ; mais cette ressource a paru trop pénible et trop dispendieuse.

Les Portugais vivent continuellement

dans la société des Anglais ; ils en ont contracté toutes les mauvaises habitudes, par exemple, celle de porter la santé à table ; ils se rendent insoutenables par cette manie. Ils ont aussi pris des Anglais, l'usage de boire beaucoup de thé le matin et le soir. La cour de Lisbonne est sans aucune magnificence. Son palais est un édifice très-mesquin à un étage. Il fut bâti après le tremblement de terre, sur une montagne assez éloignée de la ville. C'est là que demeure toute la famille royale. Les ministres et ambassadeurs étrangers ne paraissent guère à la cour de *Gala* et de *Baisemain ;* la famille royale ne dîne jamais en public; et lorsqu'on va au palais, on ne trouve pas même à s'asseoir. Les secrétaires d'état et les ministres sont obligés d'écrire sur leurs genoux; le roi et la reine n'ont point de compagnie de gardes : ce sont les régimens de cavalerie en garnison à Lisbonne qui les accompagnent quand ils sortent. L'infanterie garde les portes du palais, et la reine a des hallebardiers pour sa garde. Portugal.

Les seigneurs employés auprès de la famille royale, vont au palais chaque semaine pour y faire leur service : ils y sont logés très-incommodément, et leur table très-

Portugal.

mal servie, est plus propre à inspirer le dégoût que l'appétit.

La cour va passer différentes saisons de l'année à quelques maisons de plaisance, telles que *Salvatierra*, *Quelus*, *Penhiera*, *etc.* Le roi actuel a quelque penchant pour la chasse ; il ne s'y livre cependant pas sans la permission de son confesseur. On doit du moins le présumer, d'après l'ascendant absolu que les prêtres exercent sur lui, ainsi que sur la reine. Pendant que j'étais à Lisbonne, cette princesse ayant accordé une grâce qui fut improuvée par son confesseur, elle fut condamnée à jeûner huit jours, et à dire huit fois son chapelet.

Lorsque le roi donne audience à quelque ambassadeur ou ministre, il se découvre et se lève, et lorsqu'il se recouvre et se rassied, l'ambassadeur se couvre aussi. Le même usage s'observe à l'égard de tous les grands du royaume.

Quand on est présenté à la reine, il est d'étiquette qu'elle ne parle jamais la première ; personne n'est assis chez elle : on ignore à cette cour l'usage du tabouret. La famille royale ne dîne que très-rarement en public ; mais alors toutes les charges de la cour et tous les officiers sont en fonctions.

Toute la cour s'habille à la française ; le goût ne préside sûrement pas au luxe qu'elle déploie en quelques occasions : les diamans de toutes couleurs y brillent de toutes parts ; mais ils sont mal distribués, mal taillés et mal montés. Portugal.

CHAPITRE V.

Gouvernement. — Ministère de M. de Pombal. — Détail sur son administration. — Son éloge.

Portugal.

LORSQUE les lois d'un royanme ne sont pas établies sur le caractère et le génie de la nation, son gouvernement peut-il prospérer ? Quels résultats doit-on espérer, si l'on veut, par exemple, d'un peuple guerrier, ambitieux, avide de conquêtes, faire un peuple doux et pacifique? Si cet état doit attendre son bonheur de l'agriculture et du commerce, et que l'une soit négligée et l'autre méprisé; si le peuple, porté à la débauche par le climat, enclin à la superstition, n'est contenu par aucun frein ; si les grands sont seuls considérés, et que les classes inférieures soient opprimées et épuisées ; si le luxe, étant ruineux pour le pays, on néglige d'en arrêter les progrès ! Telle est cependant, et telle est depuis long-temps, la position des Portugais. Il parut un homme qui essaya de retirer leur gouvernement de la léthargie dans

laquelle il était tombé: il tenta divers efforts; il ranima les sciences, il chercha à augmenter le commerce et l'industrie; il encouragea l'agriculture presque oubliée; il tacha, enfin, de réparer tous les désordres qui tendaient à la dissolution inévitable de l'état. Les Anglais étaient les plus grands ennemis des Portugais; ils avaient pour principal article de leur politique, d'assujettir cette nation crédule, de la réduire à un gouvernement purement nominal, de l'assimiler par le fait, à leurs colonies. Pombal s'appliqua, par-dessus tout, à tarir cette source de calamités; il diminua le commerce des Anglais, autant que ses moyens le lui permirent; il fit fleurir l'agriculture en beaucoup d'endroits; il établit des manufactures, protégea les sciences et les arts; attaqua les prêtres, vermine, disait-il, la plus dangereuse qui puisse ronger un état. Le fanatisme aveuglait les Portugais, il chercha à les éclairer. La dissolution dans les mœurs eût fait plus de progrès encore, s'il n'en eût arrêté le cours; mais cet homme, quoiqu'on l'accuse de cruauté, a trop peu vécu pour le bonheur de cette nation: vingt ans de plus auraient à peine suffi pour qu'il consommât ce qu'il

Portugal.

n'a fait qu'ébaucher : les maux étaient invé-
Portugal. térés, une longue cure pouvait seule les guérir.

Il n'y avait de son temps, en Portugal, aucun ministre ; il réunissait en lui toutes les places importantes, et ne paraissait pas accablé de ce fardeau. Aucune branche de l'administration n'était négligée, il faisait face à tout. Il avait, pour le travail, une facilité inconcevable et un talent peu commun. Mais quand il avait formé un plan, et l'avait concerté avec le roi, malheur à celui qui venait mettre obstacle à l'exécution de ses projets. Violent et entier dans ses résolutions, il châtiait avec sévérité ; il était quelquefois sourd au cri de la nature, persuadé qu'on ne venait à bout d'établir un bon gouvernement, qu'en conservant envers le peuple, et surtout envers les grands, un caractère sévère et inébranlable ; il détestait ces derniers par-dessus tout, je puis même assurer qu'il les méprisait. Ce fut lui qui raffermit le trône, en écrasant, pour jamais, cette noblesse insolente, ignorante et crapuleuse. Il plaignait le peuple ; et dans le fond, il l'aimait véritablement, il l'a suffisamment prouvé par tout ce qu'il a fait pour lui. Cependant

il n'en était pas aimé, du moins avant sa disgrace. Que peut-on attendre d'un peuple faible, superstitieux, conduit par des prêtres, et par conséquent ignorant. Il s'est aperçu, mais trop tard, que tout ce que le marquis avait fait, était pour le bien de la nation, pour celui du roi, et surtout pour le bonheur des Portugais en général. Ce peuple a fini par le regretter. Ce triomphe tardif prouve plus que tout ce qu'on pourrait dire en faveur du marquis de Pombal, et il était d'autant moins facile qu'il était disputé par la foule des ennemis de ce ministre. Arrêtons-nous un moment sur le caractère particulier de cet homme extraordinaire, et apprécions-le, s'il est possible, avec impartialité. Portugal.

Né à Coimbre, en 1699, de parens nobles, d'autres disent roturiers, et même artisans. Il montra de bonne-heure une disposition à apprendre tout avec facilité. Il fut élevé dans l'université du lieu de sa naissance sous le nom de *Joseph Sébastien Carvalho*. Comme il était extrêmement vif, et peu propre alors à une carrière qui exigeait de la tranquillité, il crut que le parti des armes était celui qui lui conviendrait le plus; il se mit donc dans les gardes

du palais, sous le règne de Jean V. Plein
Portugal. d'ardeur et d'activité, il se signala par son courage; mais se laissant emporter par la fougue de l'âge, il commit des imprudences, fit même des sottises assez graves, et fut obligé de sortir de son corps.

Carvalho était alors un des beaux hommes de son temps. Sa taille était extrêmement avantageuse, son air noble et imposant, sa force prodigieuse: mais il était très-enclin au libertinage et à tous les excès d'une jeunesse pétulante.

A cette époque, le goût de la plupart des nobles était d'aller, de nuit, attaquer les patrouilles qui parcouraient la ville; ces patrouilles étaient quelquefois plus dangereuses à rencontrer que les voleurs mêmes dont elles devaient préserver les habitans, et souvent elles dépouillaient ceux qui tombaient sous leur main. Ces jeunes gens avaient à leur tête le frère du roi, homme féroce et cruel. Toutes les nuits étaient marquées par des rencontres sanglantes entre ces étourdis et les patrouilles, et presque toujours il en résultait des meurtres. On pense bien que le jeune Carvalho jouait son rôle dans ces scènes nocturnes. Cependant ses agrémens extérieurs, et tout ce qu'il

avait de séduisant auprès des femmes, lui avaient gagné le cœur d'une demoiselle de l'ancienne maison d'*Aveiro*; cette famille hautaine répugnait à une telle alliance. Il éprouva un refus. Il prit le parti d'enlever sa maîtresse, et de l'épouser en dépit de tous ses parens : ceux-ci employèrent les moyens les plus violens, pour venger cet affront fait à l'*honneur de leur race*. Mais Carvalho parvint à éviter le poignard, les prisons et les pièges qu'on lui tendait tous les jours. Portugal.

Cependant il acquérait la conscience des dons heureux qu'il avait reçus de la nature : il conçut l'idée d'embrasser la carrière politique, et obtint d'être nommé secrétaire d'ambassade à Vienne. Voilà l'époque du développement de ses talens supérieurs. Il laissa apercevoir, dans la place qu'il occupait, le génie vaste qu'il a déployé depuis. Sur ces entrefaites, il apprit que sa femme venait de mourir : on soupçonna qu'elle avait été empoisonnée par sa famille, qui la détestait depuis son mariage. Carvalho, rendu à sa liberté, adressa ses hommages à une demoiselle très-distinguée, parente de ce maréchal Daun, dont il a été fort question dans la dernière guerre. Il par-

Portugal.

vint à plaire à cette jeune personne, et la demanda en mariage : comme la première fois, on lui objecta sa naissance. Un seigneur portugais, qui était alors à Vienne, disait à tout le monde, que Carvalho était un *homme de rien*, un mauvais sujet, etc. Mais M. Detancos, son ambassadeur, dont il avait gagné l'affection, protégea ses amours; il alla même jusqu'à obtenir, de sa cour, la permission de se démettre de son ambassade en faveur de Carvalho. Le succès de celui-ci ne fut plus douteux; il épousa mademoiselle de Daun, et se trouva, avant l'âge de trente ans, ambassadeur auprès d'une des plus grandes cours de l'Europe. Il donna bientôt, par ses dépêches et par sa conduite politique, l'idée la plus avantageuse de sa capacité; et dès-lors on pensa à l'attacher d'une manière plus directe, au service de sa patrie, livrée à la plus profonde ignorance, et dépourvue de véritables hommes d'état.

Il fut donc rappelé en Portugal, entra dans le conseil, et devint bientôt le membre le plus essentiel. On exclut le premier ministre D. *Diego de Mendoça*, et on confia à Carvalho, les rênes du gouvernement: aussitôt qu'il fut en possession du pouvoir

il commença à réformer les abus qui ruinaient le royaume; il chercha à affermir le trône ébranlé par une noblesse arrogante et indocile : son ministère acquit, en peu de temps, un éclat, une énergie dont il n'y avait pas eu d'exemple en Portugal. Ses talens, son autorité, l'usage qu'il en faisait lui suscitèrent des ennemis nombreux : la noblesse, surtout, se déclara contre lui. Elle voyait, avec dépit, un homme parvenu lui donner des lois, et contrarier ses projets ambitieux : il eut besoin d'un grand courage pour faire tête à tant de dangers, pour échapper à tous les pièges que lui tendaient la jalousie et la malveillance; mais il était amplement dédommagé par l'estime et l'amitié de son maître. Sa conduite, lors du malheureux bouleversement de Lisbonne, mit le comble à sa faveur : c'est en cette occasion, surtout, que l'on reconnut en lui l'homme de génie, le véritable ami de son prince et de sa patrie. Portugal.

Lorsqu'au retour de son ambassade, il remplaça D. Diego de Mendoça; il trouva l'état en dette, le trésor absolument épuisé, et les Anglais maîtres du commerce et des colonies. A peine avait-il commencé à réparer tant de désordres, qu'une horrible ca-

Portugal.

tastrophe vint mettre de nouveaux obstacles à ses projets régénérateurs : nous voulons parler du fatal événement qui épouvanta et bouleversa le Portugal le premier novembre 1755 ; le ciel était pur et serain, tout annoncait un beau jour ; lorsque vers les neuf heures et demie du matin, un bruit sourd et terrible se fit entendre, et fut immédiatement suivi d'une secousse effroyable : les palais, les édifices sacrés, les maisons, ne formèrent, en un instant, qu'un monceau de ruines. On calcula, mais seulement par aperçu, qu'environ trente mille personnes périrent dans cette fatale journée, car le gouvernement n'avait par encore fait le dénombrement des habitans de Lisbonne. Si le tremblement fut arrivé un jour ouvrier, et une heure plus tard, la perte eût été bien plus considérable. Le climat de Lisbonne offrant un printemps perpétuel, tout le peuple va passer à la campagne les jours de fêtes. Dans les autres jours de la semaine, on le voit, dès dix heures du matin, se rendre en foule dans les temples. La plupart des personnes qui périrent, furent écrasées par les voutes des églises, où elles s'étaient réfugiées ; les unes par dévotion, les autres par frayeur. Le feu qui s'éleva de dessous

tant de ruines, vint dévorer presque tout ce qui avait échappé à l'horrible secousse : des richesses immenses furent consumées ; la mer se gonfla, les vaisseaux se brisèrent les uns contre les autres, les vents se déchaînèrent avec fureur, et augmentèrent encore l'incendie. Les vieillards, les femmes, les enfans, les malades qui étaient encore dans leurs lits, furent étouffés sans qu'on pût les secourir ; les uns périrent dans les flammes, les autres sous le poids des planches, des murailles et des toits. Les voleurs se mêlèrent parmi le peuple, pillèrent, massacrèrent et augmentèrent encore l'effroi des habitans, qui fuyaient de toutes parts, appelant le ciel à leur secours, et ne sachant de quel côté tourner leurs pas : les rues jonchées de morts, et barrées par la chute des édifices ou par les flammes, interceptaient toutes les issues. Portugal.

Tous les habitans qui parvinrent enfin à s'échapper, sortirent de la ville, et se portèrent sur la montagne. Suivons M. de Pombal au milieu de cette affreuse catastrophe. Le tremblement de terre est l'époque la plus brillante de sa vie. Parcourant la ville dans tous les sens, il allait porter là des secours, ici des consolations : par-

Portugal.

tout sa personne ramena la tranquillité et calma les craintes : son activité parvint à la réparation des maux auxquels il y avait encore quelque remède ; sa sévérité, à la répression de tous les excès que pouvait encourager l'impunité : en moins de huit jours deux cent trente ordonnances sortirent de sa tête féconde ; tous les voleurs, tous les perturbateurs de l'ordre qui étaient pris sur le fait, étaient pendus à l'instant ; par ses soins, les cadavres furent enterrés avec une grande célérité ; il fallut en jeter beaucoup en haute-mer, dans des sacs de chaux. Les vivres arrivèrent en diligence des provinces les plus rapprochées : il fit tant par son courage, sa constance et sa fermeté, qu'il empêcha le peuple d'abandonner une ville qui n'offrait plus que des ruines et l'image du désespoir. Il n'épargna rien pour faire disparaître au plutôt les traces de tant de malheurs ; il perça des rues au milieu des décombres. Chacun l'envisageait comme le sauveur des citoyens échappés au désastre ; sa voiture fut pendant plusieurs jours son cabinet, son lit, son seul asile. Quarante-huit heures se passèrent sans qu'il prît d'autre aliment qu'un bouillon que sa femme lui porta elle-même.

Personne

Personne de la famille royale ne fut blessé ; la cour qui précisément ce jour-là allait à *Belem*, se trouva fortuitement sur le chemin, au moment du tremblement de terre : sans cet heureux hasard, tous les princes, le roi, la reine et leur suite eussent péri sous les débris du palais, qui fut totalement renversé. Madame de Pombal était encore couchée ; la muraille contre laquelle le chevet de son lit était appuyé, s'écroula derrière la tapisserie. Cette femme, presque morte de frayeur, se lève précipitamment, et, malgré sa frayeur, conserve assez de présence d'esprit pour aller se placer sous le chambranle de la porte de sa chambre. Tout tombe autour d'elle sans que rien ne la touche ; elle court à ses enfans ; la partie de la maison qu'ils occupaient n'était nullement endommagée : elle eut le bonheur de les sauver tous. Elle était vivement inquiète sur le sort de son mari, qui était sorti de bonne heure ; bientôt on lui apprit qu'il était déjà occupé à secourir les infortunés ; elle voulut sortir pour aller partager ses travaux et ses dangers ; mais ses mules avaient été écrasées, et ses voitures mises en pièces. Portugal.

La cour, qui se trouvait sans habitation,

logea, pendant huit jours, sous des tentes.

Portugal. Il faut convenir qu'en cette occasion, la famille royale donna au peuple l'exemple de la fermeté et de la bienfaisance. La reine prenait, sur le peu de nourriture qu'on lui donnait, de quoi venir au secours des plus infortunés. Toute l'activité, toute la surveillance du ministre ne suffit pas dans les premiers jours pour prévenir tous les excès. Il s'en commit de toutes les espèces. Les couvens de tous les ordres et des deux sexes, avaient été brûlés, et les moines et religieuses s'étaient sauvés, et couraient la ville, en suivant la populace qui gagnait la montagne. Les soldats, les religieuses, les moines s'y réfugièrent aussi, et passèrent les deux premières nuits pêle-mêle. Ce fut une source de scènes scandaleuses et même de crimes. Se voyant tous également sans asile, ils insultaient à l'être suprême qui les avait épargnés.

Il se perdit des richesses immenses qui devinrent la proie des flammes. Le palais du roi, plein d'objets précieux, fut détruit de fond en comble; à peine restait-il pierre sur pierre. Toutes les pierreries, tous les trésors, tous les meubles furent engloutis avec le palais, dans les entrailles de la

terre. Cette perte seule fut évaluée à quinze millions de livres tournois. Mais la totalité de ce qui fut perdu et anéanti sans ressource, en maisons particulières, en pierreries, bijoux, vases sacrés, ornemens, statues, tableaux, etc., s'éleva à la somme énorme de deux milliards deux cent quatre-vingt-quatre millions. Portugal.

Cependant le marquis de Pombal fit faire des fouilles, et on trouva des lingots de grande valeur, qui furent rendus aux propriétaires des maisons. Cette épouvantable catastrophe affermit encore davantage l'autorité du ministre. Sa bonne conduite et la grandeur de son courage lui valurent la confiance de son maître, qui lui conféra d'abord le titre de comte d'*Oyeras*, et depuis celui de marquis de Pombal. Le nombre de ses ennemis s'augmentait dans la même proportion que sa faveur. Revêtu, en quelque sorte, de toute la puissance souveraine, il s'en servit pour frapper de grands coups. On le vit attaquer en même-temps les abus dans la marine, le commerce, le militaire et la noblesse; faire de nouvelles ordonnances, châtier avec sévérité ceux qui manquaient à leur devoir. Il s'occupa à rétablir la capitale; et fit venir des architectes

Portugal.

de toutes parts, éleva des maisons, construisit des palais, rétablit les finances, et travailla, avec succès, à rendre de la vigueur au gouvernement. A peine commençait-il à jouir du fruit de ses travaux, qu'il eut à lutter contre l'affreux complot que la noblesse portugaise forma contre les jours du souverain. Cette conspiration fut conduite par les premiers personnages du royaume. Le duc d'*Aveiro* en était le chef; le marquis de *Tavora*, ses deux fils, le comte d'*Atonguia*, d'*Almudas* et de *Porizzo* étaient parmi les grands, les premiers conjurés; l'intrigue amoureuse du roi avec la marquise de *Tavora*, près de laquelle il passait toutes les soirées, était un de leurs griefs principaux, ou du moins un de leurs principaux prétextes. La famille *Tavora*, indignée de cet affront, semblait n'attendre que l'occasion de s'en venger; mais l'ambition était encore en elle un mobile plus actif. Les Tavora, ainsi que les autres grands du royaume, étaient révoltés de l'aveugle confiance du roi dans le marquis de Pombal, et ils avaient conçu le projet de le précipiter du trône, et d'y placer l'aîné d'entre eux.

Les conjurés, qui étaient au nombre de

plus de deux cent cinquante, choisirent, pour mettre à exécution leur détestable projet, le moment où le roi se rendait chez sa maîtresse : ils se divisèrent par pelotons sur le chemin par lequel il devait passer. Il était dans une calèche attelée de deux mules, conduites par un postillon, et avait son valet-de-chambre à côté de lui. On ne tira sur sa voiture, que lorsqu'il fut au milieu des conjurés. Les coups de mousquets partirent alors de toutes parts, et atteignirent le roi en trois endroits. Son valet-de-chambre eut la présence d'esprit de le faire couler dans le fond de la voiture, et de le couvrir de son corps. Le duc d'Aveiro tira lui-même sur le postillon, mais la carabine rata. Le postillon, aussi courageux que fidèle, changea, tout-à-coup, de direction, et retourna, à toute bride, au palais, mais par un autre chemin que celui qu'il avait pris. La plus grave blessure du roi, était à l'épaule, on en retira des balles et de la mitraille. Carvalho, qui allait sortir du palais, voit le roi revenir, est bientôt informé de ce qui vient de se passer. Toujours ferme et calme dans les plus grandes crises, il commença par ordonner au valet-de-chambre et au postillon, de garder

Portugal.

Portugal.

le secret. Malgré cette précaution, le bruit se répandit bientôt dans la ville, que le roi venait d'être assassiné. On prétendit que les conjurés l'avaient fait courir eux-mêmes. Le peuple, qui aimait son prince, accourt, avec effroi, au palais; la noblesse y arrive en foule. Le roi se montre au balcon; on rassure le peuple, en lui disant que c'est la calèche qui a versé, et que le roi n'a reçu qu'une légère contusion. Le duc d'*Aveiro* se propose lui-même pour courir, les armes à la main, après les assassins, et les amener au roi. Carvalho lui dit de se tenir tranquille; feignant de croire à la sincérité de son zèle, il lui fait de fausses confidences, et lui recommande, sur toute chose, la discrétion. Le duc d'Aveiro se croit dès-lors à l'abri du soupçon; il était fort détesté à la cour; il avait de grandes richesses, et était de la maison de Bragance. Mal fait de corps et d'esprit, cruel, inhumain, inquiet, ennemi déclaré de Carvalho et du roi, il était capable de tout; et le fond de son cœur n'avait pas échappé à la pénétration du marquis de Pombal.

Cependant le roi fut promptement rétabli, et tout semblait oublié. Six mois se passèrent dans le plus profond silence sur

cet événement. Les seigneurs et le peuple y songeaient à peine ; mais, en secret, Carvalho avait recueilli des informations pour découvrir les vrais coupables. Il parvint à rassembler toutes les preuves de leur crime ; mais plus il acquiert la conviction que d'*Aveiro* et *Tavora* sont coupables, plus il leur fait de prévenances : il fait accorder à l'un un congé qu'il sollicitait pour passer trois mois dans sa terre ; il obtient pour l'autre une commanderie qu'il avait demandée avant le malheur du roi. Les complices sont eux-mêmes surpris de la conduite du ministre ; chacun se rassure, et croit n'avoir plus rien à craindre. Voici comment Carvalho avait été instruit de toute la trame. Portugal.

Un domestique qui était amoureux d'une servante de la maison de Tavora, se trouvait dans le jardin du seigneur de ce nom, à attendre sa maîtresse qui lui avait donné un rendez-vous, lorsque les conjurés qui se rassemblaient dans le même lieu, arrivèrent, raisonnèrent sur tout ce qui s'était passé, et formèrent un autre complot qui devait mieux réussir. Le domestique qui s'était prudemment caché pendant cet étrange entretien, se rendit, sur-le-champ, chez

Portugal.

Carvalho, qu'il instruisit de ce qu'il avait vu et entendu. Le ministre, pour prévenir la nouvelle conjuration qui pouvait éclater, se détermina à faire subir, sans délai, aux conjurés, le supplice qu'ils avaient mérité.

Pour y parvenir, sans rien faire soupçonner, il profita du mariage d'une de ses filles avec le comte *Zampago*. Le roi signa le contrat de mariage, et se chargea de la fête; tous les seigneurs de la cour furent invités, et vinrent de leurs campagnes pour y assister. Le même jour que la noce devait être célébrée, que les bals devaient occuper la cour et la ville, le marquis fit entrer à Lisbonne, dix bataillons d'infanterie et beaucoup de cavalerie. Il y avait deux grands bals, l'un au palais de *Belem*, et l'autre dans une salle que les Anglais ont fait bâtir, et où se rendit tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville. C'est là que furent arrêtés tous les conjurés à la même heure. On instruisit aussitôt leur procès, et huit jours après, dix des principaux furent exécutés en face du palais de *Belem*, le long du Tage. Le duc d'Aveiro fut écartelé, les autres furent décapités ou brûlés. La vieille marquise de Tavora, femme impérieuse et

violente, mourut avec un courage héroïque, ainsi que son second fils, âgé de dix ans : elle donna elle-même, au bourreau, le signal de frapper, après s'être bandé les yeux. Le duc d'Aveiro, en revanche, mourut comme un lâche : leurs corps furent ensuite brûlés, et leurs cendres jetées dans la mer. Les deux familles d'Aveiro et de Tavora furent entièrement détruites. Le palais du duc d'Aveiro fut rasé. On mêla du sel au terrain sur lequel il était bâti, et cela, pour empêcher, disait-on, qu'il ne pût rien produire. On éleva ensuite, au milieu de ce terrain, une colonne avec une inscription qui annonçait le crime et le châtiment de ce seigneur. La plus grande partie de la noblesse fut enfermée, et n'est sortie des prisons qu'à la mort de Joseph I.er, c'est-à-dire, après une détention de dix-neuf ans. Quelques-uns, en très-petit nombre, se sauvèrent. On enferma, dans un couvent, la jeune marquise de Tavora, où elle est encore aujourd'hui. Les jésuites, soupçonnés d'avoir trempé dans cet horrible complot, furent tous chassés du royaume, excepté une vingtaine d'Allemands, qui furent tous renfermés : on prétend qu'il y en eut d'exécutés secrète-

Portugal.

Portugal.

ment dans les prisons, tels, par exemple, que *Malos*, portugais, et *Alexandre*, irlandais; quant au père *Malagrida*, il fut mis à mort par sentence de l'inquisition, et non pour l'assassinat commis en la personne du roi, car on ne put trouver des preuves assez convaincantes pour le comprendre dans la liste des conjurés; il fut brûlé comme hérétique; et parmi les chefs d'accusation dont le chargeait le tribunal, on lui fit un crime d'avoir écrit que la *Vierge Marie avait parlé latin dans le ventre de sainte Anne.* On avait juré la perte de ce religieux, qui avait, ce qu'on croit facilement, des torts plus grands que ceux qu'on lui fit expier. On assure qu'il ne fut pas même interrogé sur l'assassinat du roi. Il avait cependant été accusé d'avoir le plus contribué à faire entrer la marquise de Tavora dans le complot, en aigrissant son ressentiment contre la cour, où elle n'était traitée qu'avec mépris. Il fut facile au jésuite fanatique, de profiter du double ascendant que lui donnait, sur elle, sa dévotion et son orgueil irrité, pour la conduire au crime. Au moment où elle allait à l'échafaud, son mari, prêt à subir le même supplice, lui reprocha d'avoir entraîné sa

famille dans un projet aussi exécrable. Elle ne lui répondit autre chose, sinon de soutenir son malheur avec le même courage qu'elle, sans le lui reprocher. Le fils aîné du duc d'Aveiro est encore aujourd'hui vivant, dans un couvent où on l'a renfermé; il était innocent. La justice permettait aussi peu de le faire mourir, que la politique de lui laisser sa liberté. Portugal.

Depuis cette époque, la noblesse Portugaise modéra beaucoup son arrogance: elle eut plus d'égards pour le roi, plus de circonspection envers son redoutable ministre, dont la sévérité se déployait à la moindre occasion. Sa conduite, en augmentant la haîne de la noblesse, l'affermit encore davantage dans la confiance et l'amitié de son maître, qui savait que ses plus grands ennemis étaient ceux que *Carvalho* venait de dompter. Quoique le crime des conjurés fût horrible, et que le châtiment qu'ils reçurent, fût bien mérité, on accusa cependant le ministre d'avoir écouté son ressentiment particulier pour la haute noblesse, à laquelle il avait voué une profonde aversion, tant à cause des mortifications personnelles qu'elle lui avait fait éprouver autrefois, qu'à cause de l'insolence avec

Portugal.

laquelle elle traitait le roi lui-même. Accoutumée à l'impunité, ce n'était que par une grande rigueur qu'elle pouvait être contenue. Le ministre, qui se complut peut-être à se voir l'instrument dont se servait le roi pour la ramener à son devoir, passa pour cruel auprès de tous ceux qu'effrayent les supplices, même les plus mérités. Il est vrai que se trouvant, par le rôle qu'il jouait, en butte à de fréquentes conspirations, il en fit punir très-sévèrement tous ceux qu'il soupçonnait d'en être les auteurs, et il est possible que, comme débitent ses ennemis, plus d'un innocent ait été atteint par son ressentiment déguisé sous les formes de la justice.

Les deux grands événemens consécutifs qui avaient occupé ses sollicitudes, et fourni à ses talens peu communs, l'occasion de se déployer, détournèrent, pendant quelque temps, son attention des autres affaires du gouvernement. Il s'y livra tout entier dès que ces deux crimes furent punis. Le militaire, pour lequel il n'avait pas d'inclination, qu'il négligeait même en temps de paix, occupa d'abord quelques-uns de ses momens. Mais il se voua surtout, avec un zèle infatigable, à ranimer les arts, l'archi-

tecture, les sciences, le commerce, la marine, à reconstruire la malheureuse ville de Lisbonne. Tout se ressentit bientôt de son habileté et de sa sagesse ; et l'envie même, qui ne l'a point épargné, ne peut lui refuser le titre de *sauveur du Portugal, et de restaurateur de sa patrie.* Aussi, lorsqu'en 1766, une maladie grave menaça de l'enlever au Portugal, l'alarme fut générale. Ceux qui aimaient leur patrie pleuraient sa perte, qu'ils regardaient comme certaine, ainsi qu'ils ont pleuré sa disgrace qui a suivi de si près la mort du roi Joseph ; et ce n'est pas sans raison. On en aperçut bientôt les suites fâcheuses. Le Portugal est rentré dans l'apathie à laquelle ce ministre avait commencé de l'arracher. Il retombe sous la domination des prêtres, et il n'est plus d'homme assez courageux pour le sauver de ses plus grands ennemis. Ce n'est pas cependant que le marquis de Pombal ait été à l'abri de reproches fondés. Sans doute il a trop peu déguisé l'envie d'accroître sa fortune, il a déployé trop de fierté ; devait-il, par exemple, faire construire un palais pour son usage, lorsque le roi était logé sous des baraques ? Était-il prudent d'étaler aux yeux du public, les

Portugal.

Portugal.

richesses qu'il avait amassées, et d'éveiller ainsi la jalousie et la haine? Aussi n'a-t-on pas manqué de dire qu'il s'était enrichi aux dépens de l'état et du peuple. Aussi, à peine le roi eut-il fermé les yeux, qu'il s'est vu exposé aux plus grands dangers, et que le peuple, si facile à égarer, a demandé sa tête. Mais son erreur n'a pas été longue. Trois semaines après que le marquis fut exilé dans ses terres, j'ai entendu, ce même peuple, le redemander. Les travaux publics étaient suspendus: les ouvriers manquaient de subsistance: tout accusait l'absence de ce ministre, dont l'activité savait tout vivifier. Il s'est retiré, avec sa femme, dans sa terre de Pombal, et y a vécu en philosophe. On lui donna une pension comme ministre retiré, mais il ne pouvait aller à la cour. On ferait un volume de toutes les anecdotes qui le regardent personnellement.

Dans une des tournées que je fis en Portugal, pour visiter l'intérieur de ce royaume, je fus voir M. le marquis de Pombal. Je lui étais particulièrement recommandé; aussi me reçut-il avec toute l'honnêté possible. Je connaissais ce ministre de réputation: l'envie que j'avais de le connaître personnellement, ne pouvait s'ex-

primer. J'arrivai donc dans le village dont il porte le nom; et de mon auberge, je lui écrivis pour savoir l'heure à laquelle je pourrais lui remettre les lettres que j'avais pour lui : je m'y rendis sur les dix heures du matin, et je fus introduit dans la chaumière de ce grand homme. Il est actuellement un peu mieux logé; mais à l'époque où je le vis, il était dans une très-petite maison, et il dormait dans une chambre, dont les murailles étaient nouvellement enduites de plâtre. Portugal.

L'abord de M. de Pombal est, on ne peut pas plus agréable, plus aisé; il me fit mille questions, affecta d'ignorer entièrement ce qui se passait en Europe. Il me pria de le mettre au courant des événemens : il me questionna même sur le Portugal, me demanda dans quel état se trouvait Lisbonne. Il voulut savoir quel motif ou quel hasard me conduisait dans ce coin écarté de la terre. Accoutumé, lui dis-je, à voyager depuis ma jeunesse, je visite toujours l'intérieur des pays que je parcours, sans me borner aux principales villes, aux ports de mer sur lesquels il n'y a rien de nouveau à recueillir : d'ailleurs, je désirais connaître celui qui avait cherché à faire tant de bien

Portugal.

à son pays ; nous entrâmes peu à peu en conversation ; il m'invita à passer huit jours avec lui, et me retint à dîner et à souper pour ce jour là. Je lui exprimai mon étonnement sur l'état dans lequel j'avais trouvé Lisbonne, après le peu de temps qui s'était écoulé depuis sa catastrophe. Il me répondit qu'actuellement il ne pensait à rien de tout cela, qu'il était vieux, qu'il songeait à se reposer; mais que si la providence lui eût conservé son maître plus long-temps, il se fût efforcé de suivre, avec le même zèle, l'entreprise dont il n'avait pu qu'ébaucher l'exécution, et qu'indubitablement il eût jeté les fondemens d'un palais pour le roi. Il me retraça le magnifique plan qu'il avait adopté pour cet édifice. Placé sur une petite hauteur, près de *Belem*, il eût dominé la mer et la ville, et eût été élevé dans le centre d'un grand parc clos de hautes murailles auxquelles aurait été adossés, de distance en distance, les palais des principaux seigneurs de la cour, et les hôtels des personnes qui y étaient attachées par leurs charges.

M. de Pombal a apporté avec lui beaucoup de livres; il lit ou se fait lire continuellement. Ces livres sont tous français :

il

il parle notre langue aussi facilement que nous-mêmes; il possède également bien l'allemand, l'anglais et l'italien : il ne prononçait qu'avec attendrissement le nom de *son respectable maître : il m'honorait*, dit-il, *de sa confiance : perdre son roi et son ami, c'est une épreuve trop forte pour que je puisse y résister : aussi le soleil a-t-il perdu pour moi l'éclat de ses rayons ; non, rien ne peut me dédommager de la perte que j'ai faite ;* et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. Vainement je cherchais à détourner la conversation sur un autre objet, il m'y ramenait sans cesse. *Du moins je serai heureux ici*, poursuit-il. *Vous voyez cette chaumière, elle n'est point à moi, je la loue ; cet homme qu'on accuse de n'avoir songé qu'à lui, ne s'est pas même bâti un réduit dans sa terre :* puis me montrant un grand bâtiment neuf: *c'est un magasin appartenant à la ville ; je l'ai fait construire pour y renfermer les grains dont il est rempli. Enfin, ainsi que Sully, je vivrai plus heureux dans ma retraite qu'au milieu des grands et de la cour. On m'a permis d'apporter mes livres, il me reste peu de chose à désirer.* Il achevait, lorsque madame de Pombal

Portugal.

arriva : il voulut bien me présenter à elle.
Portugal. Elle a encore conservé une partie de ses agrémens ; elle s'habille avec beaucoup d'art et de goût. Elle a de l'esprit sans doute, mais elle n'a ni la force, ni le courage de son mari pour soutenir sa situation. Au temps de la prospérité de son mari, elle avait à ses pieds les grands et le peuple ; sa maison était une sorte de cour. Lorsque les hommes venaient lui rendre visite, ils se mettaient à genoux pour lui baiser la main, suivant la coutume du pays : sa vanité flattée de tant d'hommages, ne peut s'accoutumer à l'isolement auquel la disgrace de son mari l'avait condamnée. Abandonnée de tout le monde, seule, dans un village écarté, elle n'a d'autre satisfaction que de voir quelquefois ses enfans qui viennent passer quinze jours avec elle. Née allemande, elle a la fierté des grandes familles de sa nation, et gémit secrètement de son expatriation, après avoir eu tant à s'en applaudir : elle essaya de me dissimuler ses chagrins ; elle ne réussit pas long-temps, au bout de dix minutes de conversation, ses yeux étaient baignés de larmes. *Ceci est naturel à son sexe*, me disait le marquis ; *la consoler est pour moi une occu-*

pation de plus ; mais en suivant mon exemple, elle apprendra bientôt à supporter notre disgrace. Un instant après, on vint nous dire que le dîner était servi. *Venez*, me dit-il, *partager le repas frugal d'un hermite.* Au lieu du *repas frugal* qu'il m'annonçait, je trouvai une table bien servie, et rien qui se ressentît des revers de sa fortune, ni même qui portât l'empreinte de la tristesse. Nous n'étions que nous trois ; la conversation fut très-gaie. J'entrepris madame de Pombal sur l'allemand, et nous parlâmes quelque temps sa langue ; le repas fut court, ou du moins me parut tel : les chaleurs étaient excessives. Au sortir de table, chacun fut prendre un moment de repos. Je profitai de ce temps pour aller parcourir l'endroit qu'habitait l'illustre couple. Il n'est point aussi désagréable qu'on me l'avait peint à Lisbonne. Il y a sur une hauteur voisine, les ruines d'un vieux château qui forme un coup-d'œil assez pittoresque : les eaux y sont excellentes. En sortant de chez le marquis, je trouvai à sa porte plus de deux cents personnes à qui on distribuait du pain et de la soupe. C'est ainsi qu'il s'est encore fait un grand nombre de partisans qui l'exaltent même dans

Portugal.

Portugal.

sa disgrace, et il m'a paru qu'il était chéri de tous les habitans du lieu. Enfin, après une promenade de deux heures, je retournai chez M. de Pombal, que je trouvai au milieu de ses livres. Nous reprîmes la conversation. Il me demanda si j'avais vu la cérémonie du couronnement de la reine; je devinai où il en voulait venir; je lui répondis que oui, et qu'elle m'avait paru s'être faite avec beaucoup de pompe et de majesté: il voulut savoir si j'avais fait attention à toutes les peines inutiles que, dans cette occasion, ses ennemis s'étaient données pour le perdre; il me demanda même quelques détails sur la manière dont le peuple s'était comporté. Je lui dis ce que j'en savais, et j'ajoutai que cette circonstance était un triomphe de plus pour lui, puisqu'elle prouvait l'impuissance de ses ennemis, autant que leur animosité. Sur quoi il me dit, avec une extrême vivacité qui lui sied fort bien.: « *On avance un para-*
« *doxe en se rendant l'interprête du peuple.*
« *On lui fait dire qu'il me déteste, cela est*
« *impossible : mes actions, ma conduite,*
« *tout m'assure du contraire; le peuple*
« *Portugais ne peut me haïr, et vous allez*
« *en sentir la raison. Qu'est-ce que le Por-*

« *tugais aujourd'hui ? Qu'était-il il y a* « *quarante ans ? Ne l'ai-je pas mis dans* « *le cas de n'avoir plus besoin de ses voi-* « *sins ? N'ai-je pas établi par-tout les* « *arts, les métiers, les maîtrises ? N'ai-* « *je pas, en outre, fait rebâtir le tiers de* « *la ville de Lisbonne ? N'ai-je pas établi* « *de l'activité, répandu de l'aisance par-* « *mi les artisans; non, avec tous les droits* « *que je pense avoir à la reconnaissance* « *de ce peuple, je le crois trop juste pour* « *m'avoir voulu déchirer, et il ne l'a pas* « *fait.* Je vais vous dire quels sont les au- « teurs de tout ce que vous avez pu aper- « cevoir et entendre lors du couronne- « ment. Les seigneurs, qui s'obstinaient « dans les insolentes prétentions que j'ai « voulu anéantir, ont employé tous les « moyens possibles pour me perdre; ils ne « pouvaient décemment se montrer à la « tête du parti persécuteur. Qu'ont-ils « fait ? Ils ont choisi quelques-unes de leurs « créatures, qui, déguisées en barbiers, « en mariniers, en cuisiniers, etc., cou- « rurent les lieux publics, me décriant et « me peignant sous les plus horribles cou- « leurs. Le peuple, qu'on séduit facilement, « a secondé un ressentiment qu'on lui fai-

Portugal.

Portugal.

« sait un devoir de partager. Il me haissait « parce qu'on lui disait qu'il le fallait. Plu- « sieurs personnes que vous connaissez, « ajouta-t-il, ont même, pour me desservir, « couru plusieurs jours sous ce déguise- « ment, se sont mêlées parmi la populace, « et ont inventé des calomnies qu'ils lui « ont présentées comme des vérités incon- « testables. Au reste, tout ce que j'ai fait « a été de l'ordre de mon maître ; je n'ai « rien à me reprocher. On m'accuse parti- « culièrement d'avoir été cruel, mais on « m'a forcé de sévir. Quand j'annonçais les « ordres du roi, et qu'on dédaignait de « les écouter, il fallait bien avoir recours à « la force : les prisons et les cachots ont « été les seuls moyens que j'ai trouvés pour « dompter ce peuple aveugle et ignorant. »

J'ai passé ainsi, auprès de ce ministre, cinq jours dans les entretiens les plus intéressans. Il a bien voulu me communiquer, sur le Portugal, plusieurs notions et plusieurs réflexions dont quelques-unes sont insérées dans le cours de cet ouvrage.

CHAPITRE VI.

Tableau des colonies portugaises.

Les Portugais ont été les premiers des peuples de l'Europe à étendre les bornes de la navigation. On sait qu'ils ont possédé seuls et pendant plus d'un siècle, les Indes orientales, dont ils étaient les premiers conquérans; leur langue y est encore aujourd'hui la plus étendue et celle dont on se sert dans le commerce. Lorsque les Anglais et les Hollandais pénétrèrent dans cette partie du monde, ils en chassèrent les Portugais avec autant de facilité, que ceux-ci en avaient eu à conquérir ce pays immense, ancien théâtre de leur gloire et de leurs cruautés. Autrefois, ils possédaient tout ce qui est compris depuis la mer Rouge, le golfe persique dans lequel est la ville d'Ormus, jusqu'à la Chine, au Japon et aux îles *Liqueo*. Ormus avait un des ports les plus considérables, les plus fréquentés de l'Orient; avant qu'on eût découvert la route du Cap-de-Bonne Espérance, c'était l'entre-

Portugal.

Portugal.

pôt de tout ce que pouvaient fournir les Indes. Les nations de l'occident y abordaient par la mer Rouge : les marchandises qu'on y apportait étaient de là transportées par le golfe persique jusqu'à Bassora, et se répandaient ensuite par les caravanes. Les Vénitiens et les Génois venaient les prendre dans les ports de Syrie. Aujourd'hui, ce commerce est bien tombé. Ormus était célèbre par la pêche qui se fait dans ce golfe, des plus belles perles de l'univers.

Ces vastes possessions se réduisent aujourd'hui à la ville de Goa, à celle de Diu, et à quelques petits comptoirs qui sont en mauvais état et de peu de considération pour l'Europe ; les plus importans sont ceux de *Chaul*, près Bombai, sur la côte de *Malabar* et de *Balaim*, à 20 lieues au nord de *Daman*, ville située dans le golfe de Combaye. En Chine, les Portugais ont encore la ville de Macao, qu'ils ont bâtie eux-mêmes dans une péninsule qui se trouve à l'embouchure de la rivière de Canton. Ils avaient rendu cette ville florissante, en y établissant le centre de leur commerce ; mais aujourd'hui, elle a perdu presque tout son éclat, quoique les Portugais aient conservé la permission de commercer à Can-

ton, à deux époques de l'année. Avec plus d'adresse, ils pourraient tirer de ce qui leur reste, un grand avantage. Macao est séparé de l'intérieur du pays, par une grande muraille, près de laquelle est une garde continuelle pour empêcher les Portugais de la passer. Les Chinois qui habitent la ville, ne peuvent aller dans l'intérieur sans permission. Les Portugais leur payent un tribut pour l'emplacement de leurs maisons, de leurs églises, et pour leurs troupeaux. A peine, dans toutes ces colonies, trouve-t-on cinq mille Portugais : aussi, ne sont-elles d'aucun profit pour le trésor public, auquel même il en coûte pour les entretenir : les Hollandais et les Anglais les ont soumises. Portugal.

Les possessions des Portugais en Afrique, ne leur sont pas plus avantageuses. Cette nation y est dans un état de faiblesse extrême. Son commerce a reçu une atteinte presque mortelle par les établissemens des Anglais, des Français, des Hollandais et des Danois, le long de la côte de Guinée. Autrefois, les colonies portugaises s'étendaient en Afrique, depuis Tanger jusqu'à la mer Rouge. Il leur reste aujourd'hui, dans le royaume de Maroc, *Magasan*, place forte, qu'ils ont bâtie le long de la mer, sur la

Portugal. frontière de la province *Duquela*, et plusieurs comptoirs sur la côte de Guinée; mais ces comptoirs ne sont pas en meilleur état que ceux de l'Asie. Ils ont, dans le *Monomotapa*, quelques forts, et sur la côte de Melinde, la ville de ce nom et *Quiloa*. Melinde est une ville assez considérable, sur la côte de *Zanguebar*. Enfin, dans une île située en face de la grande île de Madagascar, ils possèdent l'excellent port de Mozambique. La ville de ce nom est habitée seulement par les criminels portugais qu'on y envoie, au lieu de les punir de mort. L'air y est si mal-sain, qu'on peut à peine survivre cinq ou six ans à la transplantation; cependant, elle contient deux mille habitans. Les Portugais regardent avec raison cette possession comme la clef principale de celles qu'ils ont dans les Indes; ils y entretiennent une très-forte garnison.

Mais de toutes leurs possessions en Afrique, la plus belle et la plus intéressante est, sans contredit, le royaume de Congo; sa principale ville est Saint-Paul-de-Loanda. C'est là que réside le gouverneur que le roi de Portugal y envoie: elle est considérablement peuplée, et son port est excel-

lent. Le roi de Congo est tributaire, mais à cela près, fort indépendant du Portugal. Ce pays est principalement le lieu d'exil des criminels d'état du Portugal. C'est là qu'est mort dom *Diego* de Mendoça, prédécesseur du marquis de Pombal. On y envoie aussi toutes sortes de vagabonds et de scélérats, et c'est ainsi que le Portugal entretient et remplit ses colonies. Sans doute, avec les moyens dont le Portugal est pourvu, on pourrait tirer un bien meilleur parti de ces établissemens, mais il faudrait un autre genre d'administration, moins de préjugés, et beaucoup moins d'hommes inutiles, dont l'ignorance et la paresse ralentissent les progrès de l'industrie dans des pays si éloignés. Portugal.

C'est dans l'Amérique méridionale que les Portugais ont leurs possessions les plus précieuses. La première et celle qui mérite le plus d'être connue, c'est le Brésil; vaste, opulente et malheureuse contrée dont la conquête et la conservation ont coûté des fleuves de sang à l'humanité.

Le Brésil a huit cent soixante-quinze lieues du nord au sud, sur quatre cent vingt-cinq de l'est à l'ouest. Au nord, il est borné par le fleuve des Amazones; au midi,

Portugal.

par le *Rio-de-la-Plata*, à l'est, par la mer, et à l'ouest, par le grand pays des Amazones. Il a quinze cents lieues de côtes et se divise en quatorze capitaineries ou provinces, toutes situées le long des côtes dans la direction du nord au sud. Première capitainerie, *Para*. La première province que l'on trouve le long du fleuve des Amazones qui borne le Brésil, vers le nord, est celle de *Para* dont la capitale est *Notre-Dame-de-Bellem*, située à l'embouchure de la rivière des Amazones : elle est considérable, bien bâtie et bien peuplée. Son port est assez grand pour recevoir de gros vaisseaux. La ville de Para a une population de sept à huit mille ames. On compte quatre villes dans cette capitainerie, et sa population, la capitale exceptée, n'est pas de plus de cinq mille hommes.

Deuxième capitainerie, *Maraham* ou *Maragnen*. Cette province, très-fertile, n'a de bien peuplé que l'île Saint-Louis, contenant environ douze cents ames.

Troisième capitainerie, *Siara*. Cette province est peu considérable, relativement aux autres ; elle est cependant très-bien peuplée : mais faute de ports propres à recevoir de gros navires, son commerce est

presque nul : elle contient au plus dix mille ames. Portugal.

Ces trois premières provinces, surtout celle de Para sont riches en mines de diamans.

Quatrième capitainerie, *Riogrande*. Cette capitainerie est indubitablement la meilleure de tout le Brésil. Elle tire son nom de la rivière qui la traverse d'orient en occident, et qui est navigable jusqu'à cent quatre-vingt lieues au-dessus de son embouchure. C'est là qu'on pêche les meilleures perles de tout le Brésil : on compte dans cette province, douze mille ames, mais peu de Portugais.

Cinquième capitainerie, *Paraïba*. Cette province est très-fertile en fruits, grains et sucre, et surtout en bois connu sous le nom de *bois de Brésil*. Sa capitale est située sur la rivière qui porte son nom; elle contient près de quatre mille ames, et la province, vingt mille.

Sixième capitainerie, *Tamarana*. Cette province est très-peu considérable ; elle a une île dans laquelle est bâtie la capitale qu'on nomme *nostra-Senora-de-la-Concepcion*. Cette capitainerie a une population

de dix mille ames au plus, dont à peine le tiers est Portugais. Portugal.

Septième capitainerie, *Lionambouc*. C'était autrefois la plus riche et la plus peuplée de toutes les provinces du Brésil ; elle a soixante-cinq lieues de côtes, outre la capitale qui est *Olinde :* elle a encore d'autres villes, telles que *Serinham*, *Porto-Caloo*, *Aligoas*, etc. Olinde est construite au bord de la mer, sur une élévation, dans un terrain délicieux : elle a environ douze mille ames de population.

Fernambouc est un évêché considérable qui peut contenir cinquante à soixante mille ames. Avec tant d'avances de la nature, avec une pareille population, il est étonnant que l'agriculture ait été plutôt en déclinant qu'en se perfectionnant dans cette province. La faute en est aux Portugais, dont la fainéantise et le peu d'industrie sont fidèlement imités par les autres colons.

Huitième capitainerie, *Seregippe*. Cette province n'a jamais été en possession d'une branche de commerce bien étendue : St.-Christophe en est la capitale. Elle a plusieurs autres villes peu considérables, et renferme près de vingt mille ames.

Neuvième capitainerie, *la Baie-de-tous-*

les-Saints. Cette capitainerie est à présent la plus importante du Brésil : elle est riche, commerçante, bien située et peuplée de plus de cent vingt mille ames. La capitale, qui est *San-Salvador*, est très-bien fortifiée, bien bâtie, et a un bon port sur la baie qui donne le nom à toute la province. Cette ville est riche, marchande, et contient vingt mille ames. Portugal.

Dixième capitainerie, *Dos-Ilehos*. Cette province a une capitale fort riche et assez bien peuplée, nommée *St.-George*. Cette ville est opulente, fait un bon commerce en grains, et contient au moins vingt mille ames.

Onzième capitainerie, *Porto-Seguro*. Il n'y a dans cette province, que deux villes, Porto-Seguro et St.-Antoine; elles font peu de commerce et contiennent en tout huit mille ames.

Douzième capitainerie, *Spiritu-Santo*. La population de cette province est de vingt-cinq mille ames; elle a trois villes, *Spiritu-Santo*, *Nostra-Senora-de-la-Vittoria*, et *Nostra-Senora-de-la-Concepcion*; la première des trois a un très-bon port.

Treizième capitainerie, *Rio-Janeiro*. Cette province, qui prend son nom d'un fleuve, ne contient pas plus de cinq mille

Portugal.

ames ; elle est assez bien cultivée : St.-Sébastien, siége d'un évêché, en est la capitale. Une autre ville, celle de *Cabo-Frio*, fait un bon commerce en sel.

Quatorzième capitainerie, *St.-Vincent.* Dans la partie du sud de l'Amérique méridionale, il y a quatre différens gouvernemens, qui tous relèvent de celui de la baie de tous les Saints. La province de St.-Vincent est une des quatre ; sa capitale porte le même nom et renferme près de trois mille ames. Cette capitainerie est une des plus commerçantes ; le gouvernement de Rio-Janeiro contient huit mille ames. Anciennement elle était plus riche, à cause des mines qu'on y avait trouvées : mais depuis qu'on a été fouiller celle de *Rio-Negro*, nouvellement découvertes, il a perdu beaucoup de sa richesse, et surtout de sa population. St.-Paul, autre gouvernement dépendant de la baie de tous les Saints, possède de grandes richesses dans les mines de diamans. Enfin, vers le Midi, au bord de la rivière de la Plata, la colonie du St.-Sacrement, située vis-à-vis de *Buenos-Agros*, termine ce gouvernement : elle a été ruinée par le général espagnol Cevallos, à la suite de l'expédition beaucoup

plus

plus heureuse que bien conduite, qu'entreprit l'Espagne contre le Brésil, vers la fin de 1776. Portugal.

Cette partie méridionale du Brésil, qui aboutit aux rives de la Plata, est la plus riche en culture, aussi-bien qu'en mines : mais en général, toutes ces colonies portugaises sont loin d'être dans un état brillant. Sur une étendue de côtes aussi vaste, sur un sol aussi facile à féconder, sous un climat aussi favorable, la population du Brésil ne s'élève pas au-dessus de quatre cent cinquante mille ames, dont un cinquième au plus est Portugais.

Pour compléter le tableau des possessions du Portugal, il nous reste à indiquer les îles qui lui appartiennent dans l'Océan.

L'île de *Madère*, située au trente-deuxième degré trente minutes à l'ouest de la côte d'Afrique, a dix-huit lieues de long sur quatre et demie de large : elle est éloignée de cent cinquante-deux lieues de Lisbonne : elle contient en tout, au plus, cent vingt mille ames. Le roi retire beaucoup d'argent de cette île ; elle a trois ports. Cette île fut nommée *Madère*, à cause des grands bois qui la couvraient quand elle fut découverte. On y mit le feu, et on prétend que les

Portugal. forêts brûlèrent pendant sept ans; elle est très-renommée pour la délicatesse de ses vins.

Les Açores ou Tercères sont d'autres possessions portugaises, éloignées d'environ trois cents lieues à l'ouest de Lisbonne: elles sont au nombre de neuf, toutes assez peuplées; avec une meilleure administration, elles seraient d'un grand rapport pour le roi de Portugal. Elles prirent le nom qu'elles portent, de la grande quantité de vautours qu'on y trouva.

Les îles du cap Vert tirent leur nom d'un cap de la côte d'Afrique, dont elles sont éloignées de cent lieues. La première et la plus considérable est celle de *St.-Jago*, ayant dix-huit lieues de long sur huit de large.

Les îles que les Portugais possèdent dans la mer de Guinée, sont des propriétés bien peu précieuses; la première est celle de St.-Thomas, éloignée de trente-neuf lieues de la côte: elle est précisément située sous la ligne. Son climat brûlant, et l'insalubrité de l'air en rendent le séjour funeste à ses habitans qui ne s'élèvent pas au-dessus de trois mille.

CHAPITRE VII.

Population, militaire, marine, impôts, et finances.

Le Portugal est beaucoup moins peuplé qu'il pourrait l'être, d'après son étendue et la fertilité dont il serait susceptible. Plusieurs causes expliquent ce défaut de population; la chaleur du climat, le luxe de la nature, produisent, dans les jeunes gens des deux sexes, un penchant irrésistible aux jouissances de l'amour, et une précocité dont ils abusent presque tous. Il n'est pas rare de voir des garçons nubiles à quinze ans, et de jeunes filles à huit ou neuf ans: quelquefois, dès cet âge, ces créatures infortunées expient, par de honteuses maladies, leurs plaisirs prématurés. Plus souvent, elles ont puisé ces peines dans le sein de leur mère. Le moindre inconvénient de ces anticipations sur l'époque du développement complet des organes, est d'affaiblir le tempérament sans retour, et de tarir les sources de la vie. Portugal.

Portugal.

Les mœurs du pays opposent encore d'autres obstacles aux progrès de la population : il faudrait entrer dans des détails révoltans, pour en fournir la preuve ; mais si l'on se forme une idée des inconvéniens de la débauche la plus effrénée dans les deux sexes, si l'on sait que les femmes mariées recourent souvent aux moyens les plus réprouvés par la nature, pour faire disparaître les traces de leur coupable fécondité ; que bien des maris jaloux s'abstiennent de cohabiter avec leurs femmes, pour empêcher leur infidélité, ou pour en avoir la preuve ; que tant de gens payés, attachés à toutes les maisons un peu distinguées y sont les objets des plus honteux écarts ; si l'on se rappelle que dans un royaume, où l'on compte peu au-delà de deux millions d'ames, il en faut prélever deux cent mille pour les prêtres et les religieux des deux sexes, consommateurs oisifs qui sont perdus pour l'agriculture, pour les arts, pour le commerce, et même malgré la licence de leurs mœurs, pour la propagation de l'espèce humaine, on pourra expliquer la dépopulation du Portugal : elle a encore d'autres causes dans les fréquens assassinats, et surtout dans cet horrible tribunal, dont

l'existence seule repousse du sol portugais tous ceux qui ne professent pas la seule religion dominante, ou les y fait vivre dans des alarmes continuelles. Portugal.

D'ailleurs, les fréquentes émigrations des Portugais vers leurs possessions lointaines, l'influence de ces climats brûlans et malsains pour la plupart, les ravages causés par les tremblemens de terre, par celui de 1755 surtout, qui a fait périr plus de vingt mille hommes, ajoutent encore aux causes de la dépopulation.

Enfin le grand nombre de nègres, de métis, de créoles qu'on trouve à Lisbonne, est une source de plus des désordres qui concourent à abatardir et à diminuer la race des Portugais. Leur moindre vice est la fainéantise; beaucoup d'entre eux sont voleurs et assassins; presque tous exercent des métiers vils ou ridicules. Ce sont eux qui, ordinairement, précèdent les processions, en sonnant de la trompette, qui promènent dans les rues ces figures de saints qu'ils présentent aux hommages de la superstition. Cette classe d'hommes, au moins inutile, a singulièrement pullulé: il s'en est glissé dans l'état ecclésiastique, et qui n'ont pas contribué à le rendre plus respectable.

Portugal.

J'ai vu à Lisbonne, plusieurs nègres tonsurés, et même quelques-uns revêtus de la prêtrise. Je ne fus pas peu surpris, un jour, en voyant une procession toute composée de nègres, dans laquelle on portait en grande pompe, des saints de leur couleur. Je remarquai, en cette occasion, une chose assez bizarre. La grande rue par laquelle passait la procession, était bordée de spectateurs. Pendant tout le temps que défila le pieux cortége, les jeunes filles qui y assistèrent, ne cessèrent d'éternuer. Je voulus savoir ce que signifiait cet étrange chorus : on me dit qu'il avait pour objet de se moquer de ces pauvres nègres, parce qu'on prétend qu'ils n'éternuent jamais.

Mais revenons à la population du Portugal, et présentons-en le tableau général, y compris celle de ses diverses colonies.

D'après ce que nous avons déjà dit, *l'Entre-Dviero-y-mino* renferme 504,000 ames.

Letra los montes	156,000
Le Beyra	560,000
L'Estramadure Portugaise .	660,000
L'Alintejo	280,000
Le royaume des Algarois .	65,000
TOTAL	2,225,000

Les possessions que les Portugais ont en Asie peuvent contenir . .	50,000 ames.
Celles d'Afrique, ...	80,000
Le Brésil, ...	430,000
L'Ile Madère et Porto-Santo, ...	130,000
Les Açores, ...	80,000
Les Iles du cap Vert, . .	46,000
Les Iles de la mer de Guonio, ...	5,000
TOTAL	791,000

Dans cette population, il n'y a peut-être pas cent trente mille Portugais.

TOTAL des sujets du roi de Portugal, ... 3,016,000 ames.

Pendant plus d'un siècle, le militaire du Portugal avait été dans le plus grand avilissement, à peine ce royaume pouvait-il mettre dix mille hommes sur pied, encore n'était-ce que des paysans, ou, pour mieux dire, des vagabonds sans uniformes, sans armes, et sans aucune discipline, demandant l'aumône et se livrant aux plus grands désordres. Lorsqu'un Portugais avait

Portugal.

une vengeance à exercer, il s'adressait à un de ces hommes féroces, qui, pour une somme modique, le débarrassait au même instant de son ennemi. Les officiers même de cette armée étaient sans aucune espèce de considération, c'étaient les domestiques, les valets des officiers supérieurs, et qui, malgré l'uniforme dont ils étaient revêtus, continuaient de servir leur maître à table, et de le suivre dehors. Enfin, le Portugal étant entré en guerre avec l'Espagne, en 1762, attira à son service le comte de la *Lippe*, dont l'arrivée fut l'époque de la restauration de l'armée portugaise, qui est aujourd'hui sur un pied un peu plus respectable; mais les talens et les efforts de ce général étranger n'ont pu parvenir à la purger de tous les vices qui l'infestaient. Il fut assez mal secondé par le marquis de Pombal, qui n'avait aucune connaissance de la guerre, qui ne voyait dans le militaire qu'un instrument de sa politique, et qu'il a toujours tenu dans la plus servile dépendance.

Les Portugais sont robustes, vifs, adroits; et quoique d'une taille en général peu avantageuse, leur rassemblement en corps de troupes ne forme point un

coup-d'œil désagréable ; ils sont extrêmement patiens, et d'une sobriété inconnue aux autres nations, si ce n'est aux Espagnols : il n'y a point d'hommes plus propres à soutenir les fatigues de la guerre. En revanche, ils sont paresseux, mal-propres, et peu accoutumés à être commandés : cependant, avec des soins et une attention suivie, on pourrait faire, des Portugais, d'excellens soldats ; leur haine même, pour les Espagnols leurs voisins, est un véhicule de plus pour leur courage. Portugal.

L'établissement militaire du Portugal consiste présentement, en 1797, en vingt-neuf régimens d'infanterie, y compris quatre bataillons d'artillerie, et un corps d'ingénieurs. On peut évaluer le tout à vingt mille hommes. La cavalerie est divisée en onze régimens, faisant environ quatre mille hommes : la milice et les auxiliaires des différentes provinces sont évalués à vingt-cinq mille hommes qui, pendant la paix, sont à la demi-paie.

Au reste, ce que l'infanterie et la cavalerie ont de commun en Portugal, c'est que dans l'une et dans l'autre arme, on est engagé pour toute sa vie. Les régimens, soit d'infanterie, soit de cavalerie, restent dix

Portugal.

et quinze ans dans les mêmes garnisons. Cet usage a de véritables inconvéniens pour les corps des troupes, en général pour ceux d'infanterie ; il n'est en Portugal, justifié par aucune bonne raison : mais il est motivé pour la cavalerie, par la rareté des fourrages, par la différence notable qu'il y a entre les fourrages d'une province et ceux d'une autre, et par les pertes de chevaux qu'entraîneraient de fréquens changemens de nourriture.

La marine portugaise fut dans un état très-florissant sous le règne de Jean I.er. Elle avait dès ce temps-là, des écoles qui devinrent très-célèbres ; c'est dans l'une d'elles, que *Christophe Colomb* acheva de perfectionner ses talens. Sous ce même règne, les Portugais étaient regardés comme les premiers navigateurs de leur siècle, et le Portugal occupait un des premiers rangs parmi les puissances maritimes. Mais lorsque le duc de Bragance, sous le nom de Jean IV, parvint au trône de Portugal à peine se trouva-t-il un seul vaisseau qui eût échappé à la jalousie dévastatrice des Espagnols. La marine était presque anéantie, ses arsenaux étaient vides et tombaient en ruines; elle avait repris quelque consis-

tance à la fin du dix-septième siècle; mais sous le règne de Jean V, elle retomba dans le même délabrement. Carvalho, depuis marquis de Pombal, étant parvenu au ministère, son activité s'attacha au rétablissement de la marine; il appela au secours de son infortuné pays, des Hollandais, des Danois, et surtout des Anglais et des Français, pour enseigner la navigation et la construction des vaisseaux à ce peuple qui, dans les deux siècles précédens, avait été le souverain des mers, et qui s'était illustré par les plus vastes et les plus brillantes découvertes. En peu d'années, la marine portugaise se ressentit du talent régénérateur de Carvalho. Elle consiste aujourd'hui en dix vaisseaux de ligne et vingt frégates, les uns et les autres construits avec l'excellent bois que le Brésil fournit au Portugal. Portugal.

Les Portugais n'ont presque point de vaisseaux marchands, si ce n'est ceux qu'ils font venir de l'étranger; car le bois est si rare dans leur pays, qu'ils n'en ont d'autres à brûler que le sapin.

Le Portugal peut moins qu'aucune autre puissance maritime, se passer d'une marine protectrice de son commerce : com-

Portugal.

ment, sans ce secours, pourrait-il en imposer aux corsaires de Maroc, à ceux surtout de Salé, qui sont, dans ce genre d'hostilités, des marins très-habiles? L'empereur de Maroc a établi des croisières vers les îles du cap Vert, vers les Canaries, les Açores, et Madère : et ces croisières sont très-redoutables, surtout pour les vaisseaux revenant du Brésil.

Le matelot Portugais est excellent; il a une grande aptitude à la manœuvre; mais il faut qu'il soit excité par un travail commandé, car il est très-paresseux, et a besoin, plus qu'aucun autre, d'être bien conduit. Peu d'officiers de marine sont plus mal-adroits, moins instruits, moins exercés que les officiers Portugais. Rien de plus risible pour un connaisseur, que d'être témoin des manœuvres qu'ils font exécuter.

La marine marchande est dans un état peut-être encore plus déplorable : elle compte à peine cent navires. L'indolence des Portugais trouve, à la vérité, des auxiliaires très-actifs dans les Anglais, qui, en se faisant leurs facteurs, leur ont enlevé presque toutes les branches de leur commerce maritime.

Il est peu d'états en Europe, où les im-

pots soient plus mal assis qu'en Portugal. La théorie y est, à cet égard, tout-à-fait dans l'enfance : on y trouve tous les abus qui sont propres aux gouvernemens le plus mal policés, et plusieurs qui appartiennent exclusivement à ce royaume, malheureusement privilégié pour les institutions vicieuses. Portugal.

D'abord, les impositions pèsent sur le peuple d'une manière accablante pour les campagnes ; et les mesures désastreuses prises par le gouvernement, pour l'approvisionnement du royaume ont été encore plus ruineuses pour elles que les impositions même. N'était-ce pas, en effet, pour les cultivateurs, une lourde taxe, que la faveur accordée aux blés de l'Angleterre, en les laissant vendre en Portugal à un prix inférieur à celui des blés du pays? N'était-ce pas condamner le laboureur à l'oisiveté?

Une autre charge qui ne pèse pas moins sur le peuple Portugais, c'est la foule des taxes, volontaires, il est vrai, en grande partie, mais cependant très-onéreuses, qu'il est obligé de payer aux gens d'église, pour les mariages, les baptêmes, la confession, l'éducation de ses enfans, les fondations

Portugal.

pieuses, les services pour les morts, les processions, les flambeaux, la cire, la construction des églises et leurs ornemens, pour la dîme, surtout, contributions exorbitantes, sans aucun profit pour l'état, et qui ne servent qu'à entretenir de voluptueux fainéans.

L'énorme multiplicité des fêtes est encore pour le peuple portugais une source de calamités : on pourrait, sans nuire à la religion, les diminuer de plus des deux tiers. Il y aurait un autre moyen de soulager ce peuple accablé d'impôts et de fêtes : ce serait de mettre à contribution le clergé portugais, qui est, sans comparaison, le corps le plus riche du royaume. Pombal, lui-même, avec toute son audace, qui bravait les dangers, et franchissait les obstacles; Pombal, que cette scandaleuse opulence révoltait autant que les philosophes les plus éclairés de l'Europe, n'osa cependant l'attaquer de front : ce ne fut que par des moyens indirects qu'il prépara la destruction de l'empire du clergé, sans choquer les principes fanatiques de la nation. Sous prétexte de laisser aux prêtres et aux moines une honnête liberté, il les encouragea à renoncer à leur vie retirée, et à se livrer aux dé-

lassemens mondains : bien sûr qu'ils abuseraient de ces facilités au préjudice de leur considération. On vit alors les supérieurs des monastères, les prieurs, les sous-prieurs, de simples moines même, sortir de leurs cellules pour aller vivre huit et dix mois de l'année au sein de leur famille, bientôt s'abandonner à une vie licencieuse, paraître dans les jeux publics, hanter des lieux plus suspects encore. Portugal.

Déjà le peuple commençait à murmurer de leurs excès ; et le prestige qui l'éblouissait auparavant, commençait à s'évanouir ; mais tout changea de face à la mort de Joseph I.er ; les scrupules de la reine ne purent supporter le scandale que donnaient les moines, et le tort qui en résultait pour la religion : elle les fit rentrer tous, sans exception, dans leurs monastères, et leur défendit expressément d'en sortir. Plusieurs de ces prieurs dont les déréglemens avaient acquis de la publicité, furent enfermés dans les cachots de leur ordre. Les prêtres et les moines ont été rendus à la régularité ; mais aussi ils ont recouvré leur empire.

La nature des impôts, la forme de leur perception n'est pas moins onéreuse pour le peuple Portugais que leur quotité ; au

Portugal. lieu de s'attacher aux superfluités, ils portent sur les choses nécessaires à la vie. Il y a un vice essentiel dans leur assiette; les impôts que paient les terres sont égaux pour toutes, malgré la différence dans la qualité du sol.

D'après ce que nous venons de dire des impôts, il est aisé de préjuger la situation des finances en Portugal. Le marquis de Pombal avait à réformer ces abus et beaucoup d'autres, ceux surtout dont le résultat était de faire sortir, en pure perte, le numéraire du royaume. Les Anglais, comme on le sait, l'épuisaient de toutes les manières; tous les objets de luxe étaient importés par eux; ils venaient acheter en quantité la laine du pays et la renvoyaient fabriquée avec un profit de quatre pour cent. C'était à peu près la même chose pour les étoffes de soie et de coton. Le Portugal était leur tributaire pour tous les ouvrages d'horlogerie et de quincaillerie.

La différence qui existait entre les deux pays, quant à l'intérêt de l'argent, était encore une source d'épuisement pour le Portugal: cet intérêt n'était que de deux et demi pour cent en Angleterre, il était de dix en Portugal.

Le

Le crédit que faisaient vingt particuliers Anglais eût suffi seul pour dépouiller les Portugais de leurs richesses. Cinquante millions empruntés sur la place de Londres, et ensuite négociés sur celle de Lisbonne, faisaient sortir tous les ans une somme considérable. Portugal.

Les individus Anglais augmentaient encore tous ces désavantages de nation à nation : ils accouraient dans un pays où tant de fortunes se faisaient au préjudice des nationaux : c'étaient ordinairement les plus adroits, les plus avides, et ce n'étaient pas les plus probes : ils ajoutaient à la quantité des consommateurs parasites, sans rien ajouter à la masse des consommations. Les Anglais, actifs et industrieux dans leur propre pays, n'étaient en Portugal, pour la plupart, que d'orgueilleux fainéans qui, sans industrie et sans talens, venaient s'enrichir aux dépens de leurs hôtes. Enfin, les paquebots de Falmouth faisaient, à chacune de leurs traversées de retour, des extractions frauduleuses de numéraire.

Tels étaient les principaux abus auxquels le marquis de Pombal avait à remédier : il l'entreprit avec succès, à quelques égards, en ranimant l'industrie, en établissant des

Portugal.

manufactures, en faisant visiter les paquebots Anglais, en restaurant la marine marchande et la marine militaire : cependant tous ses efforts n'ont pas été tellement heureux, que le Portugal ne se soit encore ressenti, sous son ministère, des causes anciennes qui avaient amené son épuisement. La plaie que l'horrible tremblement de terre de 1755 avait faite à ce malheureux pays, a saigné long-temps. Elle fut suivie de beaucoup de banqueroutes; et la guerre dispendieuse, quoique courte, qui éclata sept ans après, porta encore une nouvelle atteinte aux finances du Portugal.

On peut assurer que malgré tous les efforts de M. Pombal, et même sous son ministère actif et régénérateur, le numéraire circulant en Portugal était fort peu considérable. Il paraît avéré qu'en 1754, il ne s'élevait pas au-dessus de quinze millions de nos livres, en monnaies mal frappées et de mauvais aloi. On ne doit pas faire entrer en ligne de compte la grande quantité de diamans que le Brésil fournit et peut fournir au Portugal. Ce sont des richesses mortes qui n'ont point de circulation et qui perdent de leur valeur, lorsqu'elles deviennent trop communes, ce qui

ne manquerait pas d'arriver si le Portugal se voyait obligé d'avoir recours à cette ressource : car, pour conserver les diamans au taux où ils sont actuellement, on en fixe le poids et la grosseur, et tous ceux qui passent cette proportion sont saisis, et mis dans les coffres du roi : ceux à qui on en trouve, en éprouvent la confiscation, et payent, en outre, une forte amende. Les topazes, qui sont les pierres précieuses que les Portugais tirent du Brésil, en plus grande abondance, sont toujours assez rares pour être conservées à la même valeur. Portugal.

Un des abus les plus ruineux que M. de Pombal eut à réformer, fut l'existence d'environ vingt-deux mille hommes de plume qui, répartis dans une foule de conseils et de tribunaux, coûtaient fort cher à l'état, par leurs appointemens, et au peuple, par leurs vexations. Pombal eut le courage de réduire cette armée dévorante, à trente-deux individus : tous les autres furent réformés en 1760, par une seule ordonnance.

Ce ministre simplifia aussi la sortie et la rentrée des deniers publics : il établit des livres de compte, pareils à ceux des négocians; il les vérifiait toutes les semai-

Portugal.

nes, et, de concert avec le roi, il arrêtait et signait les comptes qui y étaient portés. Travail pénible, auquel on ne conçoit pas que M. de Pombal ait pu suffire avec la foule et la variété des occupations que lui donnait son ministère universel.

Ce ministre singulier, à beaucoup d'égards, avait pour le travail une aptitude et un goût qu'on ne peut exagérer. Il faisait presque tout par lui-même, et poussait même cette attention jusqu'à la minutie : on l'a vu plus d'une fois écrire de sa main, ou tout au moins dicter des permissions pour avoir des chevaux de poste : il rédigeait lui-même des mémoires sur les objets d'administration et de politique extérieure. Le Portugal ayant eu, pendant son ministère, des affaires qui intéressaient le reste de l'Europe, telles que l'expulsion des jésuites et l'entière abolition de cet ordre fameux, il communiquait verbeusement, à toutes les cours intéressées, ses vues sur chaque incident nouveau, et plus d'un cabinet de l'Europe a été souvent fatigué de son intarissable fécondité.

Quant aux revenus du Portugal, quelques-uns le portent à soixante-dix millions. La seule chose sur laquelle on s'accorde, delà

c'est le produit des mines d'Amérique. On l'évalue de cinquante à soixante millions par an, mais il s'en faut beaucoup que cette somme entre dans les coffres du roi ; et sa très-grande partie sert au contraire à solder la balance du Portugal avec les nations étrangères, et surtout avec les Anglais. Portugal.

Les Portugais ont conservé le nom de *crusado*, en français *cruzades*, qui est encore aujourd'hui le plus usité dans leurs monnaies. Il y en a deux espèces, la cruzade vieille et la cruzade neuve : la première vaut quatre cents *reis*, un peu plus de 44 sols ; la seconde, neuf cent quatre-vingts *reis*. En comptant par cruzades, comme font ordinairement les Portugais, on entend toujours celles de la première espèce. Les cruzades vieilles sont d'or ; les neuves sont les unes d'or, les autres d'argent.

CHAPITRE VIII.

Commerce du Portugal dans les différentes parties du globe.

Portugal.

AVANT que les Portugais eussent entrepris leurs magnifiques découvertes, ils jouissaient paisiblement chez eux de la fertilité de leur sol qui, alors, était assez bien cultivé : s'ils n'avaient pas le superflu, au moins avaient-ils le nécessaire : les autres nations commerçaient déjà, qu'à peine connaissait-on celle-ci, si ce n'est par son ignorance, sa mollesse et sa barbarie. Ce chapitre présentera la situation actuelle de son commerce des quatre parties du monde.

ARTICLE PREMIER.

Commerce avec l'Europe.

Quoique la nation portugaise soit pauvre, elle offre cependant de riches et précieux alimens au commerce de l'Europe, tant de son propre sol, que de celui de ses colonies. Les principales marchandises du Portugal sont des laines, des huiles, des

vins, des raisins, des figues, des oranges, des citrons et des sels; tous objets d'une exportation assez considérable: il reçoit de l'étranger plusieurs articles dont il ne saurait se passer: ce sont les blés et autres grains, les étoffes de laine et de soie, les chapeaux, le fer, le goudron et le brai. Portugal.

Les Portugais tirent de leurs colonies, des diamans, des topases, des perles, de l'or, des cotons, de beaux cuirs, du tabac, des sucres, toute sorte de bois de teinture et marqueterie, du gingembre, du poivre et de l'indigo. Le commerce du Portugal, s'il était bien entendu, consisterait donc à importer et exporter tous ces divers articles de la manière la plus avantageuse; mais l'Angleterre s'étant, pour ainsi-dire, rendue maîtresse du commerce du Portugal, et ne souffrant la concurrence d'aucune autre nation, a fait baisser le prix de l'exportation, tandis que ceux d'importation sont restés considérables. Les Anglais, en suppléant les Portugais en tout, en favorisant leur fainéantise, ont travaillé, sous le titre d'alliés, à ruiner leur commerce et leur industrie, autant qu'auraient pu faire des ennemis déclarés. On avait établi en Portugal des manufactures de laine; et,

Portugal.

pour les rendre florissantes, le gouvernement avait prohibé toute espèce de laine étrangère. Les Anglais vinrent à bout de faire lever cette interdiction pour eux, par un traité de commerce, conclu avec les Portugais, le 27 décembre 1703. Bientôt les manufactures de draps tombèrent, lorsqu'elles furent en concurrence avec celles de l'Angleterre. Le ministère portugais se laissa surprendre en cette occasion par l'habile négociateur: il fut séduit par la perspective d'augmenter le débouché des vins du Portugal. Son pays avait besoin de ces bayettes, à la fabrication desquelles les laines portugaises, trop courtes et trop grasses, ne sont pas propres; mais ne devait-il pas se borner à permettre l'entrée de cette étoffe? les laines du pays eussent été consacrées pour les draps de bonne qualité, et les manufactures nationales n'eussent pas été ruinées. Les Portugais ont perdu de toutes façons à ce traité. Ne pouvant plus solder leur balance avec les produits de leurs propres fabriques, c'est avec leur or seulement qu'ils ont payé ce qu'ils étaient obligés de recevoir de l'Angleterre. De là leur appauvrissement successif et leur asservissement à la cour de Londres. Avant la catastrophe

du tremblement de terre, les Anglais enlevaient annuellement au Portugal trente millions de livres tournois en espèces, et ce royaume se trouvait tellement épuisé, qu'en 1752 et 1754, il ne lui restait pas plus de quinze millions de numéraire. Portugal.

Il ne faut pas cependant croire que le Portugal dépende absolument et irrévocablement de l'Angleterre; il suffirait à son gouvernement d'une volonté bien ferme, pour secouer ce joug à-la-fois oppressif et ruineux.

M. de Pombal en était bien convaincu, et il a fait plusieurs tentatives heureuses pour ébaucher du moins l'affranchissement de son pays.

Il a toujours considéré l'Angleterre comme la plus irrésistible ennemie du Portugal; aussi les Anglais ne l'aimaient-ils pas; il leur avait porté un préjudice considérable, en abolissant toutes les anciennes compagnies, en rendant au commerce libre toutes les branches qu'elles régissaient, et en confiant au contraire à ces compagnies toutes celles qui n'étaient pas régies.

Aucune mesure ne fut plus fâcheuse pour les Anglais, que celle que prit M. de Pombal en 1766, lorsqu'il encouragea l'importation

[Portugal.

de nos blés en Portugal: mais cet avantage qui était réciproque pour les deux nations, ne fut que passager. M. de Pombal voyant ses projets sans succès, recourut, pour n'être point à la merci des Anglais, à un expédient violent, bien conforme à son caractère, ce fut de faire arracher une grande partie des vignes, et de faire remplacer cette culture par celle du blé. Son projet excita des plaintes et des murmures. On accusa ce ministre de malversations; on prétendit qu'il faisait arracher les vignes pour vendre son vin plus cher. Il fallut cependant obéir; les terrains où la vigne avait été proscrite, furent changés en champs de blé, mais non sans difficultés. Les propriétaires résistèrent, les prisons se remplirent, et Pombal eut un succès. Il ne tarda pas cependant à se convaincre de l'impuissance de ses efforts pour faire fleurir l'art précieux, mais pénible de l'agriculture, chez un peuple essentiellement fainéant. Il renonça à son projet, mais recourut à un autre moyen d'attaquer les Anglais.

Il établit à grands frais des manufactures; il fit des ordonnances sévères pour empêcher l'introduction d'étoffes étrangères,

et punit sans pitié tous ceux qui contrevenaient à ces ordonnances : mais l'imperfection des manufactures, la cherté de la main-d'œuvre, et surtout la lenteur des ouvriers, firent toujours donner la préférence aux marchandises anglaises et françaises. Il essaya d'attirer à Lisbonne, par plusieurs traités de commerce, les nations du nord; mais comme les Portugais ne remontent jamais vers les mers du nord, ces relations commerciales sont restées sans activité. Portugal.

Aussi leur commerce est-il, par le fait, encore très-peu considérable en Europe. Il faudrait, pour le raviver, une succession de ministres comme M. de Pombal : on pourrait voir alors les Portugais produire dans le commerce une révolution aussi considérable que celles que produisirent autrefois leurs vastes découvertes dans le nouveau monde. Mais avant tout, il faudrait guérir son gouvernement du préjugé qu'on peut impunément grever d'impositions l'agriculture, l'industrie et le commerce. La religion, mal entendue, est aussi, pour les Portugais, un obstacle à leurs progrès dans tous les arts qui exigent une application soutenue. Or, on voit en Portugal, à Lisbonne surtout, les ouvriers quitter

Portugal.

leurs ateliers et leurs travaux, pour aller errer dans toute la ville, un cierge d'une main et un chapelet de l'autre, et s'agenouiller devant quelque madone ou quelque autre image de saint. Qu'on joigne à ces fréquentes et ridicules dévotions, les processions multipliées, et toutes ces pieuses pratiques si favorables à la paresse, et l'on concevra combien peu le peuple portugais doit avoir le goût et l'habitude du travail, et ce que l'on peut attendre de ses progrès dans les arts et le commerce. Ce n'est pas, qu'à beaucoup près, il manque d'aptitude pour les diverses branches d'industrie: il a de l'activité, de l'intelligence, de la constance, il soutient bien la fatigue; mais toutes ces heureuses dispositions avortent sous l'influence funeste de l'ignorance et de la superstition: telles sont les principales causes qui ont réduit presque à rien le commerce actif du Portugal avec le reste de l'Europe.

ARTICLE II.

Commerce avec l'Asie.

Les mêmes vices qui tiennent le commerce du Portugal avec l'Europe dans un état de langueur, influent sur celui de cette

nation avec l'Asie. Établi sur de meilleurs principes, secondé par une nation marchande, protégé par une marine militaire, il pourrait être fort étendu. Mais dans les circonstances où se trouve le Portugal, à peine expédie-t-il deux vaisseaux par an pour l'Asie, c'est-à-dire, pour les villes de *Goa* et de *Diu* : leur cargaison peut monter à cinq ou six millions de livres : comme toutes celles qu'on envoie d'Europe dans les Indes orientales, elles consistent, pour la majeure partie, en argent. Portugal.

On sait que Goa était autrefois la première place, le marché le plus considérable de toutes les Indes orientales ; mais les Anglais, et surtout les Hollandais, ont causé la décadence du commerce portugais dans cette partie de l'univers. Elle a été portée au point que l'on prétend que les comptoirs de Goa n'emploient pas plus de six cent mille francs à tout leur commerce de l'Inde.

ARTICLE III.

Commerce avec l'Afrique.

Les premiers essais des Portugais, dans la navigation, furent suivis des entreprises les plus hardies. En moins d'un siècle ils découvrirent, dans les trois parties du

Portugal.

monde, des pays alors inconnus au reste de l'Europe, savoir les côtes de l'Afrique, en 1420; les Indes orientales, en 1487; et le Brésil, en 1511. Ils y formèrent des établissemens considérables. Ce fut l'infant dom Henri, fils de Jean I.er, qui, après avoir pris Ceuta, fit naître le goût des découvertes. Il réglait sa navigation sur le cours des astres et sur la boussole, qui commençait déjà à se perfectionner. On peut regarder ce jeune prince comme le premier fondateur de ce vaste empire que les Portugais établirent dans ces trois parties du monde. Sous sa conduite et par son encouragement, on découvrit, sous le règne de son père et d'Alphonse V, toutes les côtes occidentales de l'Afrique. Les Portugais doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et en reconnurent les côtes orientales, où ils établirent des comptoirs, qu'ils conservent encore aujourd'hui. Le commerce y est très-riche, et passe pour rapporter cent pour cent de profit.

L'île de Madère, qui est une des premières découvertes des Portugais, est très-fertile en excellens vins et en cannes de sucre: les fruits y sont excellens et en abondance. Les habitans échangent les marchan-

dises et les approvisionnemens d'Europe contre leurs vins, leur miel et leur cire, leurs oranges, citrons et limons, grenades, leurs cuirs et leur *sang-de-dragon*, espèce de gomme qui abonde dans cette île. Les Anglais ont cherché à s'emparer de ce commerce, en s'établissant peu à peu à Madère. Ils y ont des comptoirs comme dans leurs propres colonies. Portugal.

Les îles du cap Vert, si propres à toutes sortes de cultures, eussent aussi été très-productives pour les Portugais, s'ils eussent su en tirer parti. Les Anglais se sont emparés de la meilleure branche de commerce que présentent ces îles, c'est celle des sels, qu'ils vont prendre à l'île de *Mai*, et dont ils font des exportations considérables ; ils se sont aussi rendus maîtres de la rivière du Sénégal, et ont aussi troublé les Portugais dans les établissemens qu'ils avaient jusqu'au royaume de *Galain*.

Avec plus d'activité et d'intelligence, les Portugais auraient pu s'étendre jusqu'au royaume de *Tombut*, et en retirer un avantage considérable. Ils ont en outre des établissemens qui leur sont d'un grand rapport, tels que *Cacheo*, *Bintam*, *Bissar* et plusieurs autres. *Cacheo* est un des meil-

Portugal. leurs établissemens européens, sur la côte d'Afrique. Les Portugais ont encore des établissemens dans le royaume de *Glsinala*, situé au sud du Sénégal.

Une des plus fortes preuves de l'inconséquence du gouvernement et de la politique des Portugais, est ce qui se passe sur les côtes de cette partie de l'Afrique. Le sel est un des articles les plus importans du commerce qui se fait sur la rivière de *Gambra*, située au sud du cap Vert. Croira-t-on que les Portugais ont la simplicité de le laisser fournir par les Anglais, qui vont le prendre dans une possession portugaise, l'île de *Mai*. Pour s'emparer eux-mêmes de cette branche importante du commerce, il ne leur faudrait que de légers efforts; mais ces efforts coûteraient trop à leur indolence.

Les Portugais ont aussi des établissemens superbes dans le royaume de Congo et sur la côte d'Angola, pour la traite des Négres. Ce pays est on ne peut pas plus riche. *Loanda*, jolie ville, située sur les côtes d'Angola, est la capitale des possessions portugaises. Comme toutes les nations ont la liberté d'y commercer, la traite des Nègres, qui s'y fait annuellement, s'élève au-

delà

delà de soixante mille esclaves. Les Portugais y ayant les plus beaux établissemens, y trafiquent avec beaucoup plus de profit, et sont exposés à beaucoup moins de perte. Portugal.

Loanda, ce pays si riche, est plutôt un domaine du Portugal et une de ses colonies, qu'un simple établissement. Les Portugais reçoivent des tributs considérables des différens pays qu'ils ont soumis dans l'intérieur de cette contrée.

L'établissement que les Portugais ont dans l'île de Saint-Thomas, est encore très-avantageux par la quantité de sucre et de gingembre qu'ils y recueillent. Les îles du prince d'Annobon et de l'Ascension leur appartiennent aussi: ces îles pourraient en général être d'un grand prix. Leur voisinage de l'équateur y entretient une chaleur excessive, très-mal-saine pour les habitans, mais très-favorable à la culture; ce qui est vrai surtout de celle de Saint-Thomas, située précisément sous la ligne. On y trouve pendant toute l'année des raisins mûrs: les cannes de sucre y mûrissent si vite, qu'on a bien de la peine à purifier le sucre qu'on en exprime, et par conséquent à le blanchir; mais on est dédommagé de cet inconvénient par l'abondance extrême des récoltes.

Portugal.

Les Portugais ont des établissemens considérables sur les côtes orientales d'Afrique: ils sont les seuls qui aient aujourd'hui des possessions dans le *Monomotapa*: ils en ont retiré une grande quantité d'or. Toute la côte de *Sofala*, comprise entre les rivières de *Zambeze* et de *Magnira*, leur appartient : ils vont y prendre de l'or, de l'ivoire, de l'ambre et des esclaves. Le royaume de Melinde, situé sur la même côte d'Afrique, un peu au-dessous de la ligne, est le pays le plus rapproché de la mer Rouge, où les Européens puissent aborder. Les côtes de ce royaume sont presque entièrement sous la domination des Portugais, et leurs établissemens y sont aussi riches que ceux de *Sophala* et de *Mozembique*. Ces différens établissemens offrent des mouillages aux bâtimens qui, d'ailleurs, vont y compléter leurs cargaisons, soit qu'ils viennent d'Europe, soit qu'ils y retournent.

ARTICLE IV.

Commerce avec l'Amérique méridionale.

C'est dans l'Amérique méridionale que sont les possessions les plus précieuses des Portugais. Leurs établissemens dans cette

partie du monde pourraient seuls enrichir toute l'Europe par l'étendue du commerce qui s'y fait, et rendre le Portugal le plus opulent de tous les états. C'est à un Portugais, Alvarès Cabral, qu'on doit la découverte du Brésil; il conduisait une escadre vers le cap de Bonne-Espérance, pour se rendre aux Indes; il descendit un peu trop pour chercher les vents, la tempête le surprit et le jeta sur les côtes du Brésil, le 24 avril 1500. Il trouva un très-bon port, qu'il nomma *Porto-Seguro*, et donna le nom de *Santa-Cruz* au continent, qui depuis fut appelé Brésil, du nom d'un bois qui y croît. Portugal.

On ne fit d'abord aucune attention particulière à cette découverte; le gouvernement s'étant assuré qu'il n'y avait ni mines ni productions territoriales, n'envoyait dans ce pays que des criminels, des hommes qu'on voulait éloigner, et des prostituées. Comme la colonie augmentait beaucoup par ces nombreuses déportations, la nécessité de vivre rendit les colons industrieux; ils s'adonnèrent à l'agriculture: la colonie s'organisa successivement; on forma pour elle un premier plan d'administration, en 1549, et on en confia l'exécution à *D. Tho-*

mas de Souza. Les succès couronnèrent
Portugal. les soins du gouvernement : on établit des comptoirs le long de cette côte, depuis la rivière des Amazones, jusqu'à celle de la *Plata.* Les productions du pays, les bois devinrent des objets précieux d'exportation pour le commerce d'Europe. Ces marchandises vinrent d'abord aboutir toutes à Lisbonne. Mais bientôt les Hollandais envièrent cette branche naissante ; ils menèrent une flotte au Brésil, troublèrent les Portugais dans leurs possessions, les en chassèrent, et bientôt les productions de cette vaste contrée, dont on ne connaissait pas encore toute la richesse, au lieu d'être apportées à Lisbonne, furent conduites en Hollande.

Les Portugais cependant, ayant secoué le joug des Espagnols, renvoyèrent les Hollandais, et en 1654, il n'en existait plus au Brésil : tous furent obligés d'en sortir, en vertu d'une trève signée cette même année. Les Hollandais, forcés d'abandonner le Brésil, portèrent leur ambition vers les Indes orientales, dans le dessein d'y nuire aux Portugais ; ils y parvinrent et s'emparèrent de leurs possessions situées dans l'île de Ceylan.

L'Espagne, dont les possessions dans l'Amérique méridionale étaient contigues à celles des Portugais, les inquiéta aussi : mais les Portugais se maintinrent dans leurs établissemens. De fréquentes querelles divisèrent ces deux nations ; et malgré les limites qu'elles paraissaient avoir définitivement réglées, elles trouvèrent encore, dans le voisinage de leurs colonies de l'Amérique méridionale, une source intarissable de disputes. Portugal.

La flotte qui part tous les ans du Portugal, va aboutir à la baie de Tous-les-Saints; les bâtimens qui vont mouiller dans cette baie, sont de 500 tonneaux. Les retours du Brésil sont en sucre, en indigo, en coton en cuirs, en bois, en baume de Copahu, en fanons de baleine, en vanille, en cacao, en café, en salsepareille, etc.

Mais, malgré tous ces avantages et les moyens de posséder la branche de commerce la plus brillante de l'univers, le Portugais, nonchalant, est loin de tirer de ces établissemens le profit dont ils seraient susceptibles. La faute en est en grande partie au gouvernement. Il aurait pu donner au commerce une extrême activité, en le rendant libre : tout a dû lan-

Portugal.

guir, au contraire, quand il a adopté la mesure d'expédier, ensemble et une seule fois tous les ans, sous l'escorte de trois ou quatre vaisseaux de guerre, un grand nombre de navires, qui emploient une année entière à faire ce voyage.

Cependant la découverte que fit le Portugal, des mines d'or, d'argent et de diamans, vers la fin du dix-septième siècle, devint pour ce royaume une source de richesse: dès les premiers temps, il en retira annuellement plus de quarante-cinq millions de livres tournois. On assure que les marchandises que le Portugal prend en Europe pour approvisionner ses colonies, lui rapportent plus de cent pour cent.

Malgré tant d'avantages apparens, la possession du Brésil est plutôt pernicieuse que profitable pour le Portugal, parce qu'elle ne fait qu'encourager la fainéantise, et retarder les progrès de l'industrie. Aussi, un des projets qu'on a proposés à cette puissance, a été de fermer les mines du Brésil, d'arrêter l'introduction des espèces d'or et d'argent, et de ramener ainsi le peuple Portugais aux vrais sources des richesses, l'agriculture et les fabriques. Mais ce moyen serait insuffisant, peut-être même désas-

treux, parce que la stagnation de l'industrie en Portugal, tient, non pas tant à l'abondance du numéraire, qu'aux vices de l'administration. Portugal.

Long-temps les Anglais sont restés en possession d'approvisionner le Portugal de presque tous les objets d'agrément, d'utilité et même de nécessité. On a calculé, d'après le relevé des douanes, qu'en étoffes de laine et en quincailleries il leur paye annuellement cent quatre-vingt-dix mille livres sterlings, plus de deux millions et demi de livres tournois, somme qui ne balance pas, à beaucoup près, ce qu'ils retirent du Portugal en vins, huiles, fruits, etc. Ajoutez au commerce direct et légal, tout le profit de la contrebande scandaleuse qu'ils font par la voie de leurs paquebots.

Il fut un temps où le Portugal recevait des Anglais presque tous les grains nécessaires et même les vêtemens: il n'y a pas long-temps encore qu'il arrivait à Lisbonne des cargaisons complètes de souliers anglais. Le marquis de Pombal, dès le commencement de son ministère, s'occupa d'affranchir son pays de cet asservissement ruineux: on peut dire qu'il a même fait dans ce genre des choses impossibles à tout

autre ; mais il n'a pas gouverné assez long-
Portugal. temps pour consommer son ouvrage.

Il dépend en grande partie du gouvernement de remédier aux abus qui laissent encore l'industrie et le commerce du Portugal dans une honteuse stagnation. L'empire des prêtres, l'institution exécrable de l'inquisition, qui consolide et perpétue la durée de cet empire, sont sans doute les principales causes de la langueur universelle dont toutes les branches du gouvernement sont atteintes. De là, la profonde ignorance dans laquelle le peuple croupit; de là, ces pratiques superstitieuses, ces processions multipliées, ces pélerinages lointains qui arrachent l'artisan à son atelier, l'agriculteur à sa charrue; de là, les aumônes publiques qui favorisaient la fainéantise; de là, ces aumônes particulières qui enlèvent au pauvre jusqu'à son nécessaire, et lui font négliger des travaux utiles, l'entretien et l'éducation de sa famille, pour lui faire conquérir le ciel par une charité mal entendue: tant que le gouvernement ne tiendra pas courageusement à la résolution de couper tous ces abus par la racine, tant qu'au contraire il les encouragera par l'exemple d'une aveugle déférence

aux vrais auteurs de la misère de la nation, on ne doit pas espérer qu'elle sorte de l'espèce d'abrutissement dans lequel elle est plongée. Portugal.

Mais si ce sont les principales causes de la misère du Portugal, ce ne sont pas les seules. La fréquence des guerres auxquelles il se laisse entraîner pour défendre ses possessions éloignées, ou pour obéir aux caprices d'un puissant allié, est encore un obstacle à sa régénération.

Nous y ajouterons encore ces compagnies exclusives et privilégiées que le gouvernement autorise par une avidité mal entendue : les profits en sont, en apparence, réservés pour le roi ; mais c'est aux dépens de la tranquillité de son peuple qu'il les acquiert. Ces compagnies, pour faire valoir leurs droits et les augmenter, pour prévenir les fraudes, établissent des régies dont les frais absorbent presque tous les revenus, et dont les agens, cupides et cruels, oppriment et ruinent tous ceux qui paraissent vouloir tromper leur vigilance. Les branches de commerce auxquelles sont adaptées ces compagnies, languissent faute de concurrence, et les marchandises

Portugal.

s'élèvent à des prix exorbitans, nouvelle source de misère pour le pauvre peuple.

Ce n'est pas tout; le fisc a cru devoir charger ces marchandises de gros droits à leur exportation. Il en est résulté un renchérissement dans leur prix, une source de nouvelles vexations par l'établissement des douanes et des péages, une diminution dans la consommation, une stagnation dans les travaux.

On doit convenir que lors de la découverte des mines d'or, d'argent, de diamans, etc., les propriétaires, les entrepreneurs, les ouvriers, enfin tous ceux qui étaient employés à leur exploitation s'y enrichirent. Comme l'argent arrivait avec facilité, il disparaissait de même. Il devenait l'objet de l'attention générale. On ne songea plus qu'aux moyens d'en augmenter la masse, et le luxe fit des progrès effrayans. En sorte que cette affluence de numéraire, d'abord éblouissante, d'abord prise pour une aisance universelle, ne tarda pas d'avoir de fâcheux résultats: toutes les denrées, toutes les productions du sol et des fabriques ayant renchéri dans le pays, les nationaux allèrent s'en approvisionner ailleurs à meilleur marché. Dès-lors les agri-

culteurs se découragèrent, les manufactures languirent, les magasins se fermèrent, et les espèces s'écoulèrent vers les pays étrangers. Les laboureurs n'arrachaient plus à la terre que ce qui était nécessaire pour leur subsistance et celle de leur famille. Les négocians, ruinés par le luxe, ne pouvaient plus r'ouvrir leurs comptoirs. Vingt ans s'étaient écoulés sans qu'il s'en formât de nouveaux. Les ouvriers, sans travail dans leur pays, avaient porté leur industrie au-dehors. Tel est l'état dans lequel M. de Pombal trouva le Portugal; et comme les vices radicaux du gouvernement n'avaient pu être extirpés même par sa main vigoureuse, tel est à peu près encore l'état où il l'a laissé. Portugal.

Enfin, il doit son appauvrissement actuel à une dernière cause. Pour faire face aux frais de ses guerres et à d'autres dépenses, il a été obligé de recourir à des emprunts; et comme des capitaux disponibles ne se trouvent pas dans un pays ruiné, il fallut les chercher dans les pays étrangers, et leur payer dix, quinze et jusqu'à vingt pour cent. Cette surcharge pour le trésor royal, a nécessité une augmentation dans les impôts; on a éteint successivement

Portugal.

une partie de ces dettes ruineuses, mais les impôts sont restés.

On voit par ce résumé, combien d'obstacles s'opposent encore à la prospérité du Portugal. Pour les franchir, il faudrait à son gouvernement une vigueur plus qu'ordinaire, et il est faible; il lui faudrait des lumières, et ceux qui l'entourent et le dominent, ont grand soin de les écarter de lui.

CHAPITRE IX.

Agriculture. — Combien elle est contrariée par de mauvaises lois, par les mauvais chemins et par l'obstruction du cours des rivières. — L'état de laboureur n'obtient aucune considération.

Portugal.

L'AGRICULTURE est sans contredit le premier des arts et le plus essentiel à l'humanité, puisque c'est à lui qu'elle doit ses principaux moyens d'existence. Le laboureur, affaissé sous le poids du travail, oublie ses peines, lorsqu'il sait sa subsistance assurée : il travaille avec plus d'ardeur, la population s'accroît, l'industrie augmente avec le bonheur des peuples. Le paysan heureux ne craint point d'accroître sa famille à proportion de ses biens, à l'augmentation desquels elle contribue à son tour.

Pendant bien long-temps le Portugal a perdu ces vérités de vue. Les habitans se bornaient à demander à la terre ce qui leur était absolument nécessaire pour eux-mêmes ; mais comme il n'y avait pas d'a-

bondance, le blé se maintenait constamment à un prix élevé.

Portugal.

Tel était l'état de l'agriculture dans le siècle dernier, lorsque les Anglais offrirent aux Portugais de leur fournir des grains à meilleur marché qu'ils ne pouvaient les avoir dans leur propre pays. Le gouvernement, séduit par cette offre, permet l'importation des blés. Le Portugal était alors riche en espèces que lui rendait le Brésil, source de tous ses malheurs. Les grains arrivaient d'Angleterre en abondance, et furent vendus à un prix inférieur d'un tiers au prix des blés du pays. Les Anglais perdirent d'abord, mais ils avaient prévu que ce n'était qu'une avance qui leur rentrerait bientôt avec usure; ils connaissaient le génie du peuple portugais, et abusèrent de sa simplicité. Les cargaisons de grains, quoique multipliées, ne pouvaient suffire aux demandes des marchés. Aussitôt que le blé paraissait, il était enlevé; le paysan retournait dans son village, sans avoir rien vendu de ce qu'il avait apporté; il se désolait: mais on l'appaisait; on lui faisait croire que c'était pour son bonheur, et que bientôt il aurait du pain sans travailler. Les fermes furent abandonnées. Le laboureur

ne pouvant plus soutenir le nombre des charrues qu'il avait, s'en défit, se borna à ne cultiver que la plus petite partie de sa possession : il chercha à en tirer le pain nécessaire à lui et à sa famille. Ces tristes champs, au milieu desquels serpentent diverses rivières, et qu'on avait vu autrefois couverts de moissons, restèrent incultes et se changèrent en savannes abandonnées et dépeuplées. On ne s'aperçut de cette faute que sept à huit ans après, et lorsqu'il n'était plus possible d'y remédier. Les grains que les Anglais avaient donné jusques-là à bon marché, avaient haussé de prix, pour qu'ils se résignassent au joug qu'ils leur avaient imposé ; ils cherchaient à leur persuader, 1.° *Que leur pays naturellement stérile ne pouvait fournir à leur subsistance ; 2.° Que l'agriculture devenait inutile au Portugal, puisque les autres états de l'Europe étaient obligés de lui fournir le nécessaire.* Portugal.

Mais ces assertions paraissent si peu fondées au marquis de Pombal, qu'il a fait tous ses efforts pour ranimer chez ses compatriotes le goût de l'agriculture. Il avait le courage et les talens nécessaires pour remplir cette tâche difficile, chez un peu-

Portugal.

ple naturellement mou, nonchalant, attaché aux préjugés qui flattent ses penchans; le temps seul lui a manqué. Nous avons vu plus haut les moyens violens auxquels son caractère et la nécessité des circonstances l'avaient fait recourir pour ramener les Portugais à l'agriculture, en diminuant la culture des vignes. La malveillance envenima ses intentions. On prétendit qu'il n'était guidé que par des vues d'intérêt personnel : il y eut des murmures, quelques mouvemens d'insurrection. De pareils obstacles n'étaient propres qu'à l'affermir dans ses plans; il insista sur leur exécution avec cette sévère constance qui faisait un des principaux traits de son caractère, et il eut enfin à s'applaudir de ses efforts. Vers la fin de son ministère, les productions du sol portugais commençaient à abonder dans les marchés; et en 1777, les habitans calculaient déjà qu'ils avaient gagné, par l'encouragement qu'on avait donné à l'agriculture, de quoi suffire à plus de la moitié de leur subsistance. Mais la disgrace de Pombal a fait retomber le gouvernement portugais dans son premier état de langueur. Les manufactures sont devenues désertes; le clergé s'est emparé de l'esprit du souverain; la terrible

terrible inquisition a repris ses droits. On a abandonné les ateliers pour courir aux processions qui se multiplient tous les jours. Le goût du travail s'est perdu; le pain a renchéri, et les Anglais ont repris cette branche du commerce des grains qu'ils avaient vu au moment de leur échapper. Voilà donc le Portugal replongé dans son ancienne misère; il a beaucoup de dettes; il manque des choses les plus essentielles à ses besoins : il est d'ailleurs tourmenté par des divisions entre les grands de la cour et le militaire. Portugal.

Le peuple, asservi de nouveau à ses préjugés, dominé par les prêtres, est retombé dans la misère : et qui voudrait songer à l'en arracher? il ne sait que payer d'ingratitude ses bienfaiteurs. On a vu des hommes après lui avoir rendu de grands services, échapper avec peine aux proscriptions des tribunaux : on a vu des généraux, des colonels, des gens à talens, poursuivis, accusés de crimes sous les plus frivoles prétextes, et ils n'avaient d'autres torts que celui d'être étrangers. Le peuple portugais, indolent, paresseux, n'a d'activité que pour projeter et consommer rapidement des forfaits, et sa fatale dévotion semble ne servir

Portugal.

qu'à les sanctifier. C'est en Portugal qu'on voit des scélérats, avant de commettre un crime, aller à l'église, approcher des sacremens pour demander la grâce et le courage de consommer ce qu'ils appelent une *bonne action*. Celui qui assassina un malheureux à côté de moi, dans la place du Commerce, sortait de l'église voisine, où on l'avait vu dans un confessionnal.

Il faut cependant convenir que l'expérience a enfin appris aux Portugais que l'agriculture est infiniment plus importante pour eux que leurs mines d'or et d'argent. Ces ressources illusoires de prospérités ont commencé à perdre de leur prix depuis qu'ils ont comparé la situation de leur pays avec celle des pays dont les revenus dépendent, non de mines lointaines, mais des productions de leur propre sol.

L'académie royale de Lisbonne n'a pas peu contribué par ses recherches, par ses écrits, par les prix d'encouragement qu'elle a distribués, à éveiller l'industrie dans tout le royaume. L'objet de ses sollicitudes est de faire creuser des canaux, de rendre les rivières navigables, d'introduire des machines utiles aux arts, de défricher les marais, de perfectionner des ports, d'ou-

vrir de nouvelles routes au commerce, de nouveaux débouchés à l'industrie. Portugal

Mais ces succès seraient bien plus rapides et bien plus complets, s'ils n'étaient pas contrariés par de mauvaises lois, par une foule d'institutions vicieuses, auxquelles le gouvernement seul peut remédier.

Le pays est distribué en propriétés beaucoup trop vastes ; les grandes routes sont mal entretenues, et les rivières obstruées dans leur cours. Quelques-unes, faute d'être encaissées, sont sujètes aux débordemens. Les laboureurs ne sont pas assez nombreux et ne sont pas à beaucoup près considérés comme ils devraient l'être : ils sont accablés de redevances féodales, d'impositions, et quelquefois d'oppressions de tout genre. Les jours de fêtes sont beaucoup trop multipliés ; les fermiers sont ignorans : leurs enfans abandonnent leur utile profession pour aller se corrompre dans les villes. Il y a une foule de domestiques et de vagabonds qui sont perdus pour l'agriculture ; enfin, elle n'a pas pour prospérer une quantité suffisante de bestiaux. Voilà les vices qu'il faut corriger, avant que les sages vues de l'académie puissent être remplies.

Ils expliquent comment les deux tiers du

Portugal. Portugal sont à présent incultes, et comment la portion qui est cultivée en vignes, olives, blé, légumes, bois, etc., ne l'est pas au degré de perfection où elle pourrait être et où elle était effectivement vers la fin du treizième siècle.

Les fermiers sont encore imbus du préjugé ancien que toute espèce de sol est également propre à toutes les productions.

Les prairies sont presqu'entièrement inconnues dans le royaume, quoiqu'on y trouve de belles vallées, qui seraient très-propres à ce genre de culture.

Quant à la manière de préparer le terrain, elle est on ne peut pas plus imparfaite. La charrue ne fait qu'égratigner la terre. On connaît à peine l'usage de la herse, ainsi que celui de sarcler les champs; on sème aussitôt après avoir labouré, sans laisser à la terre le temps de s'imprégner des particules fécondantes de l'atmosphère.

On n'entend rien non plus aux engrais, car on n'en a d'autres que la bruyère qu'on laisse pourrir le long des grandes routes, et dont les pluies entraînent les particules salines et huileuses, si favorables à la végétation.

Enfin, comme la plus grande partie du

pays est montagneux, il arrive souvent que faute de soins, les récoltes sont détruites et entraînées par les torrens. Portugal.

Tel est l'état de l'agriculture moderne en Portugal : elle pourrait être fort différente pour la prospérité du pays, mais non pour l'intérêt des Anglais, et il est bien généreux à un de leurs écrivains d'avoir révélé aux Portugais les causes de leur appauvrissement et les moyens d'y remédier.

CHAPITRE X.

Sciences et belles-lettres, arts et métiers.

Portugal.

On se tromperait, si l'on jugeait de ce qu'était le Portugal, relativement aux lumières, d'après ce qu'il est aujourd'hui.

On voit dans les annales de ce royaume, qu'en 1269, les sciences étaient déjà en honneur. Denis I.er, qui régnait alors, cultivait lui-même les sciences et les lettres. Ce fut lui qui, dit-on, introduisit le premier la rime dans les vers portugais. Le Portugal lui doit le premier établissement des écoles publiques : il fonda le collége de Lisbonne ; et Coimbre, la principale université du pays, lui doit son origine : elle mérite d'être remarquée ; encore combien s'en faut-il qu'elle réponde à sa réputation. Je l'ai trouvée, au contraire, dans l'état le plus déplorable. En visitant la tour où se tiennent les classes d'astronomie, je voulais voir les instrumens destinés aux leçons de cette science : la rouille et la poussière les couvraient ; il y avait certainement plusieurs années qu'on ne s'en était servi. Je parcourus ensuite le

grand et beau vaisseau de la bibliothèque, il n'y manquait que des livres. Portugal.

C'est sous le règne du malheureux Sébastien que parut le fameux Camoëns, dont, avec raison, les Portugais sont si vains. Toute l'Europe connaît son principal ouvrage, la *Lusiade*, dont le sujet est l'expédition de *Vasco-Gama* dans les Indes-orientales. Les étrangers même rendent justice à ce poème, extrêmement inégal, il est vrai, plein de bizarreries et d'incohérences, mais brillant d'images et contenant des morceaux que ne désavoueraient pas les premiers poètes épiques des nations les plus éclairées. Qui n'a pas admiré son superbe épisode du Cap des Tourmentes? On connaît mieux un autre passage, plus digne encore d'admiration: c'est celui où le Camoëns peint Inès de Castro, au moment où on va la séparer de ses enfans pour la faire mourir. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer les paroles touchantes et sublimes que le poète portugais met dans la bouche de cette mère infortunée:

« Si l'on a vu des bêtes féroces accoutumées
« au carnage, des oiseaux nourris de rapine
« se laisser toucher de compassion pour de
« faibles créatures, les secourir, les allaiter,

Portugal.

« comme on raconte des deux frères qui « ont fondé Rome : ô vous qui avez la figure « et les traits d'un homme, si l'on est tel « pourtant lorsqu'on fait mourir une femme « qui n'a de défense que ses larmes et « d'autre crime que d'avoir touché le cœur « qu'avait choisi le sien, ayez pitié de ces « malheureux enfans, soyez sensible à leur « douleur, puisque vous ne l'êtes pas à la « mienne : vous avez triomphé des barbares; « vous avez su donner la mort à vos ennemis, « sachez aussi accorder la vie à l'innocence; « je n'ai pas mérité la mort; mais si vous avez « résolu de me punir, reléguez-moi dans les « déserts glacés de la Scythie, ou dans les « sables brûlans de l'Afrique, au milieu « des lions et des tigres. Je trouverai « parmi ces monstres la pitié qu'on me « refuse ici; j'y traînerai dans les pleurs « ma vie languissante; mon unique soin, « mon unique consolation, seront de veiller « sur les jours de ces infortunés : je nour- « rirai, j'élèverai leur enfance, le cœur tout « plein de l'objet de tant de maux; j'aurai « du moins pour dernier soutien la vue de « mes enfans et le souvenir de leur père. »

On voit encore, à Coimbre, la maison qu'habitait Inès de Castro, avant d'avoir épousé l'infant dom Pèdre; la fontaine aux

bords de laquelle elle allait pleurer; le ruisseau dont le cours servait à porter les lettres qu'elle écrivait à son amant : ce ruisseau traversait le jardin de dom Pèdre, qui arrêtait au passage, par une grille placée en travers, les gages de la tendresse d'Inès: on ne peut considérer sans émotion ces témoins muets de leurs malheureuses amours; et la campagne délicieuse de Coimbre, située sur une éminence au bord du Mondégo, dans une situation très-pittoresque, ajoute encore au charme des souvenirs que ces objets réveillent. L'université de Coimbre semble s'être reposée après avoir produit le Camoëns. Portugal.

Le Camoëns a d'ailleurs laissé un grand nombre de poésies diverses, mais qui ne répondent pas à sa réputation. Son caractère est peint dans ses ouvrages; il était brave, mais malheureux. On le compte parmi ceux qui ont uni les qualités guerrières aux talens de l'esprit : il perdit un œil dans un combat naval contre les Maures; il eut une foule d'aventures; il fut pauvre et persécuté; enfin, après avoir éprouvé toutes les disgraces de la fortune, il mourut de misère dans un hôpital, en 1577, âgé de soixante-trois ans : il est un des poètes étrangers

Portugal.

qui a été le plus célébré en France. Sa Lusiade a été traduite trois fois. Montesquieu a dit de ce poème, qu'il lui rappelait les charmes de l'Odyssée et la magnificence de l'Énéide : il est une grande preuve de cette impulsion irrésistible de la nature, qui détermine un véritable génie à suivre la pente de son talent, en dépit de tous les obstacles qui pourraient l'arrêter dans son cours. On sait qu'il composa la plus grande partie de son poème pendant qu'il était banni dans l'île de Macao, sur les côtes méridionales de la Chine ; et que revenant de son exil et faisant naufrage près de la côte de Malabar, il se sauva à la nage, tenant sa Lusiade à la main, tandis qu'il voyait d'un œil impassible, toute sa fortune engloutie dans les flots.

Ce n'est pas cependant le seul poète dont les Portugais s'honorent ; ils comptent même six autres poèmes épiques.

On pense bien que dans un pays aussi dévot que le Portugal, les écrivains en théologie doivent être nombreux et en honneur.

Dans la navigation et la géographie, le célèbre Magellan occupe, sans contredit, le premier rang.

Les Portugais vantent avec raison quel-

ques-uns de leurs historiens. Ils sont, au reste, très-mal partagés sur la médecine. Cette science est encore dans l'enfance en Portugal : la botanique y est à peine connue de nom. On y a également négligé la langue du pays. On n'y trouve que quelques grammaires imparfaites, et deux dictionnaires qui peuvent être de quelque ressource pour les étrangers. Aucune branche des connaissances humaines n'est plus négligée à présent en Portugal, que celle des mathématiques, et cependant dans les beaux siècles de cette monarchie, elle y était en honneur. Portugal.

Les Portugais, comme tous les peuples qui doivent au climat la fécondité de leur sol, l'amour du merveilleux, ont plus d'aptitude au genre des romans qu'à aucun autre ; ce goût est d'ailleurs favorisé en eux par des circonstances qui en font plutôt des objets de pitié, que des objets d'envie, par leur paresse, par leur aversion pour les études sérieuses, par l'asservissement dans lequel les institutions politiques et religieuses tiennent leur pensée.

Tous leurs ouvrages, et ils sont nombreux, se ressentent du goût barbare qui a dicté leurs productions dramatiques : leur

Portugal. style est ampoulé au-delà de ce qu'on peut imaginer ailleurs. Ils sont pleins d'images gigantesques, de fictions; et la plupart de ces ouvrages sont dédiés à la Sainte-Vierge, à Saint-Joseph, ou à quelqu'autre saint.

Les beaux-arts sont, en Portugal, au niveau des autres sciences : on n'y connaît pas un peintre, pas un sculpteur, pas un architecte qui mérite d'être cité.

Au milieu de cette stagnation absolue de tout ce qui tient aux sciences et aux beaux-arts, on ne soupçonnerait assurément pas que les Portugais ont une académie royale. Cette académie est à peu près formée sur le modèle des autres académies de l'Europe.

Il y a à Lisbonne plusieurs cabinets qui seraient très-curieux s'il y régnait plus d'ordre. Cette ville ne renferme, au reste, aucun monument sacré ni profane, que le bon goût puisse avouer. Aucune des églises renversées par le tremblement de terre n'a été rebâtie. Ce fléau a cependant épargné la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, située sur l'éminence de Saint-Roch, dans l'intérieur de la ville. Cette chapelle est un monument très-singulier du-moins, si on ne peut l'appeler beau : elle est construite en morceaux de marbre qui ont été taillés à

Rome, et qui en sont arrivés tout numérotés; en sorte, qu'à leur débarquement, il a suffi, pour bâtir la chapelle, de placer ces différens marbres suivant l'ordre de leurs numéros. On voit aussi à Lisbonne plusieurs maisons qui ont été de même construites en Amérique : elles sont en bois; les morceaux arrivent équarris et numérotés : trois ou quatre jours après le débarquement de la charpente, la maison est achevée et habitable. Pendant que j'étais à Lisbonne, le ministre de Naples en occupait une de cette espèce qui était très-commode et très-bien distribuée. Portugal.

L'industrie, et tout ce qui y tient, sont encore au berceau en Portugal; et cependant moins heureux que chez les peuples tout à fait barbares, qui savent mesurer leurs désirs sur les ressources naturelles que leur pays leur présente; on y cherche les productions des arts, et dans l'impossibilité de se les procurer par soi-même, on y est à la merci des étrangers. Cependant, comme il n'est pas de peuple, même sauvage, qui n'excelle en quelque ouvrage manuel, dont son goût, ses habitudes, sa religion surtout, lui font désirer la perfection, les Portugais peuvent être cités

Portugal.

comme des modèles dans l'art futile de faire les cierges : comme c'est le meuble dont ils font peut-être le plus d'usage, ils ont voulu lui donner tous les embellissemens dont il est susceptible ; ils sont parvenus a figurer autour de leurs cierges, avec de la cire même, des fleurs artistement travaillées ; et on ne conçoit pas comment des mains qui ont pu produire tous ces petits chefs-d'œuvres, sont si mal-adroites à tant d'autres égards.

Dans les métiers les plus utiles aux besoins de la vie, ils sont peut-être plus arriérés qu'aucune nation. Rien de plus grossier que les outils et les instrumens qu'ils fabriquent eux-mêmes, soit en bois, soit en métal quelconque. Tous ceux en fer, en acier, en cuivre, en fer-blanc, qui ont une forme un peu élégante, leur viennent d'Angleterre entièrement achevés : ils n'ont pas même jusqu'à présent fabriqué leurs fusils, et ils les reçoivent tout faits de leurs fidèles alliés.

Les diamans, qui sont pour eux une production pour ainsi dire indigène, ne sont pas mieux traités que les métaux : l'habitude qu'ils ont de les tailler ne leur a fait faire aucun progrès dans cet art; les pierres qui

ont quelque prix sont envoyées brutes en France et en Hollande, et leur reviennent taillées et montées. Les diamans d'un ordre inférieur, les topazes surtout, sont taillées, mais très-grossièrement chez eux, et ces lourds chefs-d'œuvre de leur industrie surchargent plus qu'ils n'ornent les doigts des femmes portugaises. On dirait que les bagues n'ont de prix pour elles que par leur pesanteur. Tout ce qu'il y a de passable en bijouterie, vient de l'étranger; celle de Portugal ne sera pas de long-temps une branche d'importation, il faut être du pays pour s'en contenter. Portugal.

Quant à l'horlogerie, ils sont encore à la merci des étrangers et des Anglais surtout, et ce n'est pas un des moindres canaux par lesquels leur numéraire s'est écoulé si abondamment dans les mains de ceux-ci.

Ils ignorent absolument l'art de couler les glaces, et ce sont encore les étrangers qui leur fournissent ces objets de luxe. Mais ils ont à quelque distance de Lisbonne, sur le chemin des eaux de Caldas, une fabrique de verres, établie et dirigée par un Anglais, qui est dans une grande activité; il en sort des verres de toute espèce et d'une excellente qualité. C'est cependant un sujet de

Portugal.

regret et de honte pour les Portugais, que les produits abondans de cette manufacture ne servent qu'à enrichir un étranger, et que leur impéritie les mette hors d'état de créer et de diriger de pareils établissemens.

Ils ont quelques fabriques de laineries, mais elles sont au compte du souverain, qui, grâce à leur mauvaise administration, y perd beaucoup. Les Portugais ont aussi essayé d'habiller eux-mêmes leurs troupes, mais ils n'y ont pas réussi, et les Anglais continuent à leur fournir tout ce qui est nécessaire à l'équipement du soldat.

Le marquis de Pombal avait fait venir de Lyon des fabricans de chapeaux. La manufacture qu'ils ont établie en Portugal, a parfaitement réussi, et elle est d'une grande ressource pour le pays; mais il a fallu pour cela qu'elle fût dirigée par les mains qui l'avaient établie.

Quant à la teinture, cet art est encore dans l'enfance en Portugal; on y a échoué surtout dans les essais qu'on a faits pour teindre en écarlate.

On ne connaît point l'art d'apprêter les peaux, non plus que celui de tanner; et les Anglais envoient en Portugal les cuirs tout

tout préparés. Les Portugais tirent des peaux de la côte d'Afrique, quand ils sont en paix avec les Maroquins; mais ils en reçoivent surtout du Brésil. Portugal.

Ils n'ont qu'une seule papeterie, encore est-elle très-mauvaise; c'est la Hollande qui leur fournit la plus grande partie de leur papier.

Ils ont cela de commun avec les Espagnols, auxquels ils ressemblent à tant d'égards, malgré leur aversion réciproque, que, pendant le sommeil de presque tous les autres arts, ils ont poussé assez loin celui de l'imprimerie. Ils fondent eux-mêmes leurs caractères; mais ils ne sont pas encore parvenus à leur donner un degré de netteté qu'on trouve dans ceux de France, d'Angleterre et d'Espagne.

Quant à la peinture et à la gravure, ils le cèdent de beaucoup aux Espagnols leurs voisins. Il n'y a peut-être pas un seul maître de dessin dans toute la ville de Lisbonne; on y chercherait aussi vainement un maître de danse passable, et je ne crois pas qu'on y trouve un seul maître en fait d'armes.

Ce résumé succinct prouve que, pour tout ce qui a rapport aux sciences, aux arts, et même aux métiers, les Portugais sont

Portugal.

encore presque barbares. Toutes ces défectuosités tiennent à la même cause, au peu d'énergie, à l'imprévoyance du gouvernement, au défaut de moyens d'instruction, et par-dessus tout, nous ne saurions trop le répéter, à l'influence des prêtres et des moines, qui ont le plus grand intérêt à tenir le peuple dans une profonde ignorance. Cette influence n'est pas même balancée par celle que devrait avoir la société des étrangers, et surtout des Anglais qui abondent dans la capitale, et qui arrivent de toutes parts dans son port. On est étonné que des rapports si multipliés avec des nations beaucoup plus éclairées, n'aient pas encore produit des effets plus marqués sur la nation portugaise. Mais quand on a vu Lisbonne de près, cette espèce d'impénétrabilité aux lumières, cette tenacité de préjugés s'expliquent. Les Portugais qui n'ont pas voyagé, vivent presque constamment dans leur intérieur. La superstition et l'horrible tribunal qui en est l'appui, les rendent sombres, méfians, les tiennent en garde contre les étrangers et *surtout contre les hérétiques*. De leur côté, les Anglais qui se trouvent fort bien de cette torpeur universelle de leurs *précieux* alliés, se gardent

bien de les en tirer. Naturellement peu communicatifs, ils le sont encore moins à Lisbonne qu'ailleurs : ils vivent beaucoup entre eux : les embellissemens, les commodités, les jouissances de la vie sont presque exclusivement concentrés dans leurs maisons. Leur goût pour la campagne et pour tout ce qui y tient, a cependant concouru à vivifier les dehors de Lisbonne ; il y a entre cette capitale et celle de l'Espagne une différence très-frappante, et tout à fait à l'avantage de la première. Les environs de Lisbonne sont très-bien cultivés. Les jardins, les maisons de campagne y sont semés avec profusion ; et de quelque côté qu'on approche de cette capitale, soit par terre, soit par mer, tout annonce une très-belle ville. L'illusion cesse quand on est dans son intérieur. Portugal.

VOYAGE EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

État physique de l'Italie. — Partagée entre plusieurs souverainetés. — Leur origine.

Italie. L'Italie, figurée telle que les mappemondes des modernes la représentent, est une grande péninsule d'environ deux cent cinquante lieues astronomiques dans sa plus grande longueur; sa largeur est très-inégale: car, dans la partie septentrionale, elle en a jusqu'à cent quarante-quatre, tandis qu'on ne lui en compte que trente de l'embouchure de la Sangro, jusqu'à celle de Gariguan.

Une masse énorme de montagnes semble servir de barrière à l'Italie, du côté du nord et du nord-ouest. Quelques-uns de ses pics, élevés majestueusement au-dessus de la région des nuages, semblent avoir été jusqu'ici inaccessibles aux hommes.

Italie.

Le Mont-Blanc, qui couronne cet amphithéâtre de rochers, au rapport de l'homme de l'Europe qui a le mieux calculé, avec le baromètre, les distances et les modifications de l'atmosphère; le Mont-Blanc, dis-je, est élevé de quatorze mille trois cent quarante-six pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai que le noyau de granit qui sert de charpente à cette montagne primordiale, a sa tête cachée sous une pyramide de glace de cinq à six cents pieds. Mais le Mont-Blanc n'en est pas moins, avec quelques pics des Cordilières, le plus élevé du globe.

Une autre chaîne de montagnes parcourt l'Italie dans toute sa longueur, depuis les Alpes maritimes jusqu'à l'extrémité de la péninsule, où elle n'est séparée des montagnes de la Sicile que par le phare de Messine. Cette chaîne est celle de l'Appennin.

L'Italie, une des régions les plus riantes et les plus fertiles de ce continent, est située entre les trente-sept et quarante-six de latitude septentrionale. La nature a tout fait pour la défendre, en l'isolant presqu'entièrement au milieu de l'Europe, en lui donnant pour limites les Alpes et la mer.

Italie.

A portée, par sa situation, des trois principales parties du monde, il ne tiendrait encore qu'à elle de les lier par le commerce, et d'amener dans son sein l'opulence de la Hollande et l'indépendance de la grande Bretagne.

Le ciel avait d'avance pourvu au bonheur de ses habitans, en lui procurant un sol naturellement fertile, arrosé par les eaux fécondantes du Pô, de l'Adige, du Tibre et de l'Arno. Le blé, les fruits et toutes les productions dont l'homme en société s'est fait un besoin, y naissent avec la plus légère culture. Il y a même des plaines, surtout sur les bords des fleuves, qui jouissent d'un printemps presque éternel, où les fleurs se développent à côté de celles qui se dessèchent, où la volupté semble s'insinuer avec l'air aromatique qu'on respire: contrées heureuses, que des poètes sensibles, tels que Virgile et Pétrarque, pouvaient regarder comme le berceau de la nature!

Quelque séduisant que soit ce tableau, il faut avouer cependant qu'il est plus fait pour l'ancienne Italie que pour la moderne. Plusieurs causes physiques et morales ont concouru à dégrader un climat que l'Indien

même, né sur les bords du Gange, et l'insulaire d'Otahiti n'auraient regardé qu'avec enthousiasme. Italie.

D'abord, l'atmosphère de Rome, dans le temps de la république, n'était point chargé de ces exhalaisons fétides, qui en font aujourd'hui, durant l'été, le tombeau des étrangers, et que les Italiens ne supportent qu'en s'y accoutumant par degrés. Cette révolution, du côté de la capitale, doit s'attribuer en partie à la négligence avec laquelle on a entretenu les voûtes de cette Rome souterraine, dont les canaux, pendant tant de siècles, furent perpétuellement arrosés par les eaux de quinze aqueducs, ouvrage aussi étonnant et mille fois plus utile que les pyramides célèbres de l'Egypte, et qui, dès le temps de Tarquin, pouvait donner une idée de la métropole du monde.

La diminution étonnante de la population a entraîné aussi le dépérissement de la culture. Ces collines du *Latium*, si vantées par Strabon, ces campagnes riantes de Tibur, qu'Horace a immortalisées, ces plaines fortunées de *Tusculum*, dont le Démosthène de Rome avait fait son asile, aujourd'hui couvertes presque par-tout d'un

Italie.

sable brûlant et aride, n'offrent plus de traces de leur ancienne beauté, que par les ruines des édifices de Mecène et d'Agrippa, et par les vers des poètes du siècle d'Auguste.

Il ne faut pas douter aussi que le peu d'attention qu'on apporte au desséchement des marais fangeux d'Ostie et de l'Ofante, en multipliant les maladies endémiques, n'ait fait de la Rome des papes, une ville totalement différente de celle de Romulus et des Césars.

A ces causes morales se sont jointes des causes physiques dont il ne faut point accuser la dégradation de l'esprit humain en Italie. On a observé de nouvelles mines de soufre, d'arsenic et d'alun, dont les exhalaisons s'échappent au travers de la légère enveloppe qui les couvre, rendent dans certaines saisons l'air mortel aux malheureux qui le respirent.

L'Italie, en différens temps, a éprouvé des révolutions physiques qu'attestent à-la-fois les historiens et les naturalistes. D'affreux tremblemens de terre ont déchiré et bouleversé le Latium; le Vésuve et l'Etna, dans leurs éruptions, ont enseveli, sous des laves brûlantes, des villes entières; la

mer, en se soulevant, a submergé des provinces et séparé des régions que la politique sociale avait réunies. Italie.

Il faut que des secousses violentes que l'Italie a essuyées y aient causé un étrange bouleversement, puisqu'on s'en aperçoit même dans la Lombardie, région également éloignée de la mer et des volcans. En creusant de nos jours dans le territoire de Modène, on a trouvé, à la profondeur de soixante-cinq pieds, d'abord divers lits d'une terre féconde, chargée d'arbres, dont on distingue encore les tiges, les feuilles et les noyaux, ce qui annonce un sol originairement cultivé : au-dessus de ces couches s'étend une terre mêlée de coquillages, ce qui atteste, dans la saine physique, l'époque tant annoncée où cette région était couverte des eaux de la mer. Enfin, au-dessus de tous ces lits différens, on a rencontré une quantité prodigieuse de ruines qui annoncent l'existence d'une ville, dont aucun écrivain n'a fait mention, et qui subsistait peut-être avant que les hommes sussent écrire leur histoire.

Une des plus étonnantes révolutions physiques dont l'Italie ait été le théâtre, est

Italie. l'irruption soudaine qui a arraché la Sicile du continent. Ces événemens terribles ne sont pas rares dans l'histoire de la terre. Pour peu qu'on étudie en grand le livre de la nature, on s'aperçoit que la mer, par son poids immense et par son balancement destructeur, a plus d'une fois dérangé l'organisation du globe. Le seul effort des eaux de la mer suffit pour déchirer la terre et séparer violemment les hommes que l'intérêt tend sans cesse à remettre en famille.

Il paraît que l'Italie a été peuplée par des Grecs, ou du moins s'ils y ont rencontré des habitans, ils étaient épars et en petit nombre. Ce sont les Grecs qui ont formé des colonies florissantes, et ont été les pères des différentes nations qu'Enée y trouva en arrivant.

La partie de l'Italie qui a été peuplée ou policée la première, est l'Etrurie, qui ne répondait qu'en partie à notre Toscane, car elle était beaucoup plus étendue. Séparée de l'Ombrie par l'Apennin, elle se prolongeait depuis la Ligurie jusqu'au *Latium* et au pays des Sabins. Ce pays était divisé en cantons gouvernés chacun par des rois

qui faisaient la guerre tantôt en commun, tantôt séparés. Chaque canton fournissait au chef de l'armée un licteur, de sorte que par le nombre des licteurs, on pouvait connaître le nombre des alliés réunis. On peut juger de leur religion par celle des Romains qui ont emprunté d'eux cérémonies, sacrifices, augures. Avant que ceux-ci eussent conquis la Grèce, ils regardaient l'Etrurie comme la mère des arts et des sciences, et ils envoyaient dans ces villes, ceux de leurs enfans auxquels ils voulaient procurer une éducation distinguée. La langue des Etruriens différait du grec et du latin. Il en reste des inscriptions. Les cabinets des curieux conservent aussi des vases étrusques que leur antiquité rend moins précieux que l'élégance de leur forme. Italie.

Enée, le pieux Enée, rendu si célèbre par le prince des poètes latins, échappé des flammes de Troie avec les compagnons de son infortune, arrive sur les côtes du Latium, pendant que *Latinus*, qui en était roi, faisait la guerre aux Rutules. Averti du débarquement de ces étrangers, *Latinus* marche au-devant d'eux, croyant que ce sont des pirates ou des brigands: mais

Italie. il trouve des hommes bien armés, disposés à se défendre, cependant encore plus disposés à la paix. *Latinus* les écoute, et, sensible à leur malheur, il leur accorde des terres, à condition qu'ils l'aideront contre les Rutules. Enée y consent et remplit si bien sa promesse, que le roi lui donna *Lavinie*, sa fille unique, en mariage, avec le droit de succéder au trône. La reine, épouse de Latinus, avait un neveu nommé Turnus, qui comptait sur la main et sur le trône de la princesse : désespéré de la préférence accordée à Enée, il se retire chez les Rutules, rallume la guerre éteinte, et dans la même bataille, lui et *Latinus* périssent. Enée se trouve seul sur le trône de *Latinus*, établit dans son royaume les fêtes et les jeux grecs, le culte de *Vesta*, et ses lois sévères, les dieux Lares, la foi au Palladium, et par le mélange des coutumes grecques et latines des deux peuples, il n'en fait qu'un sur lequel il règne paisiblement.

L'Italie, séparée en différens états dont on ignore l'origine, mais enfin réunie par les Romains en un corps d'empire, fut après leur décadence, de nouveau morcelée par

les empereurs grecs, par les Lombards, les Francs et d'autres peuples, jusqu'à Charlemagne. Il rassembla aussi sous son sceptre, comme les Romains, ces parties incohérentes, et à leur exemple, en forma un tout qu'il transmit à ses descendans. L'affaiblissement de ceux-ci fait éclore des germes de dissolution d'où sont nés des principautés, des royaumes, des républiques, comme il est arrivé au monde sortant du chaos. Ce fut, si on en croit quelques philosophes, le choc des élémens, qui, après la confusion, mit chaque chose à sa place. De même, en Italie, la lutte des puissances confondit tous les droits. Chacune, plus ou moins forte ou adroite, se rendit plus ou moins indépendante. Elles composèrent une association sous un chef qu'elles décorèrent du titre d'empereur, mais auquel elles ne laissèrent, sur chacune d'elles, quand elles purent, qu'une autorité précaire et très-bornée. Italie.

Lorsqu'Othon fit entrer l'empire d'Italie dans la maison de Saxe, à la fin du dixième siècle, il y avait déjà à Rome deux dominations très-distinctes, celle des empereurs qui chancelait, celle des papes qui s'affer-

Italie.

missait. C'est de ce temps qu'on doit regarder véritablement ceux-ci comme princes temporels et souverains de Rome, substitués à l'autorité des exarques de Ravène, lieutenans des empereurs grecs, et à celle des rois lombards. Avant cette époque, les papes, quoique déjà riches et puissans par les donations, n'usaient ni dans Rome, ni dans leurs possessions, du droit de souveraineté. Leur élection devait être confirmée par l'empereur. Ils obtinrent de Charlemagne, des droits qui approchaient, il est vrai, de l'indépendance, mais qui n'étaient pas dégagés de toutes entraves, puisqu'il resta dans Rome un sénat et des tribunaux subordonnés à l'empereur, et au nom de qui ils exerçaient la police et administraient la justice.

Le pape était la première de ces puissances pour la dignité, et ne formait pas la moins considérable par l'étendue de ses domaines. Dans l'église primitive, les évêques jouissaient d'une égale autorité. Mais Rome avait été si long-temps le siége de l'empire et la capitale du monde, que ses évêques durent, à cet égard, être distingués des autres. Ils obtinrent en effet, plus de

respect; mais pendant plusieurs siècles, ils n'eurent et ne prétendirent même à aucune autre distinction. C'est de ces faibles commencemens qu'ils parvinrent, par degrés, à établir sur l'esprit des hommes, un empire auquel toute l'Europe se soumit aveuglément; c'étaient des pontifes puissans et formidables de loin, mais de petits princes sans forces extérieures. Ils s'étaient à la vérité occupés de bonne heure à étendre leurs territoires par des artifices. Ils produisirent une donation de Constantin et une autre de Charlemagne ou de Pepin son père, et sous ce prétexte, voulurent s'emparer de quelques villes voisines de Rome; mais ils tirèrent peu d'avantages de ces titres apocriphes; les cessions dont ils étaient redevables à la crédulité des aventuriers Normands qui conquirent Naples, et à la superstition de la comtesse Mathilde, étaient réelles et ajoutèrent aux possessions du St. Siége, de vastes domaines. L'ambition de Jules II ajouta ensuite au patrimoine de St. Pierre, des acquisitions très-considérables. Ainsi, les papes devinrent par degrés, des princes temporels très-puissans. Ils possédaient, au seizième siècle, un territoire plus étendu que celui qu'ils possèdent aujourd'hui.

Italie.

Italie.

Des princes qui ne peuvent laisser à leur postérité, ni leur puissance ni leurs états, doivent s'occuper moins que les autres souverains à former et à encourager des projets d'utilité publique. Le règne des papes n'est que de courte durée; ils ne sont déterminés que par l'avantage du moment. Leur principal objet est d'acquérir et d'amasser, et ils ne songent à rien améliorer. Ils peuvent élever quelque ouvrage d'ostentation, pour laisser après eux un monument de leur pontificat; ils trouvent quelquefois nécessaire de fonder quelque établissement utile, pour calmer et faire taire la populace de Rome; mais des projets d'une utilité générale pour leurs sujets, et formés dans la vue de procurer quelque avantage à la postérité, n'entrent guère dans le système politique des papes. Le patrimoine de St. Pierre est de tous les états de l'Europe le plus mal gouverné. Un pontife généreux peut bien suspendre pour un temps et contrebalancer les effets des vices qui sont propres à l'administration des ecclésiastiques: mais la maladie reste non-seulement incurable, elle s'accroît même de siècle en siècle, et la décadence de l'état suit les degrés de ses progrès.

De

De toutes les puissances de l'Italie, la république de Venise était, après le pape, celle qui avait le plus de liaisons avec le reste de l'Europe. On connaît assez et l'origine de cette république qui se forma pendant les invasions des Huns au cinquième siècle, et la singulière situation de sa capitale dans les petites îles du golfe Adriatique, et la forme plus singulière de sa constitution civile. Ce n'était pas sur sa force militaire qu'il fallait mesurer la puissance de la république de Venise ; c'était dans sa marine et dans son commerce que résidait sa véritable force. La jalousie du gouvernement ne s'étendait pas jusqu'à ces deux objets, et l'on n'en redoutait rien qui pût alarmer la liberté. Les nobles encouragés à faire le commerce et à servir sur les vaisseaux, devinrent négocians et amiraux. Ils accrurent l'opulence de la patrie par leur industrie ; ils reculèrent les bornes de ses domaines par la valeur avec laquelle ils conduisirent ses armemens maritimes. Italie.

La constitution de Florence était exactement le contraire de celle de Venise. La turbulence et la licence démocratique dominaient dans la première, comme la sévérité aristocratique dans la seconde. Florence

Italie.

formait cependant une démocratie commerçante et non militaire. La nature de ces institutions était favorable au commerce, vers lequel le génie de la nation était naturellement tourné; la magnificence, la générosité et les vertus du premier Come de Médicis, jointes aux richesses immenses que sa famille avait acquises par le commerce, lui donnèrent tant d'empire sur les esprits de ses concitoyens, et tant d'influence sur leurs conseils, que sans détruire les formes du gouvernement républicain, Come se rendit en effet le chef de la république; et sans sortir de l'état de simple citoyen, exerça l'autorité suprême.

Dans le royaume de Naples, auquel était annexée la souveraineté de l'île de Sicile, le gouvernement féodal était établi, avec la même forme et les mêmes défauts que chez les autres nations de l'Europe. Les révolutions violentes et multipliées que ce royaume avait éprouvées, avaient même augmenté et rendu plus intolérables encore les vices de la féodalité. Ces différentes causes concouraient à rendre le royaume de Naples, l'état de l'Europe le plus turbulent, et celui dont les souverains jouissaient du pouvoir le moins étendu.

Le duché de Milan, n'avait dans sa constitution politique et dans son gouvernement, rien d'assez remarquable pour mériter d'être observé. Mais le droit à la succession de cette fertile province, fit éclore tant de compétiteurs, qu'elle fut la cause ou le prétexte de presque toutes les guerres qui se firent en Italie dans le seizième siècle. Mais pendant que tous ces rivaux se disputaient le duché de Milan, l'objet de leur débat devint la proie d'un homme qui n'avait paru jusqu'alors devoir inspirer aucune défiance. Jacques Sforce, de simple paysan, était devenu, par ses talens et son courage, un des plus puissans et des plus distingués des *condottieri* italiens. Il avait eu un fils naturel, François Sforce, qui succéda à son père dans le commandement des aventuriers attachés à son drapeau, et épousa ensuite une fille naturelle du dernier duc de Milan. Ce fut sur ce titre frivole que François fonda ses prétentions sur le duché, et il les soutint avec une valeur et une habileté extraordinaires, qui le placèrent sur le trône auquel il aspirait. Il gouverna avec tant de sagesse et de talens, que les Milanais oublièrent bientôt le peu de solidité de ses droits, et ses domaines Italie.

Italie. passèrent sans opposition à son fils et ensuite à son petit-fils.

Il serait inutile d'entrer dans aucun détail sur la forme des gouvernemens de Gênes, de Parme, de Modène et des autres petits états de l'Italie. Ces états, en eux-mêmes, avaient si peu de pouvoir, que leur destin ne dépendait point de leurs propres efforts. Les fréquentes révolutions qu'ils subirent, furent plutôt le résultat des opérations des puissances qui les attaquèrent ou les défendirent, que l'effet d'aucune circonstance propre de leur constitution politique.

L'Italie fut la première nation de l'Europe qui fit revivre le commerce. Les Italiens, par leurs relations avec Constantinople et les autres villes de l'empire grec, pendant les croisades, avaient conservé quelque goût pour les arts et pour les précieuses productions de l'Orient; ils en communiquèrent la connaissance à d'autres peuples, voisins de l'Italie. Ils établirent un commerce régulier avec l'Orient par les ports d'Egypte; ils introduisirent en-même-temps, dans leur territoire, des manufactures de différentes espèces qu'ils encouragèrent et soutinrent avec beaucoup de vi-

gueur et de soin. Ils imaginèrent de nouvelles branches d'industrie et transplantèrent de l'orient différentes productions naturelles, nées sous des climats plus chauds, et qui fournissent encore aujourd'hui les matériaux d'un commerce étendu et lucratif. Enfin, pendant le douzième et le treizième siècle, le commerce d'Europe fut presqu'entièrement entre les mains des Italiens, plus connus alors sous le nom de Lombards. Italie.

CHAPITRE II.

Entrée en Italie par la Savoie. — Ville de Chambéri. — Passage du Mont-Cenis. La Novalaise. — Descente dans les plaines du Piémont. — Turin. — Description de cette ville. — Sa population. — Caractère de ses habitans. — État des sciences. — Environs de Turin.

Italie. L'ENTRÉE de l'Italie, en sortant de la Savoie, est difficile, mais intéressante : les montagnes que l'on traverse, présentent mille objets de curiosité; c'est un spectacle si différent de celui de la plaine, si varié, si étonnant dans certaines parties, qu'on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration.

Les sommets des montagnes et la profondeur des abîmes, les vents, les nuages et les tonnerres qui s'y forment; les neiges, les glaces, les torrens, les cascades, les lacs; les mines, les volcans, les carrières; les forêts, les ombres et la lumière, tout y fait spectacle, tout y annonce la variété et le mouvement de la nature, qui enfante

dans les montagnes, au milieu de l'agitation et des obstacles, ses productions les plus compliquées et ses merveilles les plus singulières. Rien ne prête plus aux réflexions du philosophe, que ces lieux solitaires, où il peut méditer sur ce qu'il voit, sans distraction et sans trouble, dans le silence de la nature. Il est vrai que le séjour des ours, des bouquetins, des chamois, n'est pas aussi peuplé, aussi riant, aussi découvert, que les plaines fertiles qui arrosent la Seine, la Loire et la Saône; mais les montagnes ont un genre de beauté qui leur est propre, et qui attache également: on observe même que les habitans des montagnes s'accoutument difficilement au pays plat. Italie.

On quitte la France au pont de Beauvoisin, qui est à quinze lieues de Lyon. On remonte pendant trois heures jusqu'aux Échelles, village qui est encore sur les limites de la Savoie et de la France. Une partie du chemin tourne sur la croupe d'une montagne. Elle est adoucie et travaillée avec beaucoup de soin. Quand on est au Cheval-Blanc, sur le haut de la montagne, on n'a plus que trois lieues à faire pour arriver à Chambéri: c'est une petite ville de sept à huit mille ames. On y va voir le château

Italie.

qu'habitaient autrefois les ducs de Savoie. C'est là que le roi Victor se retira, en 1730, après avoir abdiqué la couronne et avoir déclaré son mariage avec la marquise de St. Sébastien. On va voir encore la belle promenade du Vernay : on est étonné de la quantité prodigieuse de fontaines qu'il y a dans une aussi petite ville; on en trouve à chaque pas. Il y a, entre les habitans de la Savoie et ceux du Piémont, une antipathie bien prononcée. La grande chaîne de montagnes qui sépare ces deux provinces et qui en rend les climats fort différens, semble aussi une barrière entre les cœurs des habitans.

De Chambéri on passe à Montmélian, petite ville connue par une citadelle assez forte et par des vins fort estimés en Italie. Pour aller de Montmélian en Italie, le chemin le plus usité actuellement, le meilleur et le plus sûr en tout temps, est celui du Mont-Cenis. Pour y arriver, on remonte le long de l'Isère, depuis Montmélian jusqu'à Aiguebelle, qui en est à cinq lieues, et qui se trouve sur l'Arche ou sur l'Are qu'on côtoie ensuite pendant vingt lieues, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Lanebourg, aux pieds du Mont-Cenis, on abandonne cette rivière

pour tourner au midi et escalader cette haute montagne. Italie.

Aiguebelle, dont le nom signifie belle eau dans l'ancien langage, est un village agréable, situé dans un vallon assez dégagé et sur le bord de l'Are, dont les eaux limpides y répandent une fraîcheur délicieuse pendant l'été.

En sortant d'Aiguebelle, on entre dans le comté de Maurienne, que l'on traverse sur toute sa longueur. La Chambre est à cinq lieues d'Aiguebelle, et l'on y arrive par un assez beau chemin.

Saint-Jean-de-Maurienne est à trois lieues de la Chambre. Annibal ayant cotoyé l'Isère, pendant dix jours, l'an 219 avant J.C., arriva, suivant Tite-Live, *ad Castellum quod erat caput hujus regionis.* Cette forteresse était Saint-Jean-de-Maurienne, suivant Simler et M. Groslei, qui le font passer par le Mont-Cenis; mais l'opinion la plus commune est pour le mont Saint-Bernard. On ne peut s'empêcher, en faisant cette route, d'être étonné des difficultés que l'amour de la gloire et la haine du nom Romain firent surmonter à Annibal. Aussi, de cinquante-neuf mille soldats qu'il avait en sortant de Carthage, il ne lui en restait plus que vingt-six mille

Italie. à la descente des Alpes; il est encore inconcevable qu'il ait pu les y conduire. C'est depuis cette célèbre expédition qu'on a appelé Alpes pennines, la chaîne des montagnes qui va du côté du midi, comme on appela les montagnes qui vont au nord de la Lombardie, Alpes grecques, à cause du passage d'Hercule. *Pline*, 3. 17.

Saint-Michel, à trois lieues de Saint-Jean-de-Maurienne, est un ancien bourg situé sur la croupe de la montagne. Les gens du pays comptent trente-deux lieues d'ici à Turin comme d'ici à Lyon. Il y en aurait bien moins en ligne directe; mais on est obligé de faire des détours continuels pour suivre les sinuosités des vallons et chercher les endroits les plus praticables; on passe souvent la rivière sur de petits ponts de bois qui sont faits avec autant d'industrie que de simplicité.

Après avoir passé la montagne Saint-André, on trouve les *Fourneaux*, hameau composé de quelques maisons où l'on exploite des mines de plomb et de cuivre qui contiennent même beaucoup d'argent. Le chemin de Modane à Lanebourg est montueux et difficile; on ne peut suivre la rivière qui se précipite par cascades au tra-

vers des rochers, et il faut monter ou descendre sans cesse pendant l'espace de cinq heures. On passe l'Are à Soliers, et l'on arrive enfin à Lanebourg, dernier village de la Maurienne. Italie.

La difficulté des chemins, et le peu d'objets intéressans que peuvent offrir les autres villes de la Savoie, ne m'ont laissé ni l'envie de les voir, ni le désir de m'y arrêter. On donne communément à cette province trente lieues d'étendue du midi au nord, et environ vingt-deux du levant au couchant. Son nom, dérivé de celui de *Sapaudia*, n'est connu que depuis le quatrième siècle. Elle fut anciennement habitée par les Allobroges qui donnèrent tant d'inquiétude à César à son passage dans les Gaules, et qu'il força enfin d'obéir aux Romains : elle passa ensuite au pouvoir des Bourguignons, subit le joug des Français, et fit partie du royaume de Provence. Après différentes révolutions, un Rodolphe, dernier roi de Bourgogne, et l'empereur Conrad, dit le Salique, en reconnaissance des services rendus par Humbert, surnommé aux Blanches-Mains, l'établirent comte de Savoie et de Maurienne. Ses successeurs y ajoutèrent divers domaines, qui rendirent ce petit état plus con-

Italie. sidérable, jusqu'à ce qu'enfin un Amédée, huitième du nom, le fit ériger en duché par l'empereur Sigismond, au commencement du quinzième siècle.

Le Chablais, dont Thonon est la capitale, n'a de remarquable que le château de Ripaille, célèbre par la retraite d'un duc Amédée qui, devenu veuf, s'y retira avec six hermites, abandonnant à son fils l'administration de ses états. On prétend que ce prince s'y adonna tellement à la bonne chère, que c'est de là qu'est venu le proverbe, *Faire ripaille.* Il en fut tiré par le concile de Bâle, pour monter sur le trône pontifical, qu'il abdiqua pour retourner avec ses hermites.

Le Genevois Savoyard a changé de capitale, depuis que Genève s'est détachée de cette province. Annecy, située au bord du lac de ce nom, sur lequel les bateaux vont à la voile, en est aujourd'hui la ville principale. On ne connaît guère dans le comté de Tarentaise que la ville de Moutiers, qui, dès le septième siècle, était déjà le siége d'un archevêché. Ses salines ont aussi quelque réputation.

On trouve dans ces différentes provinces beaucoup d'ancienne noblesse. Le duc de

Savoie se qualifie de vicaire de l'empire d'Allemagne en Italie, et en cette qualité, il a droit de séance dans les diètes : mais il ne contribue aux charges du corps germanique, que dans le cas d'une guerre contre les Turcs ; ce prince peut ouvrir le passage de l'Italie. La Savoie a infiniment souffert des guerres qu'elle a eu à soutenir contre la France, et qui ont ruiné ou appauvri la plus grande partie de ses habitans. Le pays, quoique très-froid, ne laisse pas encore d'être très-peuplé et assez fertile en blé, en pâturages, en gibier, et surtout en poisson, par la multitude des rivières et des lacs qui l'arrosent ; mais il n'est pas assez riche pour procurer une sorte d'aisance à ses habitans, obligés de se répandre dans les royaumes voisins, où ils commencent presque tous par le métier de ramoneurs. La langue du pays est la française, ou plutôt le dauphinois mêlé de provençal : les peuples sont d'une humeur douce et tranquille, laborieux, sobres et fidèles. On vante l'attachement des femmes pour leurs maris, et l'on raconte un trait qui fait honneur à ce sexe. Une dame ayant appris que son époux, commandé pour l'escalade de Genève, avait été pris par les assiégés et des-

Italie.

Italie.

tiné à périr par une mort infâme, résolut de ne boire ni manger, qu'elle ne l'eût embrassé encore une fois. Cette grâce lui fut refusée, et son mari ayant été pendu sans qu'elle pût l'approcher, elle s'assit devant le lieu où son corps était exposé, et y demeura sans prendre de nourriture, ni cesser un moment de le regarder, jusqu'à ce que la mort lui fermât les yeux et la réunît à son époux.

Lanebourg, au pied du Mont-Cenis, à quatre lieues de Modane, est un village d'environ deux cents maisons, situé aussi sur l'Are, à six lieues de sa source. Cette source est peu éloignée de celle de l'Isère, qui est dans un autre vallon au nord de la même montagne, et qui suit la Tarantaise, comme l'Are suit le comté de Maurienne. Ces montagnes sont comme le point de partage d'où descendent les rivières, dont les unes vont former le Pô du côté de l'orient, les autres se décharger dans le Rhône du côté de l'occident.

Lanebourg est de tous les villages de cette route, celui qui paraît le plus peuplé et le moins pauvre. Plus de cent personnes et environ cent mulets ou chevaux y sont occupés à porter sans cesse les voyageurs

et les équipages, jusques à la Novalaise, qui est de l'autre côté du Mont-Cenis, à six lieues ou environ de Lanebourg : ce passage se fait en cinq heures de temps et même moins. Les porteurs de la Novalaise passent pour être meilleurs que ceux de Lanebourg, du moins on dit dans le pays : *Porteurs de la Novalaise, mulets de Lanebourg.* Le passage du Mont-Cenis se peut faire avec des porteurs ou avec des bidets; souvent on monte avec des bidets et l'on descend avec des porteurs : on assigne quatre porteurs à chaque personne d'une taille moyenne, et davantage à ceux qui pèsent plus. C'est sur des mulets que l'on charge les chaises et les carrosses, en mettant la caisse sur un mulet, les brancards sur un autre, et les roues sur un troisième.

Italie.

On passe le Mont-Cenis dans tous les temps de l'année, car en hiver la neige est assez dure pour qu'on puisse y marcher comme sur la terre. Quelquefois cependant on fait séjourner les voyageurs cinq à six jours pour laisser passer le danger de la chute des neiges ou d'un vent trop impétueux : mais il y a des temps, au milieu même de l'hiver, où l'air est si calme au haut du Mont-Cenis, qu'on y porterait

Italie. une bougie allumée, sans crainte de l'éteindre.

La pente du chemin est douce en sortant de Lanebourg, mais elle devient bientôt extrêmement rapide. On emploie une heure de temps pour aller jusqu'aux Ramasses, d'où l'on descend en traîneau lorsqu'il y a de la glace, dans moins d'un demi-quart d'heure; cela s'appelle se faire ramasser; ce n'est que du côté de la Savoie que l'on a cette facilité.

Un quart d'heure après les Ramasses, on arrive à la plate-forme du Mont-Cenis, et l'on entre dans une belle plaine qui a une lieue et demie de longueur horizontalement et sans aucune inégalité. Vers le milieu de cette plaine, on trouve la porte, et un peu plus loin l'hôpital des pélerins, sur le bord d'un lac où l'on pêche des truites excellentes. Les voyageurs s'arrêtent volontiers chez M. le recteur et y sont très-bien reçus; on le dédommage honnêtement et comme on le juge à propos des frais de cette réception. L'hôpital qui y est, sert d'hospice aux pauvres passans pendant trois nuits. On y voit la chapelle des Transis, destinée à la sépulture de ceux qui meurent dans le passage du Mont-Cenis, ou d'accident, ou

de

de froid; cela arrive quelquefois à de pauvres gens qui entreprennent le passage sur l'apparence d'un beau temps, et qui sont surpris par le froid et ensevelis sous les neiges qu'un tourbillon de vent précipite du sommet des montagnes.

Italie.

La plate-forme du Mont-Cenis est la plaine la plus riante qu'on puisse trouver sur des montagnes: vers le milieu du mois de juin elle est couverte de grandes renoncules et d'une verdure épaisse, où l'on conduit les troupeaux dès le jour de la Saint-Jean, quoiqu'il ne laisse pas d'y avoir encore un peu de neige dans les endroits abrités où le soleil ne donne pas. Cette plaine est bordée latéralement par deux montagnes qui la surpassent de cinq-cents toises en hauteur perpendiculaire. Du haut de ces montagnes on peut apercevoir la plaine du Piémont; et c'est de là peut-être qu'Annibal fit voir à ses soldats le beau pays qu'ils allaient conquérir.

A l'extrémité de la plaine, du côté du Piémont, on trouve la Grande-Croix, espèce d'auberge où l'on peut encore s'arrêter, et c'est là que commence la descente rapide qui conduit à la Novalaise en deux

heures de temps en suivant le vallon de la Doire.

Italie.

Les voyageurs font une peinture effrayante des difficultés de cette route, des précipices dont elle est bordée, et des dangers qu'on y court : mais dans le vrai, on n'y aperçoit rien de terrible. Le chemin est partout assez large pour que les précipices voisins ne fassent aucune espèce de frayeur : les porteurs vous tiennent si près de terre, que leur chute même ne vous ferait pas changer de place, et vous en seriez quitte pour une secousse peu considérable; mais ces gens-là ne tombent point, ils ont le pied sûr et connaissent si bien le chemin, qu'ils ne bronchent pas même le moins du monde; ils descendent dans des endroits qui sont escarpés, en forme d'échelle ou de gradins, avec autant de facilité qu'on marche en pays plat, et partout ailleurs ils vont avec une rapidité étonnante; la pente du terrain les aide pour courir. La singularité de cette route m'a beaucoup plus occupé que ses difficultés prétendues; les porteurs, accoutumés à converser avec les étrangers et à répondre à leurs questions, suffiraient pour désennuyer un voyageur.

En partant de la Grande-Croix, on trouve,

au bout d'un quart-d'heure, les échelles, et l'on descend dans la plaine Saint-Nicolas. Là, on voit une cascade superbe formée par la Doire, qui se précipite du haut du rocher, et forme ensuite dans la plaine un canal qui sépare la Savoie du Piémont, et que l'on passe sur un pont au-delà duquel on se trouve en Italie. Italie.

On ne finit de descendre qu'à la Novalaise, village du Piémont, d'environ cent cinquante maisons, à treize lieues de Turin. Là, on remonte les voitures qui étaient démontées, et l'on entre, pour ainsi dire, dans la plaine de Lombardie qui a quatre-vingt-dix lieues de longueur jusqu'à la mer Adriatique. On trouve aussi un changement subit de climat, de langage, de caractère, de mœurs, de productions naturelles et d'animaux. Le jour où l'on passe le Mont-Cenis, il semble que l'on arrive dans un monde nouveau.

Le village de la Novalaise, où se rétablissent les voitures, est à treize lieues de Turin. Du chemin qui conduit à cette capitale par le Pas-de-Suze, on découvre la partie des montagnes qu'occupèrent les troupes piémontaises, chargées de défendre le fameux passage du col de l'Assiette, que

Piémont. le chevalier de Belle-Isle voulut forcer en 1747. Il n'eut que la gloire de l'avoir tenté, et d'y mourir victime de son opiniâtreté et de son désespoir. On n'imagine pas comment on ose conduire une armée dans de pareils défilés. On sait combien de braves gens périrent dans cette expédition, qui, si elle eût réussi, aurait ouvert aux Français le Piémont et tous les états du roi de Sardaigne.

Le Pas-de-Suze est défendu par une forteresse appelée la Brunette, construite sur une élévation où l'art a épuisé tout ce qu'on peut opposer à l'ennemi. Ce fort est en partie creusé dans le roc, et chaque pièce de fortification tirée du rocher même, qui le met à l'épreuve de la bombe. Le maréchal de Catinat, objet d'admiration et de terreur pour les Savoyards, avait élevé sur cet emplacement une simple redoute, qui donna beaucoup de peine aux Piémontais; ce qui fit naître ensuite l'idée de cette citadelle, où l'on entretient toujours une forte garnison.

La ville de Suze, appelée la Porte-de-la-Guerre, à cause de sa situation sur les frontières de la France, n'est, pour ainsi dire, plus que l'ombre de ce qu'elle était

du temps des Romains. Ruinée, saccagée, brûlée par les Gaulois, les Carthaginois, les Coths, les Vandales, les Sarrasins, les Allemands, les Français, elle a éprouvé tous les malheurs qui suivent la route des conquérans. On peut y voir un ancien arc-de-triomphe renfermé dans les jardins du château : c'est le premier qu'on rencontre en entrant en Italie. Ce qui en reste est formé de gros blocs de marbre avec quelques colonnes corinthiennes. On en distingue encore quelques bas-reliefs : mais ce monument, qu'on fait remonter au règne d'Auguste, est en général fort dégradé. A l'égard de l'inscription, on ne peut guère la lire. Piémont.

Le chemin de Suze à Turin traverse un vallon fertile, arrosé par la rivière de Doire, où l'on commence à marier la vigne avec l'ormeau. On y cultive aussi le mûrier blanc pour la nourriture du ver à soie. On aperçoit dans le lointain la montagne de *Fausse-Magne*, d'où se tire ce beau marbre qu'on appele vert de Suze. Ce chemin conduit à Rivoli, lieu de plaisance du roi de Sardaigne, où fut enfermé et mourut Victor Amédée. Ce prince, le premier de sa maison qui porta le titre de roi, ayant abdiqué

Piémont.

le gouvernement de ses états, en faveur de son fils, déclara son mariage avec la marquise douairière de Saint-Sébastien, âgée pour lors de cinquante ans. Il partit ensuite pour le château de Chambéry, qu'il avait choisi pour retraite ; mais pressé par les sollicitations de cette femme ambitieuse, qui voulait régner sous le nom de son mari, il forma le projet de remonter sur le trône, et avait déjà gagné plusieurs officiers qui devaient lui livrer la citadelle de Turin : il s'était fait un parti dans la ville et dans le palais même de son fils, qui ne fut averti de la conspiration que quelques heures avant qu'elle éclatât. Il eut le temps de faire arrêter la marquise et son père même, qui fut transféré à Rivoli, et mourut en 1732, âgé de soixante-six ans. La mémoire de ce prince se perpétuera d'âge en âge ; c'est lui qui a rebâti la moitié de cette capitale sur un plan régulier. Ses portes, la meilleure partie de ses fortifications, l'hôpital, l'université, sont des ouvrages de son règne. Le château de Rivoli n'est point achevé. Le roi l'a abandonné depuis la mort de son père, et n'a jamais voulu le revoir. La situation en est belle et domine sur une plaine de trois lieues de longueur, terminée par la ville

de Turin, où conduit en ligne droite une avenue de six mille toises, plantée de grands ormes. C'est proprement dans cet endroit que commence cette riche plaine de Lombardie qui s'étend jusqu'à Venise, et qu'arrosent les plus belles rivières d'Italie. Piémont.

Turin, capitale du Piémont et de tous les états du roi de Sardaigne, dont elle est la résidence, se présente de la manière la plus avantageuse. Ses portes, ses rues, ses temples, ses palais, offrent des points de vue que l'on ne trouve pas dans les villes de France. Elle est située au confluent de la Doire et du Pô, qui commencent a y être navigables. C'est une place très-bien fortifiée, et peuplée d'environ quatre-vingt mille ames. Elle a pris son nom des anciens *Taurini*, peuples de Ligurie, qui habitaient ce pays, et ont passé ensuite sous le pouvoir des Romains. Les ducs de Savoie l'ont fort agrandie, ou plutôt y ont ajouté une ville nouvelle avec beaucoup d'édifices magnifiques. Les deux villes sont séparées par deux grandes places, ornées de très-beaux palais; mais la nouvelle l'emporte sur l'ancienne par la richesse des bâtimens. Le vieux Turin ressemble à toutes les villes gothiques : le nouveau a toutes les rues tirées au cordeau,

Piémont.

et à chaque extrêmité on a le rempart ou les portes de la ville en perspective. La principale rue qui mène au palais du roi m'a singulièrement frappé par sa longueur, sa largeur, la symétrie des maisons, ses portiques qui forment une décoration et garantissent de la pluie et du soleil. Sous ces arcades, on voit des boutiques de diverses marchandises dans presque toute la longueur de la rue; et à tous les étages il y a de grands balcons garnis de pots de fleurs, d'orangers, de myrtes qui contribuent encore à égayer le coup-d'œil. On voit ici beaucoup de places, mais aucune régulièrement belle, pas même la plus belle, celle de Saint-Charles, qui est fort vaste, mais sans nulle décoration. Les rues en dédommagent par la richesse des bâtimens; les ornemens des fenêtres, l'entrée des maisons qui est toujours un vestibule avec des colonnes ou des pilastres, et quelque embellissement au fond de la cour. Elles sont toutes semées d'églises et étiquetées du nom des saints. Dans les auberges même, vous êtes à la chambre Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-André, et dans la cour vous voyez une vierge devant laquelle on chante des litanies pour le salut des voyageurs. Je

ne connais point de ville plus propre ; on lâche une écluse toutes les nuits, qui lave les endroits qui en ont besoin, et fournit de l'eau en cas de feu. Piémont.

On compte à Turin cent dix églises ou chapelles, dont la plus grande partie sont enrichies de marbre. L'église métropolitaine n'a rien de remarquable ; le portail est d'une assez belle pierre polie, orné de pilastres, avec trois portes d'entrée, mais d'une mauvaise architecture : on y voit une vieille colonne fort courte avec un anneau de fer ; on dit qu'anciennement l'on y mettait au carcan ceux qui n'avaient pas fait leurs pâques.

La plus belle église que l'on vante à Turin, est la chapelle du *Saint-Suaire* ; elle est élevée de quarante degrés au-dessus et derrière le chœur de l'église métropolitaine. L'architecture intérieure est du père Garini-Huatin, qui l'a exécutée toute entière en marbre noir, mais qui n'est pas d'un beau noir. Six grandes arcades disposées en rond, s'élèvent depuis le bas jusqu'à un cordon surmonté d'une corniche régnante tout autour, partagée par trois tribunes pratiquées dans l'épaisseur de la voûte et garnies de balustrades dorées. Le reste de

Piémont.

la voûte est divisé en espèce de fenêtres cintrées, dont les arcs portent les uns sur les autres. Les cintres s'élèvent ainsi jusqu'au sommet du dôme. Cette manière tient un peu du gothique, et le total de la chapelle, quoique noble, est triste et d'un goût qui ne captive pas tous les suffrages.

Le palais du roi est bâti en pierres et en briques : on y entre par une grande porte carrée environnée de portiques réguliers; d'ailleurs il n'y a aucune décoration extérieure. Quant à l'intérieur, tout le monde convient qu'il surpasse par la magnificence et le goût, la plupart des autres palais d'Italie. On y voit à la vérité peu de sculpture, mais il renferme une très-belle collection de peintres italiens, flamands et de quelques modernes.

On n'entre pas dans les appartemens, à moins qu'on ne soit conduit par quelqu'un qui ait droit de vous accompagner. Dans l'appartement d'hiver, il y a un grand salon où l'on voit quatre dessus de porte du *Ricci*, dont le plus beau est Tobie, à qui l'Ange rend la vue.

Il y a dans la salle du trône un excellent plafond de Jean Miel. Il représente un sujet allégorique assez compliqué : on y lit sur

une banderolle ces mots : *Multis melior pax una triumphis ;* devise sage et heureuse qui convient parfaitement à la maison de Savoie. Les ornemens de la chambre à coucher du roi sont d'un grand prix et d'une grande richesse. Piémont.

C'est dans la même chambre que sont les quatre fameux tableaux de l'Albane, représentant les quatre élémens. Ces tableaux sont en forme ovale et d'environ quatre pieds de diamètre. Ils sont tous d'une si grande beauté, qu'on ne sait auquel donner la préférence. La seule chose qu'on pourrait y critiquer, c'est la composition qui est un peu éparse ou dispersée : c'est le défaut ordinaire de ce maître. Ces tableaux font maintenant partie du muséum national de France.

La galerie a sept croisées sur sa longueur ; elle est décorée avec la plus grande magnificence. On y voit un grand tableau de Wandick, dont le sujet est la bataille de Saint-Quentin, gagnée sur les Français, en 1557, par les troupes impériales que commandait le duc Emmanuel Philibert. Cette galerie renferme beaucoup de tableaux qui y sont distribués sans confusion.

Piémont. Un autre tableau de Wandick, représentant Charles I.er, roi d'Angleterre; il est en pied, et l'un des plus beaux de ce maître.

Un grand tableau de Wandick, représentant les trois enfans de Charles I.er : ce tableau fait illusion. Le portrait de Wandick, par lui-même, est de la plus grande beauté.

Après avoir traversé l'appartement d'été, on entre dans un petit cabinet plein de jolis portraits en miniature, faits par *Ramelli*, d'après les plus grands maîtres. Ces tableaux sont distribués dans des glaces ajustées avec beaucoup d'ornemens dorés.

On trouve ensuite huit pièces d'une même enfilade, ornées de beaucoup de tableaux. Il y a dans la première un fameux Gérardon ; il représente une femme hydropique assise, dont le médecin qui est debout à côté d'elle, regarde les urines. Sa servante, en lui donnant une potion avec une cuiller, a les yeux fixés sur la fille de la malade, qui est à genoux aux pieds de sa mère et lui baise la main en fondant en larmes. Ce tableau est éclairé par un œil de bœuf placé au-dessus de la fenêtre de la

chambre de la malade : il est bien composé, plein d'expression, parfaitement entendu de lumière : la perspective est bien observée ; mais le trop grand fini de cet ouvrage y répand un peu de sécheresse. Il y a dans la sixième pièce une armoire où l'on conserve des plans que l'on dit être fort curieux. Piémont.

On voit, dans la galerie de la reine, Apollon et Marsyas, du Guide ; un Saint-Sébastien de Cignari, tableau très-beau, tant par la pureté du dessin, que par le bon accord qui y règne. Deux grands tableaux de Paul-Véronèse, représentant Moïse sauvé des eaux, et la reine de Saba qui offre des présens à Salomon ; l'enfant prodigue de Guerchin, d'un dessin très-mâle et d'une couleur vigoureuse. Deux grands tableaux de *Jean Bassan*, l'un représentant l'enlèvement des Sabines, et l'autre une femme chassant à coups de verges l'Amour qui s'est introduit dans la boutique d'un chaudronnier, qui est occupé à battre avec un marteau un chaudron. Il ne faut pas négliger de voir une grande chambre toute revêtue de panneaux d'ancien laque du Japon, compartis avec beaucoup de goût dans des cadres dorés : c'est ce

Piémont.

qu'il y a de plus beau et de plus rare dans ce genre.

Les archives du palais sont belles et bien ordonnées. La table isiaque, placée dans cette galerie, est un des monumens égyptiens les plus célèbres qu'il y ait en Italie; c'est une table de bronze dans laquelle il y a des figures hiérogliphiques gravées et incrustées.

Cette table a trois pieds dix pouces trois lignes de longueur, et deux pieds trois pouces neuf lignes de largeur; le figures y sont gravées à la profondeur d'environ une ligne. Le plus grand nombre de leurs contours est marqué par des filets d'argent incrustés; les bases sur lesquelles les figures sont assises étaient d'argent, mais elles ont été arrachées : les parties incrustées ne laissent voir aucune apparence de liaison, et ce genre de travail ne peut être mieux exécuté.

Elle est appelée *table isiaque*, parce que la figure dominante dans cette table est une Isis assise, ayant sur la tête la dépouille du faucon pêcheur, et deux cornes de taureau qui désignaient la fécondité.

La diversité extrême des explications qu'on a données des hiérogliphes qui sont

sur la table isiaque, font voir combien on est éloigné d'y rien comprendre. Herwart croit qu'on a voulu y exprimer les propriétés de la boussole; Rudbeck imagine que c'est un calendrier; Pigorrus y trouve des préceptes de philosophie et de politique; Kircher, des mystères de religion; ils conviennent tous que les mêmes caractères avaient quelquefois différentes significations suivant les temps et les lieux, ce qui rend la chose encore plus inextricable. Enfin, M. Jablonski, si savant dans les antiquités égyptiennes, a donné une explication nouvelle et ingénieuse de ce monument; c'est, selon lui, un calendrier des fêtes égyptiennes ajusté à l'année romaine: les Égyptiens établis à Rome, vers le temps de Caracalla ou des Antonins, l'exécutèrent probablement pour conserver l'ordre établi dans la religion de leurs pères. M. le comte de Caylus est persuadé que cette table, constamment fabriquée en Égypte, fut portée en Italie vers la fin de la république, lorsque les Romains commencèrent à admettre cet ancien culte. Il croit y reconnaître les prêtres d'Isis, le bœuf Apis, l'hyppopotame que produisait le Nil, le Bacchus égyptien, le culte du bélier, qui

Piémont.

Piémont.

était quelquefois le symbole de Jupiter; le lion qu'on honorait, parce que le Nil débordait quand le soleil était dans le signe du lion; la pintade ou poule de Numidie, dont on faisait une image de la puissance divine; les sceptres recourbés qui représentaient des socs de charrues; l'agrostis, plante que les Égyptiens portaient dans leurs mains quand ils allaient au temple, en mémoire de l'utilité qu'ils en avaient retirée pour l'agriculture, et beaucoup de choses relatives au culte que l'on rendait par reconnaissance aux eaux du Nil, culte exprimé allégoriquement, ainsi que l'étaient en Égypte toutes les choses de la religion. Il nous reste bien quelques indications d'une partie de ces symboles; on sait, par exemple, que les Égyptiens figuraient la vigilance par un lion dormant les yeux ouverts; ils représentaient l'éternité sous la figure d'un serpent qui forme un cercle en se mordant la queue; et pour désigner l'ingratitude, ils peignaient une vipère à qui ses petits déchiraient les entrailles. Mais qui est-ce qui peut lier ces symboles reconnaissables, avec tant d'autres qui peuvent signifier tout ce qu'on veut. Il est fâcheux pour les hommes de voir que des connaissances

sances qui, gravées sur des obélisques de granit, semblaient devoir durer autant qu'eux, soient tombées dans un oubli si profond. Que faut-il espérer de nos langues, de nos livres, de nos sciences, à qui nous ne pouvons procurer un fondement aussi solide que celui du granit et du porphyre? Cette considération devrait être bien capable de modérer l'orgueil des savans qui osent se flatter de l'immortalité : *Debemur morti nos nostraque.*

Piémont.

Les jardins du palais sont au nord : on prétend qu'ils furent plantés par Lenôtre ; quoi qu'il en soit, on y trouve beaucoup d'art : on a su y sauver toutes les inégalités du terrain. Il y a surtout des caves et de l'ombrage, ce qui est bien essentiel en été, aussitôt qu'on a passé les Alpes, et qu'on a changé pour ainsi dire de climat.

Le théâtre de Turin, qui a été fait en 1740, est le plus considérable qu'il y ait en Italie, à l'exception du grand théâtre de Parme, qui depuis long-temps ne sert point. C'est le théâtre le plus étudié, le plus complet, le mieux composé qu'on voye en Italie ; c'est le plus richement et le plus noblement décoré qu'il y ait dans le genre moderne, et il a servi de modèle à celui

Piémont.

de Naples et à plusieurs autres qu'on a fait depuis ce temps-là.

Le bâtiment de l'université est un bel édifice que l'on trouve dans la rue du Pô, avec cette inscription en lettres d'or, *Regium Athenæum*. On entre par une grande cour carrée environnée de portiques à double étage, soutenu par de grosses colonnes, autour de laquelle sont les classes; mais cette cour est remarquable par un grand nombre d'inscriptions antiques, bas-reliefs, statues, colonnes et autres monumens exposés à la curiosité publique.

La bibliothèque est composée de plus de trente mille volumes. On y conserve des manuscrits du sixième et du dixième siècles, qui sont précieux. Il y a, dans la ville, plusieurs autres bibliothèques remarquables; la plupart des maisons des religieux sont distinguées à cet égard; le cabinet des antiques est très-considérable. Sous les portiques qui tiennent au cabinet, M. Bartoli, qui en est le directeur, a fait encadrer des inscriptions et des bas-reliefs trouvés la plupart dans les villes voisines et à Turin même. Parmi ces bas-reliefs, il y en a un fort rare, dont M. Bartoli a donné l'explication. Ce bas-relief représente Jason domptant les

deux taureaux du roi *Œeta* qui avait ordonné à Jason de les atteler à la charrue et de les faire labourer avant que d'obtenir la toison d'or. Piémont.

Le cabinet des antiques a été disposé par M. Bartoli, dans un ordre lumineux, méthodique et savant, qui devrait servir de modèle aux collections de cette espèce, qui sont d'autant plus curieuses et plus instructives, qu'elles sont mieux rangées et plus faciles à étudier. Le médailler qui se voit dans le même cabinet est un des plus beaux qu'il y ait en Italie. On y trouve une quantité prodigieuse de médailles de toutes les nations, orientales et occidentales, perses, celtiques, espagnoles, grecques, romaines, arabes, de toutes les grandeurs, en or, en argent et en bronze : il y a une suite précieuse de rois Parthes et de rois de Syrie ; parmi celles-ci, il y en a beaucoup qui n'ont pas été publiées.

Lorsqu'on est arrivé au bout de la rue du Pô et que l'on passe par la place semi-circulaire qui est près de la porte, pour aller à la partie méridionale de la ville, on trouve les écuries de la cavalerie, les magasins de la ville, et l'on arrive à la place

Piémont.

Carline, où se tient le marché du vin, du foin et du charbon.

L'église de Ste.-Croix est une belle rotonde portée par de grosses colonnes cannelées qui sont de marbre fin, aussi bien que trois grands autels qui sont beaux et extrêmement ornés.

La place St.-Charles est la plus belle de Turin après celle du château; elle est entourée de portiques et de bâtimens uniformes. Les maisons de cette place ont presque toutes, au pied de l'escalier, un vestibule richement décoré, et sur une façade très-ornée; ce qui réunit l'agrément et la beauté avec la commodité des portiques. Cette place sert non-seulement à la parade, mais encore au marché du ris, du blé, des légumes et du bois: l'église des pénitens porte le nom de deux saints fort connus en Italie. Ce n'est pas la seule confrairie de pénitens qu'il y ait à Turin, et les grandes villes d'Italie en ont toutes de plusieurs espèces. Il y a ordinairement deux confraries dans la même église, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les pénitens font une espèce de spectacle particulier aux villes d'Italie ou à celles de nos provinces qui avoisinent l'Italie, mais qu'on

ne connaît point à Paris. On rencontre quelquefois au sortir des églises ces processions de pénitens que l'on prendrait volontiers pour des mascarades. Ils sont vêtus de gros sarauts de toile, et ceints d'une corde par le milieu du corps; leurs têtes sont couvertes d'un capuchon fort serré, dont la pointe, faite à-peu-près comme la barbe de nos masques, leur tombe sur l'estomac; ils ne peuvent voir le jour pour se conduire, que par deux trous pratiqués dans le coqueluchon; on porte ordinairement devant eux une grande croix de bois, dont le christ est noir: ils sont suivis de gens de la campagne qui reçoivent les égoutures de leurs cierges sur des feuilles de choux; on dit que c'est pour les jeter dans leurs champs, afin d'en féconder les terres. Piémont.

La citadelle de Turin est une place régulièrement fortifiée par cinq bastions. Ces ouvrages sont, dit-on, minés et contre-minés. Il y a au milieu de la place un puits admirable qui tombe aujourd'hui en ruines; il a un double escalier dont les deux rampes circulent l'une sur l'autre, de telle sorte qu'un cheval qui y descend en tournant, remonte, après avoir bu, par une autre rampe, et ne rencontre point les chevaux

Piémont.

qui descendent par la première. Une voûte qui couvrait ce puits et qu'on a laissé détruire, a entraîné la destruction de l'escalier.

Turin me paraît la plus jolie ville de l'Italie, et à ce que je crois, de l'Europe, par l'alignement de ses rues, la régularité de ses bâtimens et la beauté de ses places. Il est vrai que l'on n'y trouve plus, ou du moins rarement, ce grand goût d'architecture qui règne dans quelques villes; mais aussi on n'y a pas le désagrément d'y voir des chaumières à côté des palais. Ici, rien n'est fort beau, mais tout y est égal; rien n'y est médiocre, ce qui forme un ensemble, petit à-la-vérité, mais charmant.

Turin est pourvue d'eaux et de fontaines abondantes, comme toutes les villes d'Italie. L'aqueduc vient de la Doria qui, passe à une demi-lieue de Turin; il traverse les fossés et les bastions de la porte de Suze, près de laquelle est le point de partage, et l'eau se répand dans toutes les rues pour les nétoyer, pour servir en cas d'incendie, et pour arroser les jardins.

L'autre château d'eau, près de la porte de Suze, à l'occident de la ville, sert d'une façon particulière pour enlever la neige en

hiver : on retient d'abord les eaux en forme de lac, qu'on grossit en y jetant de la neige : quand il est assez gros, on le lâche par toute la ville ; chacun a soin de pousser la neige dans le ruisseau : elle forme un torrent dont la fonte va toujours en augmentant, et qui va se jeter dans le Pô ; en deux heures de temps, la ville est entièrement nétoyée. Piémont.

Le nombre des habitans de Turin, dans l'intérieur de la ville, suivant le dénombrement de 1763, est de soixante-trois mille ; il y en a treize mille dans les faubourgs et le territoire, ce qui fait en tout soixante-seize mille, sans compter quatorze cents juifs ou acatholiques. Le nombre des femmes y paraît un peu plus grand que celui des hommes ; car on a trouvé quatorze mille sept cent soixante-six hommes, quinze mille neuf cent soixante femmes, quatorze mille sept cent onze enfans mâles, quinze mille cinq cent soixante-quinze filles.

Les habitans de Turin ont une partie de la gaîté française, et ils sont plus enjoués que ceux du reste de l'Italie. Il n'y a point de luxe à Turin, ni tant de dépravation de mœurs que dans les autres grandes villes, et l'on ne voit personne entretenir les ac-

trices et donner le mauvais exemple de ce qu'on appelle le bon ton. D'ailleurs, la noblesse n'y est pas riche, il n'y a point de fortune à faire dans les finances : ainsi l'on ne peut guère y rencontrer cette extrême inégalité qui entraîne d'extrêmes désordres. Les Piémontais sont laborieux et industrieux ; ils ont beaucoup d'attachement pour leur religion ; ils sont grands et vigoureux, les femmes y sont bien faites et ont beaucoup de gorge ; elles ont le teint pâle ; cependant les dames ne mettent point de rouge à Turin, non plus que dans le reste de l'Italie. La pernicieuse coutume qu'ont nos Françaises d'altérer ainsi leur teint, n'a point encore percé dans ce pays. Les Italiennes sont même fort éloignées de l'adopter ; elles trouvent avec raison que leurs assemblées et leurs spectacles, qui sont bien plus vastes et plus nombreux que les nôtres, n'en sont pas moins brillans.

Piémont.

Les Anglais se plaignent beaucoup des habitans du Piémont, parce que c'est là où ils font leur apprentissage en arrivant en Italie. Il est impossible que des gens qui sont fort riches et qui passent pour l'être encore davantage, ne soient pas dupés dans un pays où ils arrivent pour la première fois. Les domesti-

ques de louage sont payés par les ouvriers pour faire donner leur maître dans leurs filets, et ils savent qu'en tenant ferme, ils se feront toujours donner ce qu'ils voudront: il est tout simple qu'ils en abusent; au reste, les Piémontais passent en Italie pour être fins et rusés, mais ils ne sont ni plus intéressés ni plus frippons que les autres. Piémont.

La langue française et l'italienne sont presque aussi connues l'une que l'autre à Turin et dans la bonne compagnie. Parmi le peuple, on n'entend presque ni l'une ni l'autre : le Piémontais est un dialecte de l'italien, mais tout-à-fait abâtardi, et dont on se moque à Turin même. Cependant un étranger a bien de la peine à s'en passer; il m'est arrivé de prier les Piémontais de me parler italien, et je ne pouvais l'obtenir.

Il y a à Turin une académie qui a déjà publié trois volumes d'excellens mémoires; les géomètres furent étonnés, quand le premier de ces volumes parut, d'y voir des recherches sur le calcul intégral, sur la nature et la propagation du son, faites de main de maître, par une personne dont le nom avait été jusqu'alors inconnu : c'était M. de la Grange. Son premier début le mit

Piémont. de pair avec les cinq ou six premiers géomètres de l'Europe : on lui voyait manier l'analyse la plus profonde avec une facilité et une élégance dont les plus célèbres se seraient fait honneur, et relever modestement leurs méprises ; on s'étonna de ce nouveau prodige, surtout quand on apprit que M. de la Grange n'avait pas vingt-cinq ans, et qu'il était parvenu à ce point-là, sans maîtres, seul, et sans autre secours que son génie, et quelques livres dont il eut bientôt devancé les auteurs.

Parmi les autres savans, on distingue surtout le père Beccaria, qu'on avait fait venir de Rome pour être professeur de physique expérimentale ; il est connu par un grand nombre d'expériences nouvelles, surtout par rapport à l'électricité. Il a donné une théorie lumineuse des émanations électriques qui forment le tonnerre ; ce savant avait tendu un fil de fer de quinze cents pieds de long, depuis le château de Valentin jusqu'à la vigne des pères missionnaires, en le faisant passer sur le Pô. La grande longueur de ce conducteur, électrisé par les nuages, faisait voir les moindres commencemens d'orage, avec une sensibilité qu'aucun physicien ne s'était encore procurée.

Le père Beccaria a aussi terminé le grand ouvrage de la mesure du degré de la terre avec des instrumens qu'il a composés et fait exécuter sous ses yeux. Ce travail a produit une confirmation bien sensible et bien curieuse de l'attraction que les montagnes exercent sur les corps suspendus. Piémont.

Les beaux arts n'ont aucun éclat dans cette capitale ; il n'y a pas un seul peintre de réputation, et vous n'y voyez aucune de ces belles statues qu'on trouve ailleurs dans les églises et dans les édifices publics. Mais ce qui est très-commun, ce sont les revêtissemens de marbre de Suze, qui imite le vert antique, d'un grain presque aussi fin, et peut-être plus agréable à la vue.

Les collines qui sont au-delà du Pô sont couvertes de campagnes fertiles et de maisons agréables, dont l'exposition est très-heureuse. On va voir dans les environs de Turin, la Vigne de la reine, la Vénerie, Stupinigi, la Superga, la belle promenade du Valentin, formée de plusieurs allées d'arbres, tenues dans la plus grande propreté, et bordées de petits canaux où coulent des ruisseaux d'eau vive. A l'extrémité de la principale allée, sur le bord du Pô, on trouve un petit château bâti en 1660,

Piémont. par Christine de France, duchesse de Savoie, comme l'apprend l'inscription latine gravée sur la place principale. Rien n'est plus brillant ni plus animé les jours de fêtes, que le coup-d'œil que présente le Valentin. Une multitude d'équipages dans les grandes allées, un peuple immense et bien vêtu dans celles de côté, tout cela forme l'ensemble le plus gai et une des promenades les plus variées que je connaisse. Comme il n'y a point de faste à la cour, même parmi les dames, les femmes d'un état mitoyen, les bourgeoises même peuvent, sans grands frais, se mettre pour la parure, de niveau avec le premier rang. L'usage où sont les hommes, les artisans même, de porter l'épée et de s'habiller de soie ce jour-là ; leurs femmes qui ne leur cèdent rien sur cet article, surtout lorsqu'il est question de se montrer en public, à l'église, à la promenade, tout cela répand un air d'opulence qui étonne au premier coup-d'œil.

La Vigne de la reine est une petite maison de plaisance, bâtie dans la plus belle situation qu'il soit possible d'imaginer ; elle domine sur la ville, sur la plaine, jusqu'à Rivoli, et sur le cours du Pô, pendant plus

de trois lieues. Le nom qu'elle porte lui fut donné par la dernière reine de la maison de Lorraine, qui en faisait ses délices. Elle est petite, mais meublée avec goût; les jardins qui occupent les derrières, sont en terrasse et couronnés par un bosquet. Piémont.

La vénerie est la principale maison de plaisance du roi de Sardaigne. Les bâtimens qui la précèdent forment un gros bourg, à l'extrémité duquel est une place ovale, environnée de portiques, et ornée de chaque côté d'une colonne de marbre. Sur l'une est placée l'image de la Vierge, sur l'autre, celle de l'ange qui lui annonce le mystère de l'incarnation. De-là, on arrive au château qui n'a rien de bien régulier, dont on vante certaines parties de détail, et spécialement un salon d'entrée qui monte jusqu'au haut du bâtiment; la grande galerie, plus longue et plus élevée que celle de Versailles, deux autres salons en dôme, soutenus par des colonnes, l'orangerie, la chapelle, les écuries, les jardins, les bosquets avec tous les ornemens que la richesse et le goût peuvent procurer.

Mont-Carlier est une petite ville située sur le Pô, avec une maison de plaisance, à une lieue et demie de Turin. Elle est re-

Piémont. marquable par ses bâtimens et sa situation; mais le dernier roi n'y allait pas volontiers, depuis qu'il eut le désagrément d'y faire arrêter son père en 1731, pour empêcher les troubles que son retour à la couronne et ses ressentimens contre plusieurs personnes de la cour pouvaient produire.

La Superga, grande et belle église bâtie sur le sommet de la montagne, à une lieue et demie de Turin : elle doit son origine au vœu que le roi Victor Amédée fit en 1706, pendant le siège de Turin, comme on le voit par l'inscription : *Bello gallico vovit.* Après que le duc de Vendôme eut gagné les batailles de Cassano et de Casinato, il ne restait plus à prendre que Turin, pour être maître de l'Italie : on forma le siége ; M. le duc de la Feuillade, fils du maréchal du même nom, y commandait sous M. le duc d'Orléans, à la tête de soixante mille hommes, et M. de Chamillard son beau-père, ministre de la guerre, avait fait des dépenses énormes pour en procurer le succès : le duc de Savoie sortit de la ville et échappa aux Français ; le prince Eugène vint au secours de Turin, et le 7 septembre 1706, il traversa la citadelle pour attaquer les endroits faibles du camp ;

il força les retranchemens du maréchal de Marsin : la cour lui avait défendu d'aller au-devant des ennemis, et il fut obligé de les attendre dans des circonstances où il lui eût été bien plus utile d'attaquer ; ce fut la cause de sa défaite et de sa mort ; car d'ailleurs, les Français qui avaient leur quartier général sur la montagne des Capucins, étaient placés d'une manière favorable, et maîtres de tous les environs ; ils avaient assez d'avantage pour pouvoir être moralement sûrs du succès. Au reste, la perte des Français ne fut pas de plus de deux mille hommes : mais la dispersion de l'armée entraîna la levée du siége. On prétend qu'un Piémontais en faisant remarquer à un Français la beauté de l'édifice de la Superga, lui disait : il faut que la défaite des Français ait été terrible, pour occasionner un si grand monument d'actions de grâces ; non, repartit le Français, il faut que ce soit la peur des assiégés, car le vœu a dû précéder la défaite. Piémont.

Le bâtiment de la Superga fut commencé en 1717 et consacré en 1731. L'architecte fut le célèbre Philippe Juvara, et l'on ne peut rien voir de plus magnifique. On y entre par un grand portique orné de colonnes,

Piémont.

et de deux clochers d'une assez belle forme, mais un peu maigres. L'église est ronde, bâtie en pierre de taille, avec une magnificence qui est d'autant plus singulière, qu'elle est au haut d'une montagne escarpée où les matériaux ont dû être très-difficiles à transporter; aussi, dit-on qu'elle a coûté plus de deux millions et demi : il y a de belles colonnes de marbre de Carrare, de marbre rouge de Piémont, et d'un marbre gris approchant du bleu turquin. Cette église est, en général, de grande manière, quoiqu'on y trouve plusieurs détails de mauvais goût.

Il y avait autrefois dans les bâtimens de la vénerie, une collection de tableaux précieux, qui furent dispersés dans le temps du siége de Turin, fait en 1706. Ce fut alors que se perdirent entre autres de fameux tableaux de l'Albane, qui représentaient plusieurs histoires de l'Amour et de Psyché, et dont les gravures sont très-recherchées actuellement. Peut-être ces tableaux sont-ils tombés entre les mains de quelqu'un qui, ne les connaissant pas, les aura laissé dépérir. C'est ainsi que la collection des cuivres de Callot fut convertie en batterie de cuisine par une héritière de la famille; j'ai

ouï

ouï dire que c'était là la grand'mère de madame de Graffigny.

Piémont.

Les montagnes qui sont au nord de Turin offrent diverses singularités. Les volcans dont nous parlerons souvent, et qui se manifestent si bien dans la chaîne de l'Appenin, depuis Rome jusqu'à Naples, paraissent encore dans les Alpes; car il y a près d'Ivreas, à huit lieues au nord de Turin, de petits lacs qui ressemblent, et par la matière et par la forme, à des bassins de volcans éteints.

Un peu plus loin, du côté du nord, on trouve le *Monte-Barone*, qui est la première crête de montagne, et qui va toujours en s'élevant jusqu'au haut de *Monte-Rosa*, qui est peut-être la montagne la plus haute de l'Europe. Le père Beccaria la trouve plus élevée de deux mille cent ou de deux mille toises que son observatoire de Turin; c'est à cela qu'il attribue la déviation de trente secondes, qu'il assure avoir observée dans la direction du fil à plomb, lorsqu'il faisait ses observations à *Andra*, qui est un village situé sur le penchant du Mont-Baron, dix à douze lieues au nord de Turin. Ce grand effet de l'attraction des montagnes, que M. Bouguer et M. de la Condamine avaient

Piémont.

observé au Pérou, le père Boscovick à Rome, le père Liesganig en Autriche, et M. de la Caille vers le Canigou, doit être d'autant plus fort en Piémont, que la montagne dont il s'agit paraît être solide et ne donne aucun indice de volcan, si ce n'est dans sa partie inférieure du côté du midi; ainsi l'attraction de la partie supérieure doit être d'autant plus considérable.

Le principal commerce de Turin consiste dans les soies de Piémont, et c'est Lyon qui en fait la plus grande consommation. On assure que cette ville tire pour sept à huit millions de soie de Piémont. Depuis quelques années, Turin tire de la Suisse la plus grande partie de ses toiles et beaucoup de draps d'Angleterre, en sorte que les retours en argent seraient très-forts, si la culture des soies ne s'était pas accrue depuis quelques années dans les provinces méridionales de France.

D'un autre côté, le Piémont envoie dans l'étranger beaucoup de bestiaux, bœufs, vaches, moutons, porcs. On compte chaque année, plus de quatre-vingt-dix mille bœufs exportés; on exporte aussi beaucoup de chanvres, de fils et de cordages.

On fait à Turin quelques étoffes de soie,

des taffetas, des étoffes brochées : c'est pour les encourager, que le gouvernement grève par des droits très-forts, l'importation des nôtres. Piémont.

Le riz est un des grands objets de la culture du Piémont : mais j'ai entendu le roi de Sardaigne témoigner là-dessus les regrets d'un bon père qui voudrait pouvoir soustraire ses peuples à une culture dangereuse. On observe en effet que les paysans qui s'en occupent sont jaunes, cachetiques, sujets aux hydropisies, aux obstructions, aux fièvres intermittentes, causées par le terrain marécageux et par les eaux stagnantes dont le riz a besoin : car c'est une plante aquatique qui doit être, pendant un temps, ou entièrement sous l'eau, ou en partie, suivant ses dégrés d'accroissement. Le Novarès en produit une quantité considérable et fournit à l'exportation pour tous les pays voisins.

L'usage d'enclore chaque pièce de champ ou de pré, d'un fossé plein d'eau, et d'une haie vive, entremêlée de grands arbres, tels que des mûriers, des ormes, des peupliers, commence à devenir général dans toute la plaine de la Lombardie. Cette façon de cultiver affermit les terres, les met à l'abri des

Piémont.

sécheresses et des inondations, et fait que chacun trouve autour de son héritage, tous les bois dont il a besoin. On assure même que ces arbres, les peupliers surtout, facilitent les mariages dans les cantons où il croît le plus volontiers. Un père de famille, à la naissance d'une fille, plante mille arbres, et quand celle-ci a atteint l'âge de seize ans, un peuplier qui a le même âge vaut seize livres, et fournit par conséquent une dote de seize mille francs.

La variété des monnaies est un embarras pour ceux qui vont en Italie, et peut leur causer une perte considérable, quand ils ne savent pas en faire le change à propos. Les pièces les plus courantes, celles sur lesquelles on éprouve le moins de difficultés, sont les sequins romains, les sequins florentins, les sequins vénitiens. La monnaie de Gènes n'est presque reçue nulle part hors des états de la république. Notre monnaie s'échange facilement avec toute celle de l'Italie : mais il vaut mieux en commençant son voyage, la convertir tout-de-suite en sequins romains et florentins, que d'attendre à les échanger dans chaque lieu, où l'on pourrait être trompé par des gens de mauvaise foi. Au reste, comme on

a soin de se munir de lettres de change, les banquiers ne manquent guère d'en instruire les voyageurs; il faut seulement avoir soin de ne prendre de la monnaie de chaque pays, qu'autant qu'on estime devoir en employer, sans quoi cet argent n'ayant point cours ailleurs, on ne saurait plus comment s'en défaire, et ce serait autant de perdu. Piémont.

Quant aux auberges d'Italie, elles sont détestables sur toutes les routes, et la cherté y est excessive; les habitans se font un plaisir de rançonner les étrangers. Ce qu'on a de mieux à faire, c'est de convenir du prix de chaque chose qu'on demande; le plus sage est de s'arranger avec les voituriers qui se chargent de la nourriture. On est mieux servi et à meilleur marché, que lorsqu'on traite soi-même avec l'aubergiste. Ils ont un prix fait à tant par tête pour chaque repas. Le logement se paye à part.

désolée et déserte : on y trouve une place qui est assez jolie ; on va voir aussi le château de Verceil, où mourut le bienheureux Amédée de Savoie, et dans la cathédrale, la chapelle qui lui est dédiée. On conserve dans le trésor un évangile latin sur vélin, qu'on assure avoir été écrit de la main même de saint Marc. Lombardie.

L'église de Saint-André est d'une assez belle forme, garnie de marbres et surmontée de quatre clochers. On y conserve un crucifix miraculeux dont on prétend que la matière est absolument inconnue. Il y a plus de trente églises dans cette petite ville ; il en est de même à proportion dans tout le reste de l'Italie. On passe ensuite la Sesia, au sortir de Verceil, et trois lieues plus loin la Gogna. De Verceil à Novara, il y a une poste et demie ; on passe ensuite le *Tredopio*, puis le *Tesin*, à une lieue de Buffalora, et le canal ou *Navigleo-Grande*, en approchant du village de Buffalora. Les douze postes entre Milan et Turin, font vingt-huit ou trente lieues. Ces passages de rivières sont fréquens dans la Lombardie, et d'autant plus désagréables pour les voyageurs, qu'ils leur causent beaucoup de retard ; mais ils en sont dédommagés par la beauté

Lombardie.

des routes toujours unies, bien plantées, bordées de canaux, et qui ressemblent moins à de grands chemins qu'à des allées de promenade. Il n'est pas étonnant qu'on se soit tant battu pour la possession d'un si beau pays.

Milan est une ville d'environ cent vingt mille ames, entre l'Adda et le Tesin. C'est la troisième ville de l'Italie, dans l'ordre de la richesse et de la population. Elle a cinq mille toises, ou un peu plus de deux lieues de tour, ainsi que plusieurs grandes et belles rues, qui, sans être aussi régulières et aussi bien alignées que celles de Turin, font un très-bel effet.

Nous n'aurons presque point à parler de monumens antiques dans la description de Milan: on ne peut guère trouver de vestiges d'antiquité dans une ville qui a été ruinée de fond en comble en 1162, et ce n'est que par tradition ou par conjecture, qu'on parle de ses anciens monumens. On prétend qu'il y avait un amphithéâtre dans l'endroit où est St. Étienne; un théâtre à St. Victor; à St. Georges un palais de l'empereur Trajan; à Ste. Marie-Majeure, un grand cirque; à St. Nazaire, des loges pour les animaux qui servaient aux combats; à St. Sauveur, une citadelle appelée le Ca-

pitole; à St.-Laurent, des bains de l'empereur Maximien et un temple d'Hercule; c'est là que se voient encore seize colonnes antiques, le seul monument qui ait échappé à la destruction. Lombardie.

La cathédrale (*il Duomo*), est placée au centre de la ville. C'est le bâtiment le plus considérable qu'il y ait à Milan, et même après Saint-Pierre de Rome, la première église de l'Italie. Le vaisseau a quatre cent quarante-neuf pieds de longueur, deux cent soixante-quinze de largeur dans la croisée, et cent quatre-vingt dans la nef. Il a deux cent trente-huit pieds sous la coupole, cent quarante-sept dans la nef, cent dix dans les bas côtés, et soixante-treize dans les chapelles. La hauteur extérieure de la coupole du couronnement qu'on y doit mettre, sera de deux cent deux brasses de Milan, de vingt-deux pieds chacune, ou trois cent soixante-dix pieds de Paris. Cette église est soutenue par cinquante-deux colonnes qui ont quatre-vingt-quatre pieds de hauteur, y compris les chapiteaux et les bases, et vingt-quatre pieds de circonférence : les quatre colonnes qui sont sous la coupole sont un peu plus grosses; elles ont vingt-sept pieds et demi de tour.

Google

Lombardie.

Ce bâtiment fut commencé par Jean Galeas-Visconti, en 1386, et il n'est pas encore achevé. On est effrayé de la quantité de travaux qu'il a exigés. Il n'y a point en Italie d'église aussi chargée d'ornemens que celle-ci. On prétend qu'elle renferme quatre milles statues tant grandes que petites; elles sont faites d'un beau marbre qu'on tire des environs du lac Majeur. Tout le bâtiment est revêtu de ces statues, tant au-dedans qu'au dehors, et pour suivre le même plan, on continue encore à décorer jusqu'au-dessus du toit des parties que personne ne distingue, et l'on continuera peut-être cette folle dépense jusqu'à ce que le bâtiment lui-même tombe de vétusté. Cependant il y a long-temps que les gens de goût se sont élevés contre cet abus de richesses, entre autres Scamozzi.

On doit monter sur la couverture de l'église de Milan, non-seulement pour y voir l'immense travail dont elle est chargée, mais encore pour y jouir de la vue d'une plaine charmante: elle est semée de villes et de villages, entrecoupée de canaux, et terminée par l'angle de jonction de l'Apennin et des Alpes.

L'intérieur de cette église est de forme

absolument gothique. Ces grands édifices où tous les arcs sont pointus, n'ont pas autant de solidité que si les arcs étaient circulaires, et les proportions conformes aux règles de l'architecture grecque et romaine. Le seul éloge qu'on peut leur donner, est celui de la grandeur des édifices, de l'étendue des arcs, de la proportion de quelques parties principales, de la légèreté de quelques autres, et de la prodigieuse superfluité du travail. Lombardie.

L'église de Milan a quelque chose d'imposant et de grand au premier coup-d'œil; mais elle n'a rien de plus remarquable que la chapelle souterraine où repose le corps de Saint-Charles Borromée, mort en 1584. La sculpture, la ciselure, l'orfévrerie y ont épuisé leurs ornemens, pour exprimer les vertus de ce saint, et embellir l'autel où il repose. Sa châsse est d'argent avec des panneaux de cristal de roche et de moulures de vermeil. On y voit le corps de Saint-Charles: sa tête, qui est à découvert, est noire et desséchée, le nez est rongé: le reste du corps est couvert par les habits pontificaux, la crosse est enrichie de diamans, aussi-bien que la couronne qui est suspendue au-dessus de sa tête. L'intérieur

Lombardie.

de la chapelle est revêtu de panneaux d'argent. Il y a une grille et un soupirail qui éclairent le haut de cette chapelle; la frise ou la courbure de la voûte qui règne autour de cette grille, est garnie de huit bas-reliefs d'argent. Il y a dans une petite sacristie, derrière cette chapelle, un portrait de Saint-Charles Borromée, brodé par la fameuse Pérégrina.

Au-dessus du grand autel est le *sacro chiodo*, clou de la passion, l'un de ceux que Constantin avait employés à faire le mors de son cheval de bataille, mais que Théodose donna à l'église de Milan. On le porte en procession le 3 de mai.

Le chœur est tout sculpté en marbre par dehors, et en bois dans l'intérieur; les sculptures du dedans sont surtout d'une beauté et d'un travail exquis.

Les quatre docteurs en forme de caricatures de bronze qui soutiennent la chaire, et l'intérieur de la grande porte sont remarquables. Le pavé de l'église est très-beau, supérieur même à celui de Saint-Pierre du Vatican : mais il en manque environ un tiers : le marbre y est formé de gros blocs, et non point débité en dalles

ou lames minces comme partout ailleurs, et il sera d'une durée prodigieuse. Lombardie.

Le trésor de l'église de Milan est le plus riche que je connaisse, après celui de Notre-Dame-de-Lorette. Les statues de Saint-Ambroise et de Saint-Charles, aussi-bien que plusieurs autres, y sont en argent, et plus grandes que nature. Il y a quatre calices d'or massif, dont un est damasquiné et enrichi de diamans. En général, les vases sacrés en or, les croix, les reliquaires et les statues de même matière, y sont en si grande quantité qu'on ne daigne pas même les parcourir en détail; on y considère plutôt les diamans, ou les pièces dont le travail surpasse la matière. Les ecclésiastiques, préposés à la garde du trésor, le montrent facilement: mais il ne faut pas que le respect qu'on a en France pour leur habit, empêche le voyageur de leur donner des preuves de sa reconnaissance; car on m'avait averti que la dignité de leur ministère ne les empêchait pas de les demander: au reste, cela est assez général en Italie.

Après Saint-Ambroise, le plus grand des archevêques de Milan, a été Saint-Charles Borromée; tout annonce dans la ville en-

Lombardie.

tière de Milan, la plus profonde vénération pour la mémoire de Saint-Charles. On retrouve partout, où les établissemens qu'il a formés, ou les traces qu'il a laissées de ses vertus et de son zèle; et il faut convenir que jamais un prélat, mort à quarante-six ans, n'a rendu à son peuple des services aussi considérables.

La réputation de Saint-Ambroise a contribué à faire respecter le rit ambroisien, et à le conserver à Milan, lors même que la lithurgie romaine a été adoptée dans tout le reste de la catholicité. Ce rit ambroisien s'étend à beaucoup de cérémonies et de pratiques; par exemple, on y baptise par immersion, comme dans la primitive église.

La bibliothèque ambroisienne est la chose la plus intéressante de Milan, lorsqu'on a vu la cathédrale. Ce grand établissement fut fait par le cardinal Fréderic Borromée, archevêque de Milan, et neveu de Saint-Charles, dont il suivit les exemples. On doit à ces deux prélats les plus belles institutions en tout genre. Celle de la bibliothèque ambroisienne est remarquable à tous égards. Indépendamment des livres, on y trouve une collection de peintures, de

sculptures, de médailles, de machines, d'histoire naturelle, un jardin botanique. Lombardie.

La bibliothèque proprement dite, est composée de plus de soixante mille volumes, sans compter plus de quinze mille manuscrits ; cette bibliothèque est publique.

Un des manuscrits les plus célèbres de la bibliothèque ambroisienne, est celui des antiquités de Joseph, traduites par Ruffin : ce manuscrit, l'un des plus singuliers qui existe, est écrit sur du *papyrus* d'Égypte, qu'on a collé à double et à fibres croisées, pour lui donner plus de force. Il ne paraît pas avoir moins de treize cents ans d'antiquité, de sorte qu'il peut avoir été écrit du vivant même de Ruffin. Il est fort incomplet, et ne comprend que cinq livres des antiquités judaïques, savoir depuis le sixième jusqu'au dixième, encore sont-ils imparfaits : ces lacunes sont cause qu'on ne peut vérifier, dans ce manuscrit, si le passage sur Jésus-Christ, tant contesté entre les savans, est véritablement de Joseph.

Il y a encore dans la bibliothèque ambroisienne, un manuscrit curieux, de la vie des papes, qui nous donnera lieu de

faire une digression au sujet de la papesse Jeanne.

Lombardie.

Plusieurs auteurs disent, en effet, que Léon IV mourut en 853, et qu'il eut pour successeur un cardinal qui était une femme déguisée en homme depuis longtemps, et qui s'était distinguée par son mérite. Les hérétiques ont ajouté qu'elle avait accouché près du Colisée, à une procession. Quelques-uns de ceux qui ont soutenu la vérité de cette histoire, se fondent en partie sur le manuscrit d'Anastase, le bibliothécaire, auteur de la vie des papes, qui était presque contemporain de la papesse. L'un d'eux assurait que l'on avait ce manuscrit dans la bibliothèque ambroisienne, mais qu'ayant demandé à le voir, on le lui avait refusé; quoi qu'il en soit, M. le président Desbrosses fut plus heureux : passant à Milan, en 1739, le docteur *Saxi* lui communiqua, sans difficulté, les manuscrits d'Anastase, qui sont à la bibliothèque ambroisienne, au nombre de trois. M. Desbrosses vérifia exactement ce qu'ils contiennent, et l'on en verra peut-être ici le résultat avec plaisir.

L'ancien manuscrit est de la plus haute antiquité. Il y a lieu de croire qu'il a été écrit

écrit du vivant même de son auteur; mais il ne parle pas de la papesse, et ne pouvait en parler, parce qu'au-lieu d'aller jusqu'au milieu du neuvième siècle, temps auquel on place l'anecdote, il fut fait avant la fin du huitième. Le second manuscrit d'Anastase n'est pas original. On lit à la tête qu'un particulier ayant trouvé, dans le siècle dernier, un ancien manuscrit d'Anastase, chez des religieux Bénédictins, l'a fait copier en imitant l'ancien caractère, pour en faire présent à la bibliothèque de Milan. Autant qu'on en peut juger, si le caractère est bien imité, l'original est du douzième siècle; la papesse n'y est point mise dans l'histoire des papes, ni à leur rang, mais entre Léon IV et Benoît III, vers l'an 850. Il est écrit en marge que c'est entre ces deux papes que l'on a voulu placer faussement la prétendue papesse Jeanne, etc. Reste à savoir si cette note est dans l'original ou non; mais elle est écrite du même caractère que le manuscrit, c'est-à-dire, d'un caractère imité de l'antique. Lombardie.

Quant au troisième manuscrit, il n'est que du quartorzième ou du quinzième siècle. C'est celui-là et non le premier qui contient l'histoire de la papesse. Le passage

Lombardie.

a été rapporté par M. le président Desbrosses, dans ses lettres manuscrites; on peut juger d'après cela, que c'est avec bien peu de raison qu'on s'appuie de ce manuscrit pour assurer que les premiers auteurs de cette histoire l'ont puisée dans des auteurs plus anciens qu'eux.

Dans une salle destinée à servir d'école de sculpture, on voit des plâtres faits d'après les plus belles statues antiques de Rome et de Florence. Il y a, dans cette même salle, beaucoup de tableaux précieux. Une des choses qu'on estime le plus dans ce cabinet, est la collection des manuscrits de Léonard de Vinci, qui a coûté, dit-on, des sommes considérables, et qu'on laisse voir à peine, surtout aux savans. Il y a un grand volume et onze petits; mais la plupart ne contiennent que des croquis, tantôt une figure, tantôt une machine avec une note abregée. Ce grand homme avait un esprit propre à tout. On sait la réponse de François I.^{er}, qui marque tout le cas qu'on faisait de lui, même dans sa vieillesse. Ce prince était venu le voir dans sa dernière maladie, à Fontainebleau, en 1518; il mourut à l'instant que le roi le soutenait pour lui faire prendre un bouillon. Le désespoir

du monarque étonnait les courtisans : l'un d'eux osa marquer sa surprise, mais le roi lui répondit avec indignation : je puis faire de grands seigneurs tous les jours, et Dieu seul peut faire l'homme que je perds. Lombardie

On conserve à Londres un manuscrit sur les rivières, de Léonard de Vinci, où l'on assure qu'on trouve la première explication de la lumière cendrée de la lune quand elle est nouvelle. Dans son livre sur le dessin, il explique le relief de la peinture, et la cause qui fait que l'on peut véritablement y être trompé quand on ne regarde que d'un œil. Il connut bien long-temps avant Newton, que le blanc est formé du mélange de toutes les couleurs. Comme peintre, on sait qu'il fut pendant un temps le rival de Michel Ange, et qu'il en éprouva une jalousie qui tenait de la fureur. Il excella surtout à peindre de petits enfans, avec autant de naturel que de grâce ; enfin, on peut dire que Léonard de Vinci a été un des hommes les plus rares qui aient paru en Italie.

Les reliques de Saint-Ambroise, qu'on conserve, suivant l'opinion, dans l'église de ce nom, lui ont donné beaucoup de célébrité. La bibliothèque du couvent est très-

Lombardie.

riche. On y conserve plusieurs tableaux de prix. Les archives y sont dans un ordre admirable ; elles renferment une quantité prodigieuse de chartres qui remontent jusqu'au huitième siècle, et qui sont étendues sur des layettes de manière à ne point se couper.

L'église de San-Victore, la troisième basilique de Milan, est presque toute dorée, avec des ornemens du meilleur goût. C'est là que Saint-Ambroise composa ses hymnes sacrées. C'est aussi dans cette église qu'il donna ce bel exemple de fermeté apostolique, en fermant les portes à l'empereur Théodose, l'an 390, et lui imposant une pénitence publique, pour le massacre de quinze mille hommes, qui avait été fait après une révolte à Thessalonique.

Faisons ici une remarque sur les églises de Milan. On y trouve presque toujours à la porte un tambour ou retranchement en ménuiserie pour garantir du froid, et un très-grand nombre de bancs pour la commodité du public. On n'y connaît point l'usage des chaises louées, qu'un petit intérêt a fait établir dans les églises de Paris, et qui est très-propre à en écarter un certain ordre de personnes.

Monasterio Maggiore, bâti à l'endroit où était autrefois le temple de Jupiter. Ce couvent était en si grande réputation, qu'il fut épargné par l'empereur Frédéric Barberousse, dans la destruction de Milan en 1162. Lombardie.

L'observatoire que l'on a terminé en 1766, est un des plus commodes, des plus solides, des plus ingénieusement disposés et des mieux assortis. Le père Boscovich, qui en a donné le plan, qui en a fait exécuter le modèle, et qui a présidé à la construction, étant aussi grand astronome qu'habile ingénieur, n'a pu manquer d'y réunir tous les avantages possibles.

Un des grands obstacles qu'on ait trouvé à élever l'observatoire de Milan, est venu de la part d'un couvent dont les religieuses se plaignaient d'être dominées du haut de cet observatoire, jusque dans l'intérieur de leurs cellules. Les sciences n'y sont pas encore au point de mériter le sacrifice des petites formalités, ou des bienséances d'étiquette : on eût pu répondre à ces bonnes sœurs que rien n'est si aisé que d'avoir des rideaux de fenêtres, et que dans un jardin, il ne doit rien se passer qui ne puisse être vu de tout le monde : mais on com-

Lombardie.

mença par examiner sérieusement et long-temps le sujet de leurs plaintes, et l'on ne passa qu'avec bien de la peine sur cette difficulté.

Dans le centre de la ville est une grande et belle rue, près de laquelle est le palais d'Uriné, remarquable par une belle architecture.

Le collége helvétique, qu'on rencontre peu après, est un des beaux établissemens de Saint-Charles Borromée. Le bâtiment est magnifique, toutes les colonnes sont à égale distance les unes des autres : elles sont de pierre *azurée*. Cet édifice a, en général, un air très-grand, quoique l'architecture soit maigre dans les détails.

L'archevêché est près de la cathédrale. Ce palais est moins remarquable par son architecture, que par une belle collection de tableaux, dont quelques-uns sont des premiers maîtres d'Italie.

Foponé ou sepolcri del ospital Maggiore. Grand portique, d'une forme à-peu-près circulaire, nouvellement construit aux frais d'un marchand de soie, qui s'y est fait enterrer : il est soutenu par un grand nombre de colonnes doriques de granit : sous ce portique sont les caveaux qui servent de

sépulture : dans l'espace vide on a bâti une église qui est un rendez-vous de piété pour le Milanais ; ce portique, et régulier et percé de fenêtres qui donnent sur la campagne et sur la ville, a un air de grandeur ; il produit un effet très-agréable, et n'a point du tout l'aspect lugubre et funéraire de sa destination. Lombardie.

Le palais ducal est près de la porte du Tesin. Il est très-ancien et très-vaste. Le théâtre est attenant à ce palais ; la salle est très-grande ; il y a cinq rangs de trente-cinq loges chacune ; on y joue l'opéra pendant le carnaval, la comédie succède à l'opéra : mais en automne il n'y a aucun spectacle. L'usage de tenir assemblée dans les loges, d'y recevoir des visites, d'y faire la conversation, d'y jouer, est aussi commun à Milan que dans le reste de l'Italie : on prend peu de part au spectacle, si ce n'est à l'instant de quelque air de préférence : il n'y a qu'à Rome où les loges sont dans l'obscurité, et où l'on est forcé d'écouter les acteurs. Il est vrai qu'à Milan aussi bien qu'à Venise, on ferme quelquefois les loges avec des volets, pour ne pas troubler le spectacle par le bruit : mais ce n'est pas le goût général des dames, qui aiment assez à se montrer et à voir.

Lombardie.

Après être sorti de la première enceinte de la ville, on trouve l'église Saint-Celse. On assure que son architecture est du Bramante. La façade est simple et d'un bon genre. Les deux Sibylles de marbre qui sont assises sur les coins du fronton de la porte, sont de Fontana, ainsi qu'une vierge et trois prophètes qui sont dans l'intérieur : ces quatres figures sont fort belles. L'autel est orné de pierres dures, mais travaillées avec beaucoup de soin. L'autel de la vierge est enrichi de quatre colonnes d'argent dont les bases et les corniches sont dorées, avec une lampe d'argent d'un très-grand poids, et la chaîne de même métal.

Après avoir vu Saint-Celse, on peut aller jusqu'à *Portaticinese*, hors de laquelle est une grande place, pour le marché aux chevaux, et où commence le grand canal qui va au *Tesin*, avec la branche qui va du côté de Pavie : celle-ci avait été commencée pour former un canal de navigation ; mais n'ayant point été achevée, elle ne sert qu'à arroser les campagnes. Vers le même endroit, l'*Olana* vient se joindre au canal, et en augmente le volume d'eau : mais cette rivière est appauvrie par la quantité d'eau qu'on en

tire pour arroser les campagnes, et qu'on estime à six cents pouces du pays, chacun produisant deux mille quatre cent seize pintes de Paris par minute; à soixante-dix toises de cette embouchure, le canal de l'Adda tombe dans l'Olana. Lombardie.

San Torenzo est la première église que l'on trouve en entrant dans la ville; elle est annoncée par un beau reste d'antiquité; c'est une colonade antique, le seul ouvrage des Romains qui soit resté sur pied. Il y a quatre tours antiques qui retiennent l'église, et seize grandes colonnes corinthiennes, canelées de marbre, avec leur chapitaux et leur entablement, et une inscription à l'honneur de l'empereur Vérus. Le principal mérite de ce prince fut d'être gendre de Marc-Aurele, dont il déshonora l'alliance par les plus infâmes débauches.

L'église des Bernabites est très-belle. Le grand autel, la chaire, les confessionnaux et plusieurs autres parties de l'église sont ornés de lapis, d'agathes et autres pierres dures, avec une profusion dont on ne voit point d'exemples en Italie.

Nous ne pousserons pas plus loin les détails concernant les églises de Milan. Si on

Lombardie. comptait toutes celles qui s'y trouvent ainsi que les chapelles, on en trouverait au moins deux cent cinquante.

La ville de Milan est pavée de pierres roulées, et arrondies par l'Adda et par les autres rivières des environs. Ces galets sont toujours des granits rouges, verts, gris et d'autres couleurs, ou de pierres qui ressemblent au porphyre. Ce granit est très-commun à Milan. Il y en a un surtout qui tire sur le rouge. On en fait des obélisques, des colonnes, des autels, des marches d'escaliers; on le travaille très-bien, il est aisé à tailler, mais il se durcit à l'air, et prend un assez beau poli.

Cette abondance de granit est un avantage considérable pour la bâtisse, de même que le marbre blanc qu'on tire des montagnes du lac de Come; ce marbre n'est pas aussi parfait que celui de Carrare, mais il ne laisse pas d'être encore fort beau; l'immense édifice de la cathédrale en est bâti tout entier. On continue toujours à exploiter la carrière, et le marbre en est actuellement plus beau que jamais; c'est une veine qu'on dit avoir cinq milles de longueur sur quinze à vingt pieds de profondeur.

Les deux grands canaux qui joignent Mi-

lan avec l'Adda et le Tésin, sont la principale cause de la fertilité du territoire de cette ville, et la principale ressource du commerce. Le canal appelé *Martesana*, amène le bois et les autres provisions nécessaires à la ville; le grand canal apporte les marbres du lac Majeur, et établit, avec Milan, une communication très-nécessaire. La science des arts et de l'architecture hydraulique, est employée dans toute l'Italie avec autant d'intelligence que de succès. Lombardie.

Le caractère de la noblesse est plein de générosité, on en est reçu avec amitié à la ville et à la campagne; et c'est, de toutes les villes d'Italie, celle où les étrangers reçoivent le plus d'accueil.

Le Sigisbéat n'est point à Milan une étiquette pour les femmes, ainsi qu'à Gènes et dans d'autres villes d'Italie. La moitié des dames n'a point de sigisbée ou de *cavalier servente*: celles qui en ont ne paraissent pas extraordinaires, par ce moyen, elles en changent plus facilement, et ne sont point asservies à se voir accompagnées sans cesse par une personne qui lasse ou qui déplaît. Les dames de Milan ont un air d'aisance qui plaît aux français, beaucoup plus que l'air composé et les atti-

tudes contraintes qu'elles ont dans le reste de l'Italie.

Lombardie.

Le peuple de Milan passe pour avoir de bonnes mœurs, mais peu d'esprit; il passe aussi pour très-bon. Il est appliqué à son état, et chacun y travaille plus que dans tout le reste de l'Italie.

Le commerce du Milanais ne peut être que très-considérable par ses productions naturelles. Celui de la soie y tient le premier rang. Malgré l'étendue de ce commerce, il y a peu de grandes maisons de négocians à Milan. La quantité de noblesse éclipse tout le reste, et empêche les progrès de l'émulation.

Les matières d'or et d'argent que les Espagnols tirèrent de l'Amérique, à la fin se répandirent dans le Milanais, qui était de leur domination. Voilà pourquoi les tireurs d'or et les brodeurs ont toujours fait une partie intéressante du commerce de Milan. Nos tireurs d'or sont obligés de mettre cent grains d'or sur un marc d'argent, pour que le fil d'argent soit doré sur toute sa surface. A Milan ils ont l'adresse et l'économie singulière de ne dorer qu'un côté du fil d'argent; c'est-à-dire, celui qui doit paraître, ou environ la moitié

de sa circonférence. Cela épargne beaucoup d'or; car la partie du fil qui est dans l'intérieur de la broderie ou qui est appliquée sur le fond, n'a pas besoin d'être dorée. Lombardie.

Il y a aux environs de Milan des maisons de campagne bâties avec goût et ornées d'une manière noble et riche. Mais ce qu'il y a de plus beau dans ce canton de la Lombardie, ce qu'il y a de singulier par la situation, le coup-d'œil, la grandeur, les ornemens, ce sont les îles Borromées, situées sur le lac Majeur, à quinze lieues de Milan. Les descriptions romanesques des îles d'Armide, de Calypso ou des Fées, les plus célèbres, semblent avoir été faites pour le délicieux séjour de l'*Isola-Bella* et de l'*Isola-Madre*, mais sur tout de la première; et c'est une des choses uniques dans leur genre, pour lesquelles un curieux peut faire le voyage d'Italie. Les terrasses, les grottes, les jardins, les fontaines, les berceaux de limoniers, de cèdres, la vue admirable du lac et des montagnes, tout y enchante, et l'on est bien dédommagé de la peine que donne ce voyage.

C'est en allant aux îles Borromées, que l'on voit le château d'*Arona*, où naquit St. Charles, et la statue colossale qu'on lui a

Lombardie.

faite en cuivre battu : elle a soixante brasses ou cent dix pieds de hauteur, y compris le piédestal.

A une lieue de Milan, du côté du nord, est la maison de campagne dite la *Casa-Simonetta*, où est un écho poliphone des plus fameux, qui rappelait jadis plus de cent fois. Cela est fort diminué aujourd'hui par les dégradations et les reconstructions qu'on y a faites, et il n'est pas aussi singulier que celui de Wortok, en Angleterre, ni même que celui qui est sous le pont du Drac, près de Grenoble, qui répète jusqu'à douze fois un mot de deux syllabes.

Il n'y a guère de pays en Europe où il y ait de suite tant de lacs, que dans le pays situé entre Genève et Milan. Depuis le lac de Genève, sur un espace de soixante-quinze lieues, on trouve les lacs de Neufchâtel, d'Yverdun, de Morat, de Bienne, de Quinti, de Lucerne, de Constance, de Valestar, le lac de Côme et le lac de Guarda, qui a douze lieues de long. Tous ces lacs sont remplis d'excellens poissons.

Les montagnes du Milanais sont très-peuplées, mais elles le sont cependant moins que celles des Suisses qui les joignent. Les habitans y paraissent riches et contens,

leurs maisons sont toutes bonnes et bien bâties. Il n'en est pas de même dans le Milanais : le terrain y est certainement un des meilleurs de l'Italie ; cependant les paysans y sont plus pauvres, la population y est moindre qu'à Logano, et il y a beaucoup de terres en friche : la raison de cette différence vient du gouvernement et des guerres. D'ailleurs, la proximité d'une grande ville appauvrit les campagnes par un luxe destructeur. Lombardie.

Les bains de *Masino*, dans la Valteline, ont à Milan une célébrité qui me donne occasion d'en dire ici quelques mots. Il est vrai que la Valteline est soumise aux Grisons ; mais on n'y parle qu'italien, et à tous égards on peut la regarder comme une dépendance de l'Italie.

Ces bains de *Masino* sont placés dans une longue et étroite vallée, vers la source du fleuve Masino, qui, à quelques milles de là, après s'être précipité au travers des plus affreux rochers, entre deux cimes de montagnes, d'une hauteur énorme, se jette dans l'Adda, quatre lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve, dans le lac de Côme. Ces montagnes, toutes horribles et toutes désertes qu'elles sont, font un

Lombardie. spectacle admirable pour ceux même qui ont traversé les Alpes ; on y voit de tous côtés des cascades qui tombent d'une si grande hauteur, que l'eau se convertit en écume et ressemble à de la neige. Il y en a qui sont des fleuves entiers qu'on voit tomber de deux cents pieds de hauteur. Les productions de la nature y sont d'une variété singulière. On y trouve des fraises d'un parfum délicieux, des faisans, des perdrix, des francolins d'un goût que l'on ne connaît point dans nos plaines, et plusieurs autres choses.

Le climat de la Lombardie n'est pas de nature à y voyager agréablement l'hiver : les chaises à l'italienne, ouvertes de tous côtés et exposées à tous vents, sont très-incommodes pour le froid, et les chemins presque impraticables en certains endroits. C'est à Naples, ou tout au plus à Rome qu'il faut rester, quand on veut passer l'hiver en Italie. Ailleurs on est exposé à souffrir beaucoup du froid, parce que les Italiens mettent leur attention à se garantir de la chaleur, de même que dans le nord tout est disposé pour éviter le froid.

Les plaisirs de Milan, comme ceux de toute l'Italie, consistent dans les spectacles

et

et les promenades. Son théâtre, composé de six rangs de loges, mais mal ornées, serait triste et obscur, si les particuliers à qui ces loges appartiennent n'avaient soin d'en éclairer l'intérieur et de les orner. Une seule maison en a quelquefois deux ou trois, qui, réunies, forment un cabinet d'assemblée, qu'elle embellit et tapisse à son gré; on y trouve à-la-fois l'agrément de la conversation, du jeu, des rafraîchissemens et du spectacle, et l'on y voit tout le beau monde de la ville, dont les dames reçoivent les visites dans des loges illuminées, ornées de glaces, environnées de sophas, et qui se ferment à volonté sur le devant; souvent même on ne fait que les entr'ouvrir, et dans l'absence du propriétaire, elles restent fermées du côté des spectateurs. Elles sont d'ailleurs très-coûteuses, tant pour le prix du loyer, que par les rafraîchissemens qu'on y présente aux dépens du maître. Lombardie.

Les Italiens s'occupent médiocrement du poème de leur opéra, dont le sujet n'est pour eux qu'une occasion d'amener des airs pour animer le spectacle. Ils donnent leur attention principale à la musique, qui décide toujours le succès de l'ou-

Lombardie.

vrage. Notre opéra veut des fêtes liées à l'action ; les Italiens s'en dispensent. Des pantomimes dans les entr'actes détournent l'attention due au poème, et les moralités dont ils parsèment leurs tragédies, réfroidissent l'auditeur et détruisent l'impression du sentiment, ce qui est aussi disparate, que de mettre en musique une conspiration, un conseil, et d'opiner en chantant. Il est reçu de chanter les plaintes, la joie, la fureur ; mais la musique faite pour toucher, ne l'est pas pour raisonner. Il me semble que ces moralités ne doivent pas plus plaire aux gens de goût, que cet usage monotone de terminer la scène la plus passionnée par un air, par une comparaison souvent badine, et toujours déplacée dans la bouche d'un personnage accablé de douleur. Je trouve d'ailleurs, dans tous les opéra italiens, des germes de passions, et jamais la passion amenée à sa maturité ; des scènes jamais filées, peu soutenues, souvent étouffées par des sens suspendus, rarement finis. L'opéra français, malgré les dépenses qu'il exige, se soutient pendant toute l'année ; et depuis très-longtemps, les spectateurs fournissent, à peu

de chose près, aux frais de ce magnifique spectacle. L'opéra italien, dont toute la dépense se réduit aux appointemens d'un orchestre et de cinq ou six chanteurs, ne peut être qu'à charge à ses entrepreneurs: c'est, si vous voulez, un assez beau concert; mais il attache si peu que le jeu, la conversation et les visites d'une loge à l'autre, remplissent au moins les trois quarts du temps que dure le spectacle. Il est vrai qu'on y admet les ballets: mais loin d'avoir aucun rapport au sujet, ils font toujours les contrastes et quelquefois des contresens les plus ridicules. On introduit une danse de décroteurs dans Xerxès, une entrée de cuisiniers dans Mérope; on a vu, dans la Didon de l'abbé Métastase, dont la scène est sous le ciel brûlant de Carthage, un spectacle de traîneaux de glace. L'air est ce qui fixe le plus l'attention: c'est le moment où l'on est le plus tranquille, où les personnes qui sont à recevoir les visites ou à jouer dans les loges, viennent écouter l'acteur ou l'actrice. Lombardie.

Milan a produit plusieurs hommes célèbres, dont les noms figurent avec honneur dans la liste des savans qui ont illustré leur patrie. On met à leur tête

Lombardie.

Valère Maxime, historien latin, qui suivit à la guerre le fils de Pompée, et se rendit habile dans les belles-lettres : il composa un recueil des actions et des paroles mémorables des Grecs et des Romains, dont on croit que ce qui nous reste n'est que l'abrégé.

Milan et Pavie se disputent la gloire d'avoir donné la naissance à Jérôme Cardan. Il eut un esprit pénétrant, mais un caractère inquiet et bizarre. Il se vantait d'avoir un démon familier comme Socrate, et se servait de ses connaissances pour établir les opinions les plus outrageantes ; il avait la manie de l'astrologie judiciaire, et comme il s'était avisé de prédire qu'il mourrait avant l'âge de soixante ans, il se laissa mourir de faim, pour ne pas donner un démenti à cette science.

La gloire d'avoir donné le jour à Pline le jeune, mettrait au rang des lieux célèbres du Milanais la ville de Côme, dans les environs du lac Majeur, quand même ses richesses, ses fortifications, son commerce ne la rendraient pas recommandable par elle-même.

Il en est de même de Pavie, que l'avantage de sa situation sur le bord du Tésin,

la fertilité de son territoire, qui la fait appeler le Jardin du Milanais, et mille particularités rendent intéressante. C'est l'ancienne capitale de la Lombardie, où vingt-trois princes de cette nation firent leur résidence jusqu'au temps de Charlemagne, qui détruisit leur empire. On y montre une vieille tour de construction gothique, où l'on dit que fut renfermé le consul Bruce, célèbre par sa science, son éloquence, sa piété et ses malheurs. On montre, dans la cathédrale qui n'est pas encore finie, une lance d'une grandeur démesurée, qu'on dit être celle du fameux Roland: il fallait qu'il eût la taille de Pantagruel: Rabelais et l'Arioste ont créé des hommes bien étonnans. Le pont du Tésin est une des choses qu'on vante le plus dans cette ville: il est bâti de briques et revêtu de marbre. Comme il est grand et couvert, il peut en tout temps servir de promenade. Lombardie.

Ce qui doit toucher un Français qui voyage dans ce pays, et lui causer une espèce de tristesse au milieu des objets même les moins faits pour en inspirer, ce sont ces malheureuses plaines de Pavie où le vainqueur de Marignan perdit la bataille et sa liberté. On mena ce prince dans une

Lombardie. chartreuse, où les Espagnols firent ériger une colonne avec une inscription fastueuse, pour perpétuer le souvenir de leur victoire. Ce monument d'ostentation a subsisté jusqu'en 1734, que nos troupes, maîtresses du pays, firent enlever la colonne et l'inscription, dont il ne reste plus de vestige. Cette chartreuse est la plus belle et la plus riche que j'aie vue dans le cours de mes voyages.

CHAPITRE IV.

Village de Marignan. — Crémone, Parme et Plaisance. — Le cardinal Alberoni né près de cette ville. — Route de Plaisance à Reggio. — Dutillot, ministre de Parme. — Éloge de son administration. — Modène.

En allant de Milan à Parme, on passe par Marignan, ce village si connu par la victoire que François I.er y remporta sur les Suisses, en 1515. Cette bataille, qui le rendit maître du Milanais, le fit respecter jusque dans Rome, et obligea Léon X à renoncer par le concordat de Bologne, à toutes les entreprises et à tous les abus dont on se plaignait, par rapport à la nomination des bénéfices : ainsi l'on peut dire que nous jouissons encore en France des fruits de la bataille de Marignan, quoique dix ans après la bataille de Pavie nous ait fait perdre le Milanais. Lombardie.

On prend ensuite la route de Crémone ou de Parme. Le Sério, qui coule près de

Lombardie.

Créma, passe pour avoir un sable fort riche en paillettes d'or. Crémone n'est qu'à six lieues de Plaisance. Ce fut une des villes qui souffrit le plus du temps des guerres civiles, comme on en juge par ce vers de Virgile:

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ.

Ecloga IX.

Crémone ayant pris le parti d'Antoine contre Octave, celui-ci abandonna la ville et son territoire à ses soldats; la ville de Mantoue en souffrit même, parce que le territoire de Crémone n'étant pas considérable, on y engloba une partie de celui de Mantoue. Le mauvais traitement que Virgile éprouva dans cette occasion, donna lieu à sa neuvième églogue: *Quo te, Meri, pedes*, etc., et au voyage qu'il fit à Rome, pour implorer le secours d'Octave, après s'être sauvé à la nage au travers du Mincio, et avoir couru risque de sa vie par la violence d'un centurion.

On vante beaucoup la tour de Crémone, d'où l'on voit tout le cours du Pô et des campagnes vastes et agréables. On compte dans cette tour, pour aller jusques aux cloches, quatre cents quatre-vingt-dix-huit

marches ; en sorte que cette tour passe, du moins dans le pays, pour la plus haute de l'Europe. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, c'est l'église cathédrale et celle des Augustins, dans laquelle il y a un des beaux tableaux du Pérugin, et une bibliothèque fort considérable. Crémone fut la patrie de Jérôme Vida, excellent poète latin, qui vivait dans le siècle de Léon X. Avant que d'arriver à Plaisance, on passe le Pô fort commodément sur de petits ponts volans, qui aboutissent de côté et d'autre sur le rivage à des estrades ou culées de bois, par le moyen desquelles on place les voitures sur le pont ou sur le bac. Ce pont a des anneaux, on y passe une corde, le long de laquelle on le fait couler avec assez de facilité. Lombardie.

Plaisance est une ville de dix mille ames : son nom de Plaisance paraît venir de l'agrément de sa situation et de la salubrité de l'air qu'on y respire. Pline dit que dans le dénombrement d'Italie, on y trouva six vieillards de cent dix ans, un de cent vingt et un de cent quarante. Plaisance était une ville distinguée dans l'empire : cependant il n'y reste aucun vestige d'antiquité : elle est grande et bien bâtie, les rues sont larges

Lombardie. mais désertes ; les places n'ont rien de remarquable, si ce n'est celle de la cathédrale, où sont les deux statues équestres des Farnèses : ces deux statues sont de Jean de Bologne, sculpteur habile : elles sont tout ce qu'il y a de plus digne de curiosité à Plaisance. La première, qui est celle d'Alexandre Farnèse, a beaucoup plus d'action que la seconde. Cette figure et le cheval sont bien composés. L'artiste a saisi, avec toute la précision possible, l'instant où le cheval part ; sa tête surtout est touchée avec tant de feu, que l'on croirait l'entendre hennir. Quant à la figure du duc, elle suit bien le mouvement du cheval, et son manteau est parfaitement drapé.

La seconde figure, c'est-à-dire celle de Ranuce Farnèse, est bien composée, quoique dans un mouvement moins vif que la première. Le côté du manteau est aussi le plus beau. Il y a, aux piédestaux, des figures drapées d'une manière pleine de feu, et de très-grand goût.

La cathédrale de Plaisance est une vieille église d'un mauvais gothique, mais où l'on voit beaucoup de peintures remarquables. La coupole est peinte à fresque par le Guerchin ; elle est compartie en un grand nombre

de tableaux: toutes ces peintures sont aussi vigoureuses que si elles étaient peintes à l'huile; on peut même dire qu'elles le sont trop, ce qui fait que les figures n'ont pas cette légèreté aérienne que l'on doit rechercher dans les plafonds. Je remarquai dans cette église un grand crucifix attaché au bord de la chaire par un bras de fer, qui peut s'écarter, pour que le prédicateur puisse tourner le crucifix à son gré de quelque côté qu'il juge à propos. Cet usage est commun en Italie, où les prédicateurs font usage du crucifix dans presque tous les sermons, pour attendrir et émouvoir davantage les auditeurs, comme cela se fait en France au sermon du Vendredi-Saint. Lombardie.

Dans l'église de Saint-Jean, l'on fait remarquer aux étrangers deux petits enfans qui pleurent à côté d'un mausolée. Un voyageur allait chercher au fond de cette église une Vierge de Raphaël, fort vantée, dont il ne retrouve que la copie, l'original ayant été vendu en 1753 au roi de Pologne, qui l'acheta vingt mille écus romains; ce qui fait à peu près cent sept mille livres de notre monnaie. Un bon vieux prêtre qui le vit s'arrêter et regarder la copie, craignant qu'il ne la prît pour un original,

Lombardie.

l'aborda en lui disant tristement: *Forestiere, non bisogna lasciarvi nell errore: questo famoso quadro che cercate non è piu;* et en finissant ces mots, il se mit à répandre des larmes. Les Italiens, jaloux des trésors de leur patrie, ont souvent à déplorer des pertes de cette espèce: le goût et les richesses avancent peu à peu vers le nord, et ne sont pas encore au terme de leurs progrès.

Le théâtre de Parme tient au palais du souverain: il est d'une moyenne grandeur, mais bien construit et fort commode. On aime à se promener sur les remparts de Plaisance: c'est un cours délicieux, planté de beaux arbres qui en forment l'enceinte. La grande rue sert aussi de promenade. Si vous sortez de la ville, vous pouvez voir le *Campo-Mosto*, où Annibal défit les Romains à la bataille de la Trébie; et celui où le maréchal de Maillebois, élève de Villars, devenu capitaine général de l'armée de dom Philippe, avait entrepris de forcer les Allemands, et fut lui-même forcé d'abandonner le pays. Rentrez et jetez un coup d'œil sur le palais ducal, qui n'est que de brique, mais dont on vante l'architecture: les dedans sont un modèle pour

la beauté des distributions, le goût et l'élégance.

Lombardie.

D'un autre côté un vaste édifice fixe vos regards: c'est un collége que le célèbre Alberoni a fondé dans sa patrie. Issu de parens obscurs, ce n'était qu'un très-petit bénéficier, lorsque le hazard le fit connaître de M. de Vendôme, dont il devint l'homme de confiance. Long-temps après, lorsque le maréchal de Maillebois arriva dans cette ville à la tête de l'armée française, pour donner, contre les Sarrasins, la bataille que le conseil de Madrid avait résolue, ce prélat sacrifiant l'étiquette à son empressement, vola chez le général et arriva dans son antichambre sans être annoncé: un secrétaire voulut l'arrêter, en lui disant que M. le maréchal ne recevait personne. Mon ami, répondit le cardinal, en ouvrant lui-même la porte, sachez que M. de Vendôme me recevrait sur sa chaise percée.

Ce cardinal, devenu si fameux en Europe par le ministère éclatant qu'il a exercé en Espagne, naquit le 30 mars 1664, dans une chaumière à l'extrémité de Plaisance. Devenu premier ministre sous le règne de Philippe V, il fut le Richelieu de l'Espagne. Son système était de rendre à cette mo-

narchie son ancienne splendeur. Disgracié en 1719, il se retira en Italie, d'abord à Rome, ensuite à Plaisance, et il y vécut de la manière la plus modeste.

Lombardie.

Plaisance a aussi vu naître le beau-père d'Auguste et le pape Grégoire X. Cicéron parle de plusieurs orateurs qui y brillaient de son temps, mais auxquels il manquait cette fleur d'urbanité qu'on n'acquérait que dans la capitale.

On peut voir à quelques lieues de Plaisance, les ruines de Velleia, qui fut, dit-on, écrasée par l'écroulement d'un rocher de l'Apennin. On conjecture, du grand nombre d'ossemens, de médailles et de monnaies qu'on y trouve, que les habitans ont été surpris et engloutis avec toutes leurs richesses. Une matière bitumineuse, qui s'allume à l'approche du feu ; deux fontaines voisines, dont l'une bouillonne sans être chaude, et l'autre s'enflamme à la surface de l'eau, à l'approche d'un flambeau; des médailles fondues, et quelques matières noires, ont fait croire que le renversement avait été occasionné par un volcan. On ignore le temps et la manière de cette destruction; mais on y a découvert des monumens postérieurs à Constantin. Les morceaux

de rochers qui couvrent les ruines à plus de vingt pieds, en rendent la fouille difficile et presque infructueuse, parce que tout est écrasé. On aperçoit seulement quelle en était l'étendue; que les maisons, séparées en forme d'île, étaient pavées, les unes de marbre, d'autres en mosaïque; qu'il y avait une place publique très-ornée, environnée de colonnes, avec un canal autour pour l'écoulement des eaux : au milieu était un autel consacré à Auguste, et autour, des siéges de marbre soutenus par des lions : on a trouvé aussi des peintures et quelques vases de bronze assez bien conservés. Lombardie.

En allant de Plaisance à Parme, on passe la rivière du Tan, célèbre par la bataille de Fornou que Charles VIII, revenant de la conquête de Naples, gagna sur les troupes alliées de presque tous les souverains d'Italie. Il avait à peine huit mille hommes, déjà fatigués par une longue marche, contre une armée de plus de trente mille. Les Vénitiens comptèrent pour une victoire d'avoir, dans ce combat, pillé quelques bagages, et firent porter sa tente en triomphe sur la place Saint-Marc.

Sous les Romains, et dans les siècles pos-

térieurs, la chute de leur empire, les des-
Lombardie. tinées de Plaisance et de Parme avec leur territoire, furent liées par les mêmes événemens, et ont éprouvé les mêmes révolutions. Située dans une plaine, sur une rivière dont elle a pris le nom, et qui la sépare en deux parties, Parme est plus régulièrement fortifiée que Plaisance, et sa citadelle passe pour une des meilleurs forteresses de l'Europe. Au milieu de la ville est une place avec des arcades, à laquelle aboutissent plusieurs rues, grandes, larges et bien alignées.

C'est à Parme que l'on s'arrête spécialement pour voir les chefs-d'œuvre du Corrège. Les peintures de la cathédrale, la plupart en camaïeux, représentent des vertus figurées par des femmes en attitudes plus élégamment dessinées que la sainteté du lieu ne devait le permettre. Le Corrège s'est abandonné à toute la force de son imagination, dans la coupole qui représente l'Assomption. Quoique totalement dégradée, les connaisseurs y distinguent encore des hardiesses qui ont fait l'étonnement et l'admiration des plus grands maîtres. Cet ouvrage immortel, qui lui a coûté la vie, fut mal apprécié par les chanoines, qui n'eurent

n'eurent pas assez de goût pour en sentir la valeur: il rabattirent du prix convenu, quoique modique, et le payèrent en monnaie de cuivre, que le malheureux Corrège porta sur son dos à quelques lieues de Parme, où était son atelier. La fatigue, et encore plus le dépit lui occasionnèrent une maladie dont il mourut quelques jours après. Il fut, par l'imitation de la nature, le peintre des grâces, le prince des coloristes et le créateur de sa manière. On n'avait point, avant lui, excellé dans les peintures des plafonds et des coupoles; ce fut lui qui en donna le modèle. Aussi s'écria-t-il la première fois qu'il se sentit animé et transporté à la vue d'une belle peinture: *Anche io sono pittore.* Jules Romain trouvait les carnations du Corrège si fraîches, qu'il disait avec admiration: Ce n'est pas de la peinture, c'est de la chair. Il y a eu de plus grands peintres pour la correction du dessin; mais il n'y en a pas eu de supérieur au Corrège pour le beau coloris, le naturel, le tendre, le moelleux, les beaux airs de tête, la finesse, l'agrément des figures, et surtout la magie des plafonds. Il mourut en 1534. Lombardie.

Le palais du duc de Parme n'est qu'un assemblage des grandes masses de bâtimens

Lombardie. sans aucune régularité. L'intérieur est peu décoré. Il n'y est plus question de cette galerie si renommée, qui avait été formée par les Farnèses avec tant de magnificence et de goût, dont tous les voyageurs parlent avec admiration, et qui contenait en effet plus de quatre cents tableaux de prix. Cette fameuse collection fut transférée à Naples, aussi-bien que l'histoire naturelle et les antiquités, par l'infant don Carlos, lorsqu'il alla prendre possession de ce royaume.

On y conserve seulement, et avec grand soin, un chef-d'œuvre de Corrège, qui est la Vierge de St. Jérôme, ainsi appelée, parce qu'elle a St. Jérôme près d'elle et la Madeleine à ses pieds. L'exténuation et l'air d'austérité qui caractérisent le docteur, contrastent d'une manière frappante avec la beauté affectueuse de sainte Madeleine; l'enfant Jésus qui badine avec les cheveux de celle-ci, et le sourire aimable par lequel elle y répond, m'ont paru des choses inimitables.

On voit dans ce palais plusieurs antiques tirés de Velleïa, ancienne colonie romaine: il y a surtout, sous un hangar qui est au bas du théâtre, plusieurs statues, grandes

comme nature, tirées des fouilles de cette ancienne ville. Lombardie.

Le théâtre de Parme est une des grandes et belles choses dont les Farnèses aient enrichi leur capitale : il n'y en a pas de semblables dans toute l'Italie ; il est de l'architecture de Vignole, et peut contenir plus de douze mille spectateurs. C'est le seul théâtre moderne qui soit décoré d'architecture, et la pensée en est fort belle. Ce bâtiment a cinquante-neuf toises de longueur, en y comprenant l'escalier et le vestibule qui est au haut de l'escalier ; la largeur du bâtiment est de seize toises et demie dans œuvre. Le théâtre seul a vingt toises quatre pieds : il n'a cependant que six toises quatre pieds d'ouverture, et il semble que ce soit bien peu pour un si vaste théâtre ; mais on assure que cela contribue à faire sortir la voix. Le proscennium ou devant du théâtre, est décoré d'un grand ordre corinthien qui comprend toute la hauteur de la salle, laquelle est de onze toises deux pieds. Les intervalles des colonnes sont ornés de niches et de statues. Le pourtour de la salle est occupé par douze rangs de gradins, à la manière des amphithéâtres des Romains et du théâtre olym-

Lombardie.

pique de Vienne. Les gradins du milieu ont trente-six toises de tour : ces gradins occupent une hauteur de 24 pieds, et forment comme le soubassement des deux ordres d'architecture dont la salle est décorée. Les entre-colonnes forment des loges. L'entablement est terminé par une balustrade et des statues.

L'espace vide qui est dans le milieu de la salle, a vingt toises de long sur neuf de large; il peut contenir une quantité immense de spectateurs : mais il paraît avoir été destiné à faire une espèce de naumachie, que l'on peut inonder par des tuyaux de conduite qui y aboutissent, soit pour procurer de la fraîcheur à la salle, soit pour y donner des spectacles sur l'eau. Malgré l'immensité de ce théâtre, il a la propriété singulière d'être très-favorable à la voix. J'ai éprouvé qu'une personne placée à l'extrémité de la salle, entendait fort bien la conversation qui se tenait dans le dernier enfoncement du théâtre, effet très-surprenant, et qui suppose dans l'architecte qui en avait médité le plan, une singulière intelligence.

Ce n'est point sur ce grand théâtre que l'on joue habituellement l'opéra ; il n'a pas

servi depuis 1733, et il est trop dégradé actuellement: il est si vaste, que l'illumination en est extrêmement dispendieuse; et à moins qu'une occasion extraordinaire n'attire un très-grand nombre de monde au spectacle, il paraîtrait désert. Lombardie.

L'Infant a fait faire un beau *casino*, qui est une salle d'assemblée pour la bonne compagnie. Il y fournit les cartes et les lumières: deux gentilshommes de sa cour en font les honneurs, et lui-même vient quelquefois y jouer. On s'y rend trois fois la semaine, après la promenade, lorsqu'il n'y a pas de spectacle. C'est un établissement très-utile dans un pays où la noblesse n'est pas dans le goût de tenir une maison et de faire de la dépense.

Il duomo, c'est-à-dire, la cathédrale de Parme, est surtout remarquable par sa coupole, qu'on regarde comme le plus fameux ouvrage du Corrège, quoiqu'elle soit aujourd'hui un peu dégradée. La chaleur de l'imagination et la hardiesse des raccourcis y sont portés au plus haut point. On assure que cet ouvrage coûta la vie à son auteur, en 1530, par le chagrin et la fatigue qu'il eut en portant à Corregio le

Lombardie. prix de son travail, qu'on lui avait payé en basse monnaie.

S. Pietro martire, est une église fondée en 1287, par forme de pénitence imposée à la ville de Parme, pour avoir laissé maltraiter et chasser de la ville l'inquisiteur et tous les dominicains.

Pallazzo Giardino est une ancienne maison de plaisance des ducs de Parme, qui tient presque à la ville, quoique hors des remparts; elle a de grands et beaux jardins exécutés sur les édifices de M. Petitot. La chose la plus remarquable du palais, c'est une pièce dont le plafond est peint à fresque par l'un des Carraches, et dont trois murs sont aussi peints à fresque par le Cignani: sur le premier, on voit un sujet de l'histoire d'Europe; sur le second, est le triomphe de Vénus; et sur le troisième, Bacchus et Ariane. La composition de ces trois morceaux est ingénieuse, et les caractères en sont gracieux.

C'est près de là que les Français, avec le roi de Sardaigne, gagnèrent la bataille de Parme, le 29 juin 1734, sur les impériaux, commandés par le général Merci qui y fut tué. Cette bataille, aussi-bien que celle de Guastalla, gagnée le 19 septembre

suivant, produisirent le traité de Vienne, par lequel la France acquit la Lorraine l'année suivante. Lombardie.

La ville de Parme a, comme toutes les autres villes d'Italie, un grand nombre d'églises, des fontaines et un aqueduc pour porter les eaux dans la ville. La source de l'aqueduc est à cinquante milles, dans l'endroit appelé *Malandriano*.

Le peuple est indolent, c'est son seul défaut; il n'est point jaloux jusqu'à la fureur, comme dans quelques villes d'Italie; on n'entend guère parler d'assassinat: trois à quatre coups de stilet dans une année, sont peu de chose en Italie pour une ville de trente mille ames.

Les Parmesans passent aussi pour être courageux; ils sont grands comme presque tous les Italiens. Les femmes de la petite bourgeoisie et celles de la campagne portent des chapeaux avec de très petits bords, dont les calottes sont entourées d'une grande quantité de rubans ajustés en bouffettes.

Les mœurs sont encore assez régulières à Parme. La crainte de l'inquisition fait qu'on ne parle de la religion dans cette ville qu'avec beaucoup de circonspection.

Il y a eu des gens illustres à Parme dans

Lombardie. tous les temps. Ce fut la patrie du Parmesan, de François Mazzola, l'un des meilleurs peintres de l'école vénitienne, et de la France un de ceux qui ont le mieux imité les perspectives et les raccourcis du Corrège.

Un homme plus curieux à voir que beaucoup de princes, et sûrement plus rare, est le ministre de Parme, M. Dutillot. C'est un homme de la plus exacte probité, de la physionomie la plus ouverte, et qui, chargé de toute l'administration, a le travail le plus facile. Né à Baïonne, d'une famille honnête, il fut d'abord premier valet de chambre de l'infant, gendre de Louis XV. Ce prince ayant senti le prix de son mérite, en fit son premier ministre et se reposa absolument de tout sur lui : il le fit marquis de Felino, et depuis le mariage du jeune infant, Louis XV l'a décoré du grand cordon de St. Louis. Le marquis de Felino ne devant son élévation qu'à son mérite, ne croit pas devoir faire l'important, comme font ordinairement les parvenus. Les affaires ni les honneurs ne l'ont rendu ni triste ni fat. Il m'invita à dîner le lendemain de ma présentation à l'infant. Lorsqu'on fut levé de table, j'engageai la conversation avec lui sur ses opérations économiques, et l'on ne

peut être plus content que je ne le fus de ses lumières et de sa facilité à les communiquer. Je lui dis, en le quittant, que j'étais charmé d'avoir vu et entendu le grand ministre d'un petit état. On pourrait souvent dire le contraire ailleurs. Il serait à souhaiter que l'infant eût pu le prêter pour quelque temps à la plupart des souverains de l'Europe. Rien n'égale l'ordre que M. Dutillot a mis dans les finances. Tous les fonds assignés sont appliqués à leur objet, et rien n'est plus dû à la fin de chaque mois. Comme j'en parlais à mon retour avec éloge, un de ces hommes qui se piquent de voir tout en grand, et qu'on ne voit pas sous le même aspect, me dit qu'il y avait une grande différence entre l'administration des finances d'un grand état et celle d'un petit. Ainsi, ajoutait-il, celui qui fait bien manœuvrer deux mille hommes, ne commanderait pas une armée. Mais s'il y a de la différence entre un grand et un petit état, il n'y en a pas moins entre les deux objets de comparaison de la finance et du militaire. Lombardie.

L'art de la guerre a bien des parties qui se perfectionnent par l'exercice, sans quoi il ne serait pas un art; mais il exige de plus

Lombardie.

un génie particulier dans le général, pour préparer, saisir les circonstances et varier les ressorts. Il n'y a point d'opérations où les cas fortuits soient si fréquens, et qui exigent un parti plus prompt, souvent opposé au premier plan. Il fallait à Condé, dans les occasions, ce coup-d'œil d'aigle qu'on lui reconnaissait. Turenne, son rival de gloire, avait besoin de cette sagacité voilée par le flegme, qui lui faisait prévoir et s'assurer les événemens; c'était la poudre cachée, qui ne se manifeste que par son explosion. Il fallait qu'un homme si peu avantageux, fut sûr de son plan, pour dire, en parlant de Montécuculli, pour aujourd'hui je le tiens. Le coup de canon, qui dans le moment enleva ce grand homme, emporta aussi son secret. Aucun officier ne put l'imaginer; c'est que pour le deviner, il fallait avoir le génie de celui qui l'avait trouvé.

Il n'en est pas ainsi de l'administration économique. Probité, vigilance, esprit d'ordre et désintéressement personnel dans l'administrateur, plus de raison que d'imagination systématique. Avec ces qualités, on gouvernera les finances de quelqu'état que ce soit: il ne s'agit que de trouver, et

on le trouve quand on cherche, un Sully ou un Dutillot : joignez-y un prince qui les laisse maîtres de leurs opérations. Il ne faut pas plus, ni d'autres ressorts pour donner le mouvement à trois cents millions qu'à trois millions. Quand le fardeau est plus lourd, il ne s'agit, pour le lever, que d'allonger le levier, c'est toujours le même principe de force. Dutillot eût été Sully en France, et Sully n'eût été que Dutillot à Parme. Un autre grand éloge, et dont je ne connais point d'exemple dans l'histoire, c'est le soin qu'il prend d'instruire son jeune prince dans l'art de gouverner lui-même. On pourrait dire du ministre Parmesan, qu'il travaille continuellement à se rendre inutile : bien différent de ces ministres qui ne s'occupent que du soin de perpétuer l'enfance ou l'inapplication des princes dont ils ont la confiance. Tous les matins, le travail de M. Dutillot est d'avoir avec l'infant une conférence dans laquelle il lui expose l'état des affaires, le parti qu'on doit prendre, et le pourquoi. Lombardie.

Velleia est une ville ancienne, dont les restes se voient à sept lieues de Plaisance vers le midi, à quatre lieues de la voie Emilia, sur le bord du Chero, au pied de

Lombardie. deux montagnes très-hautes, nommées *Moria* et *Rovinasso*, qui font partie de l'Apennin. Ce fut l'écroulement d'une partie de ces montagnes qui causa la ruine de Velleia. On voit encore que ces montagnes sont fendues, et l'on reconnaît aisément qu'il s'en est détaché des masses de rochers que l'on retrouve sur les ruines de cette ville. On en voit toutes les colonnes renversées du côté opposé aux montagnes; les murs qui restent en place, sont inclinés du même sens, c'est-à-dire, du côté où ils ont été poussés par les terres et les rochers venus à-la-fois des deux montagnes, et qui se sont réunis, pour ainsi dire, sur Velleia.

En allant de Parme à Reggio, on laisse Guastalla à quatre lieues sur la gauche. Reggio est une ville d'environ vingt mille ames, située dans l'état de Modène. Elle a des fortifications régulières; la cathédrale n'a rien de remarquable qu'un grand tableau d'Annibal Carrache, qui est au fond du chœur. Reggio est surtout célèbre par le nom de l'Arioste, le plus grand poète de l'Italie, qui y naquit en 1474. Son père était gouverneur de la ville.

Modène, située dans la Lombardie, à cinq lieues de Reggio, entre la Secchia et

le Panaro, est une ville agréable, bien bâtie, fortifiée et décorée de fontaines, avec des portiques le long des rues, sous lesquels on peut aller à l'abri du soleil et de la pluie. La grande rue mérite d'être citée par la beauté de ses bâtimens. Lombardie.

Le palais ducal est le plus bel édifice de Modène; il est isolé, situé sur une grande place, dans la partie la plus ornée de la ville, d'une architecture majestueuse et élégante tout à-la-fois.

Les appartemens renferment un grand nombre de tableaux précieux, entre autres, la femme adultère du Titien: elle est peinte à demi-nud: l'expression en est naïve; elle est de toute beauté. Ce sujet est composé de vingt-deux figures à mi-corps, toutes dignes d'admiration pour la beauté du caractère, l'expression et la couleur. Mais on y regrette beaucoup le tableau fameux de la nuit de Noël par le Corrège, un des chefs-d'œuvre de la peinture, qui a fait long-temps l'ornement de ce palais, et dont je ne puis m'empêcher de dire un mot pour faire connaître de plus en plus le talent prodigieux de ce grand maître.

Pardon, divin Raphaël, s'écriait M. le président Desbrosses, dans une de ses

Lombardie.

lettres sur l'Italie, si aucun de vos ouvrages ne m'a causé l'émotion que j'ai eue à la vue de celui-ci; vous avez votre grâce à vous, plus noble, plus décente, mais celle-ci est plus séduisante. L'action de ce tableau se passe au milieu de la nuit; la campagne, au dehors de l'étable, est éclairée par un clair de lune; cette faible lumière fait contraste avec celle qui part du corps de l'enfant Jésus, et qui éclaire tous les objets au-dedans de l'étable. L'effet de ce clair-obscur est admirable, non-seulement par l'artifice qu'a eu le Corrège de réunir la lumière en un point, et de ne la faire porter que légèrement sur les superficies éloignées du centre, mais encore par le ton des couleurs qui y sont employées. Une bergère, dont la vue, en entrant dans l'étable, se porte naturellement sur le corps de l'enfant, clignote les yeux avec une espèce de grimace, comme il arrive quand on a la prunelle frappée subitement des rayons du soleil. Dès qu'on eût découvert le tableau, je ne pus m'empêcher, dit M. Desbrosses, de faire le même mouvement, tant cet éclat me surprit; les herbages, les terrains, enfin, tout le détail de l'ouvrage sont d'un coloris, d'un frais, d'un fini,

d'une conservation admirable; on dirait qu'il vient d'être fait. Aussi les artistes disent-ils qu'on n'a jamais pu deviner quelle mécanique le Corrège avait employée dans le mélange de ses couleurs; mais qui pourrait décrire la tendresse, l'agrément, l'affection, la beauté, l'expression du visage, tant de l'enfant que de la mère, qui est presque couchée sur lui pour le caresser; enfin, ajoutait-il, quoiqu'à tout mettre dans la balance, il y ait des tableaux plus parfaits que celui-ci, si on me donnait à choisir parmi tous ceux que j'ai vus, je le prendrais sans hésiter, tant j'y ai mis mon inclination. Le duc de Modène lui dit qu'il conservait par écrit le marché qui fut fait avec le Corrège pour cet ouvrage (il revient environ à six cents livres de notre monnaie); et que c'était une fable ridicule que ce qu'ont raconté quelques historiens, savoir, qu'on lui donna deux cents livres en basse monnaie, pour le prix de son ouvrage, dont il fut si chargé, n'ayant jamais reçu de si grosse somme, qu'il vint courant chez lui avec cette lourde charge, ce qui lui fit prendre une pleurésie dont il mourut. Lombardie.

Quoique la ville de Modène n'ait que

Lombardie. vingt mille ames, elle renferme cinquante-une églises, dont aucune n'est remarquable par son architecture. On va voir à Modène l'entrée ou la tête d'un beau canal de navigation, où ceux qui veulent aller à Venise par eau peuvent s'embarquer.

Modène paraît être située sur un immense réservoir d'eau qui coule sous terre, et qui est la source de ces puits qui se trouvent partout, soit dans la ville, soit aux environs, qui ne diminuent pas même dans les grandes sécheresses, et dont on forme les fontaines qui sont dans presque toutes les maisons. Cette nape d'eau est une des choses les plus singulières qu'il y ait dans l'histoire naturelle de l'Italie.

On connaît partout les sources de Pétrole, qui sont près de Modène, à *Bagnonero*. C'est une fontaine où surnage cette huile bitumineuse appelée *oleum Saxi* ou *Petrolium*.

Les environs de Modène sont une belle plaine fertile en blé et en vins, où l'on voyage entre des files de grands arbres enlassés par des guirlandes de vignes, dont j'étais toujours enchanté, quoique j'eusse été accoutumé à ce spectacle depuis le commencement de la plaine de la Lombardie.

En

En faisant les huit lieues qu'il y a de Modène à Bologne, on passe d'abord le Panaro, qui est à deux lieues de Modène; et une demi-lieue plus loin, on se trouve à la vue du fort Saint-Urbin, qui est la première place de l'état ecclésiastique, à cinq lieues de Bologne. Près de là est Castel-Franco, non loin de Panaro, où Marc-Antoine remporta sur les Consuls Fulvius et Pansa, un avantage considérable, quarante-quatre ans avant J. C. Lombardie.

Vers l'embouchure du Lavino et du Guironda, du côté de Bologne, il y a une presqu'île que forme le confluent à l'endroit appelé *Forcelli*. C'est dans cette presqu'île que fut formé le triumvirat d'Auguste avec Marc-Antoine et Lépide. Ce fut alors que ces cruels oppresseurs de la liberté se sacrifièrent réciproquement tout ce qui nuisait à l'un d'eux. Octave abandonna la tête de Cicéron à la vengeance de Marc-Antoine; celui-ci sacrifia son oncle, et Lépide son propre frère. La proscription fut plus nombreuse et plus horrible que celle de Sylla. Les détails qui nous en restent font frémir l'humanité. Cependant le triumvirat fut autorisé, par les suffrages du peuple; et le sénat, qui tremblait devant les trois

Lombardie. tyrans, leur décerna la couronne civique. La mort de Cassius et de Brutus abattit totalement, l'année suivante, le parti républicain; et la bataille d'Actium, trente-deux ans avant J. C., acheva de mettre tout l'empire entre les mains d'Auguste.

CHAPITRE V.

Bologne. — Église de Sainte-Pétrone. Fameuse méridienne. — Institut. — Prosper Lambertini y est né. — École des Carraches.

BOLOGNE est une ville de soixante-dix mille ames ; c'est la seconde de l'état ecclésiastique, et la plus célèbre de toute l'Italie pour les sciences. Elle est arrosée par un torrent nommé *Avesa*, et le Reno passe à l'occident de ses murailles : mais il n'y a ni quais, ni ponts remarquables. Cette ville est très-bien bâtie, mais elle n'a rien de riant. On y a préféré la commodité à la décoration, en construisant dans presque toutes les rues des portiques le long des maisons ; et la plupart de ces portiques sont parés comme un appartement. Dans des siècles où les magistrats et les gouverneurs n'allaient point en carrosse ou en chaise à porteurs, et faisaient eux-mêmes leurs affaires, on avait pourvu à la commodité publique. Il y avait dans la plupart des

Lombardie.

Lombardie. villes de quoi marcher à l'abri du soleil et de la pluie. Aujourd'hui une vaine décoration prend la place d'une commodité réelle : ceux qui règlent les constructions ne s'exposent pas aux intempéries de l'air, et ils n'ont plus pour le peuple qui les essuie la même considération. Il est vrai que ces portiques sont dangereux la nuit dans une ville mal policée : mais les magistrats peuvent y remédier.

De tous les édifices de Bologne, le plus frappant, et celui qu'on aperçoit de plus loin, est une tour appelée la tour de *Garisendi*, qui, sur cent quarante-quatre pieds de hauteur, a huit pieds deux pouces d'inclinaison ; mais il paraît que cette inclinaison a été faite exprès, comme il est aisé d'en juger par l'intérieur.

L'église cathédrale est un bâtiment moderne, dont l'intérieur est vaste et beau. Le portail a un air grand, quoiqu'il soit d'un mauvais style.

L'église de Sainte-Pétrone est moins belle, mais plus célèbre que la cathédrale. On y voit la fameuse méridienne de M. Cassini, dont le gnomon a quatre-vingt-trois pieds de hauteur. La hauteur du gnomon de la méridienne que M. Lemonnier a faite

à Saint-Sulpice de Paris, est de quatre-vingt pieds; c'est un peu moins qu'à Bologne : mais le verre objectif de quatre-vingt pieds de foyer, dont on se sert à Saint-Sulpice, rend cette méridienne bien préférable à celle de Bologne; celle de Florence a aussi l'avantage de la hauteur qui est de deux cent soixante-dix pieds; mais la méridienne de Bologne sera toujours la plus célèbre par les recherches curieuses et importantes qu'y fit M. Cassini, surtout dans la théorie du soleil qui est le fondement de l'astronomie. On peut dire que cette méridienne a fait époque dans l'histoire du renouvellement des sciences. Lombardie.

Le palais public est sur une très-grande place; sa décoration consiste principalement dans une belle fontaine dont l'architecture a été exécutée sur les dessins de Thomas *Laureti*. Toutes les figures sont en bronze, et du célèbre Jean-de-Bologne, qui finit cet ouvrage en 1563. On y voit Neptune debout, un pied sur un dauphin, tenant d'une main son trident, et étendant l'autre main dans l'attitude où Virgile exprime si bien sa fierté par le *Quos ergo ;* quatre enfans sont assis aux encoignures de la plinthe sur laquelle pose Neptune; ils tiennent des dauphins

Lombardie.

jetant de l'eau. Au bas des angles du piédestal on voit quatre femmes assises sur des dauphins, lesquelles pressent leurs mamelles dont elles font sortir des jets d'eau. Les quatre faces du même piédestal ont des coquilles dont l'eau se verse dans un grand bassin exhaussé sur trois grandes marches.

Le Neptune est dans l'attitude la plus majestueuse, d'un caractère grand et ressenti, et présente de beaux aspects, de quelque côté qu'on le regarde. On ne pouvait faire choix d'une plus belle nature; elle est un peu âgée, mais vigoureuse : les muscles y sont bien accusés et leur insertion bien rendue. Cette statue est très-célèbre en Italie, et on la regarde comme un chef-d'œuvre de la sculpture moderne. Les sirènes forment une savante opposition, tant par leurs airs de tête, gracieux, leurs attitudes voluptueuses et vraies, que par le grand caractère de dessin et la délicatesse avec laquelle les chairs sont rendues.

On trouve dans les appartemens du palais public plusieurs beaux tableaux. Entre autres, Samson, ayant un pied sur un Philistin, et se désaltérant de l'eau qui sort de la dent de la mâchoire d'âne; tableau du Guide, d'une très-grande beauté : les figures

sont de grandeur naturelle ; celle de Samson a un tour admirable, elle est traitée dans le style le plus élégant, et il y a des finesses de dessin surprenantes. Lombardie.

Saint-Jean dans le désert, par Raphaël : on ne peut rien de plus expressif ; mais il est aussi faux de couleur qu'il est vrai par le caractère du dessin.

De tous les théâtres que j'ai vus en Italie, si vous en exceptez celui de Parme, qui n'a pas son pareil dans l'univers, c'est à celui de Bologne que je donne la préférence. Il est construit sur un plan isolé ; et je n'ai trouvé dans les dehors d'aucun bâtiment de cette espèce, rien de si noblement décoré. Pour la disposition intérieure, on a emprunté de l'antique et du moderne ce qui paraissait le plus analogue à la destination de l'édifice, sans en exclure les ornemens distribués avec une sage économie. Salle en demi-cercle, plusieurs rangs de gradins, loges saillantes, avec une architecture variée, avant-scène formée de riches colonnes, escaliers commodes, corridors larges et bien éclairés, des débouchés en grand nombre, de la propreté partout.

Lombardie.

Mais par où Bologne, sans le céder à l'antiquité, l'emporte sur les établissemens fondés dans le dernier siècle, c'est par cette fameuse académie si connue sous le nom d'institut. Les sciences et les arts réunis dans un des plus beaux palais de la ville, et liés, pour-ainsi-dire, par une immense bibliothèque, ne laissent rien à désirer à l'intérêt du citoyen et à la curiosité de l'étranger. Physique expérimentale, géométrie, astronomie, mécanique, chimie, anatomie, architecture, peinture, sculpture; chaque art, chaque science, chaque faculté, a son siége dans ce vaste édifice, avec les instrumens qui lui sont propres; le tout animé par la voix et par les leçons des plus habiles professeurs: Ajoutez à cet assemblage d'études dans tous les genres, de riches cabinets de médailles, d'antiquités, d'histoire naturelle; et vous vous formerez une idée de la magnificence de cet établissement qui doit presque toutes ses richesses à l'amour de Bénoît XIV pour sa patrie. Ce grand pontife a meublé l'observatoire d'instrumens exécutés à ses frais, par les plus habiles artistes d'Angleterre. Il a fait faire en cire, une suite complète de pièces anatomiques, et modeler les plus

belles antiques de Rome, dont on a formé de précieuses collections. Lombardie.

Prosper Lambertini, né dans cette ville, d'une famille recommandable, dès le treizième siècle, en était archevêque avant que d'être pape. Ce pontife, le plus grand de tous ceux qui ont porté le nom de Benoît, naquit en 1675, et monta sur le siége de Rome en 1740. Son esprit, ses lumières, sa science, sa sagesse, et surtout sa modération, cette vertu sublime à laquelle on reconnaît les vrais philosophes et les bons princes, l'ont rendu respectable et cher à tous ses sujets, à toutes les couronnes, à tous les peuples, à tous les partis, à toutes les sectes. Ses connaissances dans les lettres, la protection qu'il leur accorda, les académies qu'il institua pour les arts, les monumens dont il embellit sa capitale, l'immense quantité de ses ouvrages, où l'on remarque l'érudition la plus profonde, la plus variée sur le droit civil et canonique, sur l'histoire sacrée et profane; ses travaux apostoliques dans les places qu'il avait occupées, son esprit vif, son caractère liant, la pureté de ses mœurs, mille autres qualités que n'eurent pas toujours ses prédécesseurs, perpétueront la mémoire de ses

Lombardie. vertus et de ses bienfaits chez toutes les nations dont il fut ou eût voulu être le père.

Ce qui caractérise spécialement la ville de Bologne, et la met de pair avec les premières cités de l'Italie ; c'est l'école des Carraches, et les tableaux dont elle a rempli les églises, les chapelles, les palais, les maisons particulières et les rues même.

Parmi les ouvrages des Carraches et de leur école dont est rempli le monastère de Saint-Michel-sur-Montagne, hors de Bologne, l'idée de quelques peintures qui ornent la bibliothèque m'a paru ingénieuse. On sait que les livres qui traitent des mêmes matières, sont ordinairement indiqués par une inscription qui distingue chaque faculté. Ici elle est désignée par deux personnages qui y ont excellé, couchés sur les deux rangs d'un fronton : ils confèrent ensemble vivement ou paisiblement, finement ou lourdement, profondément ou superficiellement, suivant le caractère de leurs écrits ou selon la matière qu'ils indiquent. Par exemple, sur le fronton qui domine la philosophie scholastique, le peintre a représenté le docteur Angélique et le docteur Subtil disputant avec chaleur sur la

distinction des degrés métaphysiques et sur l'universel *à parte rei*.

Ce qu'il y a de vraiment curieux, ce qui est unique en Italie, c'est la galerie du palais Caprara, ornée des dépouilles qui furent le partage du général de ce nom, lorsque Sobriski obligea les Turcs de lever le siége de Vienne. On y voit toutes les armes à l'usage des Orientaux, enrichies de ce que l'orfévrerie a de plus riche et de mieux travaillé. Rien n'est plus propre à donner une grande idée de la magnificence ottomane, que ces trophées élégamment arrangés dans cette galerie, parmi lesquels on trouve aussi une multitude de bijoux et d'ajustemens à l'usage des femmes.

Qu'on juge par cette portion qui échut à Caprara, ce que durent avoir le roi de Pologne, le duc de Lorraine et les autres princes et généraux de l'armée victorieuse. Dans le vestibule qui précède la galerie, est un grand buste de celui qui en est le héros, orné de la toison d'or, et porté par un esclave très-courbé qui lui sert de piédestal; imagination ingénieuse, qui se rapporte également et au général victorieux et à la galerie qui lui sert de trophée.

Lombardie.

Il est d'usage, lorsqu'un sénateur est élu chef de la magistrature, d'ouvrir son palais au peuple que la curiosité y conduit. Dans ce cas, où la représentation extérieure est de devoir, chacun se fait un honneur d'étaler des meubles de prix, dans une longue suite d'appartemens, pour donner une grande idée de la richesse et de la magnificence du possesseur.

Différentes sortes de manufactures ont été la source des richesses et de la grandeur de Bologne. C'est elle qui a inventé la fabrique des gazes, portée ensuite dans le Piémont par deux traîtres qu'elle a condamnés à mort, et dont on voit encore les effigies attachées à une potence. Tout le monde connaît le ratafiat et les saucissons de Bologne. Le chanvre est une des plus importantes productions de son territoire: ce serait peut-être la plus utile, si les habitans savaient en tirer parti; mais presque toute cette marchandise sort en écru, mal préparée et au plus vil prix.

Les voyageurs parcourent avec intérêt les environs de Bologne, célèbres par des événemens fameux dans l'histoire. Nos dernières guerres d'Italie ont aussi contribué à la célébrité de ce pays, et il n'en reçoit pas

moins de la part des artistes fameux auxquels il se glorifie d'avoir donné le jour, et qui l'ont enrichi de leurs chefs-d'œuvre. Lombardie.

Annibal, le plus illustre des Carraches, saisissait dans l'instant la figure d'une personne, et en donnait avec quelques coups de crayon la ressemblance si parfaite, qu'on ne pouvait la méconnaître. Ayant été volé dans un grand chemin avec son père, il en porta sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur le portrait qu'il en esquissa. Il n'avait pas moins de talent pour les carricatures, c'est-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de ridicule, en conservant néanmoins la ressemblance. Il existe un livre de sa façon rempli de ces sortes de dessins, la plupart très-ingénieux et très-plaisans. Les grands morceaux de peinture de cet artiste sont à Rome, à Parme et à Bologne.

Le Guide, élève des Carraches, ne fut pas long-temps sans se distinguer par ses ouvrages. Paul V prenait plaisir à le voir travailler, et le faisait couvrir en sa présence : s'il ne me l'eût pas ordonné, disait ce peintre, je me serais couvert de moi-même, comme une chose due à mon art. C'est pour cette raison qu'il ne voulait point

Lombardie.

servir les têtes couronnées, chez lesquelles il eût fallu travailler étant découvert. Comme peintre, il était fier et superbe, et fort jaloux qu'on lui rendît beaucoup d'honneur; il observait, en travaillant, le faste et l'appareil d'un grand seigneur; il était habillé magnifiquement; ses élèves, rangés autour de lui, préparaient sa palette, nétoyaient ses pinceaux, et le servaient dans le plus grand silence : hors de son atelier, il était modeste, se livrait à la société et aimait à s'y rendre utile.

François l'Albane fut élève du Guide, qui l'introduisit dans l'école des Carraches. Il acheva de se former à Rome, et mêla l'étude de son art à celle des lettres qui ne contribuèrent pas peu à lui donner les idées agréables et riantes qui font le caractère de tous les ouvrages de cet artiste. Il avait épousé une femme charmante qui joignait à une rare beauté l'extrême complaisance de lui servir de modèle pour les sujets galans qui ont si souvent exercé son pinceau. Il en eut douze enfans, beaux comme leur mère, qu'il avait autant de plaisir à peindre, qu'elle en témoignait elle-même à les tenir entre ses bras dans toutes les attitudes dont il avait besoin. Cet avantage singulier

de trouver dans sa propre famille des modèles si parfaits, fut cause, sans doute, qu'il mit dans ses tableaux tant de Vénus, d'Amours, de Nymphes et de Déesses. Mais comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes. Il passait ses étés dans une maison de campagne ornée de fontaines et de bosquets, où il trouvait les situations riantes et les beaux sites qui se voient dans ses ouvrages, dont les scènes se passent dans des jardins ou dans des campagnes délicieuses. Son imagination remplie de la lecture des poètes, lui a fourni des idées heureuses et des allusions piquantes qui feront toujours rechercher ses tableaux. Lombardie.

Parmi les églises qui sont hors la ville, la plus curieuse est la *Madona de Santa-Luca*. Elle est située à une lieue de Bologne sur une montagne. On y va par une belle galerie en portiques, formée de sept cents arcades, ce qui rend le pélerinage très-commode; c'est un des plus grands monumens de la dévotion des Italiens à la Sainte Vierge. Mais il ne doit son existence qu'à la générosité des habitans de Bologne. Ils n'ont rien épargné pour augmenter le concours, et pour qu'on pût y aller sans crain-

Lombardie.

dre les injures du temps. On voit, à l'entrée de cette vaste construction, qu'elle fut commencée par le cardinal Buonacorsi, légat du pape, en 1675. Plusieurs seigneurs firent bâtir un certain nombre d'arcades, et y ont fait apposer leurs armes. Leur exemple a été suivi des bourgeois opulens; les corps et communautés y ont fait bâtir à leur tour; jusqu'aux domestiques se sont cottisés afin d'y contribuer. Ceux même à qui leurs facultés ne permettaient pas d'en faire autant, se chargeaient de briques qu'ils y portaient en allant en pélerinage: cette galerie passe à moitié chemin sur une arcade, sous laquelle traverse la grande route. Il y a sur cette arcade un pavillon décoré en-dehors d'un ordre ïonique, et en-dedans d'un ordre dorique, par *Bibiena*. Comme à cet endroit le chemin devient trop roide pour les voitures, on y a pratiqué des écuries où les pélerins peuvent laisser leurs chevaux et continuer leur route à pied. Du moment qu'on sort du pavillon, on ne cesse de monter sous cette galerie, jusqu'à ce que l'on soit arrivé au sommet du mont Guardi, sur lequel se trouve l'église de la Sainte Madonna.

Le plan de cet édifice est une croix grecque

que avec une coupole au milieu : il est un peu dans le goût de la Supergua. Son intérieur est beau et décoré de grandes colonnes cannelées d'ordre ionique. On y conserve au-dessus du maître-autel, dans une châsse couverte de pierreries, le portrait de la sainte Vierge, peint, à ce que l'on dit, par saint Luc. Les religieux Dominicains qui la desservent, ne font voir cette image qu'en surplis et en étole, récitant des prières et avec des cierges allumés. C'est une toile de moyenne grandeur, où la Vierge est peinte en buste : sa tête est d'un noir brun, elle a un grand nez aquilin et de grands traits ; l'enfant Jésus est de même couleur. Le caractère de cette Vierge, quoique chargé, n'est pas absolument mauvais. Le mur où sa châsse est appliquée, est couvert de couronnes, de cœurs, de jambes, de bras, pieds et mains d'argent, qu'on y offre de toutes parts en *ex voto*. On attache les dernières offrandes en bas, et quand la surface du mur n'en peut plus contenir, les religieux fondent, au profit de l'église, celles qui sont les plus élevées. Lombardie.

Il y a quelques années que le sacristain, chargé de faire voir cette image célèbre, était un homme de beaucoup d'esprit; mais

Lombardie. qui avait tout le propos d'un vrai charlatan, comme bien des Italiens. Il amusa beaucoup M. G... par ses exagérations singulières. « Voyez, admirez, lui disait-il, « cette belle physionomie ; regardez ces « beaux yeux ; que de majesté dans son re- « gard ; quel beau nez ! quelle belle bou- « che ! Aucun peintre n'a jamais rien fait « de pareil ; mais ce qu'il y a de plus sin- « gulier, ajoutait-t-il, c'est qu'on ne l'a « jamais pu imiter parfaitement : la très-Ste. « Madonne le voulant ainsi. Car quand on a « la copie, si l'on est près de dessiner ses « yeux, elle les cligne de façon qu'elle les « rend plus petits qu'ils ne sont : si on lui « fait le nez droit comme elle l'a, elle le « tourne de travers : il en est de même de « sa bouche et de tous ses traits, qu'elle « déguise de manière qu'il est impossible « de les saisir. » Le révérend père, dit M. G...., après avoir baisé à plusieurs reprises ce portrait miraculeux, ne manqua pas de nous faire quêter, et pour achever comme il avait commencé, quand il nous reconduisit il me dit, en me frappant amicalement l'épaule : « Etranger, ressouvenez- « vous toute votre vie que vous avez vu « aujourd'hui la chose la plus rare, la plus

« belle, la plus étonnante qui soit au monde, « et que vous avez reçu en la voyant, un « honneur qui ne s'accorde qu'aux cardi- « naux et aux ambassadeurs. » Il finit en assurant que le seul ressouvenir de cette très-sainte Madonne de saint Luc le préserverait de tout accident dans le voyage. Lorsqu'on promène cette image dans Bologne, le sénat et tous les corps et communautés y assistent ; chacun se prosterne partout où elle passe. Lombardie.

Les femmes étant admises dans les académies d'Italie, Laura-Bassi occupe à Bologne la chaire de physique ; elle parle français, et c'est en latin qu'elle donne ses leçons. Il y a peu d'années que la signora *Agnèze*, de Milan, professait les mathématiques avec éclat : elle s'est depuis retirée dans un couvent d'un ordre très-austère. Le comte Marsigli est le fondateur de l'institut qui est lié à l'université et aux anciennes académies. Il y consacra sa fortune et l'illustra par ses connaissances en tout genre. Le pape Benoît XIV, natif de Bologne, a donné à l'institut un nouvel éclat par ses bienfaits et une protection éclairée. On sait que Bologne, quoique dépendante du pape, qui y tient un légat, conserve une

image de liberté et de république. Elle a un ambassadeur à Rome, et un auditeur de rote; elle fait battre de la monnaie sur laquelle on lit : *Bononia docet*, témoignage public de son amour pour les sciences.

Lombardie.

Il y avait à Bologne un homme, ou plutôt un personnage qui a joué un grand et triste rôle à la cour d'Espagne ; c'était le Castrat Farinelli, ce chanteur célèbre. Après avoir fait connaître son talent dans les principales cours de l'Europe, il s'était arrêté à celle d'Espagne. Le roi Ferdinand et la reine sa femme s'étaient tellement passionnés pour lui, que sa faveur éclipsait le crédit des ministres. Aussi, tous les princes qui avaient à négocier à cette cour, s'adressaient-ils à lui, le comblaient de présens et lui écrivaient des lettres telles qu'ils en auraient adressées aux Ximenès et aux Olivarès. Farinelli, assiégé par les courtisans, recherché par les ministres, décoré de l'ordre de Calatrava, ne négligea pas sa fortune : mais ce qui est sans exemple, il ne se laissa pas enivrer de la fumée de la faveur, parut toujours modeste, et respecta même les grands qui réclamaient sa protection. Un d'entre eux lui demanda un jour ses bontés. *Voilà*, dit-il, *des expressions bien fortes*

pour les plaisirs que je puis faire: je vais, si vous le désirez, vous chanter une ariette, c'est tout ce qu'un seigneur tel que vous peut attendre de quelqu'un comme moi. Il disait quelquefois qu'il regrettait la vie libre et vagabonde qu'il avait menée avec ses camarades, et que des chaînes, pour être d'or, n'en étaient pas moins pesantes. Cette façon de penser est d'autant plus étonnante, que ces êtres dégradés ont la plus haute opinion de l'importance de leur talent. La nature semble leur avoir donné par compassion et pour consolation, la vanité la plus folle. Cafarelli disait, en parlant de Farinelli, qu'il avait été premier ministre en Espagne, et ajoutait-il, le méritait bien; car c'était une voix admirable. La manière dont on traite les plus distingués de ces castrats doit aussi leur tourner la tête. La seconde dauphine ayant le goût de la musique italienne, on fit venir à Versailles Cafarelli, à qui l'on entretint pendant son séjour un carosse et une table de six couverts, traitement exactement pareil à celui du confesseur du roi. Il ne chanta qu'une fois en public; ce fut un oratorio, dans la chapelle du Louvre, le jour de la St. Louis, en présence de l'académie française, et son

Lombardie.

Lombardie.

paiement fut une bourse de cent jetons. Sa fatuité, en fait de bonnes fortunes, était une chose curieuse; on ne pouvait s'empêcher de rire du contraste de ses prétentions et de son état, qui cependant n'était pas méprisé par certaines femmes. Une observation à faire par un philosophe, est que de la multitude de ces castrats, voués et livrés uniquement à la musique dès l'enfance, ils n'en sort point de bons compositeurs. On en doit donc inférer que ce dont on les prive a de grandes influences sur les facultés de l'ame.

Farinelli, dans l'opulence, tient à Bologne une bonne maison, qui ne le sauve pas de la mélancolie. Affranchi de la cour à la mort de Ferdinand, il paraît aujourd'hui en regretter l'esclavage, comme il y regrettait sa liberté. Il prouve que si la cour ne rend pas heureux, elle empêche, après une longue habitude, qu'on ne le soit ailleurs.

Je trouvai à Bologne un homme plus à plaindre qu'un vieux castrat blasé. C'était le marquis de Govea, oncle du duc d'Aveiro, exécuté avec une partie de sa famille, pour l'attentat commis sur le roi de Portugal. Quoique le marquis de Govea voyageât

chez l'étranger, lors du crime, il a été compris dans le châtiment par la perte de ses biens, et s'est fixé à Bologne avec une modique pension que le roi d'Espagne lui fait, m'a-t-on dit, par compassion pour un innocent qui a le malheur de tenir de trop près à une famille coupable, pour pouvoir jamais rentrer dans sa patrie. Je l'avais remarqué dans un café de la place du palais, où s'assemblent, comme à Paris, les nouvellistes et les désœuvrés de la ville. Le hazard m'ayant fait asseoir auprès de lui, je vis qu'il avait l'ordre de Christ, et que ses habits n'annonçaient pas l'opulence. Je lui fis politesse et liai conversation avec lui. Il y parut sensible, car ayant appris que j'irais à Venise, il me donna le lendemain une lettre pour un particulier de cette ville, dont il avait tenu un enfant avant sa disgrace, et chez qui je serais mieux qu'à l'auberge, dans le concours d'étrangers qui se rendaient à Venise pour le carnaval de l'Ascension.

Lombardie.

CHAPITRE VI.

Route de Bologne à Florence. — Volcan de Fuoco-de-Ligno. — *Histoire de Florence. — Sa célèbre galerie. — Course de chevaux. — Commerce. — Maisons de plaisance du grand duc.*

Toscane.

On compte cinquante-sept milles de Bologne à Florence, qui font environ dix-huit lieues; c'est à vingt-cinq milles de Bologne et à trente-deux milles de Florence, qu'on passe près du village de *Pietra-Mala*, célèbre par le volcan dont nous allons parler.

Le plus beau spectacle que la physique offre dans les montagnes de l'Apennin, est ce qu'on appelle dans le pays *Fuoco-de-Ligno*. Le terrain d'où cette flamme s'exhale a dix ou douze pieds en tout sens; il est sur le penchant d'une montagne à mi-côte, parsemé de cailloux, comme le reste du territoire, sans aucune fente ni crevasse, et l'on trouve à quelques pas de là, comme dans tout le reste de la montagne, le gramen et autres herbes communes.

Cette flamme est si vive, surtout quand le tems est pluvieux et que la nuit est obscure, qu'elle éclaire toutes les montagnes voisines. Lorsque je l'ai vue, le 24 octobre 1765, par une nuit froide et humide, il sortait de deux endroits, deux tourbillons d'une flamme très-vive, d'environ un pied de diamètre et un pied de haut : dans le reste du terrain, il y avait deux petits floccons d'une flamme bleue et légère, semblable à celle de l'esprit de vin, qui sortaient entre les cailloux et voltigeaient sur la surface du terrain. En y jetant de l'eau, la flamme pétillait, et cessait pour un instant; mais bientôt, elle reprenait toute sa vivacité. En grattant la terre avec force, on suspendait aussi la flamme dans certains endroits; dans d'autres, on la rendait plus vive; le bois s'y enflammait très-vîte, mais les pierres n'y paraissaient presque pas altérées; le terrain n'est pas même chaud dans les endroits où il n'y a pas de flamme actuelle. Toscane.

On m'a assuré qu'un grand vent éteignait quelquefois cette flamme, mais cela est très-rare; et dans ce temps-là même, il suffit d'en approcher la moindre lumière, pour la rallumer en entier. L'odeur de cette flamme était difficile à distinguer à cause

Toscane.

du vent qui l'emportait avec force : c'était une odeur qui semblait tenir un peu du soufre ou plutôt de l'huile de pétrole.

On voyage agréablement dans la Toscane, les chemins étant en général assez beaux ; mais les passages des rivières, que l'on est obligé de faire à gué, très-fréquemment, seraient capables de dégoûter les voyageurs qui n'auraient pas l'attention de choisir la belle saison pour voyager.

Les plaines de la Toscane sont fertiles en blés, vins, safrans et légumes de toute espèce; on y voit de très-belles plantations de mûriers et d'oliviers, dont les soies et les huiles font un grand objet de commerce. On y élève deux familles de vers à soie par an, au moyen de ce qu'on y dépouille deux fois les mûriers de leurs feuilles.

Les fruits de la Toscane sont excellens ; les cidres, particulièrement ceux de Florence, sont fort estimés, ainsi que les melons d'eau. Ce pays est un des plus beaux et des plus féconds de l'Italie. Il y a de hautes montagnes où l'on trouve des mines d'alun, de fer, et même d'argent. On y trouve aussi des carrières d'albâtre, de porphyre et de marbre de toute espèce.

L'abondance qui règne dans cet état fait

que le paysan s'y livre avec gaîté au travail. Les hommes y sont grands et bien faits, ainsi que les femmes : mais ces dernières ont de si belles couleurs et de si beaux traits, qu'il est impossible de n'en être pas frappé. Le caractère de leur physionomie a quelque chose de grand que l'on ne trouve en aucun autre lieu de l'Italie. C'est proprement à la Toscane que l'on doit appliquer l'idée que l'on se fait chez nous d'une beauté romaine : car à Rome, les traits y sont plus mignards et plus délicats ; les femmes joignent à cette physionomie noble et intéressante, une espèce de coquetterie qui plaît beaucoup aux étrangers, jointe à une grande propreté. Toscane.

Enfin, on trouve dans la Toscane beaucoup de restes d'antiquité, vases, figures, médailles, instrumens de sacrifices et autres, qui font voir à quel point les Etrusques excellèrent dans les arts ; et il n'y a rien dans ce genre qui soit plus recherché et plus curieux que ces anciens monumens des Toscans.

Florence paraît avoir tiré son nom de sa situation agréable dans des campagnes fleuries ; cette ville a deux lieues de tour et quinze cents toises de longueur. On y

compte environ soixante-dix mille ames. Elle en avait autrefois trois fois autant, lorsque les Médicis parvinrent à s'en rendre maîtres : mais alors un commerce prodigieux y soutenait l'abondance et la population.

Toscane.

L'art de la laine, *arte della lana*, était alors le plus riche et le plus considérable. Il fut la principale source de la puissance de Florence et de toutes les grandes et belles choses qu'elle entreprit. La maison de Médicis fut une de celles qui se distinguèrent le plus dans ce commerce. Un rejeton de cette famille, qui s'était attiré l'amour et la confiance du peuple par un esprit supérieur et par un caractère aimable et généreux, fut fait Gonfalonier, en 1378. Jean de Médicis eut les mêmes qualités et posséda la même charge : Cosme le Grand, son fils, joignit aux vertus de ses pères, les talens les plus rares. Possesseur d'une fortune immense, et connu dans toutes les parties du monde où il portait le commerce, il profita du crédit dont il jouissait parmi le peuple pour s'emparer de l'autorité. Il eut toute celle d'un souverain, et il ne lui en manqua que le titre : mais il ne s'en servit que pour subjuguer les cœurs par

des bienfaits : c'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen qui faisait toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, et soutenir de l'autre le fardeau de la république, entretenir des facteurs et recevoir des ambassadeurs ; résister au pape, faire la guerre et la paix, être l'oracle des princes, cultiver les belles-lettres, donner des spectacles au peuple, et accueillir tous les savans Grecs que la barbarie des Turcs forçait de s'éloigner de Constantinople. Toscane.

Des ennemis jaloux de la gloire de Cosme de Médicis, ou peut-être des patriotes animés du désir de conserver la liberté de la république, réussirent à le faire exiler. Il se retira à Venise, d'où étant rappelé un an après, il revint jouir à Florence de son autorité, de sa fortune, de ses biens immenses, de la réputation la plus éclatante, et de l'amour de ses concitoyens. Il mourut en 1584, et fut enterré dans l'église de St.-Laurent, où la république fit graver sur sa tombe cette courte, mais belle épitaphe: *Cosmus Medicæus, decreto publico, pater patriæ.* Cosme de Médicis, par un décret public, père de la patrie.

Les Médicis régnèrent pendant plus de

Toscane.

deux siècles ; et quoique les Florentins conservassent toujours un ressentiment de leur liberté éclipsée, ils ne purent s'empêcher de les aimer et de leur être attachés. Déchirée par des factions continuelles, cette république avait besoin de zélés défenseurs qui la missent à couvert des maux que lui avaient fait essuyer les factieux. Il est certain que la maison de Médicis, dont elle connaissait depuis long-temps la saine politique, pouvait mieux la défendre qu'aucune autre puissance, et si elle s'était contentée d'en être la protectrice, et de laisser à cette patrie dont les Médicis furent long-temps les pères, le titre de république et sa liberté, sans en être moins souverains dans le fait, ils auraient été de plus grands hommes. En perdant leur liberté, les Florentins eurent le bonheur d'avoir pour maîtres des princes qui ne cherchèrent que la félicité publique. La maison de Médicis eut l'adresse de régner par les bienfaits autant que par l'éclat de la fortune et du pouvoir. Elle a eu l'art de cacher toujours sous des fleurs, les chaînes qu'il imposa à sa patrie. Elle protégea toujours les belles-lettres, et en les cultivant, elle éleva jusqu'à elle les artistes qui se trouvèrent inté-

ressés à la faire connaître et à la faire aimer. C'est à ce goût qu'elle eut pour les sciences, que nous sommes redevables de cette superbe collection que renferme la galerie de Florence. Toscane.

Tout étranger qui arrive à Florence, brûle d'impatience de voir cette célèbre galerie où sont rassemblés tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres. C'est aussi là que j'ai porté mes regards. On ne s'attend pas sans doute à trouver ici la description de toutes les curiosités qu'elle renferme. Elles forment déjà douze volumes *in-folio*, sous le titre de *Musæo-Fiorentino*, et l'ouvrage n'est pas achevé. D'ailleurs, ces curiosités si propres à exciter l'admiration et les transports d'un amateur qui les observe, sont bien éloignées de conserver le même intérêt dans les descriptions qu'on en trace. Comment serait-il possible de soutenir longtemps l'attention du lecteur : les détails dans lesquels on est obligé d'entrer, ne peuvent avoir que de la sécheresse ; et s'ils sont multipliés, ils entraînent bientôt l'ennui par leur monotonie. Ainsi, je ne m'arrêterai qu'aux objets les plus remarquables.

La galerie du grand duc a été bâtie par les ordres de Cosme I.er ; le bâtiment est

rie divisée en deux ailes, comme je l'ai déjà dit. Celle du Levant a environ quatre cent soixante pieds de longueur, et celle du couchant un peu moins ; le corridor qui les réunit peut avoir cent pieds; la largeur de ces salles est de vingt-un pieds, et la hauteur, de près de vingt. Les plafonds sont des fresques divisées en compartimens, représentant les attributs des sciences et des arts, les vertus civiles et militaires, avec des portraits des Florentins qui, par leurs talens, ont illustré leur patrie pendant les derniers siècles, dans l'église, la guerre, la politique, la philosophie, la médecine, la jurisprudence et les arts libéraux; ce qui forme une histoire très-intéressante de Florence, pour cet espace de temps. On y voit aussi les portraits de tous les princes de la maison de Médicis et de plusieurs autres personnages célèbres. Dans l'intervalle des croisées et le long des murs, on a rangé avec autant de symétrie qu'il a été possible, cinquante-huit statues et quatre-vingt-neuf bustes antiques; il y en a peu de bronze parmi ces derniers; ils sont presque tous de marbre, et forment une suite complette de tous les empereurs, depuis Jules-César jusqu'à Alexandre Sévère. Toscane.

Toscane.

On y a joint les concurrens et les usurpateurs, ainsi que plusieurs têtes de femmes et de filles des mêmes empereurs.

Douze chambres ou grands cabinets tiennent à la galerie. Il n'en est aucune où l'on ne voie des choses très-rares et très-curieuses. La première, dans l'ordre où elles sont placées, est *celle des peintres*, qui renferme les portraits des peintres les plus célèbres d'Italie, de France, de Flandre et d'Allemagne, peints par eux-mêmes. Cette collection, si honorable pour la peinture, est d'autant plus précieuse, que le mérite seul donne droit d'y être admis. On peut la regarder comme une histoire vivante des peintres : elle fait connaître en même temps leur génie, leurs ouvrages, leur touche et les traits de leur visage. Ce fut le cardinal Léopold de Médicis qui invita les peintres les plus distingués, vivans, à y envoyer leurs portraits. Ils s'en firent tous honneur, et les autres ont ensuite continué. Ces portraits sont au nombre de deux cents, et plusieurs sont de la plus grande beauté. La statue du cardinal Léopold, en marbre blanc, est au milieu de la salle : il est assis et tient divers papiers à la main,

qui font allusion au goût de ce prince pour les arts et les sciences. Toscane.

La seconde chambre, dite des *Porcelaines*, en renferme de rares, de précieuses, d'anciennes, du Japon et de la Chine, de toute grandeur et de toute forme. On y conserve aussi beaucoup de vases étrusques et de vases de terre d'Égypte. Dans la troisième chambre, à laquelle on donne le nom des *Idoles*, on voit une suite nombreuse de divinités antiques de bronze, égyptiennes, grecques et romaines, de talismans, de lampes, trépieds, meubles et instrumens de sacrifices. Après le *muséum* du roi de Naples à Portici, c'est le plus beau en ce genre qu'il y ait en Italie. On a rangé sur deux corniches qui règnent autour de ce cabinet, trois cents antiques en bronze, dont quelques têtes sont de grandeur naturelle. Celles de Tibère, d'Antinoüs et de Faustine, sont d'autant plus estimées, qu'elles ont une ressemblance parfaite avec les médailles. A côté de la porte, est une colonne torse d'albâtre oriental, haute de sept pieds trois pouces, très-bien travaillée, et d'un seul morceau. On a mis au-dessus une Diane antique de marbre, d'environ deux pieds de haut.

Toscane.

La quatrième chambre, appelée des *Arts*, contient plusieurs armoires de marqueterie, où se trouve une grande quantité d'ouvrages d'ivoire, tant tournés que sculptés, mais qui n'ont d'autre mérite que l'extrême délicatesse du travail. Une chose beaucoup plus singulière et d'une imagination bizarre, c'est une caisse dans laquelle un certain Gaetano Zuinno, Sicilien, qui vivait sur la fin du dix-septième siècle, a représenté, en cire coloriée, au naturel, un sépulchre plein de différens cadavres, dans tous les états où ils peuvent être depuis l'instant de leur mort jusqu'à leur entière dissolution. Quelques-uns paraissent être rongés de vers. Dans une autre caisse, il a rendu avec une vérité aussi affreuse que révoltante, plusieurs pestiférés morts ou mourans. Cette même pièce est ornée de plusieurs tableaux de peintres anciens, parmi lesquels il s'en trouve de très-beaux.

La cinquième, dite des *Flamands*, est entièrement destinée aux peintres de cette nation. Il y a cent cinquante tableaux de Rubens, de Wandick, de Métis, de Paterneff, de Wanderneff, de Breughel, de Miétis, de Gerard-Dow, etc. La manière de tous ces artistes est connue

La sixième chambre, des *Mathématiques*, est remplie de divers instrumens de mathématiques, de physique et d'astronomie. Toscane.

Enfin, on arrive à la septième chambre, celle de la *Tribune*, où la peinture et la sculpture semblent se disputer à qui captivera avec le plus d'empire l'admiration des spectateurs. C'est là que les yeux se portent d'abord sur six statues antiques du premier ordre, rangées sur des piédestaux à quelque distance du mur. Mais ils s'arrêtent bientôt sur la célèbre statue de Vénus, connue sous le nom de *Vénus de Médicis*, qui est dans le fond de la tribune, vis-à-vis la porte. Elle est toute nue, d'un marbre fin et blanc, dont la couleur est si nette et si belle, qu'il paraît transparent. Sa hauteur est d'un peu plus de cinq pieds, ce qui est la plus belle proportion de la taille des femmes. Elle serait même un peu plus grande, sans l'attitude de mouvement que lui a donné l'artiste, en lui faisant plier en avant le genou droit, et avancer tout le corps qui est légèrement courbé.

On ignore le nom de l'artiste, quoiqu'on lise sur la base qu'elle a été faite par Cléo-

Toscane.

mène, fils d'Apollodore, Athénien : mais on révoque en doute l'authenticité de cette inscription, qui paraît avoir été mise après coup sur un marbre rapporté sur la base. Cette belle figure fut trouvée à Tivoli, dans la Villa-Adriani, de même qu'un grand nombre de statues du plus beau travail des Grecs ; mais elle était cassée en cinq endroits, au cou, aux cuisses, au-dessus des jambes, au milieu des jambes et au-dessus des pieds. Tout ce qui est antique dans cette figure est bien restauré ; les bras sont modernes, quoiqu'on assure à Florence qu'ils sont antiques. Ils sont faits, il est vrai, avec soin ; mais ils ne répondent point à la beauté du reste de la figure.

A côté de la Vénus de Médicis, est une autre statue de Vénus, appelée Céleste ou pudique. Son visage a un air de modestie et de gravité divine. Elle a la main droite élevée au-dessus du front, et paraît toucher une touffe de cheveux annelés. De la main gauche elle retient la draperie qui la couvre jusqu'au-dessus de la ceinture ; le reste du corps est nu.

Une troisième Vénus, appelée *Venus Victrix*, à cause de la pomme qu'elle tient à la main, est beaucoup plus grande que

nature. Le voisinage des deux autres lui fait tort. Toscane.

Une autre statue de la plus grande beauté, est le Faune, jouant des crotales ou cimbales, et ayant un pied sur la *scabilia*, espèce d'instrument en forme de soufflet, qui rendait des sons à peu près comme les soufflets qui sont au-dessous des oiseaux de bois dont s'amusent les enfans : c'est une des plus belles statues antiques qui aient été conservées. L'expression du mouvement du Faune est admirable, et les membres en sont savamment contrastés. Cet antique n'est pas cependant du dernier fini. On remarque aussi que la tête et les mains ont été restaurés par Michel Ange ; mais c'est avec tant de goût, qu'ils sont dignes du reste de la figure.

Les lutteurs forment un groupe excellent, trouvé à Rome à la fin du dix-septième siècle. Malgré la difficulté de l'exécution, on ne trouve point de parties faibles dans cet ouvrage.

Une autre non moins remarquable, est l'espion ou le remouleur, *Arrotino*, *Rotatore*. Il représente un homme entièrement nu, dans une attitude gênée, presque accroupi, aiguisant un couteau, mais

Toscane.

prêtant l'oreille à une conspiration qui a donné lieu à bien des discussions, sans qu'on ait pu éclaircir encore quelle est la conspiration que ce remouleur alla découvrir ensuite au sénat de Rome. Des savans prétendent que c'est la conspiration du jeune Brutus. Quoi qu'il en soit, cette figure est pleine d'expression, d'un mouvement simple et naturel. La tête, surtout, a un caractère de vérité qui répond à l'état de l'ouvrier qu'on a représenté.

Derrière ces statues, on a rangé, contre le mur, plusieurs petits antiques, qui ne sont pas de ce premier ordre, mais qui néanmoins ont des beautés. Les tableaux que l'on voit sur le même mur sont bien plus précieux. C'est là que l'on peut dire véritablement que la peinture étale ses chefs-d'œuvre.

Une femme nue, du Titien, qu'on appelle sa maîtresse, d'autres disent que c'était la maîtresse d'un des Médicis. Elle tient des fleurs de la main droite, l'autre main tombe négligemment sur ce que la pudeur doit cacher. L'air de tête en est charmant, son regard est voluptueux, et la couleur en est si parfaite, qu'elle fait illusion.

Une Vénus du Titien, qu'on appelle sa femme, peinte toute nue, avec un amour derrière elle. Le pinceau en est vrai et gracieux. Toscane.

On vient de voir la femme du Titien peinte en Vénus ; son mari l'a encore représentée en Vierge, avec l'enfant Jésus et le petit saint Jean. C'est là que l'on voit encore un saint Jean-Baptiste de Raphaël, de la plus grande beauté ; deux Vierges du même auteur, une Vierge du Guide, une du Corrège, une d'André del Sarto, un Satyre présentant une corbeille de fleurs à une Nymphe, par Annibal Carrache ; Jésus-Christ disant aux Pharisiens : *Rendez à César ce qui est à César*, par Michel Ange de Caravage ; une sainte Famille, du Parmesan ; une tête de vieillard, par Paul Véronèse, belle, d'une fraîcheur de couleur admirable ;

Un singe qui peigne un enfant, par le Tintoret ; d'une manière vigoureuse ;

Les trois Grâces en grisaille, par Rubens, traitées d'un grand goût.

Il y a dans le même salon, une armoire en forme de tabernacle, composée de jaspe, d'agathe et de toutes sortes de pierres précieuses, où l'on a employé en forme de

Toscane.

clous des topases, rubis, saphirs et émeraudes. A la partie supérieure on a placé une perle d'une grosseur extraordinaire. Cette armoire est garnie de quatorze colonnes de lapis lasuli, dont les bases et les chapitaux sont d'or massif; elle est ornée de plus, de bas-reliefs d'or, exécutés avec beaucoup de soin. Les curiosités que l'on conserve dans cette armoire sont en grand nombre. Il y a une collection de pierres gravées antiques, et beaucoup d'autres morceaux qui sont cependant plus remarquables par le prix de la matière que par la beauté du travail.

On a placé dans le milieu une grande table octogone, ouvrage de rapport, imitant les fleurs et les fruits, aussi bien qu'on peut le désirer dans ce genre de travail. Ce salon, de forme octogone, prend son jour par huit fenêtres pratiquées sous la voûte, et garnies de vitres de cristal. Le plafond est en forme de coupole, incrustée de nacre de perle, et le parquet est orné de compartimens de marbre, répondant au plafond.

La huitième chambre, de l'*Hermaphrodite*, prend son nom de la célèbre statue aux deux sexes qu'on y voit. Ce bel antique

est de marbre blanc. L'hermaphrodite y est représenté couché sur une peau de lion. Il est semblable à celui de la villa Borghèse à Rome; mais il fut trouvé long-temps auparavant: il est très-bien conservé. Toscane.

On montre, dans la même pièce, une infinité de dessins des plus grands maîtres, particulièrement de Michel Ange et de Raphaël. Une des plus belles choses de cette pièce, est une galerie portative, composée de trois ou quatre cents petits tableaux en miniature, faits par les meilleures maîtres; ils sont tous placés sur des layettes, et renfermés dans une armoire qui peut se transporter aisément. Le cardinal Léopold de Médicis, qui, dans l'avant-dernier siècle, rassembla de tous côtés les chefs-d'œuvre de l'art, se plaisait à en avoir une partie qui put l'accompagner partout, et spécialement au conclave.

La neuvième chambre, dite des *Médailles*, contient le plus riche médailler de l'Italie. On y compte environ douze mille médailles tant en or qu'en argent et en bronze, de toutes grandeurs. On y trouve, entre autres pièces rares, deux Othons de moyen bronze. Le nombre des camées et des pierres gravées est, dit-on, de trois mille. Les connais-

Toscane. seurs ne font cas que d'une trentaine. Les murs de cette pièce sont couverts de tableaux des meilleurs maîtres modernes, tels que l'Albane, Sottermans, Velasco, Pierre de Costone, etc.

La dixième chambre, appelée l'*Arsenal*, est, en quelque sorte, le rebut de la galerie. On y trouve cependant des choses très-précieuses.

La onzième chambre porte le nom du *Tabernacle*, à cause du tabernacle et de l'autel destinés pour la magnifique chapelle de St. Laurent. Le travail de ces deux morceaux, qui ne sont pas finis, et qui vraisemblablement ne le seront jamais, est cependant très-estimé. Ils sont incrustés de pierres très-rares.

Enfin, la douzième et dernière chambre est la *Salle d'armes*, remplie d'armures de toute espèce et de différentes nations, avec différens instrumens militaires. Dans l'une des chambres on fait voir, à côté d'une croisée, une de ces armes défensives, inventées par les maris jaloux, pour défendre la chasteté de leurs femmes, dans un temps où les Italiens étaient possédés de cette terrible maladie.

Les ouvriers qui travaillent pour le grand

duc, ont leur logement dans le premier étage de la galerie. Dans ce même étage, est aussi l'académie de peinture, sculpture et d'architecture, si célèbre autrefois, si pauvre aujourd'hui en habiles artistes, et la bibliothèque Magliabechi, qui porte le nom de celui à qui elle a appartenu. On y trouve des manuscrits et des livres fort rares. Toscane.

C'est dans les bâtimens de la galerie de Médicis, qu'on voit le travail des tableaux en pièces de rapport, qui se fait avec des pierres dures, et qui est célèbre dans toute l'Europe. L'incrustation est quelquefois si parfaite, si nuancée, si approchante de la nature, qu'on est étonné de la patience et de l'adresse des artistes.

Ces ouvrages sont en général inférieurs à ceux de la mosaïque de Rome, parce qu'employant des pierres fort larges, on ne peut imiter la dégradation des couleurs au point de pouvoir donner de la rondeur aux objets; mais le trait y est rendu avec justesse, et d'ailleurs la beauté de la matière augmente le prix de ces ouvrages. Les matières, c'est-à-dire, les pierres dures qu'on y emploie, se tirent du Levant, de la Bohême; on en

Toscane.

trouve quelques-unes dans la Toscane et dans la Lombardie.

Un étranger, ébloui de la prodigieuse quantité de richesses et de curiosités qu'il avait vues, tant dans les palais du grand duc, que dans la galerie, demandait un jour à M. le comte de Richecourt, comment l'empereur n'avait pas été tenté de les faire porter à Vienne ? Il lui répondit qu'il en avait été question plus d'une fois, mais qu'il avait fait tous ses efforts pour l'empêcher, en représentant qu'il n'y avait plus que cette ressource pour attirer et retenir les étrangers à Florence. M. de Richecourt ajouta que pour retenir plus long-temps à Florence les Anglais qui y portaient beaucoup d'argent, il les avait mis dans le goût de faire à Florence un cours de médailles dans le cabinet du grand duc. Cela les occupait souvent quatre mois, et procurait encore un présent honnête au garde du cabinet.

La galerie et le palais vieux communiquent au palais Pitti, par un corridor couvert, qui a deux cent cinquante toises de longueur.

Le palais Pitti a conservé le nom de Luc Pitti, gentilhomme Florentin, qui l'avait fait bâtir vers l'an 1460. Il fut obligé de

le vendre à cause du dérangement de ses affaires. Le grand duc Come I.er l'avait acquis; il y fixa sa demeure, et il a été celle de tous ses successeurs. Toscane.

Ce palais est situé sur une grande place qui le laisse tout-à-fait à découvert. La façade a quatre-vingt-dix toises de longueur du côté de la place. L'architecture a trois rangs de grandes arcades les unes sur les autres, qui lui servent de croisées. Elle est toute à bossages et à refends vermiculés. Cette décoration, quoique simple et même un peu rustique, a quelque chose de majestueux.

La cour du palais est d'une belle proportion et d'une architecture mâle: il y a de grandes galeries dans son pourtour, où l'on a employé les trois ordres grecs, qui y sont en colonnes engagées dans le mur, toutes chargées de bossages vermiculés. C'est une chose que les architectes condamnent aujourd'hui, parce que c'est allier le lourd et le délicat, que d'assommer de bossages l'ordre corinthien.

On montre, sous la galerie du palais Pitti, près de la porte, une pierre d'aimant brune, qui a quatre pieds et demi de long, sur trois et demi de large; lorqu'un soldat

Toscane.

met sa baïonnette dans un des trous qui y sont, et qu'il l'y laisse un instant, elle est en état, lorsqu'il la retire, de porter un couteau et une clef. On dit que cette pierre pèse plus de cinquante quintaux, et qu'elle aurait eu bien plus de force si elle n'avait pas été endommagée par le feu dans un incendie.

Les appartemens du grand duc sont décorés avec la plus grande magnificence: on y voit des lambris dorés, des tables incrustées avec la plus grande perfection, une quantité immense de porcelaines, et surtout des peintures de la première beauté.

Le palais vieux était autrefois le lieu principal où la république de Florence tenait ses assemblées. Les Médicis l'occupèrent ensuite lorsqu'ils s'emparèrent du pouvoir suprême. Il fut bâti dans le treizième siècle. Cet édifice, quoiqu'ancien, ne manque ni de grandeur ni de noblesse. Cet édifice était très-propre à l'usage auquel on l'avait destiné. Ce qui frappe le plus dans l'intérieur, est une grande salle d'environ cent soixante-deux pieds de long, sur cent soixante-quatorze de large. Les murailles, peintes à fresque par Vassari, représentent les principaux événemens de la république.

Le

Le garde-meuble des grands ducs est dans l'étage supérieur du palais. Je ne crains pas de dire qu'il est inapréciable. L'objet le plus précieux est un devant d'autel d'or massif, de six pieds de long, enrichi de pierres précieuses. Cosme II avait fait vœu de le donner à l'église des Jésuites de Goa, si son fils guérissait d'une grande maladie; mais celui-ci étant mort, on s'est cru avec raison dispensé de faire ce présent, et on l'a gardé. On conserve dans une boîte d'or le décret du concile de Florence, tenu sous le pape Eugène IV, pour la réunion de l'église grecque avec l'église latine; et dans une autre cassette, on conserve un manuscrit des pandectes de Justinien, en deux volumes *in-folio*, écrit sur vélin d'une manière lisible. Les Florentins, qui depuis long-temps ont eu la plus grande vénération pour ce manuscrit, connu sous le nom de *Pandectes Florentines*, prétendent que c'est l'original même qui a appartenu à Justinien. Il paraît du moins certain qu'il est du même temps où cet empereur fit rédiger ses ordonnances et les décisions des jurisconsultes. Les autres monumens plus remarquables qui servent à l'embellissement de Florence, sont:

Toscane.

Toscane.

Il Duomo, ou la cathédrale appelée aussi Santa-Maria-del-Fiore. Cette église a quatre cent vingt-six pieds de longueur, et trois cent soixante-trois de hauteur, en comptant jusqu'au sommet de la croix. Du milieu de l'église, s'élève une superbe coupole octogone, qui a cent quarante pieds d'un angle à l'autre. L'architecture est telle, que Michel Ange ne croyait pas qu'il fût possible d'en faire une plus belle.

Cette église est toute incrustée, au-dehors, de marbres noir et blanc, qui sont pâles, et lui donnent l'air d'un catafalque. En entrant dans l'église, on remarque le pavé de marbre, dessiné avec beaucoup d'art.

On a placé des deux côtés de l'église, les hommes illustres de la république. A gauche, on a mis un ancien portrait du Dante, créateur de la poésie italienne. Ce tableau a été placé par ordre de la république de Florence; c'est le seul monument qu'il ait dans sa patrie. Son tombeau est à Ravenne, où il mourut en exil : mais l'Italie, à l'exemple du prytanée d'Athènes, a élevé partout des cénotaphes ou tombeaux vides, c'est-à-dire, des monumens de gloire aux grands hommes qu'elle a vu naître.

Le chœur qui répond au-dessous de la coupole, est orné de colonnes ïoniques et de marbre de différentes couleurs avec des bas-reliefs très-estimés. On voyait autrefois derrière l'autel Adam et Ève, belles statues de Bandinelli, qui ont été ôtées de l'église à cause de leur nudité, et placées dans la grande salle de l'ancien palais. On a mis à leur place une mère de pitié, pleurant à côté du Christ mort : ce groupe n'est qu'ébauché de la main de Michel Ange ; mais on y aperçoit cependant la touche de ce grand maître. Toscane.

Je ne parlerai point ici des reliques précieuses de cette cathédrale. Les plus célèbres sont un clou de la passion, une partie de la vraie croix, et une portion des cendres de saint Jean-Baptiste.

La méridienne, que l'on voit dans cette cathédrale, est le plus grand instrument d'astronomie qu'il y ait au monde, puisque le gnomon, ou la plaque par où passent les rayons du soleil, est élevé de deux cent soixante-dix-sept pieds six pouces neuf lignes et un dixième, mesure de Paris, au-dessus du pavé de l'église, qui y répond perpendiculairement, à l'endroit où l'on a fait une croix de cuivre incrustée dans le

Toscane.

marbre. Ce grand et bel instrument d'astronomie servira autant que pourra durer la coupole, à la détermination exacte des solstices, et par conséquent de l'équinoxe, auquel l'église a attaché la célébration de la fête de Pâques.

Après avoir vu la cathédrale, on voit le *campanile*, qui en est tout proche : c'est une tour de deux cent cinquante pieds de hauteur, sur quarante-trois pieds en carré, toute incrustée de marbre noir et blanc. Le dessin est en compartiment, ce qui en rend le coup-d'œil fort gai. C'est une des plus belles tours qui se voient dans le genre gothique. On prétend que l'empereur Charles-Quint en était si enchanté, qu'il disait que c'était la prostituer que de la laisser aux yeux du public, et qu'elle méritait d'être dans un étui. On monte au haut de cette tour par un escalier de quatre cent six dégrés, pour jouir parfaitement de la vue de Florence et de ses environs: on découvre alors tout le cours de l'Arno, les collines charmantes et les belles maisons dont ce fleuve est bordé, et l'on aperçoit sur la hauteur les restes de la ville de Fresole, que les Florentins détruisirent l'an 1010, et dont ils employèrent les débris

à des bâtimens de Florence. La ville de Fresole, beaucoup plus ancienne que Florence, avait été sa métropole. On croit qu'elle était le siége des augures toscans; il n'en reste que des masures. Toscane.

Le baptistère est une ancienne église, qui fut autrefois un temple de Mars. Elle est de forme octogone. Ce bâtiment a quatre-vingt-cinq pieds d'un côté à l'autre; il est isolé, tout incrusté de marbre poli, avec trois portes de bronze. Ces portes étaient si belles, que Michel Ange disait qu'elles devraient servir de portes au paradis.

Le centaure, peu éloigné de la place de la cathédrale, est une statue fameuse de Jean de Bologne, pleine de force et d'expression. On y voit Hercule qui terrasse le centaure Nessus, et lui casse la tête, d'un coup de massue, sur son genou, le tout d'un seul bloc. Ce groupe est élevé sur un piédestal. Il y manque seulement une place, car ce bel ouvrage est dans la croisée de deux rues qui n'ont que peu de largeur. La hardiesse en est singulière; car ce groupe ne porte que sur les jambes d'Hercule, qui ne sont pas dessous, mais à côté, et sur les jambes pliées du centaure. Les mouvemens en sont justes et savamment con-

Toscane.

trastés, et tout y est rendu avec autant de force que de vérité.

St. Marc est une église des Dominicains fort célèbre, ainsi que leur couvent. C'est là que demeurait le fameux Jérôme Savonarole, qui fut brûlé sur la place du vieux château en 1498, à cause de ses déclamations violentes contre la cour de Rome, et surtout contre Alexandre VI. On remarque dans cette église le tombeau d'Ange Politien, mort en 1494, et celui de Pic de la Mirandole, qui, à l'âge de dix-huit ans, savait vingt-deux langues; qui soutint à l'âge de vingt-quatre ans, des thèses sur toutes les sciences, *de omni scibili*, et qui se retira à Florence, où il mourut en 1494, âgé de trente-six ans.

Dans l'église de Sainte-Croix, une des plus belles de Florence, on voit les tombeaux de deux personnages bien plus célèbres: l'un est celui de Michel Ange, dont le buste est orné de trois couronnes, avec ces paroles d'Horace: *Ter geminis tollit honoribus.*

L'autre tombeau est celui de Galilée, ce philosophe immortel à qui l'on doit tant de découvertes dans l'astronomie et dans la physique. Il est assez singulier de voir les

cendres de Galilée, qui eut des démêlés assez vifs avec l'inquisition, reposer dans une église de cordeliers, dont les religieux qui la desservent ont le titre d'inquisiteurs dans toute la Toscane, à l'exclusion des Dominicains, qui le possèdent partout ailleurs. Du reste, le tribunal d'inquisition n'a dans ce pays rien d'odieux que le nom. Il n'a ni prisons ni familiers, et quand il veut faire arrêter quelqu'un, il est obligé d'implorer l'autorité du souverain, qui nomme trois commissaires pour assister à toute la procédure. S'ils y reconnaissent la moindre passion, ils se retirent, et rompent par là toutes les délibérations. Toscane.

St. Laurent est la seconde église de Florence, quant aux prérogatives; mais la première, sans contredit, par la fameuse chapelle de Médicis, qui en fait une dépendance. Cette chapelle, qui est derrière l'église, est une des plus belles choses de l'Italie. La richesse des matières, la grandeur du dessin général et la beauté du détail concourent à illustrer ce monument. Cette chapelle est de forme octogone, elle a quatre-vingt six pieds de diamètre, et cent quatre-vingt-sept pieds de hauteur sous voûte. Mais son architecture est peu

Toscane.

estimée de certains connaisseurs: elle est incrustée presque en entier de pierres dures, c'est-à-dire, jaspes, agathes, calcédoines, lapis, etc. La frise de la coupole est de lapis, parsemé d'étoiles d'or: les chapitaux des pilastres sont de bronze doré. Les armes de toutes les villes de la Toscane y sont incrustées avec la plus grande perfection.

Des huit faces de l'octogone, l'une est réservée pour l'autel, l'autre pour la grande porte d'entrée; les six autres sont occupées par six tombeaux qui ont été faits sur les dessins de Michel Ange. On a placé sur chacun un coussin de jaspe sanguin, qui porte une couronne d'or massif, l'un et l'autre enrichis de rubis, topases et autres pierres précieuses. On ne peut rien voir de plus parfait que ces tombeaux, pour la beauté de leur forme, et le goût grand et mâle avec lequel ils sont décorés. Il y en a deux de granit oriental, et quatre de granit égyptien: les niches sont en marbre, et renferment des statues en bronze doré, des six premiers grands ducs de Toscane.

Des six tombeaux dont nous venons de parler, il n'y en a que deux qui soient entièrement finis.

La bibliothèque St. Laurent, qui est au-

dessus du cloître de cette église, est la plus célèbre de Florence. C'est en effet une des plus belles collections de manuscrits que l'on ait jamais faite dans toutes les langues. Plusieurs ont servi à corriger les éditions des auteurs anciens, et à rectifier les textes. Il n'y a point de genre d'érudition pour lequel on n'ait eu recours à cette rare collection. Toscane.

Parmi les manuscrits les plus rares de la bibliothèque de St. Laurent, on compte un ancien manuscrit de Virgile, très-précieux, il est du temps de Théodose ; un St. Ambroise, où il y a de belles miniatures ; une géographie très-curieuse, etc.; et un manuscrit syriaque qui, dit-on, est le plus ancien. On a mis dans toute la longueur de la bibliothèque, deux rangs de pupîtres, sur lesquels plusieurs manuscrits reliés sont arrêtés avec une chaîne, et vis-à-vis de chaque pupître est un banc pour la commodité de ceux qui veulent consulter quelque manuscrit.

L'église de la *Nunzrata* est remarquable par son architecture, ses ornemens et ses peintures. On voit dans le cloître une Vierge d'*André del Sarto*, qui est célèbre sous le nom de la *Madona-del-Sacco*. Elle passe pour

Toscane.

être son plus bel ouvrage. Les Italiens disent que Michel Ange et le Titien ne pouvaient se lasser de la regarder et d'en faire l'éloge. Le nom de *Madona-del-Sacco* lui est venu de ce que St. Joseph y paraît appuyé sur un sac. D'autres disent que c'est parce que ce pauvre peintre la fit pour un sac de farine dont il avait besoin dans un temps de disette.

C'est dans cette église que le fameux Jean de Bologne, sculpteur français, a été inhumé; ainsi que l'apprend son épitaphe, qui est dans une chapelle décorée d'après ses dessins et à ses frais.

La maison de Buanorotti, qui est aussi celle de Michel Ange, se trouve dans la rue des Gibelins. On y voit avec plaisir des peintures qui représentent les principales actions de sa vie, les honneurs qu'il reçut dans différentes circonstances, les marques d'estime et de distinction que lui donnèrent les papes et les rois, et quelques morceaux qu'on assure être de sa main.

La ville de Florence est pourvue de fontaines, comme toutes les villes d'Italie; mais elles y sont cependant en plus petit nombre. Elle est pavée d'une manière très-agréable pour les gens de pied, avec de

larges dalles de pierre. L'Arno, qui la traverse, a soixante-dix toises de largeur environ ; il descend, comme le Tybre, de la partie la plus élevée de l'Apennin, et va se jeter au-dessous de Pise, dans la mer de Toscane. Toscane.

La ville de Florence ayant été ruinée plus d'une fois, il n'en reste presqu'aucun monument antique de quelqu'importance. Les salles de spectacle n'offrent rien de bien remarquable, ni pour la construction, ni pour la grandeur des édifices. Il y a deux théâtres, le grand et le petit, où l'on joue, soit des opéra, soit des comédies, pendant toute l'année, excepté l'avent et le carême et le vendredi de chaque semaine.

Le plus beau et le plus magnifique spectacle de Florence, est celui de la course des chevaux, qui se fait vers la Saint-Jean. L'espace est de seize cent quatre-vingt-quatorze toises, depuis la porte du Pré jusqu'à celle de la Croix. On met la plus grande attention à bien dresser les chevaux, et il en est de si agiles, qu'en moins de quatre minutes ils parcourent cet espace : ils ne sont pas conduits, comme en Angleterre, par des jokeis ; on les abandonne à eux-mêmes, et rien de plus curieux que de

Toscane.

voir leur vivacité, leur ardeur, et les moyens singuliers qu'ils emploient pour disputer et obtenir la victoire. Les jours où se font ces courses, sont véritablement des jours de fête pour Florence. On s'y rend de toutes les villes voisines. Les fenêtres et les rues sont remplies d'une foule immense de spectateurs. Les personnes riches se montrent dans la plus grande somptuosité, tant pour les habits que pour les voitures, et tout concourt à former le spectacle le plus varié et le plus amusant. Il en est de même pour les courses des chars, qui se font aussi quelquefois dans le même temps.

La douceur du gouvernement contribue à entretenir dans les habitans de Florence, ainsi que dans tous ceux de la Toscane, cet empressement à jouir des fêtes publiques, cette joie, cette satisfaction qu'on remarque parmi eux. Quoique le grand duc soit un monarque absolu, cependant il ne se sert de son autorité que pour le bonheur de ses sujets. J'ai déjà remarqué que les Médicis eurent toujours l'adresse de cacher sous des fleurs celle qu'ils usurpèrent sur leurs compatriotes, et l'on doit avouer que la douceur de leur domination contribua beaucoup à les rendre moins sensibles à la perte de

leur liberté. M. de Montesquieu dit quelque part dans ses lettres, qu'en passant par Florence, il vit le principal ministre du grand duc, sans faste, sans cortège, assis devant sa porte, avec un chapeau de paille sur sa tête, et prenant tranquillement le frais. Heureux, ajoute-t-il, le peuple chez lequel un pareil personnage paraît avoir aussi peu d'occupations! Les successeurs des Médicis ont suivi leurs principes, ils ne se sont occupés qu'à enchaîner les cœurs par les bienfaits, et ils y ont réussi. Léopold, le grand duc actuel, aime son peuple; il a supprimé les impôts qui n'étaient pas nécessaires; il a licencié presque toutes ses troupes, il n'en a gardé que ce qu'il faut pour en conserver un modèle. Toscane.

Il a trouvé que sa cour lui cachait son peuple, il n'a plus de cour: il a établi des manufactures; il a fait ouvrir partout des chemins superbes et à ses frais; il a fondé des hôpitaux, je les ai visités, et j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades, ils avaient l'air d'être servis par leurs enfans. Je n'ai pu voir, sans verser des larmes, ce luxe de la miséricorde et de

Toscane.

l'humanité sur la façade de ces hôpitaux. On a donné à Léopold le titre de *Père des pauvres*. Il est des monumens qui n'ont pas besoin d'inscription. Le grand duc ne paraît jamais dans ce séjour des angoises et des douleurs, sans faire répandre des larmes de joie; il n'en sort jamais sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnaissance d'un peuple heureux, et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être présenté au grand duc sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets, sans exception, comme les temples.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes; chez Léopold, tout ce qu'on sait faire, on peut le faire; on a un état, dès qu'on a un talent, et il n'y a qu'un seul privilége exclusif, c'est le génie.

Ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail, qu'il a repris à une dévotion mal entendue, pour les rendre à l'agriculture, aux arts et aux bonnes mœurs. Il est occupé d'une réforme entière

dans sa législation; il a commencé par simplifier les lois civiles et adoucir les lois criminelles; il a porté deux lois somptuaires admirables, l'accueil qu'il fait à la simplicité, et son exemple. Toscane.

Quand le soleil se lève sur les états de ce prince, le prince déjà les gouverne: à six heures du matin il a déjà essuyé bien des larmes: les secrétaires d'état sont ses commis.

Ses enfans ne sont pas élevés dans un palais, mais dans une maison; il cherche à en faire des hommes, non pas des princes, car ils le sont. L'éducation qu'on leur donne les rapproche sans cesse des malheurs, dont leur condition les éloigne.

Je ne connais, disait un jour le grand duc, que deux sortes d'hommes dans mes états, les gens de bien et les méchans. Quelles doivent être les jouissances de ce prince, lorsque tous les soirs, avant que de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte au souverain être du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée! Combien son sommeil doit être paisible!

J'ai déjà dit quelque chose des richesses immenses que le commerce procurait au-

Toscane.

trefois à la Toscane. Selon une chronique manuscrite qui se trouve dans la bibliothèque Magliabechi, il y avait à Florence, dans le quinzième siècle, deux cents fabriques de laine, qui fournissaient des marchandises pour la valeur de quatre cent mille florins d'or, dont la moitié était un profit net pour les fabricans. Aujourd'hui, toutes ces manufactures de laine si renommées, sont tellement déchues, qu'on est obligé de tirer de France, de Hollande et d'Angleterre, tous les draps fins. En revanche, les manufactures de soie sont très-florissantes; mais tous ces ouvrages, assez généralement estimés pour la solidité, sont dépourvus de ce goût agréable qu'on remarque sur ceux de France. Les quincailleries, la faïence, la porcelaine, les ouvrages en mosaïque qui se font à Florence, ont encore beaucoup de débit: mais ce qui l'emporte, ce sont les chapeaux de paille de toutes les formes et de toutes les couleurs: on entend à merveille l'art de les travailler, et il s'en trouve de très-élégans, qui coûtent jusqu'à deux louis d'or. L'Allemagne et l'Angleterre en tirent une grande quantité. On a poussé l'industrie jusqu'à faire des habits de la même matière.

Les

Les productions naturelles du pays deviennent de jour en jour plus abondantes, parce que l'agriculture fait sans cesse de nouveaux progrès. Le terrain est en général bon, quoique les deux tiers soient un peu montueux. De toutes parts on reconnaît les effets de l'activité des habitans. Tout ce qu'il serait permis de désirer, ce serait une plus grande quantité de prairies, pour augmenter les bestiaux. Les vins sont abondans, quelques-uns même sont recherchés par les étrangers. L'huile forme encore une branche de commerce très-considérable. La culture des vers à soie est une source réelle de richesses. On estime que la récolte de la soie monte, année commune, jusqu'à cent quatre-vingt-quatorze mille pesant. Si l'on joint à tout cela le safran et le lin, qu'on cultive particulièrement dans le territoire de Florence, l'immense quantité de châtaignes qui servent de nourriture à la plus grande partie des habitans des montagnes, et dont il se fait encore une exportation considérable; les essences de rose, de fleur d'orange et d'autres fleurs; les différentes sortes de liqueurs; les citrons et les limons, qui sont excellens et en grande abondance; les forêts,

Toscane.

Toscane.

le charbon fossile, les carrières de pierre et de marbre, les salines, les mines, les eaux thermales; les différentes rivières navigables, les ports de Livourne et de Porto-Ferrajo, qui sont si heureusement situés pour la vente de toutes les productions territoriales, surtout lorsque la Méditerranée est le siége de la guerre, on conviendra sans peine que la Toscane est un des pays les plus riches et les plus fortunés de l'Italie, et que cet état, qui n'a pas plus de quarante-cinq lieues de long sur trente de large, l'emporte sur d'autres bien plus considérables. Le mauvais air dans certains cantons, et le débordement de quelques rivières qui descendent de l'Apennin, sont à peu près les deux seuls inconvéniens qu'on y éprouve : mais leurs suites funestes deviennent journellement moins sensibles, par le dessèchement des marais, par l'écoulement qu'on procure aux eaux stagnantes, et par les travaux qu'on fait sur les rivières, pour les contenir dans leur lit.

Avant de quitter la Toscane, je dois dire que j'y ai vu le paysan partout vêtu de draps, bien logé, et nulle part avec des sabots. C'est, je le répète, c'est sur l'état du paysan,

que je juge d'un gouvernement que je n'ai ni le temps ni les moyens de connaître. Toscane.

D'après ces notions sur l'état actuel de la Toscane, on ne doit pas être surpris qu'elle soit très-peuplée à proportion de son étendue; elle l'est même beaucoup plus que d'autres pays renommés par le nombre des habitans qu'ils contiennent. Quoiqu'il en soit, selon un état que j'ai sous les yeux de la population de la Toscane, il se trouve que le nombre des habitans, distribués en deux mille cinq cent cinquante-neuf paroisses, monte à neuf cent quarante-cinq mille soixante-trois.

Une heureuse vivacité d'esprit, une conception prompte et facile, une imagination brillante et moins fougueuse peut-être que dans les parties méridionales de l'Italie, rendent ces habitans propres en général à tous les arts et à toutes les sciences. La Toscane peut se vanter même d'avoir été la patrie de leurs premiers restaurateurs; et voilà ce qui, par-dessus tout, établit sa gloire; voilà ce qui rendra son nom cher et précieux aux savans de tous les siècles. Quels grands hommes elle a produits, dans tous les genres! Le Dante, Pétrarque et Boccace ont été les créateurs de la poésie

Toscane. italienne. La prose n'a pas moins d'obligation à ce même Boccace, qui paraît l'avoir portée au plus haut point de perfection. Machiavel s'est souvent égaré dans la politique, mais personne n'a mieux développé les profondeurs de cette science. Guichardin s'est élevé à toute la majesté de l'histoire. Galilée est regardé, à juste titre, comme le père de la géométrie et de la physique moderne. On doit à Torricelli l'invention du baromètre; à Salvino, celle des lunettes pour la vue. Les premières découvertes sur la gravure, en 1460, sont attribuées à Marso Finiguira, qui a du moins beaucoup perfectionné cet art, s'il ne l'a pas imaginé. Michel Ange est le premier sculpteur de l'univers: Donatello marche sur ses traces. La peinture doit son établissement en Europe à Cimabué et à Giotto. Enfin, Viviani, premier mathématicien du grand duc de Toscane, et dont la réputation répandue dans les pays étrangers, lui mérita, de la part de Louis XIV, une pension de mille six cent soixante-quatre livres.

L'état actuel des sciences et des arts à Florence et dans toute la Toscane, n'est pas florissant, à l'exception de la gravure, qui semble, depuis quelques années, sortir

de la médiocrité à laquelle elle était condamuée ; on ne voit dans ce pays ni grands peintres ni grands sculpteurs. Tout le mérite de ces artistes modernes consiste à sasavoir copier avec assez de ressemblance les superbes originaux de leurs prédécesseurs, qu'ils ont sous les yeux. Toscane.

Il y a peu de souverains qui aient autant de maisons de plaisance que le grand duc de Toscane ; et cependant elles appartenaient presque toutes aux Médicis avant qu'ils fussent souverains de Florence. L'immense fortune que ces particuliers avaient acquise ne pouvait pas être employée à construire des forteresses ; elle servait à bâtir des maisons de plaisance, suivant le proverbe italien, qui dit que les grands princes ont besoin de citadelles, et les petits de jardins. On distingue surtout *Poggio imperiale*. La maison est dans une situation charmante, le bâtiment est considérable et distribué commodément. Dans une des chambres est une figure couchée, représentant Adonis mourant, par Michel Ange : elle est composée admirablement, d'une vérité et d'une expression dont rien n'approche.

On descend un escalier pour aller voir

Toscane.

une grotte d'un excellent goût, composée de coquillages et de rocailles de pierres ramassées dans des eaux pétrifiantes; cela ne rend la décoration que plus naturelle. Il y a au fond de cette grotte une nymphe en marbre, debout : au-dessus de sa tête, on fait aller un jet d'eau en soleil tournant, qui produit un si joli effet, qu'on croit voir la tête de la figure au travers d'un éventail de nacre. Le reste de la grotte, ainsi qu'une allée de rocailles, dont elle est précédée, est plein d'attrapes formées par une infinité de petits jets d'eau qui donnent dans le visage et mouillent les jupes des femmes. C'est le goût dominant des Italiens, chez qui l'on ne voit point de grandes cascades.

CHAPITRE VII.

Description de la ville d'Arezzo. — Cortone. — Pistoie. — République de Lucques. — Pise. — Livourne.

La première ville que j'ai rencontrée en dirigeant ma route du côté de l'orient de Florence est Arezzo, qui n'en est éloignée que de dix-huit lieues. Sa situation, sur une petite colline, au milieu d'une plaine fertile, est très-agréable. La disposition des bâtimens, et des rues bien pavées et alignées, ajoute à sa beauté. Toscane.

Cette ville était une des douze principales de l'Etrurie. On prétend qu'elle devait son nom à Aretia, surnom de Vesta, femme de Janus. Elle fut ravagée par Sylla. Rétablie bientôt après, elle eut l'avantage de compter dans le nombre de ses citoyens les plus illustres, Mécène, favori d'Auguste, et protecteur éclairé des beaux génies de Rome. Cette ville se fait gloire d'avoir donné naissance à Gui d'Arezzo,

Toscane.

moine bénédictin, qui vivait vers l'an 1021. C'est lui qui est l'auteur de la manière dont on se sert encore de nos jours pour noter le plein-chant et la musique, et qui substitua aux six lettres de l'alphabet romain, qu'on employait autrefois dans la musique, les syllabes *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, qu'il tira des trois premiers versets de l'hymne de Saint-Jean, *ut queant laxis*, etc. Je ne sais si les habitans de cette ville peuvent également se féliciter d'avoir vu naître parmi eux cet infâme satyrique, Pierre d'Arezzo, plus connu sous le nom d'Aretin. La hardiesse brutale avec laquelle il outrageait les souverains le fit surnommer le fléau des princes. François I.er et Charles-Quint furent assez bons pour acheter son silence; ils lui envoyèrent des présens, qui, loin de le calmer, ne faisaient qu'augmenter sa rage. Certains princes d'Italie, moins complaisans, employèrent le bâton pour le faire taire, et ce moyen devint efficace; des ouvrages obscènes, où les turpitudes de la dépravation la plus outrée sont dévoilées, ont contribué à le faire regarder comme un des hommes des plus abominables qui aient jamais existé.

Cortone, autre ville épiscopale, au-delà

d'Arezzo, près de la route de Rome, est située sur une haute montagne, et peut renfermer quatre mille habitans. Ses murailles prouvent une antiquité très-reculée; elles sont formées de pierres énormes, posées les unes sur les autres sans chaux et sans aucune espèce de ciment. On voit encore les ruines d'un temple de Bacchus, et celles de quelques bains. Toscane.

En partant de Cortone, je m'engageai dans les montagnes de l'Apennin. Mais la difficulté de la route fit que je gagnai le plutôt qu'il me fut possible San-Giovani, chef-lieu d'un pays où la grande quantité de bitume et de charbon fossile qu'on y rencontre, prouve qu'anciennement il a été travaillé par le feu. Il est actuellement très-peuplé, et produit en abondance des grains, des vins et des légumes. A peu de distance de *San-Giovani* on voit un pont très-remarquable, bâti, non par le diable, comme le disent les gens du pays, mais par les Romains, à qui les entreprises les plus hardies ne coûtaient rien, quand ils y voyaient quelque objet d'utilité. Il est d'une seule arche en plein ceintre et très-grande, au-dessus d'un torrent. D'un côté il pose sur une montagne taillée à pic; et

Toscane.

de l'autre sur un pilastre énorme, semblable à une tour.

Prato est sur la route qui conduit de Florence à Lucques. Cette ville, assez considérable, est située dans une plaine charmante et fertile. Les habitans, qui peuvent être au nombre de douze mille, sont très-industrieux. C'est une des villes de la Toscane où le commerce est le plus florissant. En signe d'hommage, elle envoie tous les ans au grand duc, la veille de la Saint-Jean, deux ambassadeurs, qui lui présentent une certaine quantité d'ortolans gras, de chapons, de jeunes oies, de poulets, et une belle genisse.

Pistoie n'est pas moins remarquable par les charmes de sa situation, au pied de l'Apennin, dans un endroit qui commence à s'élever, et qui domine une plaine vaste et fertile. Les rues, les places, les palais, les églises, n'ont peut-être d'autre défaut que d'être surchargés d'ornemens. Le marbre y est employé jusqu'à la prodigalité. On y travaille très-bien le fer.

La proximité de Lucques m'a engagé à faire une excursion hors de la Toscane, pour voir cette petite ville, qui est le siége d'une petite république, dont le territoire n'a pas

plus de huit lieues en tout sens, mais, qui par la sagesse de sa politique et de son gouvernement, est venue à bout de conserver la liberté, et d'entretenir l'abondance dans son sein. Le pays soumis à sa domination est d'une fertilité singulière. Il faut convenir aussi qu'il est supérieurement cultivé. Dans l'intérieur on trouve des montagnes qui sont toutes couvertes, jusques au sommet, de vignes, d'oliviers, de châtaigniers, de mûriers. Dans la partie qui avoisine la mer, sont des prairies, où se nourrit une immense quantité de bestiaux. La population est si nombreuse, que dans ce petit pays, qui contient une ville considérable, et cent cinquante villages, on compte plus de cent vingt mille habitans. Suivant le rapport de la population, à l'étendue du terrain, il se trouve que dans chaque lieue carrée, il y a mille huit cent soixante-trois personnes, ce qui est le double de ce qu'on trouverait en France dans une estimation pareille. Le gouvernement est aristocratique. Deux cent quarante ou deux cent cinquante nobles composent alternativement, tous les deux ans, le sénat, en qui réside l'autorité suprême législative. Il faut avoir vingt-

Toscane.

Toscane.

cinq ans pour y être admis. Il est présidé par un gonfalonier et neuf conseillers, qui changent tous les deux mois, et qui, pendant le temps de leur administration, sont entretenus dans le palais aux dépens de l'état; mais ils n'ont que le droit de proposer au sénat les objets des délibérations. Le gouvernement doit être bon puisque les paysans s'en louent, et que cette première classe des hommes, la plus nombreuse et la plus utile, est le seul thermomètre d'une bonne ou d'une mauvaise administration. La preuve de la vraie liberté d'un peuple est son bien-être. Que les sujets d'un grand état en tirent vanité, à la bonne heure; c'est souvent un esclave qui se glorifie de ses fers. On ne voit dans la petite république de Lucques, ni mendians, ni fainéans, ni vagabonds. On y recueille peu de blé; mais l'industrie procure aux Lucquois les moyens de suppléer au blé que la nature leur a refusé. *Discite reges.*

En revenant sur mes pas, je me rendis de Lucques à Pise, située sur l'Arno. Malgré son état de dépérissement, elle est encore la seconde ville de la Toscane. Elle contient environ quinze mille ames. Les rues sont larges, droites; mais l'herbe croît dans quelques-unes.

La cathédrale est un édifice ancien, mais majestueux. Une très-belle nef et deux doubles bas-côtés sont soutenus par quatre rangs de colonnes superbes, au nombre de soixante-quatorze, dont soixante-deux sont de granit oriental. On est surtout frappé de deux colonnes de vert antique d'une grosseur énorme, et d'une autre de brocatelle de l'orient, qui passe pour le morceau le plus précieux que l'on connaisse en ce genre. *Il campanile torto*, le clocher tortu est, de tous les monumens de Pise, peut-être le plus curieux, du-moins le plus singulier. Cette tour a environ cent quatre-vingt-huit pieds de haut. Quand on est au sommet, la campagne offre de tous côtés un spectacle magnifique; mais si l'on regarde du côté que la tour penche, et que l'on descende un plomb perpendiculairement jusqu'au bas par le moyen d'une ficelle, on est fort étonné de le voir s'éloigner de douze pieds de la base de la tour. Telle est la mesure qui en a été prise par M. Soufflot. Vassari croit que cette tour ne penche que parce que ses fondemens n'ayant pas été bien assurés sur un terrein uni, elle s'est affaissée. D'autres croient que, telle a été l'intention de l'architecte. Quoi

Toscane.

Toscane.

qu'il en soit, elle n'en est pas moins solide, puisqu'elle existe depuis six cents ans.

Je fis une observation, à Pise, sur des orangers en pleine terre, chargés de fleurs et de fruits, dans un jardin, à la vérité, peu étendu, et entouré de bâtimens; mais il faisait assez froid pour qu'il y eût de la glace sur des flacques d'eau. J'avais aussi cueilli de très-belles, grosses et bonnes oranges dans la montagne de l'Esterelle, où il y a souvent neige et glace. Je suis persuadé qu'il y a bien des lieux en France où des orangers, exposés au midi, et à l'abri du nord, viendraient en pleine terre, particulièrement près de la mer, où le froid n'est pas si vif que dans les provinces méditerranées.

Après avoir parcouru les plus beaux quartiers de la ville, nous allâmes à l'opéra, où j'eus quelques instans de plaisir, et beaucoup d'ennui. Sans entrer dans la dispute sur la préférence de la musique française ou italienne, qui a occasionné tant de bavardages et d'écrits bons ou mauvais, je dirai, pour mon goût, que les opéra bouffons m'ont fait souvent plaisir, que les grands opera m'ont, à quelques morceaux près, excédé d'ennui, et qu'à tout prendre

l'ensemble des nôtres est fort au-dessus de ceux d'Italie : leurs autres spectacles ne méritent pas qu'on en parle. Toscane.

On ne compte de Pise à Livourne que quatre lieues, qu'on peut faire par terre ou par eau. Cette ville n'était anciennement qu'une méchante bourgade. Le commerce en a fait une ville très-florissante. Elle est bien bâtie, les rues larges et bien pavées sont si régulières, que de la grande place on voit les deux portes de la ville. Le nombre des habitans monte à quarante mille, parmi lesquels on compte dix mille Juifs, qui ont un quartier séparé et une belle synagogue. Toutes les sectes sont également tolérées à Livourne. Parmi les principaux édifices, on distingue le dôme, église d'architecture gothique, le palais ducal, l'arsenal, le lazaret, un grand bâtiment où l'on travaille le corail, qu'on tire en grande partie de Sardaigne et de Corse, et des environs de Bizerta en Afrique, près Tunis. On ne saurait croire par combien de mains il passe avant de parvenir à la forme qu'il doit avoir, et quels soins on apporte pour choisir les quatorze nuances qui en font varier le prix.

Le port n'a pas plus de vingt brasses de

Toscane.

profondeur, et se comblerait aisément si l'on n'avait le plus grand soin de le nétoyer. Les vaisseaux de guerre ne peuvent point y entrer. Ils jettent l'ancre sur la côte, qui est une espèce de rade. C'est un spectacle aussi curieux qu'intéressant de voir la quantité de vaisseaux qui viennent de toutes parts au port de Livourne. Les Arméniens et les Juifs sont les courtiers de toutes les nations. Le plus grand commerce qu'on y fait, consiste en marchandises de toute espèce, qu'on dépose dans des magasins, et qui sont envoyées dans toutes les parties du globe.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Trajet de Livourne en Sardaigne. — Etat actuel de cette île. Voyage dans l'île de Corse. — Description de cette île. — République Ligurienne. — La ville de Gènes. — Beauté de sa situation et de ses bâtimens. — Précis de son histoire. — Le pays soumis à cette République. — Retour à Livourne. — Ville de Sienne. — Acquapendente. — Monte-Frascone. — Viterte. — Nombre considérable des évêchés en Italie.

Le trajet de Livourne en Sardaigne est si court, et le vent était si favorable, qu'en peu de temps je suis arrivé dans cette île. A son premier aspect, je n'ai pu m'empêcher de témoigner ma surprise. Je ne m'attendais pas à trouver ce pays aussi beau, aussi fertile, aussi bien en ordre qu'il est actuellement. Il me paraît qu'on ne le connaît pas, ou qu'on n'en a qu'une idée très-fausse dans le reste de l'Europe, et je ne doute pas qu'avec le temps il n'en- Toscane.

Toscane.

richisse le souverain qui le possède, et qu'il ne figure parmi les autres états les plus considérables.

L'île de Sardaigne, qui, depuis plusieurs siècles, porte le titre de royaume, est, après la Sicile, la plus grande des îles de la Méditerranée. Elle a plus de cinquante lieues de long sur trente de large. Un bras de mer, qu'on traverse en moins d'une heure lorsque le temps est calme, la sépare, au cap Bonifacio, de la Corse, à laquelle elle paraît avoir été réunie anciennement. Elle est coupée par des rivières, par des montagnes et par des collines, qui ne sont pas moins fertiles que les vallées et les plaines. Tout au tour de l'île on trouve plusieurs ports; celui de Cagliari était autrefois très-renommé. Les chaleurs y sont assez modérées, et le climat y est très-doux. La position de cette île la rendrait un des séjours les plus fortunés de la terre, sans les fâcheuses influences du mauvais air qu'on y éprouve pendant deux ou trois mois de l'année. Au reste, ces malignes influences ne se font pas également sentir dans toutes les provinces. Il faut peu de précautions pour s'en garantir dans celles de Cagliari et de Sassari.

On trouve en abondance, dans la Sardaigne, tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Les bestiaux fournissent beaucoup de laines et de peaux, qui, par leur bonté, excitent l'empressement des étrangers. Les chevaux sont encore plus estimés : ils sont bien faits, ont la taille un peu plus haute que les chevaux barbes, et en ont la tournure, la vivacité et les autres agrémens. Il n'y a pas long-temps qu'ils étaient presque tous sauvages. Aujourd'hui on a établi et on entretient avec le plus grand soin des haras. Les dogues sont de la plus belle espèce : on en voit qui sont comparables aux plus forts de l'Angleterre. Il ne tient qu'aux habitans d'avoir, quand ils voudront, une marine florissante : ils ont, dans leur île, des bois très-propres pour la construction et la mâture des vaisseaux. Jusqu'à présent, ils ne se sont guère adonnés qu'à la pêche. Il est vrai qu'elle est des plus abondantes sur leurs côtes ; la sardine, qui tire son nom de cette île, y est en profusion ; on y pêche encore beaucoup de thon et de corail. Ce dernier objet pourrait devenir beaucoup plus lucratif si l'on savait le travailler ; mais je crois qu'on s'occupe à former, en ce genre,

Toscane.

Toscane.

des manufactures pour concentrer dans le pays les richesses qui ont passé jusqu'ici entre les mains des étrangers. Les montagnes contiennent encore des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, et des carrières de plusieurs espèces de marbre.

La Sardaigne passa des Carthaginois aux Romains, et ne fit avec la Corse qu'une seule province. L'air y était alors si malsain, qu'on croyait ne pouvoir mieux punir les criminels, qu'en les y envoyant en exil. Les Vandales s'en rendirent les maîtres dans le cinquième siècle. Bélisaire la reprit et la soumit à la domination des empereurs d'Orient, qui la gardèrent jusqu'à ce que les Sarrasins s'étant emparés de la Sicile, étendirent bientôt après leurs conquêtes sur la Sardaigne. Les Pisans parvinrent, avec le secours des Génois, en 1016, à s'en emparer. Cela n'empêcha pas les papes Innocent III et Honorius III, de chercher à la réduire sous la domination du St.-Siége. Leurs efforts furent couronnés du succès; les Pisans furent contraints, à deux reprises, de faire à la cour de Rome une cession de cette île. Elle devint, long-temps après, une partie de la monarchie d'Espagne, qui

y entretenait un vice-roi, et elle y demeura unie jusqu'en 1708, qu'elle fut occupée par les Anglais. La possession en fut assurée à l'empereur Charles VI, par la paix d'Utrecht. En 1718, l'empereur la céda au duc de Savoie, en échange de la Sicile. Sardaigne.

Victor Amédée ne se vit pas plutôt souverain de la Sardaigne, qu'il s'occupa des moyens les plus efficaces pour rendre ses sujets heureux. Il ne fallait rien moins que le génie de ce prince pour en venir à bout. Lorsque cette île était sous la domination de l'Espagne, elle pouvait être regardée comme un pays habité par des sauvages. Les vols, les assassinats, les crimes les plus atroces y étaient aussi fréquens que dans l'île de Corse. Les vice-rois destinés à la gouverner, songeaient moins à délivrer ce beau pays de la barbarie où il croupissait, qu'à s'y enrichir. Tous ceux qui se rendaient coupables de quelques crimes, avaient une ressource assurée dans les montagnes ou dans les cavernes qui leur servaient de retraite. Il en reste encore aujourd'hui, et ils sont connus sous le nom de *bandits ;* ils ne s'écartent de leurs asiles, que pour enlever de force ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance. Tous ces désordres ont

cessé depuis long-temps ; il en coûta sans
Sardaigne. doute beaucoup de soins et de peines pour contenir des peuples qui ne connaissaient ni lois ni souverains, et la rigueur ne fut pas moins nécessaire que la prudence et la sagesse pour y parvenir.

Les bienfaits de la paix et de la tranquillité intérieure ne sont pas les seuls que la maison de Savoie ait rendus aux habitans de cette île ; les mœurs se sont infiniment adoucies, et ont perdu cette rudesse qui caractérise les insulaires. D'un autre côté, les sciences et les lettres n'ont pas peu contribué à accélérer cette révolution. On n'a rien négligé pour les faire fleurir. On a veillé avec la plus grande attention sur l'éducation de la jeunesse ; on a fait les plus sages réglemens pour réformer les études ; tant de soins n'ont pas été inutiles. La Sardaigne possède déjà des savans d'un mérite distingué ; certains ont publié des ouvrages remplis d'une bonne et solide érudition. Peut-être les connaisseurs peuvent-ils y désirer cette fleur de goût qui leur assure les suffrages de tous les temps et de tous les peuples. L'art de la typographie est déjà porté, à Cagliari, à un point de perfection qui peut le disputer aux presses les plus

renommées de l'Europe. Le langage se perfectionne tous les jours ; c'était autrefois un mélange corrompu de l'Espagnol et de l'Italien, et il se conserve encore parmi le peuple ; mais comme on ne parle plus dans les écoles, dans la chaire et dans le barreau, que l'italien, il est probable que la génération suivante n'aura d'autre langue que l'italienne. Aujourd'hui, dans les grandes villes, on est à-peu-près habillé comme dans le reste de l'Europe. Bien des paysans et particulièrement les bandits, sont encore vêtus comme on représente Robinson Crusoé dans son île déserte. Une espèce d'habit de peau de mouton avec une petite veste sans manches, un bonnet, un sabre, ou plutôt une arme du pays plus courte, mais plus dangereuse, puisqu'elle réunit le tranchant à une longue pointe ; voilà ce qui forme leur acoutrement aussi bizarre que redoutable. Sardaigne.

Cagliari est la capitale du royaume : située sur une colline du côté de la mer, et au nord du grand golfe qui porte son nom, elle a un port commode et avantageux ; son enceinte est assez vaste ; on y voit de beaux édifices, une église surtout entièrement revêtue de marbre.

Sardaigne. Parmi les autres villes que j'ai vues en allant de Cagliari à Sassari, il n'en est point qui méritent grande attention. Celle d'Alglsieri est cependant assez jolie; on dit que l'empereur Charles-Quint ne pouvait la quitter, lorsqu'il s'y arrêta à son retour de Tunis en Italie; le port en est très-bon; le corail qu'on y pêche sur les côtes est le plus estimé de tous ceux de la Méditerrannée. Sassari est la seconde ville du royaume; elle est située sur la rivière de Torres, à peu de distance de la mer et du cap auquel elle a donné son nom. Une plaine qui l'environne, couverte presque en tout temps de fleurs et de verdure, fournit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie.

En moins d'une heure, je traversai le détroit de San-Bonifacio, qui sépare la Sardaigne de la Corse. Cette île, située vis-à-vis la terre ferme de la république Ligurienne, entre le golfe de Gênes et l'île de Sardaigne, a quarante ou quarante-une lieue de long, quinze ou seize dans sa plus grande largeur: sa surface est de quatre cents ou quatre cent vingt lieues carrées. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur depuis le cap Corse jusqu'à Bonifacio.

Cette chaîne est coupée par une seconde qui va des environs de Calvi à ceux de Porto-Vecchio ; c'est cette seconde chaîne qui forme l'en-deçà et l'en-delà des monts ; mais la division la plus générale de ce pays est celle par laquelle on le partage en pièces, c'est-à-dire, en territoire d'un nombre de paroisses indéterminé. On partage aussi la Corse en provinces et juridictions ; les Français y en ont établi neuf ; les plaines les plus considérables de l'île, et pour ainsi dire, les seules qui méritent ce nom, s'étendent depuis Bastia jusqu'aux environs de Porto-Vecchio, sur la côte occidentale ; elles sont inhabitées, et on les dit inhabitables à cause du mauvais air qui y règne une partie de l'année. Sardaigne.

On a, dit-on, jadis compté trente-trois villes en Corse ; ce nombre paraît bien exagéré ; on n'y voit les ruines que de deux ou trois ; et les plus considérables de celles qui existent actuellement, ont, pour la plupart, une origine peu reculée. Les Romains regardèrent la Corse comme une terre d'exil, et le philosophe Sénèque y fut relégué pendant sept ou dix ans, et renfermé dans une tour qui porte encore son nom, et que l'on voit dans le cap Corse. La

manière dont il a peint le lieu de son exil et les habitans, prouve qu'il n'était content ni de l'un ni des autres; mais son humeur bilieuse a un peu chargé le portrait, et il s'en faut beaucoup qu'il soit ressemblant. On assure, au reste, que c'est pendant son exil en Corse, qu'il composa ses livres *de Consolatione*, adressés à sa mère Helvia et à Polybe.

Sardaigne.

Cette île jouit à-peu-près de la même température que la Provence; elle devrait naturellement être plus chaude, mais ses côtes sont rafraîchies par les vents, et ses hautes montagnes contribuent à tempérer dans son intérieur, l'excès des chaleurs de l'été. La Corse a beaucoup de ports capables de recevoir les bâtimens employés au commerce. Celui de Porto-Vecchio est le plus grand et le plus sûr; il s'avance fort avant dans les terres; avec quelques travaux, il pourrait devenir l'entrepôt du commerce du Levant, recevoir des vaisseaux de guerre au besoin; et rendu franc, il nuirait considérablement au commerce de Livourne, dont il partagerait le commerce. On trouve sur la côte orientale, des étangs salés, ce sont des cavités que la mer remplit de temps en temps; elle s'en retire dans d'autres, et le

soleil y forme naturellement un sel dont on fait usage dans l'île. Les rivières les plus considérables sont le Golo et le Tavignano; les autres ne méritent guère que le nom de torrens qui, à la fonte des neiges ou dans les saisons pluvieuses, roulent avec rapidité, un volume énorme d'eau. On trouve des fontaines d'eau chaude, dans plusieurs pièves, et il n'est pas douteux qu'analysées par d'habiles médecins, on ne leur reconnût d'excellentes qualités. Sardaigne.

La pêche du thon et de la Sardine, également abondans sur les côtes de cette île; celle du corail qu'on y trouve de trois espèces, rouge, blanc et noir, offrent deux branches de commerce qui, encouragées, pourraient devenir intéressantes. Elle produit assez de blé, et pourrait en produire trois fois plus qu'il n'en faut pour la consommation de ses habitans; il y est très-beau et très-bon; on dit qu'il se conserve difficilement; peut-être, est-ce manque d'attention et de précautions nécessaires; les pâturages manquent en général; le miel est très-abondant, et on ne peut trop vanter la bonté et la fermeté de la cire qu'on recueille en Corse. Combien, si la culture des mouches à miel y était encouragée, ne

Sardaigne.

pourrions-nous pas nous procurer à meilleur marché, de meilleure cire que celle qu'on nous fait payer un prix excessif, et que nous sommes forcés de tirer de l'étranger.

Les arbres les plus communs de Corse, sont le chêne vert et le hêtre, également bon pour le charronage; le sapin, dont on peut tirer de superbes mâtures, et qui fournit le brai gras; le pin, d'où découle la résine; le châtaignier, excellent pour les ouvrages de charpente; cet arbre qui y abonde et qui peut être utile ailleurs, est dangereux dans cette île: c'est l'aliment de la paresse de ses habitans. Chez eux, son aliment supplée à tout; on le sèche, on le broie, et l'on en fait du pain: leurs chevaux mêmes en sont nourris, et la terre est entièrement négligée, parce que la culture d'une forêt de châtaigniers n'exige aucun soin, et que la récolte de leurs fruits fournit suffisamment aux besoins peu nombreux d'une nation très-sobre. L'olivier n'est pas moins abondant; l'huile est la richesse principale de la Corse, et elle peut en exporter une très-grande quantité: si nous savions profiter de nos conquêtes, nous devrions voir diminuer chez nous le prix

de cette denrée, et conséquemment celui des savons. Quant aux vins, ils seraient fort recherchés, s'ils étaient bien faits. On ne mange point de raisin plus délicat que celui du cap Corse, et on n'en voit point dont les grains soient aussi gros. Sardaigne.

Tous les quadrupèdes, en Corse, sont généralement plus petits qu'en France. Les bœufs, vaches, chevaux, ânes, mulets, y sont si mal nourris, qu'ils sont d'une maigreur à faire pitié ; on ne connaît guère que le laitage de chèvre, dont on fait des fromages dans les montagnes. A peine voit-on un mouton blanc dans les troupeaux les plus nombreux : tous ont la laine noire, longue et dure comme du poil ; quelques-uns ont quatre et même jusqu'à six cornes: les loups et les lapins, espèce destructive, y sont inconnus, et le gibier abonde dans l'île.

On fait monter la population de la Corse à cent vingt-deux mille habitans. Bastia, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, Corté, San-Fiorenzo sont les villes principales. Les Français élèvent des fortifications à côté, et pour être tranquilles possesseurs de l'île, ils comptent construire une citadelle à Carrégia. Les chemins étaient inconnus en

Sardaigne.

Corse, ainsi que toute espèce de voitures : tous les transports se faisaient à dos de mulet ; les Français ont ouvert de grandes routes de tous les côtés pour assurer et faciliter les communications.

On compte en Corse cinq évêchés : ces évêchés sont, Mariana, Aleria, Nebbio, Sagone et Ajaccio. On ne peut se faire une juste idée de l'ignorance et de la grossièreté du clergé de ce pays. Cette observation n'est pas cependant sans exception, et l'on y voit des ecclésiastiques très-éclairés ; mais l'indiscipline, depuis cent ans, a corrompu les mœurs des prêtres de cette île, plus particulièrement encore que celles du reste des habitans. Ils ont besoin d'être veillés de près, réprimés et instruits. On doit tout attendre des nouveaux évêques que la France nomme pour remplir les siéges vacans, depuis qu'elle est maîtresse de la Corse. Leurs mœurs et leurs lumières sont très-capables d'opérer une révolution si essentielle, mais qui ne peut être que l'ouvrage du temps et d'un zèle constant et soutenu.

Quant aux mœurs des Corses, il faut croire qu'elles changeront insensiblement, sans quoi ils seraient le peuple le plus

barbare de l'Europe. Les femmes cesseront peu à-peu d'être esclaves, et partageront l'empire avec leurs maris. Cette vengeance qui semble née avec le Corse, se calmera peut-être, en sentant qu'un tribunal le vengera mieux que lui. Si l'on a remarqué avec raison que du sein des discordes civiles naisssaient les grands hommes en tout genre, et que la Corse veuille jouir de la paix que la France lui a donnée, on doit s'attendre à voir sortir de cette île d'aussi puissans génies que de grands généraux. Après ces momens d'effervescence, celui de s'illustrer doit briller pour elle, et ses malheurs n'ont dû que préparer le germe de sa gloire.

Sardaigne.

On peut voir, par cette esquisse de la Corse, combien elle mériterait qu'un savant la visitât attentivement, combien elle pourrait fournir de nouvelles découvertes en histoire naturelle. La mer, les bois, les rochers, les entrailles de la terre, tout recèle dans ce pays des trésors pour un observateur intelligent et courageux; car il faut avoir du courage pour oser entreprendre de parcourir un pays presque sauvage, qui n'offre aux yeux que des ruines et des monumens de misère et d'ignorance.

Sardaigne. Il est assez vraisemblable que les Corses doivent leur origine aux Phéniciens qui établirent une colonie dans l'île. Les Carthaginois en firent la conquête ; bientôt après les Romains les en chassèrent et en restèrent paisibles possesseurs jusqu'à l'invasion des Vandales et des Goths qui ravagèrent la Corse. Les Sarrasins y formèrent des établissemens; Charles-Martel et Charlemagne obligèrent ces derniers à quitter l'île, sur laquelle les papes firent bientôt après, valoir leurs droits. Les Génois font aussi remonter leurs prétentions au neuvième siècle. Les rois d'Arragon, autorisés par les papes, tâchèrent, dans les quatorzième et quinzième siècles, de s'en rendre les maîtres ; ils n'y furent jamais bien puissans. L'autorité des Génois prévalut toujours, mais comme ils s'apercevaient que l'esprit d'indépendance faisait tous les jours de nouveaux progrès parmi les insulaires, ils prirent tous les moyens du despotisme pour les contenir. Les Corses, sans appui, devinrent la proie des tyrans Génois, et pendant deux siècles, leur histoire n'est que celle de la tyrannie et de l'oppression. Les vexations étaient portées à leur comble; on traitait les nobles avec une rigueur extrême,

trême, et on les dépouillait de leurs privilèges. Les nationaux étaient exclus de toutes les charges, et il ne leur était permis de faire aucun commerce; on les laissait croupir dans l'ignorance et dans la paresse, et on laissait impunis les fréquens assassinats dont leur île était le théâtre, et dont on portait le nombre, année commune, à neuf cents. Au moindre signe de mécontentement, des cantons entiers étaient mis à feu et à sang. Sardaigne.

Tant de maux réunis excitèrent enfin, en 1726, une révolte : les Corses publièrent des manifestes où ils dévoilèrent les injustices de la république : ils prirent ensuite les armes, et ne voulurent jamais prêter l'oreille aux propositions des Génois. Quelques puissances étrangères leur envoyèrent sous main des secours; Gènes implora l'assistance de l'empereur; elle en obtint, en 1732, des troupes auxiliaires qui servirent à pacifier les troubles; mais les troupes impériales eurent à peine quitté l'île, en 1733, que la rébellion recommença.

Un aventurier joua l'année suivante, dans cette île, un rôle qui fixa pendant quelque temps l'attention de l'Europe, mais qui finit par le ridicule. C'est de Théodore, baron

Sardaigne. de Newhoff, originaire du comté de la Mark en Westphalie, dont on veut parler. Il fut élu roi de Corse, le 15 avril 1736, dans une assemblée générale de la nation, à *Casinca*. Ce nouveau roi ne fournit que de faibles secours aux Corses, quoiqu'il leur en eût promis de très-considérables; il ne pût empêcher que le comte de Boissieux, général des troupes Françaises que la république de Gènes avait sollicitées, ne débarquât en Corse en 1738, et que le marquis de Maillebois, qui avait remplacé le comte de Boissieux, mort au mois de février suivant, ne soumît l'île en trois mois. Le départ des troupes Françaises, en 1741, ralluma le feu de la discorde; les troubles agitèrent la Corse en 1743, et ne firent qu'augmenter par le retour du roi Théodore et par le secours de l'Angleterre; mais ce souverain qu'on peut avec raison appeler un véritable roi de théâtre, quitta peu après l'île, où il ne parut plus depuis. Il alla finir ses jours à Londres, dans une prison où il avait été enfermé pour dettes. Le marquis de Cursai, envoyé par la cour de France en Corse, avec deux mille hommes, rétablit l'ordre et la paix dans l'île. L'administration de ce général sera toujours

chère aux Corses; il fit régner partout la plus exacte justice, fit construire des ports, raccommoder des ponts, eut à cœur l'instruction de la jeunesse, établit une académie, et ne négligea rien de tout ce qu'un souverain intelligent peut faire pour le bonheur d'un peuple qu'il aime. Sardaigne.

Les Français abandonnèrent encore une fois la Corse et laisserent les habitans et les Génois aux prises entre eux. Ce fut dans ces circonstances que le célèbre Pascal Paoli, retiré à Naples, fut proclamé général des Corses, le 6 juillet 1755, dans une consulte générale de la nation, il en devint l'idole. Il avait échauffé toutes les têtes de l'amour de la liberté; on tint, en 1761, une autre consulte générale à *Casinca*, où entre autres délibérations, il fut unanimement résolu qu'on ne prêterait jamais l'oreille à aucun accommodement avec les Génois, que préliminairement ils n'eussent évacué toute l'île, et formellement reconnu l'indépendance et la liberté absolue de la nation, ne refusant pas au reste de les dédommager de la perte pécuniaire que leur causerait l'abandon qu'ils feraient de l'île. Depuis ce moment, les Corses se regardèrent comme entièrement libres; ils envoyèrent, en 1763, des

Sardaigne.

députés au pape, à Vienne et à Turin, avec un écrit en forme de manifeste, dans lequel ils déclaraient que la république de Gènes ayant enfreint les conventions, ils avaient le droit de se remettre en pleine liberté.

Les choses changèrent bientôt de face; Louis XV voulant pacifier les troubles entre les Génois et les Corses, fit demander à ceux-ci un projet d'accommodement. Paoli engagea la consulte générale, assemblée à cet effet, de s'en tenir à la résolution de Casinca, en 1761. La république, à laquelle cette réponse fut communiquée, aima mieux céder la Corse à la France.

On ne rappellera pas ici les petits événemens de cette courte guerre où Paoli voulut lutter contre les Français. Une campagne leur soumit en assez peu de temps toute l'île. Paoli eut le bonheur de se sauver sur un bâtiment qui le transporta à Livourne, d'où il se rendit à Florence, de là en Angleterre où il a vécu. Depuis cet événement, la France s'est fort occupée de la législation et de la police de cette île, et à faire régner l'ordre, la justice, le commerce, les arts, dans un pays qui fut si long-temps le siége du désordre, de la confusion, de la misère, et de toutes sortes de crimes.

Les villes de la Corse méritent peu qu'on en fasse une longue description. Bastia, capitale de l'île et résidence du commandant général, est située dans la côte orientale, sur le penchant d'une montagne; elle peut contenir aujourd'hui cinq à six mille habitans. Les rues sont vraimes, et à l'exception du collége des Jésuites qui est assez beau, les autres édifices n'ont rien de remarquable. L'église cathédrale est placée dans la forteresse, qui est elle-même de peu d'importance; le port est petit et n'est fréquenté que par des bâtimens de médiocre grandeur. San Fiorenzo, petite ville située à trois lieues de Bastia, sur un golfe qui y forme un bon port, n'a presque pour toute défense qu'une tour fortifiée. Calvi est encore une autre petite ville bâtie dans une langue de terre, au bord d'un golfe, avec une rade commode. Le château qui la renferme en entier est la meilleure forteresse de l'île. Corte et Aleria méritent peu qu'on en fasse mention : ce sont des bourgs assez mal bâtis, auxquels on a donné, on ne sait trop pourquoi, le nom de villes. Pour Ajaccio, c'est la plus jolie ville de la Corse et la mieux située, au bord d'un golfe qui offre un port commode pour les plus grands

Sardaigne.

Sardaigne.

vaisseaux. Presque toutes les rues sont droites, larges et les maisons assez bien bâties; la cathédrale, le collége des jésuites, le palais, qui est le siége de l'administration de la justice et des archives du pays, sont les édifices les plus considérables. Je ne tardai pas à m'embarquer pour Gènes à qui la possession de la Corse paraissait si fort tenir à cœur, et qui a fait, pour la conserver tant de sacrifices.

Gènes, bâtie sur le penchant d'une montagne, s'élève en amphithéâtre sur une longueur de plus de mille huit cents toises, tout à l'entour du port qui est en demi-cercle, et qui a plus de mille toises de diamètre. Cette situation présente le coup-d'œil le plus magnifique que l'on puisse voir, à l'exception, néanmoins, de celui de Naples. C'est surtout, quand on est en mer, à un mille du port, qu'on en découvre toute la beauté; les murs de la ville renferment un plus grand espace que la partie habitée : ils ont quatre lieues de circuit; les fortifications sont considérables et garnies de deux cent cinquante pièces de canon ; le port est formé par deux moles, et à l'entrée est un phare qui a trois cent soixante-six pieds de haut. C'est aux dépens de l'intérieur,

que Gènes a l'avantage d'une aussi belle situation ; les rues sont inégales, raboteuses, étroites, excepté deux ; la rue neuve et la rue Balbi, qui sont larges, tirées au cordeau et bordées des deux côtés de superbes palais. Peut-être n'y a-t-il rien en Europe qui égale ces rues en beauté et en magnificence. La plupart des palais, tant dans ces deux rues que dans les autres, sont vastes, bien décorés, et quelques-uns sont très-riches en beaux tableaux et en meubles précieux. Les colonnes, corniches, balustrades, murailles, le pavé même, tout est marbre dans ce pays : c'est une profusion qui excite d'abord l'étonnement et l'admiration, mais dont on est bientôt rassasié. Les plus remarquables de ces palais sont ceux de Doria, de Brignolé, de Balbi, de Durazzo, de Pallavicini, et le palais Ducal dont l'extérieur a peu d'apparence, mais dont les dedans sont très-ornés. Sardaigne.

Les églises de Gènes sont assez jolies, et surtout celles de Carignan et de San-Cyro. On distingue dans cette ville deux sortes de noblesse, l'ancienne et la moderne ; l'ancienne est composée de vingt-huit familles qu'André Doria déclara, en 1528, être les seules capables d'occuper les charges du

Sardaigne.

gouvernement, et de parvenir à la dignité de doge. Toutes les autres familles furent mises dans la seconde classe; il fallut, dans la suite, pour conserver la paix, créer une nouvelle noblesse qui comprend cinq cents familles; toute sorte de distinction a disparu aujourd'hui entre l'ancienne et la nouvelle noblesse. Les membres de l'une et de l'autre ont également droit de parvenir aux charges de l'état. Toutes les familles nobles sont inscrites dans un livre d'or, ainsi qu'on le pratique à Venise. Un noble ne déroge point, pour faire le commerce; car le commerce est regardé comme l'ame de l'état. Les Doria et les Spinola sont les seuls qui ne trafiquent pas; il en est résulté que les profits faits dans le commerce par les nobles, les ont mis en état d'acheter, dans les différens pays d'Italie, et particulièrement dans les royaumes de Naples et de Sicile, de grandes terres titrées; ceux qui les possèdent sont pour l'ordinaire les plus riches de ces pays; ils ne sont cependant que les cadets des familles établies à Gènes.

Gènes, dans les premiers temps de son existence, fut brûlée par les Carthaginois, auxquels elle portait ombrage pour le commerce. Les Romains la firent sortir de ses

cendres; elle suivit sans doute le sort de l'ancienne Ligurie. Placée sur le passage des Tartares du nord en Italie, elle fut successivement la proie des *Huns*, des *Gépides*, des *Goths*, des *Hérules*, des *Lombards*. Charlemagne la soumit; Pepin lui donna des comtes. Quand la famille de Charlemagne cessa d'être puissante en Italie, Gènes s'érigea en république; ses premiers magistrats, après la destruction des comtes, furent des consuls. Les Génois trouvèrent une source de richesses dans les croisades qui ruinaient les autres nations. Gloire et profit, tels sont les avantages qu'ils tirèrent de la pieuse manie qui précipitait l'occident sur l'orient. Les Génois étendirent alors beaucoup leur domination autour de la capitale qui en était le centre. Sardaigne.

Les divisions intestines amenèrent un changement dans la forme du gouvernement en 1190. Gènes était environnée de républiques; *Verone*, *Lodi*, *Milan Crémone*, *Florence*, *Cosme*, *Sienne*, *Lucques*, *Pavie*, *Parme*, *Plaisance*, *Bologne*, *Padoue*, *Pise*, et nombre d'autres plus ou moins considérables. Fatiguées de l'ambition de leurs nobles concitoyens aspirant aux premières places, la plupart avaient

Sardaigne. pris le parti de se donner un chef choisi dans une ville étrangère, sous le nom de Doge, ou de se mettre sous la domination d'un Podestat. Les Génois, tourmentés des mêmes intrigues, résolurent d'essayer de ce gouvernement bizarre. En 1190, ils se donnèrent un doge qui devait être toujours étranger, n'exercer qu'un an, aidé d'un conseil de six citoyens pris entre les nobles.

Si l'on veut apprendre comment l'ambition sait affronter les dangers, comment ceux qui sont atteints de cette passion, échappés aux périls les plus pressans, s'y exposent avec une nouvelle intrépidité, comment l'exemple de leurs semblables immolés à la fureur populaire, ne les intimide ni ne les déconcerte, il faut méditer l'histoire de Gènes sous les doges. On s'y instruira aussi sur la manière d'agiter le peuple, de l'armer sous toutes sortes de prétextes. Ceux qu'il conçoit le moins sont souvent les plus puissans, et un mot présenté à son imagination, mot vide de sens, qu'on revêt de la signification dont on a besoin, suffit quelquefois pour l'émouvoir. On y verra enfin, les moyens mis de tout temps en usage pour exciter sa fureur, la graduer, la rendre méthodique et la tourner au profit de sa faction.

Si on voulait suivre toutes les vicissitudes de Gènes, on serait étonné de ses variations à des époques très-peu éloignées. Amie et ennemie de la France, de l'Espagne, de l'empire, de la Savoie, en un mot, mêlée de gré ou de force dans toutes les guerres, caressée par ceux qui avaient besoin d'elle, rançonnée ensuite par ceux qui l'avaient flattée, ou laissée après les plus belles promesses, à la merci de l'ennemi qu'on lui avait suscité. Elle éprouva ce sort de la part des princes ligués contre Louis XIV ; ils forcèrent la république de se déclarer contre lui, et l'abandonnèrent quand ils en eurent tiré tout ce qu'ils désiraient. Sardaigne.

Le monarque irrité couvre de ses vaisseaux la mer de Gènes. *Seignelay*, impérieux ministre, signifie de son bord, les ordres de son maître, qui exigeait des mesures humiliantes, et ne donne que cinq heures pour le satisfaire. Ce terme expiré, les bombes pleuvent sur la ville, les palais s'écroulent, l'incendie éclate de toutes parts. Le peuple consterné fuit et va chercher des abris dans les endroits les plus éloignés du port ; le sénat envoie faire des propositions. *Seignelay* reste inflexible ; toujours mêmes conditions ; le peuple moins jaloux du point

Sardaigne.

d'honneur que le sénat, le force de consentir. En conséquence d'une convention ménagée par le pape, le doge vient en France, accompagné de quatre sénateurs, faire ses excuses au roi. Le monarque mit dans cette cérémonie, toute la dignité, mais en même temps toutes les grâces qui pouvaient adoucir l'amertume de la soumission. Il fit rendre et rendit lui-même à la députation tous les honneurs capables de la flatter ; mais les ministres ne furent ni si accueillans ni si débonnaires, ce qui fit dire au doge: *Le roi nous ôte la liberté en captivant nos cœurs, mais les ministres, par leur hauteur, nous la rendent.*

Il y eut, en 1797, de nouveaux troubles dans cette république. Comme à l'ordinaire, ils ont été accompagnés d'exils, de proscriptions et d'effusion de sang. Il était impossible qu'un peuple, aussi amateur de nouveautés, n'eut point sa part dans la révolution qui a changé tous les gouvernemens d'Italie. Celui de Gènes a éprouvé des altérations ou des améliorations. Le temps fera connaître quel nom on doit donner à cette nouvelle catastrophe. Il paraît cependant, par la conduite que cette république a tenue pendant plusieurs années, que son désir

était de se préserver de ces mouvemens convulsifs ; mais quelque mesure qu'elle prenne, il faut toujours que la guerre des voisins lui soit une cause de ruine. Opulente comme elle est, on ne manque jamais de prétexte pour l'attaquer, parce qu'on sait qu'elle est en état de payer les vainqueurs et de dédommager les vaincus. Tel est le sort prédit à Gènes, qui s'enorgueillit du nouveau nom de république Ligurienne. Sardaigne.

Le pays soumis à la république de Gènes, ne forme, pour ainsi dire, qu'une côte le long de la mer, au sud du Piémont et du Mont-Ferrat. Cette côte se déploie autour d'un grand golfe qu'on appelait autrefois *Mare-Ligurticum*. Elle a au moins cent lieues de long de l'est à l'ouest ; mais du midi au nord, elle n'a pas plus de huit à dix lieues, et beaucoup moins dans quelques endroits. C'est pour cela qu'on a donné à tout ce territoire qui n'occupe guère que les rives de la mer, le nom de *rivière de Gènes*, qu'on divise en rivière du Ponant ou de l'Ouest, ou en rivière du Levant ou de l'Est. La partie de cette côte, depuis *Lavagna* jusqu'à *Porto-Venere*, n'est qu'une suite de rochers stériles qui s'élèvent à pic du côté de la terre et du côté de la mer.

Sardaigne.

C'est sur ces rochers que passe la grande route, ou plutôt un sentier étroit, suspendu entre deux précipices affreux; on ne peut les considérer sans effroi, surtout quand on songe que la vie dépend d'un seul faux pas d'un mulet. Le beau marbre qui porte le nom de *Carare*, se tire des environs. Les villes situées sur toute cette côte sont bien peu considérables, elles ne méritent pas même ce nom. Ce ne sont que des bourgs, mais assez bien peuplés. Porto-Venere ou port de Venus, au voisinage du cap de même nom, est situé dans un endroit élevé, avec un château encore plus élevé, du côté occidental de l'entrée du port, au bord du golfe de la Spezzia. La vue de ce golfe dédommage de l'aspect sauvage des environs. Il est entouré de châteaux, de villages, dont le plus considérable est celui de la Spezzia, et de collines couvertes d'oliviers. Le Rici, en face de Porto-Venere, est un port assez fréquenté. *Surzana*, est une petite ville épiscopale, dans les terres, défendue par un château sur une montagne.

Il faut voyager dans ces cantons, pour connaître toute l'industrie des Génois: ils n'ont ni bois, ni prairies, et presque point de champs; ils recueillent à peine assez de

vin pour leur consommation ; les autres productions se réduisent aux olives, aux citrons, aux figues, aux amendes, et dans quelques endroits aux mûriers. Ils sont obligés de tirer de l'étranger une bonne partie de ce qui leur est nécessaire pour subsister, et les matières premières pour leurs fabriques et leurs manufactures, sans parler des draps et des toiles qu'ils font venir de France, d'Angleterre, de Hollande et de Suisse : cependant on en voit parmi eux qui sont très-riches : c'est qu'ils savent tirer parti de tout, qu'ils mettent en quelque sorte à contribution les terrains arides, les montagnes, les rochers mêmes ; pour peu qu'ils soient susceptibles de culture ; c'est qu'ils suppléent à ce qui leur manque par le commerce qui est l'ame de l'état et une source intarissable de richesses. Sardaigne.

Cette observation a également lieu pour la rivière du Ponant, quoiqu'elle soit un peu plus fertile que la rivière du Levant, elle est encore plus étendue, et l'on y trouve quelques villes assez considérables. Novi n'est qu'un bourg dont la situation est désagréable, parce que la vue est bornée par une haute montagne ; mais la noblesse de Gènes y possède des maisons de campagne

Sardaigne.

qui ne sont pas moins magnifiques que leurs maisons de ville. Selon l'usage assez généralement observé dans le pays, la plupart sont peintes en rouge ou en vert, par-dehors. On tient à Novi, quatre fois par an, des foires célèbres, qui sont une espèce de banque. A peu de distance de là, sur la route de Gènes, est un défilé appelé la Bochetta, où trois hommes peuvent à peine passer de front; on le regarde comme la clef de Gènes. Les Autrichiens s'en emparèrent en 1746, et c'est ce qui leur ouvrit un chemin libre vers cette ville; on y a mis une batterie de trois pièces de canon pour le défendre. Savone est une ville épiscopale et la seconde de l'état de Gènes. Grande et bien fortifiée, elle est de plus défendue par une citadelle bâtie sur un rocher fort élevé; le port ne peut plus contenir de gros bâtimens, depuis que les Génois en comblèrent une partie en 1528.

Noli, port et évêché, ne conserve plus rien de son ancien lustre ni de ses anciennes richesses. La ville de Final est bien plus considérable; la ville de San-Remo est remarquable par la juridiction qu'elle exerce sur un territoire qui s'étend le long de la Méditerranée, l'espace de dix milles, et qui

qui s'avance dans les terres environ de onze à douze. C'est un fief de l'empire où il est arrivé bien des révolutions. Elle est située sur le penchant d'une colline, au bord de la mer, et divisée en ville neuve et ville vieille. Le port ne peut pas contenir de gros vaisseaux ; mais on y voit une assez grande quantité de petits bâtimens qui servent au commerce, dans lequel les habitans montrent une activité singulière. Ligurie.

A l'extrémité de la côte de Gènes, vers le couchant, est la principauté de Monaco, qui n'a pas plus de quatre à cinq milles de tour. Elle relevait de l'empire, et devint, en 920, la récompense de Grimaldi I.er, un des généraux d'Othon I.er, qui la lui donna à titre de souveraineté. Les princes de Monaco furent pendant plusieurs siècles sous la protection de l'Espagne ; mais un de leurs descendans signa, en 1641, un traité fait avec Louis XIII, et reçut garnison française dans la ville de Monaco. Cette démarche lui causa la perte de plusieurs terres qu'il avait en Espagne, mais le roi de France l'en dédommagea amplement. On estime que les revenus de cette principauté ne vont pas au-delà de deux cent mille livres. Le prince est souverain,

Ligurie.

indépendant dans ses états. On recueille dans le pays beaucoup d'olives, de citrons et d'oranges, dont on fait un commerce assez lucratif. La ville de Monaco, capitale, est située sur un rocher qui s'avance dans la mer. Elle a peu d'étendue, et l'on n'y compte pas plus de huit à neuf cents habitans. Le palais du prince est sur la pointe du rocher; il est vaste et a de l'apparence. Le port, qui occupe le fond d'un petit golfe, est sûr, mais pas assez profond pour recevoir de gros vaisseaux. Les bâtimens qui y abordent, sont obligés de payer péage; il n'y a que les Anglais et les Français qui soient exempts. *Manton* et *Roquebrune* sont deux autres petites villes de cette principauté. Cependant la première, située dans une plaine agréable, couverte de citroniers, est plus grande et plus peuplée que Monaco. On y fait assez de commerce et l'on en tire des essences très-estimées.

Quelques jours de navigation suffirent pour me ramener de Gènes à Livourne. Nous en partîmes bientôt pour aller joindre la grande route qui conduit de Florence à Rome. Sienne, la première ville que nous rencontrâmes, est bâtie sur le penchant d'une montagne, dans laquelle on a creusé

des souterrains qui sont fort curieux. Plusieurs maisons avec des jardins sont adossées à cette montagne, ce qui en rend l'aspect agréable. Mais cette position rend les rues inégales et tortueuses. La plupart aboutissent à une place qui est au cendre de la ville, et la seule qu'on ait pu y ménager. Elle est entourée en grande partie de portiques couverts, de quelques principaux édifices, et du palais de la seigneurie, bâtiment décoré de fort bons tableaux. Malgré l'ancienneté de la ville, on n'y trouve point de monumens antiques. Le plus beau, sans contredit, et le seul vraiment beau, est la cathédrale. Quoique gothique, ce vaste vaisseaux est très-majestueux. Cette église est revêtue en dedans et en dehors de marbre noir et blanc. La coupole est soutenue par des colonnes de marbre. Une des choses les plus singulières, c'est une suite de bustes de papes et d'antipapes, en terre cuite, que l'on voit autour de la nef, sur une espèce de galerie : ils sont au nombre de soixante-dix. La chapelle Chigi est d'une magnificence que rien n'égale. Elle est incrustée en grande partie de lapis Lazuli, avec des ornemens de bronze doré, sur les dessins du cavalier

Ligurie.

Ligurie. Bernin. Mais ce qui captive surtout l'admiration dans la cathédrale, c'est le pavé en mosaïque, et représentant les traits remarquables de l'ancien et du nouveau testament. Des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture ajoutent à la beauté de cette église. On y voit des tableaux de Pérugin, de Raphaël, de Pinturicchio, du Calabrose, etc., et les statues précieuses de Michel Ange, de Donatelli, de Mazzicoli. On voit même dans une grande salle appelée la Bibliothèque, à côté de la croisée à gauche, un groupe représentant les trois Grâces, qu'on prétend avoir été trouvé dans les ruines de la citadelle d'Athènes, et qu'on attribue au sculpteur Sophronisque, père de Socrate. Cet antique, vrai ou faux, ne fait pas la gloire de l'auteur.

On imagine bien que, me trouvant à Sienne, je n'ai pas négligé d'aller voir la maison qu'habitait Ste. Catherine, qui a si fort illustré cette ville, et qui n'est pas moins célèbre dans l'histoire civile que dans celle de l'église. Née en 1347, d'un teinturier, elle embrassa de bonne heure l'institut des sœurs de la pénitence de St. Dominique. La réputation de sa sainteté éclata bientôt. Elle fut choisie pour aller à Avignon ré-

concilier les Florentins avec le pape Grégoire XI, et l'on assure que ce fut elle qui détermina ce pontife à quitter cette ville et à fixer sa résidence à Rome. Elle écrivit contre le grand schisme qui commençait à se former, et mourut à rome en 1380, âgée seulement de trente-trois ans. Sa maison de Sienne a été convertie en une chapelle. La plus grande pièce est remplie de grands tableaux, où l'on voit les principales circonstances de sa vie et ses miracles les plus signalés. A côté, est une petite chambre dans laquelle on dit que Jésus-Christ lui apparaissait; et par-derrière, un cabinet où elle couchait à plate terre. On a revêtu d'argent les briques sur lesquelles elle reposait sa tête. Dans un oratoire tout près de là, on conserve le tableau du crucifix qui imprima les stigmates à Ste. Catherine. Les magistrats de la ville le tiennent sous clef, et l'on ne peut le voir qu'avec une permission expresse de leur part. Ligurie.

Le goût des sciences et des belles-lettres est répandu si généralement à Sienne, qu'on y a formé plusieurs académies. Il y en a de toutes sortes et sous des noms qui paraissent bien bizarres, peut-être même ridicules. L'académie des foudroyés ou hébétés, *aca-*

Ligurie.

demia degli intronati, qui fut une des premières de l'Italie; l'académie des grossiers, *academia degli rossi*, qui s'occupe spécialement de la poésie dramatique; l'académie sans nom, *academia degli innominati*, qui a encore pour objet les belles-lettres; l'académie des sciences, dont on a des mémoires très-estimés; l'académie de botanique; enfin, les théologiens, les médecins, les jurisconsultes tiennent des assemblées qui sont des espèces d'académies. Tout le monde a ici la rage d'appartenir à quelque corps littéraire, comme si les sciences gagnaient beaucoup à ces associations. Tout le monde se pique d'être savant, bel esprit, ou a des prétentions à l'être. Mais ce sont surtout les improvisateurs, *poeti improvisatori*, qui dominent.

Un être de cette espèce est un homme possédé du démon de la poésie, doué de la malheureuse facilité de parler en vers sur-le-champ, et sur toutes sortes de sujets sérieux, plaisans, héroïques, burlesques. Se trouve-il dans les rues, dans les promenades, sous le masque? il défie un adversaire, débite des tirades de vers, écoute à son tour, riposte jusqu'à ce que ce combat poétique les lassant l'un et lautre, ils

se retirent applaudis ou hués par les assistans. S'il n'est pas à portée d'être animé au combat par des rivaux, ou s'ils ne sont pas dignes de lui, il ne laissera pas de se livrer à son enthousiasme : il récitera seul des vers, et le premier inconnu qui lui proposera un sujet, lui en fera produire trois ou quatre cents tout de suite. La fureur poétique dont il est transporté le met hors de lui-même ; on le voit suant, haletant, privé même quelquefois de connaissance. Pendant plusieurs jours il perd l'appétit et le sommeil, et a besoin des meilleurs restaurans pour rétablir le calme dans ses sens agités. Ces espèces de fabriques à vers ambulantes, sont fort communes dans la Toscane, particulièrement à Sienne. On y parle beaucoup d'un chevalier *Bernardino Perfetti*, qui s'acquit une si grande réputation dans la poésie *in promptu*, *poesia extemporanea*, que non seulement il obtint les suffrages de sa patrie et de l'académie des *intronati*, mais qu'il reçut à Rome, dans le Capitole, la couronne de laurier en 1725. On voit dans la cathédrale de Sienne, le monument qui fut érigé à sa gloire. Toscane.

Heureusement pour la ville de Sienne,

Toscane.

elle peut se glorifier d'avoir donné naissance à des hommes d'un mérite plus réel que tous ces improvisateurs dont elle fourmille. Cette ville a donné sept papes à l'église romaine, parmi lesquels on compte les deux qui ont le plus contribué à la grandeur et à la puissance temporelle de du St. Siége : Grégoire VII et Alexandre III. Elle a produit d'autres personnages célèbres en plusieurs genres, des savans, de bons peintres, d'habiles architectes. La prononciation de la langue est douce, harmonieuse, et on la parle très-correctement. C'est ici proprement qu'on a lieu de dire, *Lingua toscana in bocca romana.* Tous ces avantages joints à la beauté du climat, à la pureté de l'air, à la salubrité des eaux, à l'abondance de tous les objets de consommation, attirent beaucoup d'étrangers à Sienne.

Monte-Pulsiano n'en est pas éloigné : cette ville épiscopale, bâtie près de la rivière de *Chiona*, est renommée par ses bons vins. Elle a vu naître Ange Politien, un des savans qui ont le plus contribué, par leurs écrits, au rétablissement des lettres en Europe; et le célèbre cardinal Bellarmin.

Radico-Fani a long-temps appartenu aux papes ; c'est la dernière place des états de Toscane. Tout consiste dans un château que sa position, sur une montagne élevée, met encore plus à l'abri de toute insulte, que ses fortifications qui tombent en ruines. La route, que l'on fait en grande partie sur les montagnes de l'Apennin, en allant de là à Rome, n'est véritablement intéressante que pour un naturaliste. On trouve sur ces montagnes plusieurs volcans éteints, de la lave, des substances vitrifiées, des pierres ponces, et des autres indices de l'existence de ces volcans. Toscane.

Bolsena est bâtie sur les bords d'un lac très-poissonneux, d'un lac de même nom, qui a environ trois lieues de diamètre, et dans lequel on voit deux petites îles habitées, l'une appelée *Martina*, et l'autre *Bisantina*. La célèbre reine Amalsonte, mère d'Atalaric, roi des Goths, fut enfermée dans la première, et mise ensuite à mort par les ordres de Théodat.

Aquapendente tire son nom d'une cascade naturelle qui tombe sur un rocher sur lequel cette petite ville est située, dans la province d'Orvieto, l'une des treize provinces de l'état ecclésiastique.

Toscane.

Monte-Fiascone, capitale des anciens Falisques, et située sur une haute montagne, est célèbre par ses bons vins muscats, et par l'épitaphe d'un prélat allemand, de la famille des Fugger, établis à Ausbourg, et que l'on a nommé ici de *Foucris*. Quand il voyageait, il avait coutume de se faire précéder par un de ses domestiques, qui goûtait le vin des cabarets, et qui écrivait sur la porte de celui qu'il avait trouvé le meilleur, le mot *est*. Il trouva celui de Monte-Fiascone si excellent, qu'il écrivit trois fois le mot *est* en gros caractères sur la porte du cabaret où il s'était arrêté. Le maître fut du goût du domestique, et but une si grande quantité de vin qu'il mourut sur la place. On l'enterra dans l'ancienne église de San-Flaviano, et le domestique fit graver sur sa tombe ces paroles : *Est, est, est. Propter nimium est, Joannes de Foucris, dominus meus, mortuus est.* Il destina encore la dépouille de son maître à une fondation annuelle de deux barils de vin, que l'on allait répandre sur sa tombe tous les mardis après la Pentecôte. Cet usage a duré long-temps; mais le cardinal Barterigo, évêque de cette ville, a converti dans ce siècle, le prix de ce vin à

l'achat de pains, que l'on distribue aux pauvres. Du reste, le cabaret où l'on prétend que cette aventure est arrivée subsiste encore: il a pour enseigne un gros homme à table, avec cette inscription, *Est, est, est;* et l'on a donné le nom d'*est* au vin du canton, dont l'excès devint si fatal au prélat allemand. Toscane.

Viterbe, qui nous rapprochait de Rome, est la capitale de la province qu'on appelle le Patrimoine de St. Pierre. Les maisons bien bâties, les rues pavées de larges dalles, la cathédrale où sont enterrés six papes, le palais, l'hôtel-de-ville, la place et les fontaines ornées avec goût; tout rend cette ville une des plus remarquables de l'état ecclésiastique: elle est située au pied de l'ancien mont de Cyminus, auquel elle a donné son nom, et formée des débris d'anciennes cités étrusques, détruites par les Lombards. Les environs sont couverts de maisons de campagnes très-belles, appartenantes à des cardinaux et aux premières maisons de Rome.

Quelque petites que soient les villes que je viens de nommer, elles n'en sont pas moins épiscopales. Il est vrai que les évêchés sont fort multipliés en Italie, puis-

Toscane. qu'on y en compte deux cent quarante-huit, et quarante métropoles, qui font deux cent quatre-vingt-huit siéges ou diocèses. Le seul royaume de Naples en a cent vingt-huit; les états du pape, dans l'Italie moyenne, cinquante-trois; les états de Ravenne, Ferrare et Bologne, Parme et Modène, dix-huit; l'état Vénitien, vingt-trois; la Toscane, dix-sept; le Milanais, dix-huit; le Piémont, cinq; Gènes, six; la Sicile, onze; la Sardaigne, six; la Corse, cinq; Lucques, un. Le pape nomme à presque tous les évêchés de l'Italie: il y en a peu dont les souverains aient la nomination. Sur cent vingt-huit, le roi de Naples ne nomme qu'à vingt-cinq, et à aucun de la Sicile. Le grand duc de Toscane présente trois sujets pour chaque siége, le pape choisit.

Les évêchés étant en si grand nombre en Italie, il est aisé d'en conclure qu'il y en a beaucoup d'un revenu médiocre et d'un territoire fort borné. Aussi la plupart ne valent-ils pas nos cures du premier ni du second ordre. On pourrait les appeler des évêques à portion congrue: ils ne sortent guère de leurs diocèses: c'est le corps le plus régulier de la prélature italienne.

Je veux bien croire que leur résidence vient principalement de l'amour de leur devoir; mais je n'en soupçonne pas moins que la médiocrité de leur fortune y contribue aussi. Nous ne voyons point nos curés augmenter par leurs équipages les embarras de Paris. Toscane.

Nous eûmes le bonheur de n'être arrêtés dans notre chemin pour Rome par aucun torrent : nous les trouvâmes tous à sec. Mais on passe sous tant de dominations différentes en parcourant l'Italie, que les visites des douanes sont une des incommodités du voyage. On se les épargne quelquefois avec de l'argent ; mais que les commis visitent ou non, il faut toujours les payer. Un autre embarras vient de la diversité des monnaies. Il est vrai que l'or en louis, guinées, sequins a cours avec plus ou moins de valeur. Le sequin romain, par exemple, qui vaut vingt paoles et demi à Rome, n'est reçu que pour dix-neuf et demi en Toscane. Le paole vaut un peu plus de dix sous et demi de France, et le louis quarante-quatre ou quarante-cinq paoles.

CHAPITRE IX.

Entrée dans la ville de Rome. — Histoire de l'église de Saint-Pierre du Vatican. — Place. — Colonnade. — Portail de cette basilique. — Son intérieur. — Sa Coupole. — Le Baldaquin. — Chartreuse de Rome. — L'Eglise Saint-Paul.

Rome. Nous voilà donc enfin parvenus à cette fameuse capitale de l'univers, si digne d'être vue, si digne même d'admiration, soit qu'on pense à ce qu'elle a été, soit qu'on s'en tienne à ce qu'elle est encore aujourd'hui.

Le voyageur qui s'approche de Rome se sent pénétré d'un sentiment profond, religieux et inexprimable. Les idées, les images, les souvenirs se pressent et se succèdent en si grand nombre, que l'ame cherche vainement un point où elle puisse se reposer. Le dôme de Saint-Pierre est le premier objet que l'on découvre, à cause de sa grande élévation : je ne pense pas qu'il

y ait au monde une ville dont l'entrée par terre prévienne aussi favorablement. Arrivé par la porte *Delpopolo*, mon postillon me fit passer derrière cet immense édifice ; puis détournant tout-à-coup sur la place de la Colonnade, il me conduisit vis-à-vis du monument, qui se déploya devant moi dans toute sa magnificence. Cette vue m'éblouit, j'en fus frappé comme d'un éclair. Une telle surprise, dans un tel moment, ne sortira jamais de ma mémoire. Tout ce que je pus faire fut de crier halte au postillon, qui courait le galop ; il ne m'entendit pas, et je me laissai aller machinalement n'ayant eu qu'une trop courte jouissance : mais le désir de la renouveler et de la goûter pleinement s'en augmenta ; et, rendu à l'auberge, j'étais à peine descendu de voiture que j'y courus. Rome.

On regrette, et ce n'est pas sans raison, que le quartier de la ville où la basilique est située, les petites rues qui conduisent du pont Saint-Ange à la place, les îlots des maisons qui font face au monument, répondent si mal à sa magnificence. J'éprouvai une nouvelle surprise, lorsqu'à l'issue d'une rue étroite, je découvris tout-à-coup toutes les richesses que l'on peut embrasser d'un

Rome. seul regard : l'étonnante majesté de l'édifice qui écrase tout ce qui l'environne, sa superbe place et sa coupole audacieuse qui semble suspendue en l'air : ce fut en effet, dit-on, la promesse du Bramante, premier auteur du plan de cette église. Je mettrai cette coupole en l'air, dit-il, à l'aspect du panthéon, et ce mot est le premier souvenir que cette basilique vous rappelle. Michel Ange, qui lui succéda comme architecte de St. Pierre, tint tout ce que son prédécesseur avoit promis; mais ce grand homme, ce génie si profond dans les trois arts du dessin, ne se doutait pas que son chef-d'œuvre même porterait sitôt l'empreinte de la fragilité des choses humaines. La coupole se fendit en plusieurs endroits un siècle environ après avoir été terminée. Qu'on juge de la terreur que jetta dans Rome une pareille découverte : on craignit que la coupole entière ne s'écroulat; et pour dissiper cette crainte, ou du moins diminuer le danger, vrai ou prétendu, on fut obligé de la consolider par de forts liens de fer. Quant à la cause de cet irréparable dommage, elle est le sujet d'une querelle infructueuse entre les architectes modernes. Les uns la cherchent dans la construction intérieure

intérieure de la coupole, qu'ils trouvent défectueuse. Les autres veulent que le Bernin en ait indirectement affaibli les piliers, en pratiquant des escaliers et des chapelles dans les souterrains sacrés, pour complaire à la dévotion de la multitude. On prétend que Michel Ange avait prévu lui-même ce malheur, et, qu'avant de mourir, il recommanda encore qu'on se gardat bien de toucher aux piliers. Rome.

Le plan du Bernin, pour l'exécution de la place Saint-Pierre avec sa quadruple colonnade, ses deux jets d'eau, et l'obélisque qui en occupe le milieu, le dispute en grandeur et en majesté, au plan même de la basilique. C'est une des plus grandes compositions qu'aucun architecte ait pu concevoir et exécuter. Ce magnifique obélisque, d'un seul morceau, de soixante-quatorze pieds de haut, et qui pèse six cent soixante-quinze milliers, est aussi ancien que Rome même. Le roi d'Egypte, Macarins, contemporain de Numa, le fit tailler dans les carrières de granit oriental de la Thébaïde: il fut transporté à Rome sous Auguste, et ce fut Sixte-Quint qui le releva. Il fut placé sur son piédestal le 10 septembre 1586, par les soins de Domi-

Rome.

nique Fontana, et orné d'une croix de bronze. Les quatre lions de bronze, les aigles, les festons dorés, avec la balustrade de marbre qui l'environne, y ont été ajoutés en 1713, par Innocent XIII. La dépense que l'on fit pour ériger cet obélisque fut, suivant le calcul de Fontana, de deux cent deux mille cinq cents livres de France.

La place, qui tient du prodige, enchante l'œil de quelque point qu'on la regarde : que l'on se place à l'entrée, au milieu des deux colonnades, ou sur les degrés de la grande porte du temple, ou au centre de la place, près de l'obélisque égyptien, on découvre toujours des beautés nouvelles. Si l'on fait ensuite le tour de la place en suivant les colonnades, l'enchantement augmente encore, car c'est surtout alors que la forme et l'optique de leurs quatre rangs de colonnes produit des effets merveilleux : chaque pas change leur aspect : chaque instant vous offre une variété nouvelle de beauté et de grandeur. Mais c'est dans le calme d'une belle nuit, lorsque la lune les éclaire, que l'ensemble de ces grandes constructions se montre dans sa majesté la plus auguste. L'ombre et la clarté sont distribuées par grandes masses sur les objets

les plus rapprochés, tandis que les plus éloignés semblent fuir sous une lumière affaiblie et vacillante. Les colonnes jaillissantes des deux jets d'eau brillent d'un éclat argentin, et semblent lancer des étincelles. Tout est calme, et le silence de la nuit n'est interrompu que par le murmure continu de ces eaux toujours agitées; *symbole sacré*, dit un de nos poètes, *de l'éternelle vie de la nature.* Rome.

Rien de si trompeur que les dimensions de cette place, que celles de l'intérieur même du temple et de chacune de ses parties, pour l'œil qui n'est pas accoutumé à ces masses colossales; ce n'est qu'à force d'exercice qu'il apprend à les mesurer. Peu de temps après mon arrivée à Rome, le pape donna une bénédiction solennelle, j'en fus témoin du haut des colonnades. Il me sembla que quelques poignées d'hommes s'étaient rassemblées sur la place, et j'en portai le nombre à deux mille personnes; mes compagnons, très-bien informés, m'assurèrent qu'il y en avait six mille. La même illusion se reproduit lorsqu'on veut juger à une certaine distance la grandeur des figures colossales et des décorations inté-

Rome.

rieures de l'église, à cause de l'exactitude de leurs proportions avec l'ensemble.

Au reste, quelqu'admirable que soit l'intérieur de ce temple, et par la justesse même des proportions et par la beauté et la variété de ses détails, et par la hardiesse de sa construction, il n'en est pas moins vrai que l'impression qu'il produit au premier coup-d'œil ne répond point à l'idée fort exagérée, sans doute, qu'on s'en était formée. Ma première entrée dans la basilique de Saint-Pierre n'a pas fait sur moi un effet aussi frappant, aussi durable que mes premières visites à Sainte-Justine de Padoue, au panthéon, à la chartreuse de Sainte-Marie-des-Anges. Il faut revenir souvent à Saint-Pierre avant de pouvoir faire abstraction des accessoires qui y sont accumulés, et jouir sans distraction de l'unité et de la grandeur qui règnent dans l'ensemble. Jusques là l'œil s'égare dans cet espace immense : il se perd au milieu de la multitude des objets séparés. Les ouvrages de la peinture et de la sculpture, les revêtemens de marbre, les ornemens de tout genre attirent successivement, absorbent tour-à-tour son attention, et ne lui laissent pas un point où il puisse se reposer.

Le portail de Saint-Pierre fait face à cette grande place. Il est élevé sur un vaste perron, composé de trois rampes, et décoré d'un très-grand ordre corinthien surmonté d'un attique, et l'on voit au-dessus du portail la coupole, qui se montre dans un plan plus reculé. Rome.

Les marches sont presque toutes de marbre: elles ont été faites, pour la plus grande partie, des débris d'une grande pyramide, qu'on appelait le tombeau de Romulus. Au-dessus du second ordre de degrés, il y a un repos, ou un grand palier qui a cent quatre-vingt-quatorze pieds de largeur, et quatre-vingt-dix-neuf de longueur: c'est là où l'on vient recevoir le pape, les empereurs ou les rois, quand ils viennent en cérémonie à l'église de Saint-Pierre. En montant ces degrés, on admire une façade de trois cent soixante-six pieds de longueur, dont les proportions sont telles, que les colonnes en paraissent d'une grandeur fort médiocre et fort accessible. Ce n'est qu'en arrivant auprès des piédestaux, qu'on s'aperçoit de leur énorme grosseur.

La forme extérieure de la coupole fait une partie de la décoration du portail. Elle commence par un soubassement à pans,

Rome.

sur lequel est un autre soubassement circulaire, couronné d'une très-forte corniche. De-là s'élève un piédestal surmonté d'un ordre corinthien. Cet ordre est surmonté d'un attique, sur lequel porte la coupole : au faîte de la coupole il y a une lanterne, qui a pour couronnement une pyramide terminée par une boule qui porte la croix.

Ce dôme est d'une proportion admirable, sa largeur est très-bien pour sa hauteur. L'attique est d'une très-belle proportion, et bien décoré. Il n'est pas possible de faire une coupole d'une plus belle courbe. Sa structure est également admirable. Les trois rangs de croisées ou œils-de-bœuf, qui sont dans la coupole font bien. La lanterne pose immédiatement sur la coupole. Elle est d'une très-bonne force, décorée de colonnes ioniques, accouplées, surmontées d'une attique d'une très-bonne proportion. Celle de la pyramide est très-juste, et la boule termine fort bien tout l'édifice. Elle a intérieurement sept pieds de diamètre, mais il n'y a rien de trop pour un objet vu de si loin.

On entre dans le vestibule par cinq grandes ouvertures. Les cinq portes qui donnent entrée à l'église sont en face de

ces premières. Le vestibule est grand et d'une belle proportion, sa longueur est de deux cent dix-neuf pieds dans œuvre, et sa largeur de trente-neuf pieds. La voûte a quatre-vingt-dix-huit pieds de hauteur. Elle est riche et ornée de bas-reliefs et de stucs dorés. Il y a dans ce vestibule des piscines qui sont formées par deux petites fontaines placées de chaque côté, dont les robinets vont continuellement pour entraîner les immondices. Ce vestibule a pour point de vue, à ses deux extrémités, les statues de Constantin et de Charlemagne. Ces deux princes, regardés comme les premiers bienfaiteurs temporels de l'église, sont aussi les premiers héros à qui elle a marqué temporellement sa reconnaissance. Rome.

C'est auprès de la figure de Constantin que l'on voit le superbe escalier qui monte à la galerie qui est sur le vestibule, et qui conduit au Vatican. Le pavé du portique ou vestibule, est de marbre de différentes couleurs. Les vingt colonnes qui sont aux cinq entrées du portique, font un ornement, même pour l'intérieur. Au-dessus de la porte du milieu, on a placé la célèbre mosaïque de *Grotto*, appelée la *Navicella*, ou la *Nave del Giotto*, parce qu'on y voit

Rome.

en effet la barque de Saint-Pierre, agitée par la tempête.

Il y a cinq grandes portes qui conduisent à l'intérieur de l'église. On y remarque sur la droite une sixième porte plus petite, et qui est murée : on l'appelle la porte sainte, que l'on ferme à la fin du jubilé, pour représenter l'ouverture d'un temps de grâce et d'indulgence. Les pélerins ne manquent pas alors d'en gratter le plâtre, et de l'emporter comme une relique. Le battant de la porte du milieu est tout en bronze. Pendant le temps du jubilé, la porte sainte se ferme aussi pendant la nuit, avec des portes de bronze qui servaient autrefois à fermer la niche du saint-suaire, et dont le pape seul avait la clef.

Au-dessus du portique dont nous venons de parler, il y a un autre portique décoré de colonnes, de pilastres et de balcons. C'est au balcon du milieu, appelé *la loggia*, que se fait, à la vue de tout le peuple, le couronnement solennel du pape, après son élection ; et c'est de là aussi qu'il donne sa bénédiction apostolique, *urbi* et *orbi*. Dans les grandes solennités, ce portique supérieur sert encore à l'usage du conclave, mais alors les ouvertures en sont murées,

pour que toute communication soit interceptée au dehors. Rome.

Le pavé de l'église est de marbres disposés en compartimens. Les bénitiers que l'on voit en entrant sont d'une jolie composition : ils représentent des enfans de nature de cinq à six ans, exécutés en marbre blanc ; ils ont six pieds, et tiennent une coquille de marbre jaune antique, servant de bénitiers, et ajustée devant une draperie de marbre bleu turquin, qui sert de fond.

Le baldaquin du grand autel, qu'on appelle assez souvent la confession St. Pierre, est le plus grand ouvrage de bronze que l'on connaisse. Il est composé de quatre grandes colonnes torses composites, posées sur quatre piédestaux de marbre, dont les dais sont ornés de cartels. Les colonnes sont enrichies de cannelières jusques au tiers, et les deux autres tiers, ornés de pampres, avec des enfans. Les bases et les chapitaux sont beaux, l'entablement est d'une bonne force et bien profilé : quatre grandes figures d'Anges debout sur les colonnes, accompagnent fort bien le couronnement qui est très-heureux de forme et de proportion. Le plan du baldaquin est carré, et l'autel

Rome.

se trouve entre les deux piédestaux des deux premières colonnes. La hauteur de ce baldaquin est de cent vingt-deux pieds. Il est, ainsi que les colonnes qui le soutiennent, fait, en partie, du cuivre et du bronze qu'on a enlevés au panthéon. On ne saurait se consoler de savoir que ce brigandage a été exercé sur le plus beau monument de l'antiquité, et on ne pardonne pas à un artiste, tel que le Bernin, d'avoir secondé cette entreprise, et d'avoir pris les matériaux de son autel parmi les dépouilles que leur antiquité même devait lui rendre sacrées.

Le grand autel qui est sous ce baldaquin est réservé pour le pape, quand il officie pontificalement. Il est alors décoré de chandeliers d'or, et de tiares couvertes de diamans. Le jeudi saint on y fait une croix de lumières qui est un spectacle des plus singuliers.

Pour bien embrasser toute l'étendue de cette basilique colossale, des voûtes qui la couronnent, et de la superbe coupole qui la termine; pour bien juger ses proportions, il faut se placer sur l'entablement des colonnes qui soutiennent ces voûtes, ou monter aux galeries intérieures de la

coupole même. A cette élévation, on n'aperçoit plus tous ces ornemens accumulés, qui d'en-bas interceptent la vue et fatiguent l'attention. Ici l'œil n'est plus distrait par rien, et il découvre à-la-fois tout ce grand et unique ensemble qui alors remplit l'ame d'étonnement et d'admiration. Rome.

C'est lorsque l'heure s'approchera de prendre congé de Rome, qu'il faudra monter à la lanterne et jusqu'au grand globe de la coupole. Parvenu ainsi à une hauteur de quatre cents pieds, on jouit d'une vue immense, on plane sur Rome et sur tout le pays qui l'environne. C'est alors une occupation qui porte à la mélancolie, mais qui pourtant à ses charmes, que de promener pour la dernière fois ses regards sur cette ville et sur ce pays où on a goûté tant de jouissances auparavant inconnues, et qui ne reviendront plus; de se rappeler encore une fois toutes les impressions qu'on y a reçues; de recueillir pour le reste de sa vie, ces grands souvenirs; de dire enfin adieu à Rome et à la contrée.

Si l'on veut trouver le véritable caractère d'un temple consacré à la divinité, il faut visiter la chartreuse de Rome, Sainte-Marie-des-Anges. On ne peut, en la voyant,

Rome.

maîtriser l'émotion religieuse qui vous saisit, dans la persuasion que l'on approche l'être invisible auquel cet édifice est dédié, auquel du moins il devrait l'être. Ce fut Michel Ange qui l'éleva sur les ruines des Thermes de Dioclétien, dont il sut employer les vieilles murailles. Dans tout ce qu'il ordonna, ce grand homme resta fidèle à son système d'unité et de simplicité majestueuse. Dans les derniers temps on a décoré l'intérieur de l'église, mais on l'a fait avec beaucoup de goût. Elle s'annonce au-dehors par une façade extrêmement simple. On entre d'abord dans une petite rotonde aussi simplement décorée: c'est le reste de l'ancien édifice dont Michel Ange sut tirer parti. On y voit les tombeaux de deux cardinaux oubliés depuis long-temps, et ceux de deux peintres dont la mémoire est immortelle, Salvator Rosad et Carlo Maratti. En passant dans l'église même, qui a la forme d'une croix, on recule presque de frayeur, à l'aspect de sa hauteur et de sa largeur prodigieuse; mais on se sent bientôt attiré d'une manière irrésistible par l'effet de son caractère de grandeur. On n'a que quelques pas à faire vers le milieu de la grande croix, pour découvrir d'un seul

coup d'œil toute l'étendue de l'édifice. Point d'obstacle qui arrête la vue, point de décorations importunes; qui, en la captivant, la détournent de l'objet principal. Ses hautes murailles n'ont pour ornement que des tableaux de l'école romaine, ancienne et nouvelle. Aux quatre angles intérieurs de la croix, s'élèvent huit colonnes antiques de granit, que l'on a tirées des Thermes. Elles ont quarante-deux pieds de haut, et sont fortes à proportion. Ce sont les seules décorations remarquables de cette église majestueuse. Rome.

Je la visitais ordinairement le soir, au commencement du crépuscule, à cette heure où les pas d'aucun homme ne troublaient le silence auguste, qui augmentait encore la solennité du lieu. La nuit m'a souvent surpris appuyé contre l'une des grandes colonnes, et me livrant à cette impression douce, que je voudrais en vain définir. Souvent j'y étais encore lorsque le religieux chargé de fermer les portes venait s'agenouiller et prier au pied de l'autel, avant de remplir son ministère. Ma présence l'effrayait quelquefois; je m'empressais de le rassurer en lui souhaittant une bonne nuit, *felicissima notte*, et je m'éloignais avec le

projet que j'ai souvent exécuté, de revenir le lendemain.

Rome.

Dans la basilique de St. Paul, on a cru suppléer à la beauté de l'édifice, en mettant à contribution, pour composer l'intérieur, les ruines magnifiques des anciens temples, des palais et des tombeaux des Romains. La couverture, plate et gothique, est soutenue par un double rang de colonnes de porphyre, de granit et de marbre de Paros. Elles sont d'une hauteur prodigieuse, et la beauté de leur forme répond à la richesse de leurs matières. Ce rapprochement offre le contraste singulier de l'élégance grecque et de la magnificence romaine, avec le mauvais goût des Barbares. Le pavé est aussi formé en partie de fragmens de marbres antiques, encore chargés de leurs inscriptions. Un faible jour tombe d'en haut; ce n'est même qu'un léger crépuscule qui répand une teinte mélancolique sur cette vaste enceinte, où règne d'ailleurs un silence funèbre. On visite rarement cette église; et sa position, dans une partie éloignée et mal-saine de la ville, la rend presque déserte.

CHAPITRE X.

Le Vatican. — Raphaël. — Collection des Antiques. — L'Apollon du Belvédère. — Le Laocoon. — Bibliothèque. — Les sept Montagnes de Rome. — Le Capitole. — Le Forum. — La Roche Tarpeïenne.

Rome.

QUAND on est à Rome, on est impatient de voir ce palais d'où partaient autrefois les foudres sacrés qui faisaient trembler toute la catholicité, et qui leur doit plus de renommée qu'aux chefs-d'œuvre qu'il renferme, la collection des antiques et les fresques de Raphaël.

Raphaël! c'est à juste titre que ce grand peintre est l'idole de tous les artistes qui viennent l'admirer dans le Vatican. Il faut voir, sur-tout, la galerie appelée *la Bible de Raphaël*, parce que ce peintre a tiré de l'ancien testament le sujet de la plupart des tableaux qui décorent cette pièce. Le premier morceau, le plus admiré, parce qu'il est tout entier de son invention, c'est la

Rome.

Divinité portée dans les airs au-dessus des eaux, avec l'air majestueux et sublime du créateur de l'univers. La bataille de Constantin contre Maxencee, Héliodore battu de verges, la vision d'Attila, la prison de St. Pierre, l'école d'Athènes, le Parnasse, sont autant de morceaux admirables que la gravure a fait connaître. Mais déjà depuis long-temps le génie de la destruction qui plane sur tous les ouvrages des hommes, menace aussi ces superbes tableaux; la plupart sont fort endommagés par une suite de l'humidité du local, qui n'est pas assez aéré, et par le manque de soins qui eussent été nécessaires. Quelques artistes sans pudeur ont encore accéléré les ravages du temps par une conduite inexcusable, en copiant les tableaux, en calquant les figures; ils y ont laissé des taches; ils ont cloué leur papier sur la fresque même. Il est triste de prévoir qu'il n'en restera bientôt plus que l'ombre. Ce qu'il y a de déplorable encore, c'est le dégât qu'ont fait à plusieurs de ces peintures les soldats du connétable de Bourbon, qui établirent leur cuisine dans quelques-unes de ces belles salles de Raphaël.

On arrive au Belvédère par un corridor de

de cinq cents pas de long, au bout duquel est une statue colossale de Cléopâtre mourante, qui fait l'admiration des connaisseurs. Mais, qu'est-ce que cette figure en comparaison de l'Apollon, de l'Antinoüs, du Laocoon et d'une infinité d'autres célèbres antiques qui forment la plus riche et la plus précieuse collection de ce genre. De là on passe dans les appartemens, où l'on trouve les modèles des principales constructions de Rome, tels que celui de l'église de St.-Pierre de Rome, par le Bramante; de la grande coupole, par Michel Ange, et mille autres curiosités qui demandent à être vues plus d'une fois. Rome.

La collection des antiques du Vatican porte aujourd'hui le nom de *Museum pro Clementinum*, à cause des soins qu'en a pris Pie VI, qui a rendu de très-grands services à cet égard. Le nombre considérable des morceaux qu'il renferme s'augmente encore tous les ans. Le pape les acquiert à un prix modéré, parce qu'il a su écarter l'agiotage des antiquaires, en se réservant le droit de premier acheteur sur tous les restes d'antiquité que l'on découvre. Les anciennes salles ont été agrandies, et de nouvelles préparées, embellies à

Rome. grands frais : mais peut-être serait-on en droit de se plaindre de ce que, dans les dernières dispositions, le but a été plus d'une fois subordonné aux moyens, et l'utilité publique à la vanité du pape. Son nom brille par-tout dans de pompeuses inscriptions : on le retrouve même sur le piédestal de tous les morceaux qu'il a achetés. Il y est gravé en lettres d'or. Il semble que, dans quelques-unes de ces nouvelles salles, les trésors de l'antiquité aient été placés là pour relever encore le mérite de Pie le magnifique, le protecteur et le restaurateur des arts. Un jour désavantageux, quelquefois même faux, fait souvent perdre quelque chose à la beauté de ces chefs-d'œuvre, et diminue l'effet qu'ils produiraient sous un jour plus favorable et dans un local mieux disposé pour remédier à cet inconvénient. C'est à la lumière des flambeaux qu'il faut voir ces marbres, qui d'ailleurs gagnent toujours à être éclairés ainsi, et se montrent alors dans toute leur beauté.

Ce fut aussi le flambeau à la main que je les visitai dans la nuit qui précéda mon départ de Rome ; ce fut la fête de congé que je donnai à une société d'artistes mes compatriotes, qui m'y avaient accompagné. Non, jamais il ne s'affaiblira en moi, le souvenir

de ces heures passées dans la contemplation, dans la jouissance pure et tranquille de tant de beautés idéales, réunies par le génie des grands artistes de la Grèce et de Rome, pour former les êtres d'une nature supérieure qui sortaient de leurs mains habiles. Éclairé successivement par la clarté ambulante des flambeaux, le marbre semblait s'animer : l'artiste même qui créa l'ouvrage n'aurait pu soupçonner cet accroissement de l'effet qu'il voulait lui faire produire. Rome.

A l'approche lente des flambeaux, on aurait cru que l'Apollon pythien descendait de son piédestal et s'approchait de nous par ce mouvement continu et sans cause visible que nous attribuons aux dieux. Il semblait lever sa tête altière, où brille une jeunesse éternelle, pour dissiper l'antique nuit du chaos, et faire enfin régner le jour. Ce n'est point le vainqueur irrité de Python qui, après avoir tendu son arc d'argent pour détruire un monstre vil et hideux, lance encore un regard de colère sur son ennemi terrassé; ce n'était point le juge terrible et cruel de Niobé et de ses enfans; ce n'était point non plus le protecteur de Troye, qui envoie ses flèches empoisonnées dans le camp des Grecs. . . . .

Rome.

Non, c'était vraiment Phébus, Apollon, c'était le dieu du soleil lui-même, entrant à grands pas dans sa carrière immense pour répandre avec les flots de sa lumière, la vie et la fécondité sur l'univers; c'était l'image du premier jour qui éclaira la création; la première matinée du monde.

Près de l'Apollon du Belvédère est placé le groupe de Laocoon et de ses fils. Quel contraste entre les sentimens qu'inspirent ces deux ouvrages! Le dieu de la lumière captive nos regards. A l'aspect du Laocoon on se sent frappé de terreur : on recule involontairement. Ce père, livré avec ses deux fils à la vengeance des dieux, partage les tourmens horribles de chacun d'eux, et semble recevoir une triple mort. Il lutte en vain contre la force supérieure du monstre, tous ses efforts sont impuissans. Le jour des flambeaux porte ces effets jusqu'au dernier degré de l'illusion : tous les muscles de Laocoon, ces muscles tendus par la douleur et la résistance, semblent en effet travailler et se mouvoir : quand on change lentement la disposition des flambeaux, les veines s'enflent davantage; l'expression de l'agonie devient plus terrible, le souffle de la mort semble prêt à s'échapper des lèvres

entr'ouvertes du malheureux. L'imagination ne peut être plus péniblement frappée que par la contemplation de cet homme de la douleur dans le silence de la nuit. On détourne les yeux de ce tableau d'une souffrance surnaturelle, dont le type n'exista jamais que dans la pensée de l'artiste et dans les fables des poètes. Rome.

Voyez ici l'enfant divin, le beau Ganimède, livré sans réserve, comme il convient à son âge, aux doux plaisirs du moment! il sourit avec complaisance, occupé de la seule idée qu'il est le favori passionnément aimé du père des dieux et des hommes. Regardez plus loin l'Apollon mussagète; il s'avance couronné de lauriers, couvert d'une draperie flottante; c'est le coryphée d'une danse céleste. Les Muses sont rangées autour de lui : chacune d'elles est caractérisée de la manière la plus frappante. Mais admirez sur-tout Melpomène, le pampre ceint sa tête, dont la beauté gracieuse et le charme touchant ne sont pas surpassés dans la Vénus même de Médicis. Quel dommage que le reste de la figure ne soit pas d'une exécution aussi parfaite. Jetez les yeux sur ce Génie d'une forme ravissante : un artiste inspiré le créa sans doute

pour être le protecteur de sa bien-aimée.

Rome.

Après ces premiers chefs-d'œuvre de la collection du Vatican, combien de bustes et de statues admirables grossissent cette assemblée de dieux et d'hommes divins! Terminons en contemplant ce torse célèbre qu'étudient les artistes, que les amateurs contemplent avec ravissement; c'est l'Hercule déifié, jouissant du parfait repos et de la béatitude céleste.

Mais le dieu du jour et des Muses, Phébus-Apollon, vous rappelle irrésistiblement. Il n'est aucun morceau de cette riche collection que l'on ne quitte pour revenir à lui; c'est toujours lui qu'on quitte le dernier, pour emporter le souvenir d'un ouvrage sublime. L'inexprimable majesté de cette statue divine exerce un empire si grand et si général sur les spectateurs, que tout se tait en sa présence. Mes compagnons, dont plusieurs n'étaient point avares de paroles, quand on discutait les beautés et les défauts des autres statues, gardaient le silence devant l'Apollon.

Mon plus grand empressement fut de visiter la bibliothèque. On croit entrer dans un salon de peinture. Les livres sont enfermés dans des armoires; vous n'en con-

naissez ni la qualité ni le nombre; vous ne pouvez pas même les connaître de vue. Elle n'a, dit-on, qu'environ soixante-dix mille volumes, dont quarante mille sont des manuscrits; mais elle est unique pour le choix et la rareté de ces derniers. On y conserve beaucoup de livres écrits sur l'écorce de papyrus d'Égypte; mais on n'y voit aucun monument des premiers essais de l'imprimerie. Rome.

On entre d'abord dans un grand vestibule, où se tiennent les gardes de la bibliothèque, et où lisent ceux qui ont quelques livres à consulter. Cette pièce est ornée des portraits de tous les cardinaux qui ont été revêtus de l'emploi de bibliothécaire. On lit à côté de la porte une excommunication terrible, lancée par Sixte-Quint de la manière la plus effrayante, contre quiconque prendra, déchirera, transportera ailleurs, ou gâtera, de dessein prémédité, quelque livre de cette bibliothèque : personne n'est excepté, pas même le bibliothécaire, qui ne peut rien enlever sans une permission écrite de la main même du souverain pontife.

L'édifice a la forme d'un T, dont les ailes, construites par différens papes, offrent partout des peintures analogues au sujet. Ici,

Rome.

ce sont les huits premiers conciles généraux; là, les plus anciens bibliothécaires, à la tête desquels se trouve Moïse, qui remet aux Lévites le livre de la loi; Esdras rassemble ceux du Pentateuque; Pisistrate forme la bibliothèque d'Athènes; Démétrius celle d'Alexandrie; Auguste celle du mont Palatin; Eusèbe celle de Césarée, etc.; Fontana offre à Sixte-Quint le plan de celle du Vatican. D'autres tableaux représentent les inventeurs des sciences et des lettres, parmi lesquels Adam occupe la première place. Les fils de Seth gravent sur les colonnes les principes de l'astronomie, Abraham invente les caractères chaldaïques, Memnon les hiéroglyphes, Cécrops la langue grecque, Phénix la Phénicienne, Évandre la latine, Ulphilas les lettres gothiques, St. Chrysostôme les arméniennes, St. Jérôme les illyriennes. J. C., ce nouvel Adam en opposition avec l'ancien, comme le consommateur et la perfection de toutes les connaissances, tient un livre ouvert, avec ces lettres *alpha* et *oméga*.

Au surplus, le palais du Vatican n'est pas un bâtiment régulier; ce sont de belles parties incohérentes, auxquelles ont travaillé les plus grands artistes, les Bramante, les

Raphaël, les Fontana, les Bernin; mais point d'ensemble; cependant, par son immensité, par la magnificence de certains corps, on s'aperçoit que c'est la demeure d'un grand prince. Les principales pièces, outre les appartemens du pape, sont le grand escalier, la cour des Suisses, les chapelle Sixtine et Pauline, la sàlle d'audience, la bibliothèque et un magnifique arsenal. La grande salle qui sert de vestibule aux chapelles, est ornée de plusieurs tableaux qu'un Français ne voit pas avec plaisir : l'un est le massacre de la St. Barthélemi; l'autre l'assassinat de l'amiral de Coligny; et un troisième où Charles IX approuve ces funestes exécutions. Rome.

Ce palais, voisin de l'église de St. Pierre, tire son nom du mont Vatican, où les devins d'Étrurie, et ensuite les augures de Rome débitèrent leurs prédictions, *mons Vaticinii.* Si l'on en croit la tradition, cet emplacement fut donné par Constantin aux souverains pontifes. On prétend que Néron y avait un palais, et que depuis le cinquième siècle, que le pape Symmaque commença d'y faire travailler, ses successeurs n'ont pas cessé d'y ajouter de nouvelles constructions. On compare son étendue à celle d'une

Rome.

ville, et l'on y compte quatre mille quatre cent vingt-deux chambres, salles ou galeries, et vingt-deux cours accompagnées d'immenses jardins. Quoique les papes aient d'abord habité St. Jean-de-Latran, le Vatican est néanmoins leur véritable palais, leur palais de représentation : Monte Cavallo n'est, pour ainsi dire, qu'une maison d'été; l'usage est de le quitter aux grandes solennités, pour venir occuper le Vatican, à cause du voisinage de St. Pierre, où s'exercent les principales fonctions des souverains pontifes.

Les sept montagnes de l'ancienne Rome étaient le Palatin, le Capitole, le Celuis, l'Aventin, le Quirinal, le Viminal et l'Erquilin. On cherche inutilement sur le mont Palatin quelques vestiges du palais des Césars, qu'Auguste avait commencé, que Tibère continua, que Caligula, Néron, Domitien et d'autres embellirent de toutes les richesses de l'art. Ce qui peut en rester encore est absolument enseveli sous les jardins de la maison Farnèse.

Si vous en exceptez les environs du Capitole, quelques parties des monts Quirinal et Viminal, le reste des sept collines qui formaient le premier emplacement de l'an-

cienne Rome, n'est plus occupé que par des ruines, des jardins, des vignes ou des couvens. Cette ville a éprouvé tant de démolitions, tant d'incendies, tant d'inondations, tant de ravages de la part des barbares, que tout a changé, jusqu'au sol même. Le sommet des montagnes a tellement comblé les vallées, que le terrain actuel est élevé de plus de vingt-cinq pieds au-dessus de l'ancien, et le mont Capitolin est, d'un côté, presque de niveau avec le pavé de Rome. Le Champ-de-Mars, qui, du temps de la république, n'était destiné qu'aux assemblées, aux promenades, est aujourd'hui le centre de la population, du mouvement et des affaires, le seul endroit même qui soit véritablement habité et peuplé. On y voyait des temples, des cirques, des théâtres, des obélisques, des colonnes; dont on ne retrouve plus que quelques vestiges confusément épars, plus propres à exciter qu'à satisfaire la curiosité. On n'a conservé que ce qui était d'une construction assez solide pour servir à la défense de la ville; car il n'était plus question de songer à son embellissement. Rome.

Nul autre endroit de Rome ne conserve autant de restes de sa splendeur passée,

Rome.

que le Forum : nul autre ne retrace d'une manière aussi frappante le contraste de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est. Le chemin de la Victoire, qui conduisait au Capitole et au temple de Jupiter, ce chemin de l'honneur que les généraux montaient en triomphe, accompagnés de leurs légions, est aujourd'hui le rendez-vous de mendians couverts de haillons. L'esplanade, où s'élevait le temple magnifique du maître des dieux, riche des trésors et des dépouilles offertes, est maintenant occupée par une église de Franciscains. On y arrive par un escalier construit avec les débris de marbre du temple de Quirinus : les degrés en sont couverts de pénitens qui s'y traînent humblement à genoux, afin d'expier leurs péchés par cette mortification : des meurtriers y sont assis tranquillement, et sous la protection inviolable de l'église ils bravent la vengeance des lois.

Michel Ange avait senti ce contraste entre le Capitole antique et la colline qui porte encore aujourd'hui son nom. Il essaya d'y répandre un dernier reflet de son ancien éclat, en y construisant l'escalier de marbre dont j'ai parlé, et en décorant la partie supérieure de la colline. On peut

dire que son goût et son art l'ont également bien servi. L'escalier est d'un grand style, et rien de mieux disposé que les décorations du sommet, où l'on voit réunis des monumens antiques, des trophées, des colonnes, le logement du sénateur de Rome et les conservatoires. Au pied de l'escalier, on voit une statue de la déesse *Rome*, sans tête et sans bras. Au milieu de la place s'élève la statue équestre de Marc-Aurèle. Il étend la main en signe de paix : l'expression de sa physionomie est une sérénité noble; et l'on peut lire dans son regard ce calme philosophique qui rendait si grand le caractère de ce prince, et que l'on retrouve dans tous les ouvrages que nous conservons de lui. Rome.

Les deux ailes du palais du Capitole renferment deux collections intéressantes, l'une de tableaux excellens, l'autre d'objets précieux pour l'artiste et pour l'antiquaire, tirés des ruines de l'ancienne Rome. Le plaisir que l'on a dans la jouissance de ces productions de l'art, est aujourd'hui le seul attrait qui nous porte encore à visiter ce lieu, d'où les Romains décidaient autrefois du destin des peuples. L'ami de l'histoire et de la littérature ancienne se plaît surtout

Rome. à promener un regard philosophique sur l'excellente collection de ces bustes, qui lui offrent les images des anciens philosophes et des empereurs romains. On se croit entouré de leurs ombres, et l'on s'en approche avec recueillement, pour chercher dans leurs traits la confirmation du jugement que l'histoire a porté de leurs caractères, d'après leurs actions. Là, l'homme de l'antiquité que vous aimez, que vous estimez le plus, se trouve placé à côté du tyran le plus odieux. L'idée que vous vous êtes formée de son extérieur est tantôt remplie, tantôt contredite, quelquefois même surpassée; et, dans cette recherche intéressante, on oublie le plus souvent de se demander si tel ou tel nom, donné assez arbitrairement à telle ou telle de ces têtes, est véritablement celui qu'elle devrait porter.

En quittant les édifices du capitole, on arrive à la roche Tarpéïenne. L'abîme redouté qu'elle domine, et où les criminels d'état trouvèrent autrefois une mort inévitable, est presque entièrement comblé par des ruines et des maisons. Celui qu'on y précipiterait aujourd'hui risquerait tout au plus de se casser bras et jambes.

Sur le penchant de la colline, s'étendait la

voie sacrée, aujourd'hui enterrée sous le sable, et par où les sacrificateurs arrivaient au Capitole. Il a aussi recouvert les belles ruines du temple bâti par Auguste à Jupiter fulminateur. On n'en découvre plus que l'extrémité, remarquable par la richesse de l'entablement et des chapiteaux : de l'autre côté, on aperçoit, entre des arbres élevés et touffus, les magnifiques ruines du temple de la Concorde, huit colonnes de marbre avec leur entablement. Ce temple fut bâti par Camille, alors dictateur, pour consacrer le souvenir de la paix qu'il avait heureusement rétablie parmi le peuple après une sédition. C'était là que se rassemblèrent les premiers hommes de la république pour délibérer sur les affaires les plus importantes, et lorsque des occasions solennelles les appelaient au Forum. Ce fut là que Cicéron prononça ses Catilinaires. Rome.

Lorsque vous avez passé l'arc-de-triomphe de Sévère, vous arrivez à ce Forum qui fut le centre de l'activité politique dans l'ancienne Rome, et qui n'est plus, dans Rome moderne, que le marché au bétail, autre rendez-vous des mendians et d'une foule de fainéans qui s'occupent à tuer le temps par des jeux aussi bruyans qu'insipides.

Rome.

Quel tableau de destruction, que ce Forum jadis si magnifique, jadis couvert d'une foule de statues des plus grands hommes, de palais, d'arcs-de-triomphe, de temples, de colonnades, d'édifices publics: tout est en ruines, tout est dans une confusion qui inspire de l'effroi.

Ce qui reste encore de tant de monumens est couvert de lierre et de mousse, et enfoui dans les broussailles. Il semble que le temps ait voulu voiler aux yeux des descendans dégénérés des vrais Romains, jusqu'aux moindres traces de la gloire de leurs ancêtres. D'un côté du Forum sont les ruines du temple de la Paix; et en suivant celles du palais des Césars, vous arrivez à l'arc-de-triomphe de Titus, à celui de Constantin, et à l'amphithéâtre de Vespasien. Mais c'est en vain que l'imagination veut jouir de tous ces monumens. A chaque instant elle est troublée par le son des cloches, le mugissement des troupeaux, les cris des marchands, le tumulte et les rixes de la populace occupée sans cesse à des jeux bruyans: tout rappelle l'étonnante révolution opérée dans le sort de Rome, révolution dont le Forum est le témoin le plus éloquent.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Détails sur les principales églises. — Les Palais de Rome. — Goût des Romains pour la représentation. — Le Colisée. — La colonne de Trajan. — Le Panthéon.

La visite des églises et des palais de Rome n'exige pas moins de courses que celle des anciens monumens. On y compte trois cent trente temples, que la religion des peuples, la piété des rois, le zèle des souverains pontifes ont élevés dans cette capitale à la gloire du vrai Dieu. Il en est peu où l'architecture, la peinture et la sculpture n'aient accumulé leurs trésors. Rome.

La basilique de St. Jean-de-Latran est regardée comme la mère et la première des églises de Rome et de l'univers. C'est le véritable siége des souverains pontifes, où les papes nouvellement élus vont prendre possession de leur patriarchat. Elle fut, dit-on, bâtie par Constantin, sur les fonds d'un sénateur romain nommé *Lateranus*,

Rome.

dont elle a conservé le nom, et consacrée par le pape Sylvestre. Ses successeurs l'ont restaurée et singulièrement embellie. De nos jours, Clément XII l'a décorée d'un magnifique portique, également imposant et par sa grandeur et par son exécution. Le mausolée de ce pontife et la chapelle du St. Sacrement attirent les regards des curieux. Le corps du pape est dans une urne antique de porphyre, qu'on croit avoir renfermé les cendres d'Agrippa. On y voit encore d'autres tombeaux, et particulièrement celui de Ste. Hélène, mère de Constantin ; deux bustes d'argent, enrichis de pierreries, dont Charles V, roi de France, fit présent à cette église, contiennent les chefs de St. Pierre et de St. Paul. On y conserve une partie de la vraie croix, de la tunique de Notre Seigneur, l'autel où St. Pierre a dit la messe.

On compte, dans la basilique de Saint-Paul, cent quarante colonnes, les unes de marbre, les autres de granit, qui avaient servi à la décoration de l'ancienne Rome.

La seule chapelle de St. Ignace, dans l'église Jésus, dont le célèbre Vignole a été l'architecte, paierait le prix d'une province. La figure du saint, haute de dix pieds, est

d'argent doré, et les habits sacerdotaux dont elle est revêtue, sont couverts de pierres précieuses de diverses couleurs, qui imitent toutes les nuances de la broderie. Rome.

Dans Ste. Marie-de-la-Victoire, est cette fameuse statue que le Bernin regardait comme son chef-d'œuvre. C'est Ste. Thérèse en extase, à l'instant qu'un Chérubin lui décoche dans le cœur un trait de feu. « Mais cette statue, dit un connaisseur, « n'a pas plus l'air d'une sainte que d'une « Sibylle, et ses convulsions ne paraissent « pas mieux être l'effet de la religion que « du fanatisme. Elles sont telles, et telle- « ment représentées, que jamais l'anti- « quité, dans la crainte de trop offenser « la pudeur, n'eût osé en exposer la re- « présentation dans les temples de Paphos « et d'Amathonte, ni même dans celui de « Corinthe. Il faut venir ici pour se convain- « cre que des modernes aient pu imaginer de « donner un spectacle aussi voluptueux, aussi « licencieux, non-seulement dans tout autre « lieu, mais jusque dans une église. Ce « n'est point dutout, comme le dit un de « nos voyageurs, le *irrequietum est cor*

Romé.

« *nostrum, donec requiescat in te* de St.
« Augustin. C'est Vénus toute entière à
« sa proie attachée. Le génie qui semble,
« d'un air malin, triompher de son propre
« ouvrage, ajoute tout ce qu'il est possible
« d'ajouter à cette idée, et met le comble
« à l'indécence. Un Ange, qui a l'air d'un
« Amour, dit un autre voyageur, tient
« d'une main une flèche; de l'autre, il
« semble lui découvrir un peu le sein, et
« la regarde en souriant: quand la figure
« de Ste. Thérèse serait nue, elle ne serait
« pas plus licencieuse: le sculpteur y a mis
« une expression que le papier ne peut
« souffrir. L'ange a l'air hardi d'un petit
« maître, et la statue semble passionnée
« jusqu'à l'égarement. »

St. Paul-des-trois-Fontaines occupe l'endroit même où ce saint fut décapité. Ce nom lui a été donné à cause des trois fontaines que firent sortir, dit-on, les trois bonds que fit la tête du saint apôtre. Le Moïse, statue de Michel Ange, dans l'église de St. Pierre-ès-liens; a un caractère de tête qui décèle le législateur, un air au-dessus de l'inspiration même, et je ne sais quoi de divin qui annonce la sublimité de son ministère. Les poètes ne manquent pas

de visiter le tombeau du Tasse, qui est aux hiéronimites au-delà du Tibre. Rome.

Sur un temple que Pompée fit élever à Minerve, quand, après une guerre de trente ans, il eut obtenu les honneurs du triomphe, on voit l'église, le couvent et le collége des Dominicains. Benoît XIII, qui avait porté l'habit de cet ordre, y a choisi sa sépulture, dans une chapelle qui a été magnifiquement décorée.

Des églises, passez dans les palais, c'est le pays des statues. Tous vous montreront quelques prodiges des beaux siècles de l'antique sculpture. Lorsque la Grèce, au temps de Périclès, se signalait dans ce bel art, elle ne prévoyait pas que ses chefs-d'œuvre passeraient un jour chez des barbares; car c'est ainsi qu'elle appelait les Romains qui étaient allés lui demander des lois et des dieux.

Le palais Barberin est bâti dans l'emplacement du premier Capitole, à l'extrémité du Quirinal, où Numa avait fait construire une forteresse. Parmi les statues et les bas-reliefs du meilleur choix, on distingue une Vénus endormie, où brillent tous les traits de la plus parfaite beauté. A la ville Borghèse, on admire le contraste frappant d'un

Rome.

gladiateur nerveux, dont le visage, les muscles et l'attitude annoncent la plus grande agilité et la force la plus vigoureuse; et d'un hermaphrodite de taille naturelle, couché sur un lit qui s'enfonce sous un corps délicat. Cette statue est placée de manière qu'elle laisse voir assez distinctement les deux sexes, quoique celui de la femme soit le moins apparent.

Quand on entre au palais Farnèse, on court à l'Hercule qui en a pris le nom, ouvrage aussi fameux que le héros qu'il représente. Le taureau Farnèse porte jusqu'au fond de l'ame la terreur et la pitié.

Je ne parlerai point de tous les tableaux de Rome, on serait accablé sous le nombre. Point d'église, point de palais qui ne renferme une foule de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Les plus estimés, outre ceux que j'ai cités dans l'occasion, sont une sainte Bibiane, sollicitée de sacrifier aux faux dieux; un saint Bazile, qui remet un calice à un diacre; la communion de saint Jérôme; une descente de croix: voilà les tableaux d'église. Au palais Rospigliosi, la vie humaine du Poussin; au palais Barberini, le plafond par Pierre de Cortone, une Madeleine du Guide; la mort de Ger-

manicus; au palais Pamphile, Bacchus consolant Ariane; au palais Verospi, une galerie peinte par l'Albani; au palais Borghèse, Diane et ses nymphes; au palais Colonne, la mort de Régulus; au palais Farnèse, la galerie d'Annibal Carrache; au palais Giustiani, le massacre des innocens; au palais Spada, la mort de Didon; au palais Boccapaduli, les sept sacremens du Poussin. Rome.

Parmi les palais nombreux qui décorent cette ville, on en distingue plus de soixante qui paraissent plutôt faits pour loger des princes que des particuliers. C'est sur leurs parties extérieures que les architectes déploient toutes les ressources de leur génie. Ces édifices bordent les rues et les places, qui doivent leur plus grande décoration à la variété continue de ces grandes masses.

Le goût pour la représentation ne préside pas moins à la distribution des appartemens: toutes les commodités leur sont sacrifiées. Derrière une enfilade de salons, où l'on reçoit les visites, où l'on établit les conversations, où se donnent les concerts, est ménagé un petit réduit qui forme l'habitation du maître. Les Romains cependant se lassent de n'être logés que pour autrui.

Rome.

et pensent un peu plus à eux-mêmes dans leurs nouvelles constructions. Le palais Corsini, nouvellement élevé dans l'emplacement qu'occupait celui de la fameuse reine de Suède, entre le Tibre et le Janicule, sans avoir toutes les commodités qui forment aujourd'hui l'objet capital de l'architecture française, en a cependant plus que tous les anciens palais de cette capitale.

On a bâti à Rome des palais entiers avec des fragmens du Colisée. Le temps a pu l'outrager; les barbares du nord y ont porté le ravage, et cependant le colosse est encore debout. Vespasien le fit élever après la conquête de la Judée, d'où il amena vingt mille Juifs qu'il employa à la construction de ce bâtiment. Il est de figure ronde en dehors, quoique l'intérieur soit ovale. Il contenait, dit-on, quatre-vingt-sept mille spectateurs. De tous les monumens de l'ancienne Rome, c'était, sans contredit, le plus étonnant par la grandeur des masses, l'emploi de tous les ordres d'architecture, la noblesse des portiques, la multitude des gradins, la vaste capacité et la prodigieuse hauteur de tout l'édifice. On y faisait combattre des bêtes féroces; l'eau y entrait à volonté pour des combats

sur cet élément. Des gladiateurs, des esclaves, des hommes enfin s'y égorgeaient pour amuser un peuple désœuvré, qui se vantait pourtant de donner des lois et des mœurs à l'univers. Il n'est pas à Rome de champ plus fécond pour l'artiste que cet amphithéâtre énorme avec ses galeries à demi-ruinées, dont la végétation semble vouloir s'emparer. A toutes les heures du jour elles se montrent sous des formes sublimes : mais c'est la nuit, au clair de la lune ou à la lueur des flambeaux, que leur aspect prend ce caractère de grandeur terrible. Rome.

La colonne triomphale, élevée à Trajan, est un bâtiment bien plus noble par sa destination, que ce monstrueux édifice préparé pour des combats d'animaux. Ce fut une grande idée du sénat de Rome, que d'éterniser ainsi la mémoire d'un de ses meilleurs princes, avec celle des compagnons de ses exploits. La place Trajane est une des plus magnifiques de Rome : des palais, des temples, des arcs-de-triomphe, des portiques la décorent, et au milieu s'élevait la colonne où les exploits de Trajan sont représentés en suivant une ligne spirale qui monte jusqu'au chapiteau. On y compte

Rome. près de trois mille figures : on y voit des siéges, des marches d'armées, des batailles, des camps, des passages de rivières; et dans cette multitude d'objets que je ne me lassais pas d'admirer, je m'attachai particulièrement à considérer la fureur des femmes Daces, qui, animées par la vengeance, dépouillent elles-mêmes les prisonniers Romains, et le flambeau à la main, les brûlent à petit feu. Ces mêmes peuples, pour ne pas survivre à la perte de leur liberté, mettent le feu à leur ville et s'empressent de se donner la mort. Un de leurs chefs leur présente une coupe empoisonnée, et tous tendent à l'envi le bras pour s'en emparer les premiers, sans en être détournés par le triste et effrayant spectacle de ceux qu'ils voient tomber morts ou mourans à leurs pieds. Afin qu'aucune de ces figures, malgré l'élévation de la colonne, n'échappât aux yeux des spectateurs, l'artiste les a travaillées de manière que celles qui approchent le plus du chapiteau, paraissent de la même grandeur que les plus voisines de la base, d'où l'on peut juger combien les Romains étaient versés dans la science de l'optique et en observaient les règles dans leurs ouvrages.

Il ne reste plus de traces des édifices de cette place magnifique. La colonne seule a survécu à tant de destructions. Trajan est le seul empereur qui ait eu les honneurs de la sépulture dans la ville même. Ses cendres, conservées dans une urne d'or, furent placées sous ce monument que lui avait élevé sa patrie, et qui était si digne de lui. Sa statue terminait la colonne, qui a cent dix-huit pieds. Au lieu de Trajan, c'est aujourd'hui St. Pierre qui y figure. Le piédestal et la base étaient entièrement cachés sous les ruines des édifices renversés dans les environs. Sixte-Quint les fit enlever, et creuser autour du piédestal une enceinte profonde, environnée d'une balustrade. Il faut en être près pour l'apercevoir, car à peu de distance, la colonne paraît sortir immédiatement de terre, sans être appuyée sur aucune base. Rome.

Qui parlera dignement du Panthéon? qui pourra jamais exprimer par des paroles toute la grandeur de ce temple des dieux? qui pourra le peindre tel qu'il existe encore dans toute sa majesté? Le brigandage, qui l'a dépouillé de tous ses ornemens, n'a pu altérer le caractère sublime dont il porte l'empreinte. Les barbares n'ont point eu

Rome.

pouvoir sur lui. Ils ont pu piller ce sanctuaire des dieux et des arts ; mais il ne leur fut pas permis de l'anéantir. On dirait que cet édifice s'est défendu par sa seule dignité, contre la main de fer de ses dévastateurs. On dirait que la majesté, dont il porte le sacré caractère, les toucha et leur imprima le respect ; car le panthéon a bravé les vicissitudes qu'ont amené les siècles, et s'est conservé jusqu'à nos jours.

La magnificence de cet édifice répondait à sa destination. L'or, l'argent, le bronze y étaient employés avec une profusion extraordinaire : les portes, le toit, les poutres, les degrés en étaient couverts. Mais constantin le jeune les fit enlever pour les transporter à Bysance ; et comme s'il eût été de la destinée de ce temple de se voir dépouiller de tous ses antiques ornemens, Urbain VIII en ôta ce qui y restait encore de bronze, et en tira plus qu'il n'en fallait pour le baldaquin qui couvre le maitre-autel de l'église St. Pierre. Le reste fut employé à fondre plusieurs pièces de canon qu'on voit encore sur les bastions du château Saint-Ange.

Si vous en exceptez les richesses dont on a dépouillé le panthéon, cette rotonde, dont

les murs sont incrustés de marbre, subsiste en son entier. Son diamètre est de vingt-deux toises, sans y comprendre les murs qui ont dix-huit pieds d'épaisseur, et sa hauteur est proportionnée à sa largeur. Elle n'est éclairée par aucune fenêtre, le jour entre par une seule ouverture au-dessus de la coupole, et y répand assez de lumière. Quarante-huit colonnes de marbre décorent l'intérieur: seize autres à l'extérieur, d'une seule pièce de granit, forment, par leur hauteur et leurs proportions, un portique majestueux, qui l'emporte par sa beauté sur celle du temple même. Rome.

Ce fut le soir que j'y entrai, au moment où la lumière qui pénètre par la coupole, devenue déjà moins vive, l'éclairait cependant encore assez bien pour qu'on y distinguât tous les objets. C'est le jour qui convient le mieux, selon moi, à la grandeur imposante, à la noble simplicité de ce temple et de son portique. Au moins puis-je dire que jamais ce double caractère qui lui est propre ne m'a ému plus profondément. Pourquoi faut-il que l'architecture et la dévotion modernes y aient introduit des accessoires discordans qui rompent l'harmonie de ce vaste ensemble? Agrippa, par sa dé-

Rome.

dicace, fit de ce temple le sanctuaire de tous les dieux, et peut-être le souvenir de son ancienne destination a-t-il fait naître l'heureuse idée de le consacrer à la mémoire des hommes illustres qui ont cultivé et enseigné les arts : Raphaël, Annibal Carrache, le Poussin, Mengs et Winckelman y ont obtenu place. Les monumens qui rappellent leurs talens, sont ornés de leurs bustes. Mais ce ne fut pas toujours un mérite éminent qui fit accorder à la mémoire de quelques hommes cet honneur suprême, et l'art n'a pas toujours pris soin de ne placer dans son sanctuaire, que des ouvrages dignes de l'intention et du lieu. Des hommes que l'on ne peut comparer en rien à ceux que j'ai nommés, y ont aussi leurs tombeaux, et l'on y voit beaucoup de bustes médiocres; celui de Raphaël est même un des plus mauvais.

CHAPITRE XII.

Tombeau d'Auguste. — Bains et obélisques. — Le plus beau fut relevé par Fontana, sous les ordres de Sixte-Quint. — Travaux entrepris par les papes. — Tableau de leur administration. — Places publiques et fontaines.

Mes courses, parmi les ruines de l'ancienne Rome, m'ont conduit au tombeau d'Auguste, aux bains d'Agrippa, de Dioclétien, aux cirques, aux places, aux obélisques, aux aqueducs plus ou moins conservés, suivant qu'ils ont résisté plus ou moins aux injures du temps, aux ravages de la guerre, aux fureurs des barbares, à la haine des chrétiens contre les monumens du paganisme, et à l'avarice des papes et des moines qui en ont arraché les matériaux pour construire des palais ou bâtir des églises. Les restes du tombeau servant aujourd'hui d'enclos à un parterre formé dans son enceinte, annoncent un édifice où l'on avait allié la solidité et la magnificence. Suétone

Rome.

Rome.

en indique la situation, et nous apprend qu'il était formé de neuf étages qui s'élevaient toujours en diminuant, et formaient une pyramide ronde, surmontée d'une coupole, et terminée par la statue colossale de cet empereur, en bronze doré.

On ne doute pas que le premier qui fut enterré dans ce superbe mausolée, ne soit le jeune Marcellus, fils d'Octavie, dont on se rappelle sur le lieu même, avec une sorte d'attendrissement, le bel éloge que Virgile, faisant allusion à ce monument, mit dans la bouche d'Anchise, à la fin du sixième livre de l'Énéïde : « Les destins ne firent « que le montrer au monde pour disparaître aussitôt, de crainte que Rome ne « devienne trop fière d'avoir un don si précieux en sa possession. De combien de gémissemens, de cris douloureux sa mort « fera retentir le Champ-de-Mars. Dieu du « Tibre! quelle pompe funèbre tu verras « sur tes bords, lorsqu'on lui élèvera un « tombeau que tu baigneras de tes ondes? « Jamais aucun rejeton de la race troyenne « n'aura donné tant d'espérance à ses aïeux : « Rome regrettera en sa personne le soutien de la patrie, la bonne-foi des premiers temps, le bras invincible de la « nation.

« nation. Fils infortuné! si vous pouviez
« vous soustraire aux rigueurs du destin, Rome.
« vous seriez un jour le vrai Marcellus.
« Que ne puis-je, hélas! couvrir de fleurs
« son mausolée! que ne puis-je au moins
« rendre de vains honneurs à sa cendre!»

On nous a fait des peintures bien vives et bien touchantes de l'affliction d'Octavie à la perte de son fils. Tant qu'elle vécut, elle ne cessa de le pleurer, et ne voulut rien entendre qui fût capable de la distraire de sa douleur. Toujours appliquée au même objet, elle parut aussi touchée pendant tout le cours de sa vie, qu'elle l'avait été le jour même des funérailles. Loin d'essayer de se mettre au-dessus de la peine qui l'accablait, elle refusa jusqu'au moindre soulagement; croyant que si ses larmes eussent cessé de couler, elle eût été privée du seul bien qui lui restait. Un jour, Auguste la pria de se trouver à une lecture que Virgile venoit lui faire de l'Énéïde. Quand le poète en fut à l'endroit que je viens de citer, Octavie tomba évanouie, et perdit long-temps connaissance. Cette princesse ne voulut désormais plus rien voir ni rien entendre de ce qui fut fait pour célébrer la mémoire de son fils, rejeta tous les honneurs qu'on lui dé-

cernait ; elle fit cependant donner à Virgile
Rome. trois cents écus d'or pour chaque vers de ce morceau pathétique de son poème.

On croit que ce tombeau d'Auguste servit non-seulement à sa famille, mais encore à celle de ses successeurs, et qu'Adrien n'en fit élever un de l'autre côté du Tibre, que lorsque le premier fut à-peu-près rempli d'urnes cinéraires. Quoi qu'il en soit, ce second monument, plus magnifique que celui d'Auguste, et qu'on appelle *Molo Adrianæ*, à cause de sa masse prodigieuse, est actuellement le château St.-Ange.

L'ancienne Rome se vantait avec raison de ses bains, connus sous le nom de Thermes, où l'architecture se déployait en grand, comme dans tous les édifices publics. Les superbes restes des bains de Titus et de Caracalla ont encore un air de grandeur. Une salle de ceux de Dioclétien subsiste dans son entier. Ces thermes occupaient non-seulement le sol sur lequel est bâtie la magnifique église des Chartreux, mais encore les jardins de ces religieux, les greniers publics qui y sont contigus, la grande place qui les précède, et l'église St.-Bernard, qui servait de fourneaux pour chauffer l'eau des bains.

Le grand nombre d'obélisques entiers ou mutilés, qu'on voit dispersés dans plusieurs quartiers de Rome; ceux que des ruines couvrent encore, et que le temps et les circonstances pourront faire déterrer un jour, étaient un des principaux ornemens qui décoraient les anciens cirques. L'idée en est due aux Égyptiens, et remonte à la plus haute antiquité. Lorsque les Romains portèrent leurs armes sur le Nil, ils furent frappés de ces monumens faits d'un seul bloc de granit, et travaillés dans la carrière même d'où on les avait tirés. Ils étaient consacrés au soleil et chargés de caractères hiéroglyphiques. Les vainqueurs de l'Égypte les firent transporter en Italie, et en embellirent leur capitale. Les monumens nombreux en ce genre, amenés à Rome, renversés depuis de dessus leur base, et relevés la plupart par Sixte-Quint, sont les témoins les mieux conservés de la grandeur de cette ancienne métropole de l'univers. Rome.

Le seul qui ait été retrouvé en entier est celui qui fut trouvé dans le cirque de Néron; il est plus gros, d'une plus belle proportion que les autres, d'un seul morceau de granit oriental, de soixante-douze pieds

d'élévation. Sixte-Quint le fit relever par
Rome. les soins de Dominique Fontana; l'entreprise paraissait d'une difficulté insurmontable; les préparatifs furent immenses; les cercles de fer pour embrasser l'obélisque pesaient quarante milliers.

Fontana commença son opération le 30 avril 1586, et l'obélisque fut conduit jusqu'à l'endroit qui lui était destiné. Le 13 juin, les travaux furent suspendus jusqu'à la fin de l'été, et recommencèrent le 10 septembre. Neuf cents ouvriers et soixante-quinze chevaux y furent employés. Le pape défendit, sous peine de la vie, à toutes personnes, excepté aux ouvriers, de se trouver dans l'enceinte le jour de l'élévation, et à ces derniers, d'y faire aucun bruit et même d'y parler. Il y eut une potence dressée sur la place. Fontana reçut la bénédiction du sévère pontife, qui lui dit que le mauvais succès lui coûterait la vie, et l'architecte, qui le connaissait pour homme de parole, fit, à tout événement, tenir des chevaux prêts, dont heureusement il n'eut pas besoin.

L'obélisque fut élevé en cinquante-deux reprises, et scellé sur son piédestal au coucher du soleil. Le château St.-Ange annonça cet événement par une décharge de toute

son artillerie. Les ouvriers, pleins de joie, prirent Fontana sur leurs épaules, et le portèrent en triomphe dans sa maison, au milieu des cris d'allégresse et au son des instrumens de musique; le peuple, qui l'accompagnait, faisait retentir l'air de ses louanges, et le pape le combla d'honneurs et de richesses. Il le créa chevalier de l'éperon et noble romain, fit frapper des médailles en son honneur, et voulut qu'on gravât l'inscription suivante sur la base de l'obélisque : *Dominique Fontana, d'un village près de Côme, a amené ce monument et l'a élevé sur son piédestal.* Outre les pensions considérables qu'il reçut du souverain pontife, Sixte lui fit encore présent de la charpente et des machines, qui se montaient à des sommes immenses. Ce même architecte fut aussi chargé de l'érection des autres obélisques et de plusieurs autres ouvrages dont la mort du pape fit interrompre les travaux. Clément VII n'entra pas dans les mêmes vues : il songeait même à inquiéter Fontana sur l'argent qu'il avait employé dans ses constructions; mais l'artiste, appelé à Naples et nommé premier architecte du roi des Deux-Siciles, alla y jouir de sa gloire et de ses richesses. Rome.

Rome.

Tous ces monumens qui, comme des espèces de colonnes carrées, terminées en pointes, servaient à décorer les villes et à perpétuer la mémoire des grands hommes ou des grands événemens, sont, comme je l'ai dit, de marbre granit, aussi dur que le diamant, et marqueté de plusieurs couleurs. Le blanc, le rouge, le violet, le bleu, le cendré, le noir, sont parsemés de petites taches de cristal d'un poli très-uni et très-brillant. En considérant ces ouvrages faits d'une seule pièce, dont quelques-uns ont plus de cent pieds de haut, et se soutiennent sur leur base par leur propre poids, on ne peut s'empêcher d'admirer l'industrie des anciens Egyptiens, qui ont eu l'art de tirer des entrailles de la terre des pierres de cette pesanteur, d'y tracer, malgré leur dureté extrême, des caractères hiéroglyphiques du travail le plus fini, de les transporter, sans les briser, dans les pays les plus éloignés, de les élever sur des piédestaux où, pendant des milliers de siècles, ils ont bravé les vents, les tempêtes et les orages.

Quant à la manière de les enlever de la carrière, voici comment on nous apprend

que s'y prenaient ces anciens peuples. Ils creusaient un fossé large et profond depuis l'endroit où ils les avaient taillés jusqu'au Nil, et dans le temps du débordement, le fossé se remplissant d'eau formait un canal. On y avait préparé un grand bateau propre à recevoir l'obélisque, qui était alors comme soutenu en l'air sur les deux côtés du fossé. On le dégageait insensiblement, jusqu'à ce qu'il se trouvât appuyé sur le bateau, qui le transportait du canal dans le Nil, et du Nil dans l'endroit où il devait être placé. Rome.

Il n'y a rien encore, dans quelque état que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux qui ne cessent jamais de couler; magnificence d'autant plus louable, que l'utilité publique y est jointe. Ces ouvrages prouvent que les papes qui en sont les auteurs ont eu d'aussi grandes idées dans un état borné, que les Romains dans la splendeur de leur empire. Les fontaines sont si multipliées dans Rome, qu'il n'y a point de particulier qui ne soit près de quelqu'une, et beaucoup en ont dans leurs maisons; tandis que dans Paris, où chacun est consumé par

Rome.

le luxe, on est réduit à puiser l'eau dans une rivière qui est l'égout général de la ville, et qu'il y a des quartiers qui en sont à une demi-lieue. L'eau est communément mauvaise dans la plupart des autres lieux de l'Italie.

Au reste, les fontaines de Rome sont peut-être moins admirables par l'abondance toujours soutenue de leurs eaux qui coulent sans interruption, que par le goût, la magnificence et la variété de leurs formes, qui ont épuisé l'art des plus célèbres architectes: rien de plus agréable en ce genre que celle que Paul V fit construire au haut du Janicule, et qu'il décora d'un grand ordre de colonnes de granit. Ces colonnes soutiennent une architrave élevée, au milieu de laquelle est une inscription en son honneur, et au-dessus, dans le couronnement; les armes de ce pontife de la maison de Borghèse. De trois bouches ouvertes dans cette architecture, coule une rivière qui met en mouvement des moulins, des forges, des papeteries et d'autres usines sur le penchant de la montagne; et après avoir abreuvé une partie de la ville, va former les fontaines abondantes qui jaillissent sans cesse dans le parvis de St. Pierre.

Mais la meilleure eau de Rome, la plus agréable à boire, est celle qui sort de la belle source de Trevi. Les Romains l'appelaient l'eau vierge, parce qu'on prétend qu'une jeune paysanne la découvrit à des soldats fatigués de la soif. Le bassin de marbre qui la reçoit, forme une espèce de lac, d'où elle se distribue ailleurs par divers canaux. Clément XII fit faire les dessins des ornemens actuels, et Bénoît XIV acheva l'ouvrage de son prédécesseur. Rome.

La plus renommée de toutes ces fontaines, est celle qui décore le milieu de la fameuse place Navonne, la plus belle, la plus grande de cette capitale. Un rocher percé à jour, verse un torrent par quatre bouches. Quatre statues colossales qui représentent les principaux fleuves des quatre parties du monde, le Danube, le Gange, le Nil et la Plata, sont appuyés, dans des attitudes différentes, contre le rocher qui sert de piédestal à un obélisque de plus de cinquante pieds de hauteur, tiré du cirque de Caracalla. Ces fleuves jettent de leurs urnes des flots abondans qui, après avoir tourné autour du bassin, paraissent se précipiter dans les antres du rocher, sous lequel ils passent dans d'autres canaux,

Rome.

pour aller se montrer ailleurs sous d'autres formes. La reine Christine admirant, pour la première fois, ces belles cascades, crut que ce n'était que le jeu de quelques momens pour lui faire honneur, et par économie elle pria de cesser; mais on la tira d'inquiétude, en lui apprenant que ces eaux jouaient sans interruption, la nuit pour la lune, et le jour pour le peuple Romain. Le milieu de la place étant plus élevé que les bords, on peut en très-peu de temps, en faire un bassin de deux à trois pieds de profondeur: il ne faut pour cela, que boucher les conduits par lesquels l'eau se distribue en d'autres canaux, et bientôt toute la place est inondée: ce qui se pratique communément dans les grandes chaleurs, une heure avant le coucher du soleil. Alors toute la noblesse de Rome va s'y promener, et en faire plusieurs fois le tour en voiture, pour y jouir de la fraîcheur. Une foule de spectateurs se tiennent aux fenêtres, et forment eux-mêmes un agréable spectacle.

Ce qui frappe d'abord les étrangers, en arrivant dans cette capitale, sont les places publiques, ornées de fontaines, d'obélisques, de statues et de palais de la plus grande magnificence. Le mont Quirinal,

aujourd'hui *monte Cavallo*, a pris ce nom de deux chevaux antiques, tenus chacun par un jeune homme, et dont cette antiquité même fait le principal mérite. L'un et l'autre servaient à décorer les Thermes de Constantin, d'où Sixte-Quint les a fait enlever, pour en orner la place qui précède, au monte Cavallo, le palais pontifical. Les papes y font leur séjour, et ne viennent occuper le Vatican que dans les grandes solennités, à cause du voisinage de Saint-Pierre. L'air mal-sain qu'on y respire, leur a fait choisir une situation plus élevée. Rome.

La place Colonne tire son nom de la colonne Antonine, qui en fait le plus bel ornement. C'est, à ce qu'on croit, un trophée érigé par le sénat à Antonin le Pieux, après sa mort. Elle a cent seize pieds de hauteur, en y comprenant le piédestal, qui en a vingt-cinq. Les bas-reliefs qui décorent la base jusqu'au chapiteau, l'entourent en ligne spirale, et représentent les événemens les plus fameux de son règne et de celui de Marc-Aurèle, son gendre et son successeur.

Tous les voyageurs parlent de leur surprise extrême et de leur admiration, en entrant par la place du Peuple. La place

Rome.

devrait être du moins ornée de bâtimens d'une architecture noble et uniforme, dans le goût de notre place Vendôme, au lieu qu'elle n'est entourée que de maisons basses, inégales, et dont la plupart ne sont que des écuries ou des greniers à foin. Les trois rues en patte-d'oie qui viennent aboutir à la place, et dont l'obélisque fait le sommet des angles qu'elles forment, n'ont pas assez de largeur. Celle du milieu, que l'on nomme le Cours, devrait surtout en avoir davantage, relativement à sa longueur et à sa destination. C'est où l'on se promène en carosse, où se font les courses de chevaux et les entrées publiques. Les palais dont elle est ornée par intervalles, ont leurs beautés intérieures; mais cette longue suite de fenêtres grillées y donnent un air de prison. Le palais de France est celui dont la façade m'a paru la plus noble. On le nomme communément l'Académie, et la nation y entretient toujours douze ou quinze élèves qui, pendant trois ans étudient à Rome ce qu'elle renferme de plus beau en peinture, sculpture et architecture.

Les travaux pour la décoration de la ville et l'avantage des citoyens, entrepris par les papes, ont été suivis avec persévérance

et sans cette précipitation de la plupart des souverains qui, concentrant tout l'état en eux seuls, surchargent leurs sujets d'impôts pour satisfaire la fantaisie du moment. Rome.

En général, l'administration économique des papes est modérée, mais le gouvernement est trop léthargique et ne peut guère être autrement. Chaque pontificat n'est guère évalué qu'à sept ans, en formant une durée moyenne d'une suite de papes. Il n'est guère possible qu'un vieillard s'occupe des vices qui peuvent se trouver dans l'administration, se flatte d'avoir le temps de les corriger et d'affermir la réforme; ou même ait, à un âge avancé, le courage nécessaire pour une telle entreprise. Il songe à jouir, il est communément gouverné par des neveux qui sachant qu'il ne lui succèderont pas, du moins immédiatement, n'ont garde de lui inspirer des idées de réforme: elles ne feraient que leur aliéner les plus puissans de la cour, qui sont toujours ceux qui profitent des abus. Ils prennent donc le parti d'en profiter eux-mêmes.

Il est peu d'hommes qui, nés dans la poussière, comme Sixte-Quint, soient pourtant nés pour régner; cela est même rare parmi ceux qui naissent sur le trône. Sixte-

Rome. Quint fut un de ces prodiges, et il serait à désirer pour l'état ecclésiastique d'avoir une suite de papes de ce caractère, et capables d'en réformer le gouvernement qui est aujourd'hui un des plus mauvais de l'Europe. Je ne parle pas des vices qui naissent de la constitution même de cette monarchie singulière, et tiennent à des avantages dont ils sont inséparables. Par exemple, dans un état dont le souverain est un vieillard électif et absolu, mais qui ne peut ni choisir, ni indiquer son successeur, il est impossible de réunir toutes les volontés en une seule, de confondre les intérêts particuliers dans l'intérêt commun ou de les en faire naître. L'esprit de la nouvelle Rome est diamétralement opposé à celui de l'ancienne. Dans celle-ci, chaque point de la circonférence tendait au centre : le patriotisme était la vertu dominante des citoyens. Dans la nouvelle, tout ce qui a le moindre intérêt de s'en écarter s'en écarte. On se tient isolé, ou l'on ne s'unit que pour former des factions contraires, excepté dans les prétentions de Rome sur les autres états catholiques. C'est dans ce seul point un même esprit qui l'anime.

Tels sont les inconvéniens qui tiennent

à la constitution de la monarchie papale, et qu'on ne pourrait changer sans la détruire, parce qu'elle a aussi ses avantages, mais combien y a-t-il dans l'administration économique et politique d'abus et de vices particuliers qu'un pape éclairé et ferme pourrait réformer, et qui disparaîtraient, si le conclave lui donnait quelques successeurs qui eussent les mêmes qualités? Que ne feraient-ils pas pour la culture des terres, effet et principe de la population d'où renaîtrait la salubrité de l'air; pour la réformation de la justice civile et criminelle; pour la suppression de ces asiles scandaleux, pour celle même de tant de pratiques d'une superstition absurde, plus contraire à la religion que favorable à la cour de Rome, qui tirerait alors sa dignité de la pompe des cérémonies, si puissantes sur l'esprit des peuples, et encore plus de l'ordre et des mœurs? Rome cesserait par-là d'être l'objet de la dérision des protestans et du scandale des catholiques raisonnables. Elle aurait grand besoin d'une régénération. Les lettres, les sciences et les arts, à l'exception de la musique, y dépérissent. S'il paraît en France, en Angleterre ou ailleurs, un ouvrage généralement estimé,

Rome.

il n'en passe pas quatre exemplaires à Rome.

Rome. Quelques amateurs avaient engagé un libraire étranger à s'y transporter avec un assortiment de choix. Il a été obligé de s'en retirer, après y avoir perdu la moitié de ses fonds. L'académie des Arcades, avec son déluge de sonnets, n'est par son titre qu'une parodie des vraies sociétés savantes: ce n'est que par complaisance que des étrangers consentent à s'y laisser inscrire. On ne voit sur les théâtres, excepté à l'Opéra, que des farces de foires. Si les premiers rayons qui ont éclairé l'Europe sont partis de l'Italie, ils ont porté ailleurs plus de chaleur qu'il n'en reste aujourd'hui au centre, quoiqu'il s'y trouve toujours des hommes d'un mérite distingué et qui le seraient partout.

Par un contraste singulier, les habitans de Rome, car je ne puis les appeler des Romains, ont, comme les anciens, l'ambition de transmettre leurs noms à la postérité. Celui qui recrépit un mur de couvent, reblanchit une chapelle, ne manque pas de l'annoncer par une inscription aux races futures : il brise en même temps les plus beaux monumens, pour en employer les matériaux aux plus vils usages. Les Barberins

rins et les Farnèze ont arraché du Colisée les pierres de leur palais. On a sacrifié à un luxe privé la magnificence publique de Rome, dont l'utilité est pourtant très-réelle; car il ne faut pas que les habitans de cette ville s'imaginent que les étrangers y portassent tant d'argent, si l'église de Saint-Pierre n'existait pas, et surtout si les restes de la magnificence romaine étaient absolument ensevelis sous l'herbe. Il est très-important que ces débris subsistent, et soient sinon rétablis, du moins conservés et entretenus. Rome.

Le nom des papes qui ont détruit ou permis de détruire d'anciens monumens, tels que le Colisée et autres, devrait être proscrit dans Rome. Sixte-Quint en connaissait l'importance; il en rétablit plusieurs, il en éleva lui-même, tels que le dôme de Saint-Pierre, l'obélisque et les deux fontaines de la place d'où partent deux gerbes d'eau. On lui doit l'aqueduc qui porte dans Rome cet immense volume d'eau qu'on appelle de son nom l'*Aqua felice*. Toutes ces dépenses, en donnant de l'activité à l'industrie et aux arts, ne l'ont pas empêché de laisser un trésor prodigieux pour ces temps-là, et qui, depuis, a fait plus d'une fois le salut de

Rome. Rome. On est étonné de ce que Sixte-Quint a pu faire en cinq ans de pontificat, et toujours à l'avantage de Rome : mais ce qui lui fait le plus d'honneur comme pape et comme prince, c'est d'avoir exterminé une race d'assassins et de brigands qui infestaient l'Italie et formaient une espèce de profession qui avait ses lois. On faisait alors assassiner ou mutiler un ennemi, suivant les conventions, comme on tire une lettre de change. On rapporte qu'un homme à qui un de ces scélérats venait de couper le visage, lui représentait l'injustice de maltraiter quelqu'un dont il n'avait jamais eu aucun sujet de se plaindre : l'assassin allégua l'argent qu'il avait reçu et la parole d'honneur qu'il avait donnée de s'acquitter de sa commission. Le balafré offrit à l'instant pareille somme au commissionnaire si exact, s'il voulait en user ainsi à l'égard de son commettant. Le marché fut accepté et l'exécuteur s'acquitta de la seconde commission avec autant de scrupule que de la première.

Sixte-Quint purgea l'état ecclésiastique de cette branche de commerce, et n'épargna pas les exécutions. Les brigands qui échappèrent au supplice par la fuite, les

vagabons et gens sans aveu refluèrent chez les princes voisins. Ceux-ci s'en étant plaints, Sixte, pour toute excuse, leur fit dire qu'ils n'avaient qu'à l'imiter, ou lui céder leurs états. Rome.

Si je me suis un peu arrêté sur ce pape, c'est que l'état actuel de Rome m'en a souvent rappelé l'idée; on l'a mal-à-propos taxé de cruauté. Je le trouve un prince très-humain. Il assurait la tranquillité de ses sujets en épouvantant le crime; et je maintiens qu'il y a eu moins d'exécutions sous son règne, qu'il n'y avait auparavant de meurtres dans un mois.

Quoi qu'il en soit, Rome aujourd'hui a plus besoin d'un prince tel que Sixte-Quint, que d'un saint: or le pape actuel, Clément XIII, est un saint et non pas un prince, et son ministre le cardinal Torrigiani n'est ni l'un ni l'autre. Il me semble qu'on n'a pas généralement une idée assez exacte de ce pape ni de son ministre. Voici ce que j'en pense, d'après les conversations que j'ai eues avec les ministres, cardinaux et autres qui ont souvent conféré avec le pape, et traité d'affaires avec Torrigiani. L'audience que le premier m'a donnée et ce que j'ai vu du second que j'ai rencontré ici

Rome.

dans quelques sociétés, tout m'a paru s'accorder avec ce qu'on m'en avait dit.

Clément XIII, Rezzonico est de la plus haute piété. Il a toujours eu des mœurs pures, beaucoup de candeur et de douceur dans le caractère, le cœur et l'esprit droits: peut-être ne lui a-t-il manqué, pour avoir plus d'étendue dans l'esprit, que de l'avoir appliqué aux affaires, et d'avoir osé prévoir qu'il monterait un jour sur le trône. Son élection fut un coup fourré, un tour de conclave auquel il n'eut aucune part, et dont plusieurs cardinaux furent dupes. Quoiqu'il eût le nombre nécessaire de voix pour son élection, il lui manqua celles d'une douzaine de cardinaux qui lui auraient donné la leur, s'ils eussent soupçonné qu'il eût pu s'en passer sans être moins élu. Pour entendre ceci, il faut savoir qu'après le jeu des batteries et contre-batteries que les différentes factions emploient les unes contre les autres, quand toutes les intrigues, les finesses italiennes sont épuisées et déconcertées, les partis assez forts pour combattre et trop faibles pour vaincre, font la paix. La guerre lasse: l'ennui, la chaleur et les punaises, car le Saint-Esprit se sert de tout, suffiraient pour chasser les cardinaux du

conclave : ils se réunissent alors sur un sujet dont le premier mérite, du moins à leurs yeux, est de leur être indifférent ; c'est assez qu'il ne soit pas l'ouvrage d'une faction contraire. Ainsi se justifie le proverbe : *Qui entre pape au conclave, en sort cardinal.* Comme on y prévoit l'élection, dès la veille, les opposans, s'il s'en trouve, craignant de s'aliéner par une résistance inutile celui qui va devenir leur maître, s'empressent de lui donner leurs suffrages et veulent paraître n'avoir désiré que lui. Il a donc ordinairement l'unanimité des voix. Rome.

Dans le conclave où fut élu Benoît XIV, Lambertini, et qui dura plus de cinq mois, les cardinaux après avoir balloté quelques sujets, se partagèrent en deux factions : celle qui portait Aldvorandi lui donna constamment trente-trois voix chaque jour pendant deux mois, sans pouvoir lui en assurer une trente-quatrième qui aurait assuré l'élection. Le cardinal Annibal Albani, chef de la faction contraire, feignit de se laisser gagner par Aldvorandi, qui eut l'imprudence d'en marquer sa reconnaissance dans un billet dont Albani se prévalut pour accuser Aldvorandi d'user d'intrigue. Celui-ci

Rome.

voyant quelques-uns de ses partisans prêts à se détacher de lui, les tourna tous vers Lambertini, pour les enlever du moins à Albani, dont la faction, lasse du conclave, accéda à Lambertini, à qui personne n'avait pensé, et qui eut l'unanimité.

Il n'en fut pas ainsi de l'élection de Rezzonico. Le cardinal Spinelli qui avait un parti très-fort, ayant su qu'il aurait exclusion de la part de l'Espagne, et Cavalchini celle de la France, sans que celui-ci s'en doutât, il résolut d'élever au pontificat quelqu'un qui, lui en ayant obligation, lui donnât part au gouvernement : en conséquence il confia la moitié du secret à Cavalchini, c'est-à-dire, le projet d'exclusion de l'Espagne, sans parler de la France, et lui offrit de le faire pape, en joignant un parti à l'autre. Cavalchini, déjà fort par lui-même, crut son élection sûre; mais la France l'ayant fait exclure, Spinelli joua l'affligé et lui proposa de se réunir en faveur de Rezzonico, peu agréable à Sciarra, partisan de la France. Cavalchini piqué, et croyant avoir reçu de Spinelli un service désintéressé, dont la France seule avait empêché l'effet, accepta la proposition et Rezzonico fut élu. L'affaire fut si promptement

conclue, que plusieurs cardinaux n'eurent pas le temps d'être instruits de ce qui se passait, et de se faire le mérite d'y concourir. Peut-être aussi le secret lui conserva-t-il des voix qu'il n'aurait pas eues, et il n'en eût que le nombre suffisant. Passionei qui ne lui avait pas donné la sienne, ne voulant pas être soupçonné de timidité, ni passer pour dupe, dit hautement qu'il l'avait refusée à Rezzonico, parce qu'il le croyait incapable de gouverner l'Eglise. Il a souvent répété ce propos dans l'affaire de Portugal. Quand on lui objectait la pureté d'ame de Clément XIII, il disait: J. C. rendait le même témoignage à Nathanaël: *Bonus Israelita*, etc., mais il n'en fit pas un apôtre. Les cardinaux auraient dû suivre le conseil qu'un anonyme leur donnait en affichant à la porte du conclave: *Si doctus, doceat nos; si sanctus, oret pro nobis; si prudens, gubernet nos.* Rome.

Je ne parle de ces deux conclaves que pour donner une idée de ce qui se passe dans tous les autres.

Clément XIII n'ayant pas les qualités propres au gouvernement, ne s'est pas, comme tant d'autres imaginé les avoir, et ce n'est pas un mérite commun que de sa-

Rome. voir se juger. Uniquement occupé de son salut, il abandonna toutes les affaires à son ministre, mais il n'a pas été heureux dans le choix qu'il a fait de Torrigiani. Ce ministre est honnête homme, grand travailleur, entendant bien les affaires quant au positif des lois, mais incapable d'en connaître l'esprit, d'y faire fléchir la lettre, ou de réformer ce qu'elles peuvent avoir de vicieux. Plus opiniâtre que ferme, la contradiction l'affermit dans un sentiment qu'on lui ferait abandonner en le flattant. C'est un grand défaut dans un homme d'état que de manquer de flexibilité, et de ne pouvoir être ramené que par la voie de la séduction. Rustre et même grossier, il ignore que l'audace ecclésiastique n'est plus de saison ; n'étant jamais sorti du Vatican ou du Quirinal, il croit fermement que le pouvoir des chefs est le même que du temps de l'empereur Henri IV, et ne se reprochant rien, il ne suppose pas qu'on ait aucun reproche à lui faire, quand il ne peut disconvenir des pertes que la cour de Rome fait journellement de son autorité dans l'Europe catholique, il les regarde comme des nuages passagers, et répond : Nous avons la parole de J. C., l'église est inébranlable. Il ne soup-

çonne pas qu'il y ait de la différence entre l'église et la cour de Rome. Il a perdu les jésuites par son opiniâtreté. Les jansénistes et les parlemens lui devraient un temple, avec l'inscription : *Deo ignaro.* Rome.

Le 16 janvier 1762, le duc de Praslin, alors ministre des affaires étrangères, écrivit de la part du roi au cardinal de Rochechouart, ambassadeur de France à Rome, de mander chez lui le père Ricci, général des jésuites, et de lui proposer de nommer en France un vicaire général français qui serait changé tous les trois ans, ou ne pourrait être continué que pendant trois autres années au plus ; au moyen de quoi les jésuites seraient conservés. Le roi fait marquer dans cette lettre, surtout dans trois endroits, son goût pour eux et le désir de les garder. Le cardinal avait ordre de parler suivant l'esprit de la lettre, sans la montrer, et d'exiger une réponse précise et prompte, laquelle devait arriver avant le 9 février, jour fixé par le parlement pour terminer l'affaire. Il faut que le cardinal ait fait sèchement sa commission, sans quoi il serait inconcevable que le père Ricci eût refusé l'offre du roi. Je suis persuadé que s'il avait vu la lettre, il aurait accepté

Rome. avec reconnaissance. Il voulut, avant de se déterminer, consulter le ministre de Clément XIII, le cardinal Torrigiani, qui répondit comme on sait, *sint ut sunt, aut non sint.* Ce fut l'arrêt de mort des jésuites.

Torrigiani ne connaît pas l'état qu'il gouverne, puisqu'il ne connaît pas les états avec lesquels il est obligé de négocier. Quand les événemens contrarient ses vues et ses mesures, il dit qu'il renoncerait au ministère, si la providence qui l'y a placé, ne lui déclarait par cela seul, qu'elle veut qu'il y reste. Il a cette folie-là de commune avec l'archevêque de Paris, Beaumont, supposé que leur folie soit bien exempte d'intérêt; j'en doute fort.

La cour de Rome fut sur le point de perdre le Portugal. Carvalho, comte d'Oyras, si connu sous le nom de marquis de Pombal, fit paraître un ouvrage terrible en faveur des évêques contre le pape, et fit en conséquence donner, pour des mariages entre parens, des dispenses qu'on allait auparavant demander à Rome. Cependant on y craint encore plus les écrivains français que la révolte ouverte du Portugal, et l'on n'a pas tort. L'affaire du Portugal tenait uniquement au ministre. La superstition

n'a rien perdu de sa force sur la nation, au lieu que le Français, avec ses incommodes libertés, sans se détacher de la communion romaine, est plus à craindre que des hérétiques déclarés. Rome.

La cour de Rome ne saurait aujourd'hui se conduire avec trop de prudence; elle voit partout qu'on lui fait perdre par degrés, ses usurpations. Les moines, sa plus chère milice, auxquels on n'aurait pas osé toucher autrefois sans encourir les censures, reçoivent partout des entraves, et finiront, si l'on en laisse subsister, par être soumis à l'ordinaire, comme ils l'étaient dans leur institution. Il se trouve des moines, même en Italie, hors des états du pape, qui préfèrent à ses ordres ceux de leur souverain. En 1766, le grand duc proposa aux Minimes et aux Augustins de lui prêter à intérêt, jusqu'au remboursement, le superflu de leur argenterie, pour relever une maison de charité. Les moines l'ayant accepté, la cour de Rome trouva fort mauvais que cela se fût fait sans son attache, exigea que les deux supérieurs en demandassent du moins l'absolution. Le Minime voulut bien s'y soumettre et la reçut. L'Augustin la refusa, soutenant qu'il n'en avait

pas besoin pour avoir concouru avec son
Rome. souverain à un arrangement raisonnable. La cour de Rome a été réduite à faire passer cette absolution par le général des Augustins résidant à Rome, lequel l'a envoyée au moine qui ne l'a reçue que par respect pour son supérieur.

Peu de temps auparavant, l'empereur avait fait justice, en Toscane, de l'évêque de *Pienza*. Ce fanatique jettait à tort et à travers les excommunications comme les bénédictions; l'empereur, après l'avoir fait plusieurs fois et inutilement avertir d'être plus réservé, le fit enlever et conduire par des grenadiers à Aquapendante, première ville de l'état ecclésiastique, du côté de la Toscane. Dès qu'il fut sur la montagne où les grenadiers prirent congé de lui, se retournant vers la Toscane, il excomunia tout le duché, et nommément l'empereur et les grenadiers qui en firent peu de cas. Arrivé à Rome, il fallut le dédommager du revenu de son évêché, et la chambre apostolique n'ayant pas beaucoup de fonds pour des dépenses extraordinaires et imprévues, on a eu recours à une économie assez singulière. Le général des troupes du pape venait de mourir et n'était pas encore rem-

placé ; on a laissé la place vacante et les appointemens en ont été donnés à l'évêque, qui en jouissait lorsque j'étais à Rome. Il est vrai que les papes ont fait plus de conquêtes avec des prêtres et des généraux de moines qu'avec des soldats ; mais il ne paraît pas qu'ils puissent aujourd'hui en faire de façon ni d'autre. Rome.

Indépendamment des pertes que fait la cour de Rome, par la révolution arrivée dans les esprits, elle s'attire encore des désagrémens par ses imprudences ; et malgré toute sa politique, les besoins qu'elle éprouve lui font faire de mauvais marchés. Si celui que Benoît XIV fit en 1753, ne fut pas forcé, ce fut une faute très-grande.

Par un concordat, le roi d'Espagne, moyennant un million cent trente-trois mille trois cent trente-trois écus romains, qui font cinq millions six cent soixante-six mille six cent soixante-six livres de France, une fois payés, nomme aux bénéfices de son royaume et en expédie les bulles, sans que le pape puisse mettre des pensions sur aucun de ces bénéfices. Il ne s'en est réservé que cinquante-deux qu'il nomme, comme autrefois, et dont il expédie les bulles, et le roi d'Espagne donne aux

Rome. nonces apostoliques à sa cour, cinq mille écus romains par an, sur le produit de la bulle de la croisade, espèce d'indult par lequel le roi lève une certaine somme sur le clergé, pour les prétendus frais d'une guerre fictive contre les Turcs.

Rome a perdu, par cet arrangement, près de huit mille Espagnols solliciteurs de grâces, qui faisoient leur cour au pape, portaient de l'argent chez lui, et lui procuraient chez eux, une très grande considération ; rien n'ajoute si fort à celle d'un prince chez les étrangers, que d'y en entendre souvent parler. Benoît XIV était savant, avait l'esprit aimable, l'imagination vive et gaie, les propos libres et des mœurs pures ; affable, tolérant, populaire, l'homme enfin le plus fait pour la société ; maiss'il prétendit, comme les autres papes, à l'infaillibilité, ce ne devait pas être en politique.

A propos d'infaillibilité, il est assez singulier qu'un pape annulle, par un décret, ce que son infaillible prédécesseur avait statué. On peut se rappeler la lettre encyclique de Benoit XIV aux évêques de France, pour y établir la paix sur la constitution. A peine fut-il mort, que Giaco-

meli, le fanatique, agent des fanatiques constitutionnaires, et secrétaire des brefs aux princes, c'est-à-dire, des brefs qui ne partent pas de la daterie, voulut engager Clément XIII à donner, de cette lettre, une interprétation qui l'aurait exactement anéantie, et aurait produit un schisme qui pouvait aller jusqu'à la séparation de la France d'avec Rome. M. d'Aubeterre, alors ambassadeur de France, para le coup, par le moyen du cardinal Galli, grand pénitencier, le plus vertueux, le plus instruit, le plus éclairé des cardinaux. Sur ce qu'on représentait à Giacomeli qu'il se hasardait à mettre le feu en France; je le voudrais, dit-il, aux quatre coins du royaume, et peut-être avons-nous en France des Brutus qui pensent comme lui. Je tiens de plusieurs prélats romains, et je sais que le pape pense comme eux, que si quelques évêques français ne soufflaient pas le feu à Rome, on y serait fort tranquille sur la constitution. Rome.

Lorsque Clément XIII était prêt à faire sa promotion, Torrigiani, et les cardinaux de son parti, amis des jésuites et ennemis des parlemens, furent accablés de lettres des évêques français qui pensent comme eux, pour engager le pape à comprendre,

avait la sagesse de renoncer à ses prétentions chimériques. Il conserverait des droits ou prérogatives honorables que les princes catholiques respecteraient; sans quoi ces princes s'affranchiront un jour d'eux-mêmes, et la proscription des chimères entraînera les attributions utiles. Rome.

Ce n'est pas que je pensasse que la séparation de la France d'avec Rome fût utile à la nation. Un patriarche pourrait avoir de grands inconvéniens, et puisqu'il faut un centre d'unité, il vaut mieux l'avoir à trois cents lieues que chez soi. Les magistrats, dans bien des occasions où ils ne veulent pas user de leur autorité, peuvent faire réprimer, par le pape, des évêques fanatiques ou brouillons. Quant à l'idée de se constituer chef de son église, cela ne serait guère praticable à un prince catholique. Il y trouverait de grands obstacles, par des raisons qui, pour être développées, exigeront un traité en forme.

Il y a plus d'un siècle que toutes les franchises auraient été supprimées, sans la hauteur, pour ne pas dire plus, de Louis XIV, qui, seul de tous les souverains, voulut conserver la franchise de son ambassadeur. Le pape Innocent XI avait le consentement

Rome.

des autres princes, qui le retirèrent dès qu'ils virent qu'il n'était pas général. Comment le confesseur de Louis XIV, un jésuite, attaché par état au pape, n'a-t-il pas remontré à son pénitent de combien de crimes il se rendait responsable, et dans une occasion où la raison, la justice et le bien de l'humanité étaient visiblement du côté du pape.

Ce prince avait de grandes qualités; mais il n'a pas toujours placé le point d'honneur où il devait l'être, et a souvent abusé de sa puissance. Il eut raison d'exiger une satisfaction éclatante de l'attentat des Corses contre son ambassadeur, mais il fallait en même temps châtier les domestiques qui avaient donné lieu à la vengeance de la soldatesque. Il faut, dans toutes les affaires, envisager le principe et l'effet. Tout Rome attestait alors que les valets et les braves attachés au duc de Créqui, ne cessaient journellement d'insulter les soldats de la garde Corse. Ce qui est assez croyable, vu l'esprit du temps, l'indiscrétion française et l'insolence de la valetaille.

Ainsi, avec une mauvaise police et des asiles dans les églises, dans les couvens et chez les ambassadeurs, les assassinats se

renouvellent tous les jours. Pie VI eut un jour la pensée d'être, du moins à cet égard, le réformateur de l'immoralité et de la licence romaine, et il fut énergiquement secondé par le gouverneur de la ville. La suppression des asiles nombreux, la punition sévère des crimes, une obéissance générale aux lois, signalèrent ce petit nombre de jours heureux, car cette réforme subite ne se soutint pas plus long-temps. Ce fut un éclair qui ne brilla qu'un instant dans la nuit politique dont Rome est enveloppée. Braschi n'avait pas le génie fécond et entreprenant de Montalte, il ne fut point doué du courage et de la persévérance de Sixte-Quint. Pendant ce court intervalle, l'estrapade était le salaire de toute personne de quelque rang qu'elle pût être, qui seulement tenait le couteau, geste d'habitude et presque involontaire des romains du bas étage. Les assassins pris sur le fait étaient pendus après un procès expéditif. L'effet suivit bientôt cette réforme, les assassinats diminuèrent, et le peuple commençait à perdre sa sanglante habitude. Mais le châtiment ayant atteint le domestique d'un cardinal, tout le sacré collège se mit à crier à la rigueur, à la violence,

Rome.

Rome.

et Pie VI fut obligé de remettre, sous ses anciennes entraves, l'autorité du gouverneur.

Faut-il s'étonner que tant de causes aient rendu ce peuple féroce ? L'ardeur du climat et ses dispositions naturelles, ne le portait déjà que trop à se livrer, sans ménagement, à ses passions, et il ne trouve rien qui l'empêche de les satisfaire, aucun obstacle qui les arrête dans leur explosion. Il n'y aurait qu'un moyen de prévenir le renouvellement de ces scènes affreuses qui n'empoisonnent que trop souvent, pour l'étranger, le séjour d'ailleurs si délicieux de l'Italie ; il n'y aurait qu'un moyen d'extirper ce penchant au meurtre enraciné aujourd'hui dans le caractère du peuple, et qui lui fait braver les lois pour se livrer aux mouvemens aveugles de la colère, pour éteindre sa soif de vengeance dans le sang : ce serait que les princes d'Italie, excités enfin par le grand exemple que jadis leur a tracé le grand Léopold, travaillassent à donner une éducation au peuple, et à rendre du moins les nouvelles générations meilleures. Ce prince philosophe, fraya le chemin à ses douces et sages lois, en cultivant le caractère de son peuple, plus ma-

niable, il est vrai, et plus calme que celui des Romains. *L'instituteur du peuple* précéda, en Toscane, le *législateur*. Celui-ci fonda son grand système sur la base solide d'un caractère national amélioré et dégagé de tous les préjugés qui favorisaient les crimes, et Léopold eut encore le bonheur de recueillir les fruits de ses vertus politiques. Il en fut récompensé par la génération même qu'il éleva. Rome.

Sans doute les vices affreux du gouvernement de Rome ont laissé dégénérer au dernier point le caractère du bas peuple dans cette ville. Cependant l'observateur philosophe y découvre çà et là des traits plus nobles qui en rendent un témoignage plus honorable, et qui sembleraient promettre les suites les plus heureuses aux soins que l'on prendrait pour en tirer parti. L'honneur, le désintéressement, la générosité ne sont pas éteints dans tous les cœurs.

C'est par le moyen connu des pasquinades que ce peuple, si mal gouverné, témoigne son mécontentement à ses maîtres, qui n'y font pas grande attention. On trouverait peut-être, dans ces jeux mêmes de son imagination, un témoignage non équivoque de la fierté de son caractère, qui,

Rome. pour se présenter sous un jour plus favorable, n'aurait besoin que d'être laissé à son impulsion sagement dirigée. Lorsque Pie VI traversait les quartiers des Transteverins, les habitans de Rome les plus hardis, il était accoutumé à les voir sur leurs portes avec un petit pain et une bouteille d'huile, et à les entendre lui crier, lorsqu'il étendait sur eux, sa main pour les bénir : *Non, non, Saint-Père, point de bénédictions, c'est du pain et de l'huile qu'il nous faut?* Il était accoutumé, dans ses promenades journalières, à rencontrer les avis les plus mortifians, les affiches les plus sanglantes. On en jugera par celle qui fut trouvée sur l'obélisque égyptien du *Monte-Cavallo*, que le pape y avait fait transporter à grands frais, et charger des inscriptions les plus fastueuses à sa propre louange. L'affiche contenait ces mots : *Signore, di a questa pietra che divenga pane,* Seigneur, dites à cette pierre qu'elle devienne pain.

Enfin ce moyen des pasquinades fut employé pour reprocher à Pie VI sa libéralité extravagante envers ses neveux, qu'il faut ajouter à ses autres prodigalités : de toutes les satyres, la plus mordante, quoique la

tournure en fût assez plate, était renfermée dans une correspondance établie entre Pasquin et Marforio. On y répandait le bruit de la mort du pape. — « Eh bien ! demandait Marforio, a-t-on ouvert le corps « du Saint-Père ? Que disent les médecins ? « — Ils ont trouvé, répondait Pasquin, ses « neveux dans sa tête, les jésuites dans son « cœur ; dans son estomac, l'ordonnance « ecclésiastique de l'empereur Joseph II, « et les marais Pontins dans ses jambes. » Rome.

Fin du dixième Volume.

R 47687

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le dixième Volume.

SUITE DU VOYAGE EN PORTUGAL.

CHAPITRE IV. *Mœurs et coutumes des Portugais.* page 1
CHAP. V. *Gouvernement. — Ministère de M. de Pombal. — Détail sur son administration. — Son éloge.* 22
CHAP. VI. *Tableau des colonies portugaises.* 55
CHAP. VII. *Population, militaire, marine, impôts, et finances.* 67
CHAP. VIII. *Commerce du Portugal dans les différentes parties du globe.* 86
CHAP. IX. *Agriculture. — Combien elle est contrariée par de mauvaises lois, par les mauvais chemins et par l'obstruction du cours des rivières. — L'état de laboureur n'obtient aucune considération.* 109

CHAP. X. *Sciences et belles-lettres, arts et métiers.* 118

VOYAGE EN ITALIE.

CHAP. PREMIER. *État physique de l'Italie. — Partagée entre plusieurs souverainetés. — Leur origine.* 132

CHAP. II. *Entrée en Italie par la Savoie. — Ville de Chambéri. — Passage du Mont-Cenis. — La Novalaise. — Descente dans les plaines du Piémont. — Turin. — Description de cette ville. — Sa population. — Caractère de ses habitans. — État des sciences. — Environs de Turin.* 150

CHAP. III. *Route de Turin à Milan par Verceil. — Ville de Milan. — Description de la cathédrale. — Trésor de cette église. — La bibliothèque ambroisienne. — L'observatoire des Borromées. — Plaisirs et spectacles de Milan. — La ville de Côme. — Pavie.* 198

CHAP. IV. *Village de Marignan. — Crémone, Parme et Plaisance. — Le cardinal Alberoni né près de cette ville. — Route de Plaisance à Reggio. — Dutillot, ministre de Parme. — Éloge de son administration. — Modène.* 231

CHAP. V. *Bologne. — Église de Ste. Pétrone. Fameuse méridienne. — Institut. — Prosper Lambertini y est né. — École des Carraches.* 259

CHAP. VI. *Route de Bologne à Florence. — Volcan de* Fuoco-de-Ligno. — *Histoire de Florence. — Sa célèbre galerie. — Course de chevaux. — Commerce. — Maisons de plaisance du grand duc.* 280

CHAP. VII. *Description de la ville d'Arezzo. — Cortone. — Pistoie. — République de Lucques. — Pise. — Livourne.* 327

CHAP. VIII. *Trajet de Livourne en Sardaigne. — Etat actuel de cette île. — Voyage dans l'île de Corse. — Description de cette île. — République Ligurienne. — La ville de Gènes. — Beauté de sa situation et de ses bâtimens. — Précis de son histoire. — Le pays soumis à cette République. — Retour à Livourne. — Ville de Sienne. — Acquapendente. — Monte-Frascone. — Viterbe. — Nombre considérable des évêchés en Italie.* 337

CHAP. IX. *Entrée dans la ville de Rome. — Histoire de l'église de Saint-Pierre du Vatican. — Place. — Colonnade. — Portail de cette basilique. — Son intérieur. — Sa Coupole. — Le Baldaquin. —*

Chartreuse de Rome. — L'Eglise Saint-Paul. 382

CHAP. XII. *Le Vatican. — Raphaël. — Collection des Antiques. — L'Apollon du Belvédère. — Le Laocoon. — Bibliothèque. — Les sept Montagnes de Rome. — Le Capitole. — Le Forum. — La Roche Tarpeïenne.* 399

CHAP. XI. *Détails sur les principales églises. — Les Palais de Rome. — Goût des Romains pour la représentation. — Le Colisée. — La colonne de Trajan. — Le Panthéon.* 417

CHAP. XII. *Tombeau d'Auguste. — Bains et obélisques. — Le plus beau fut relevé par Fontana, sous les ordres de Sixte-Quint. — Travaux entrepris par les papes. — Tableau de leur administration. — Places publiques et fontaines.* 431

Fin de la Table des Chapitres du dixième Volume.